



JENNIFER L.
ARMENTROUT

Jeu d'inconscience

Règle N° 6 :
apprendre à faire confiance

J'AI
LU

INÉDIT

JENNIFER L.
ARMENTROUT

Jeu d'inconscience

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Tasson*



Jennifer L. Armentrout

Jeu d'inconscience

Collection : Fantasma
Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Cécile Tasson

© Jennifer L. Armentrout, 2016
Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2018
Dépôt légal : février 2018.

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

La vie de Jillian Lima a été littéralement bouleversée lorsque Brock, son amour d'enfance, l'a quittée, le soir même où un inconnu armé l'a menacée. Après six années passées à vivre au milieu de souvenirs plein de douleur et de regrets, Jillian se décide à reprendre sa vie en main. Elle vient de décrocher un job dans l'école d'arts martiaux de son père et accepte un premier rencart. Mais, contre toute attente, Brock resurgit dans sa vie, plus beau que jamais. Parviendra-t-elle à lui faire de nouveau confiance ?

Couverture : CoffeeAndMilk © Getty Images

Biographie de l'auteur :

D'abord autopublié, son premier roman *Jeu de patience* a rapidement connu le succès, figurant sur les listes des best-sellers du New York Times et de USA Today pendant plusieurs semaines. Forte de cette réussite, Jennifer L. Armentrout a écrit plusieurs séries de romance, de fantasy et de science-fiction, dont les droits ont été vendus dans de nombreux pays

Titre original
FIRE IN YOU

Published by Jennifer L. Armentrout

© Jennifer L. Armentrout, 2016

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2018

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Jeu de patience
Jeu d'innocence
Jeu d'indulgence
Jeu d'imprudence
Jeu d'attirance

Numérique

Éternellement
Chanceux

Lux

1 – Obsidienne
2 – Onyx
3 – Opale
4 – Origine
5 – Opposition

Obsession

*J'ai survécu car le feu en moi brûle
plus intensément que le feu autour de moi.*
Joshua GRAHAM (*Fallout*)

J'allais tuer Avery Hamilton.

Les mains moites, crispées sur le volant, j'essayais de me convaincre de sortir de la voiture. Il était déjà tard et j'aurais préféré marcher pieds nus sur des bris de verre chauffés à blanc plutôt que d'entrer dans ce restaurant.

Je sais, j'exagérais un peu.

Mais la seule chose dont j'avais envie, c'était de retourner chez moi, enfiler un bas de survêt immettable en public, m'affaler sur mon canapé avec un paquet de chips au fromage (les dentelées) et un pot de crème aigre et lire un bon bouquin. Ces derniers temps, je traversais une phase étrange : je dévorais des romances historiques écrites dans les années 1980. J'étais sur le point d'en commencer une de Johanna Lindsey, qui se passait au temps des Vikings. Corsages déchirés et hommes hyper virils m'attendaient. J'adorais ça.

Malheureusement, si je me défilais ce soir, Avery me tuerait.

Bon, OK, elle ne me tuerait pas vraiment... sinon, qui garderait Ava et le petit Alex lorsque Cam et elle voudraient passer du temps ensemble ? Ce soir, c'était un peu spécial. Les parents de Cam étaient en ville. Ils gardaient les enfants, tandis que moi, j'étais assise dans ma voiture, les yeux rivés sur l'un des érables japonais qui bordaient le parking. Il avait l'air prêt à s'effondrer.

— Raah ! grognai-je en appuyant ma tête contre mon siège.

En temps normal, je n'aurais sans doute pas réagi de cette manière, mais je venais de vivre mon dernier jour de travail chez *Richers and Decker* et, dans mon petit bureau, ça avait été le défilé. On m'avait apporté des ballons, un gâteau glacé dont j'avais mangé deux... bon, d'accord, trois parts... Par conséquent, j'avais eu ma dose de socialisation pour la journée.

Quitter mon poste après cinq ans avait été déroutant. Pendant longtemps, j'avais cru qu'il me convenait. Je me rendais au bureau, je fermais la porte et toute la journée, sans interruption ou presque, je m'occupais de déclarations de sinistre. C'était un travail simple et tranquille qui me permettait de me vider la tête. Je ne ramenaient jamais rien chez moi. Le salaire couvrait largement le loyer de mon deux-pièces et le prêt de ma Honda. C'était un boulot plan-plan et ennuyeux qui allait de pair avec ma vie plan-plan et ennuyeuse.

Puis mon père m'avait fait une offre que je n'avais pas pu refuser (sans rire) et sa proposition avait réveillé quelque chose en moi, quelque chose que j'avais cru disparu à jamais.

Le désir de recommencer à vivre. Pour de bon.

Cela pouvait paraître ridicule et cliché, mais c'était la vérité. Durant les six années qui s'étaient écoulées, j'avais vécu au jour le jour. Sans faire le moindre projet d'avenir. Sans même essayer de réaliser mes rêves.

Accepter l'offre de mon père avait été le premier pas (le pas le plus difficile) vers une existence digne de ce nom. Pourtant, j'avais encore du mal à y croire.

Mes parents n'aimaient pas... Non. Ils *détestaient* ce que j'étais devenue, eux qui avaient placé tant d'espairs en moi ! Moi aussi, à un moment donné, j'avais cru que...

Soudain, un coup résonna contre la vitre de ma voiture. Je sursautai et me cognai le genou contre le volant.

Lorsque je tournai la tête, je me rendis compte qu'Avery se tenait devant ma voiture. Ses cheveux roux étincelaient dans la lumière du coucher du soleil. Elle agita ses doigts pour me saluer.

Comme je me sentais très bête, je grimaçai avant d'appuyer sur le bouton pour baisser la vitre.

— Salut !

Elle se pencha et, les bras posés contre la vitre ouverte, passa la tête à l'intérieur de l'habitacle. Avery avait quelques années de plus que moi et déjà deux enfants (dont le dernier n'avait même pas un an), mais avec ses taches de rousseur et ses yeux bruns chaleureux, on lui donnait à peine vingt ans.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Je jetai un coup d'œil à travers le pare-brise avant de reporter mon attention sur elle.

— Euh, je... je réfléchissais.

— OK... (Avery eut un léger sourire.) Et tu penses avoir bientôt fini ?

— Je ne sais pas, murmurai-je.

Je sentis mes joues s'empourprer.

— La serveuse vient juste de prendre notre commande pour les boissons. Je t'ai pris un Coca, me dit-elle. Normal, pas light. J'espère que tu te joindras à nous avant qu'on commande les entrées, parce que Cam est lancé sur le foot, et tu sais à quel point ça me passionne...

Le coin droit de mes lèvres se retroussa un peu. Cam avait été footballeur professionnel pendant plusieurs années. À présent, il était entraîneur à Shepherd et était donc beaucoup plus présent à la maison.

— Désolée de vous avoir fait attendre. Je n'allais pas me défiler.

— Je m'en doutais, mais je me suis dit que tu avais besoin d'un peu d'encouragement.

En la dévisageant, je sentis mon maigre sourire s'évanouir. Accepter cette invitation faisait partie de ma résolution de recommencer à sortir et à vivre, mais ce n'était pas évident.

— Est-ce qu'il... sait pour... ?

Je désignai mon visage.

Le regard empli de compassion, Avery tendit la main vers moi et me tapota le bras. Je serrai de nouveau le volant de toutes mes forces. Elle

hochla la tête.

— Cam n'est pas entré dans les détails, bien sûr, parce que ce n'est pas à nous de lui en parler, mais Grady est au courant.

Tant mieux. Ainsi, il n'aurait pas de réaction de recul.

Du moins, pas tout de suite. Au premier abord, je paraissais parfaitement normale. Ce n'était qu'en me voyant de près qu'on se rendait compte que quelque chose clochait. Alors, il m'observerait peut-être de façon plus insistante.

C'était ce que je redoutais. Pour ce soir, mais également chaque fois que je rencontrais de nouvelles personnes. Certains n'hésitaient pas à me questionner sans se soucier de me heurter ou de faire remonter à la surface cette soirée fatidique que j'aurais préféré oublier. À l'inverse, si on ne me posait pas de questions, une ambiance gênée s'abattait. En toute franchise, je comprenais. À leur place, j'aurais été curieuse, moi aussi. Ça ne faisait pas d'eux des gens méchants. Juste des gens normaux.

Ils m'examinaient pour essayer de comprendre pourquoi mon côté droit paraissait différent du gauche. Ils tentaient de se montrer discrets, mais leurs yeux revenaient toujours à ma joue gauche, sous ma pommette. Qu'est-ce qui avait pu me laisser une telle entaille ? Ma surdité de l'oreille droite était-elle liée à cette blessure ?

Rares étaient les personnes qui me posaient réellement toutes ces questions, mais je devinais ce qu'elles pensaient.

— C'est un gars bien, reprit Avery en me serrant délicatement le bras. Il est super gentil et vraiment mignon. Je t'ai dit qu'il était mignon, pas vrai ?

Baissant la tête, je souris du mieux que je pus. Je donnais toujours l'impression de me moquer des gens, ou de ne pas être sincère. Tout ça parce que le côté gauche de mes lèvres ne fonctionnait pas correctement.

— Oui, tu l'as mentionné une ou deux fois. (Je soupirai et me résignai à lâcher le volant.) Je suis désolée. Je suis prête.

Quand Avery recula, j'appuyai sur le bouton pour remonter la vitre puis coupai le moteur et attrapai mon sac orange sur le siège passager.

J'étais une dingue de sacs. C'était mon seul pêché mignon. Je pouvais dépenser des sommes astronomiques pour m'en offrir. Et cet exemplaire de la collection d'automne de Coach n'était pas le plus cher en ma possession. Loin de là.

Nous étions en septembre et le soir, il commençait à faire frais. Aussi, je regrettai de ne porter qu'un fin col roulé noir, mais il allait très bien avec mes bottes noires et aujourd'hui, j'avais décidé de faire un effort. Enfin. Pour ma tenue. Maintenant, je devais aussi faire un effort pour ce rendez-vous.

— Arrête de t'excuser. (Avery me prit par le bras.) Crois-moi, ça ne sert à rien. Et tu peux me faire confiance, j'ai passé des années à m'excuser. Tu n'as pas à te faire pardonner alors que tu n'as rien fait de mal.

Je haussai les sourcils. Je savais qu'Avery avait un passé tourmenté. Pendant très longtemps, je n'avais pas été dans la confiance, mais cinq ans plus tôt, elle avait fini par m'en parler. Entendre son parcours, même s'il était très différent du mien, m'avait fait du bien. Parce qu'elle avait réussi à dépasser un événement traumatique et était maintenant heureuse et amoureuse.

Avery était la preuve vivante que les cicatrices, physiques ou émotionnelles, ne témoignaient pas seulement de la survie, mais également de l'espoir.

— Peut-être, mais je vous ai fait attendre, lui dis-je en glissant la main derrière ma nuque pour rassembler mes longs cheveux. (Je les fis passer par-dessus mon épaule gauche, de façon à ce qu'ils tombent devant mon visage, comme un rideau.) J'ai presque vingt-sept ans. Tu ne devrais pas avoir besoin de venir m'extirper de ma voiture.

Avery s'esclaffa.

— Des fois, je me cache dans un placard avec une bouteille de vin et Cam doit ruser pour m'en faire sortir. Crois-moi, à côté, ça, c'est rien.

Je ris en m'imaginant la scène.

— Je suis contente que tu aies accepté de venir ce soir. (Avery me lâcha le bras et poussa la porte.) Je pense que Grady va te plaire.

Je l'espérais, mais je ne me faisais pas trop d'illusions parce que...

Disons que je n'avais jamais eu beaucoup de chance avec le sexe opposé. De toute ma vie, je n'avais été vraiment intéressée que par deux mecs. Le premier, je ne comptais pas y repenser. C'était la meilleure façon de sombrer dans la dépression. Le second, Ben Campbell, avait accepté de sortir avec moi trois ans plus tôt. Sauf que pour lui, être en couple avec moi s'apparentait à une bonne action qu'il pouvait déduire de ses impôts.

À part ça, j'étais l'éternelle célibataire et ma mère craignait sérieusement que je ne finisse vieille fille, sans enfant, avec des dizaines d'oiseaux exotiques pour seule compagnie.

— Prête ? me demanda Avery, me sortant de mes pensées.

Même si ce n'était pas le cas, je hochai la tête et je mentis, parce que des fois, mentir, c'est comme survivre. On le fait sans s'en rendre compte.

— Prête.

L'estomac noué, je suivis Avery vers le fond du restaurant, les yeux rivés sur le joli pull vert qu'elle portait, histoire de ne pas me laisser distraire. Me retrouver dans la foule était désormais une épreuve. Les bavardages me déstabilisaient car je n'entendais que la moitié des choses qui se passaient autour de moi. Suivre une conversation au sein d'un groupe important relevait donc d'un véritable parcours du combattant.

Lorsqu'on approcha de la table, Avery ralentit. Cam releva ses yeux bleus incroyables vers nous. La première fois que j'avais rencontré Cam, j'en étais restée muette. Il était très beau et si amoureux de sa femme qu'il m'arrivait de les envier un peu. Je n'avais jamais été l'objet d'une telle affection. En même temps, je doutais que beaucoup de personnes en ce monde fassent l'expérience d'un tel amour. C'était aussi beau et rare qu'un alligator albinos.

— Tu l'as trouvée ! (Cam se laissa aller en arrière sur son siège.) Bien joué, chérie.

Elle lui rendit son sourire et s'assit à côté de lui.

— Désolée, m'excusai-je en retirant mon sac de mon épaule. (Je ne prêtai pas attention au regard insistant que me lançait Avery.) J'ai pris du retard.

L'homme assis dos à moi, Grady, se leva et se retourna. Une vague de soulagement m'envahit quand je me rendis compte qu'il serait placé à ma gauche. Je relevai la tête. Il était un peu plus grand que moi et, comme Avery me l'avait dit, vraiment très mignon. Ses cheveux châtain clair et

ses yeux bleu cristallin me faisaient penser au sable et à la mer. Quant à son sourire, il était chaleureux et amical.

— Pas de souci, dit Grady. Ravi de te rencontrer.

— De même, répondis-je en rougissant.

Il recula ma chaise pour que je m’y assoie. Je m’exécutai aussitôt en accrochant mon sac à mon dossier. Il était hors de question qu’un Coach se retrouve par terre. J’observai la table.

— Est-ce que euh... vous avez déjà commandé à manger ?

— J’ai commandé une tartinade à l’artichaut et aux épinards, répondit Cam en posant son bras sur la chaise d’Avery. Et des frites au fromage... avec du bacon et un supplément fromage.

— Toi, tu peux te le permettre, tu cours toute la journée, commenta Grady en me souriant. Contrairement à nous.

Cam ricana.

— Ce n’est pas ma faute !

J’attrapai mon verre de Coca et en bus une gorgée pour apaiser ma gorge sèche et calmer le bourdonnement de nervosité qui parcourait mes veines.

— Avery m’a dit que tu travaillais à Shepherd ?

Grady hocha la tête et se tourna de façon à me parler face à face. Visiblement, il était au courant de ma surdité partielle.

— Oui, mais mon boulot n’est pas aussi intéressant que celui de Cam. Je suis prof de chimie.

— Il fait son modeste, dit Cam. (Il attendit que je me tourne vers lui avant de continuer.) Il est le plus jeune prof du département des sciences.

— Waouh. C’est impressionnant, commentai-je en me demandant s’il savait que j’avais abandonné la fac. (Pour enseigner la chimie, il fallait être sacrément intelligent.) Ça fait longtemps que tu travailles là-bas ?

Tandis qu’il répondait à ma question, son regard descendit jusqu’à ma joue. Son expression ne changea pas. Je me demandai ce que ça signifiait.

— Alors comme ça, tu as étudié à Shepherd ?

Je hochai la tête.

— Oui...

Je refermai la bouche. Je ne savais pas quoi dire d'autre. Comme le silence retombait sur la table, je saisis de nouveau mon verre.

Cam vint à ma rescousse. Il parla de sa fille de sept ans, Ava, qui était fascinée par le foot.

— Elle jouera, plus tard, c'est certain !

— Elle fera de la danse, contra Avery.

— Elle pourrait faire les deux, intervint Grady. Pas vrai ?

Il me fallut un moment pour comprendre que c'était à moi qu'il s'adressait.

— Avec son énergie ? Elle pourrait danser, jouer au foot et faire de la gym !

Avery éclata de rire.

— C'est vrai qu'elle est... dynamique.

— C'est bizarre qu'Alex soit le plus calme, dit Cam. J'aurais cru que ce serait un vrai petit diable.

— Laisse-lui le temps, rétorqua-t-elle d'un air désabusé. Il n'a que onze mois.

— Lui aussi, il fera du foot. (Cam se pencha vers Avery pour l'embrasser sur la joue avant qu'elle ait eu le temps de réagir.) Bientôt, on les emmènera à l'entraînement dans un minivan.

— Ah non, pitié ! s'exclama Avery en riant.

La serveuse s'approcha de notre table et marqua un temps d'arrêt en nous voyant, Grady et moi. Je baissai aussitôt les yeux vers mon menu et commandai du poulet rôti avec des pommes de terre. Je ne voulais pas savoir si elle me dévisageait ou non.

Dès qu'elle s'éloigna, la conversation reprit de plus belle. J'adorais écouter Cam et Avery se chamailler. Ces deux-là réussissaient à me faire sourire alors qu'en général ce genre de situations me mettait mal à l'aise.

Je restai silencieuse jusqu'à ce que les entrées arrivent. Quand je pris la parole, ce fut seulement pour murmurer un « merci » à Grady qui m'avait proposé de me remplir une petite assiette.

— Cam m’a dit que tu commençais un nouveau travail, lundi ? demanda-t-il avec un intérêt sincère.

— Je lui ai parlé de ton père, évidemment. (Cam m’adressa un sourire contrit, mais je n’étais pas étonnée. C’était un grand fan de la Lima Academy.) Désolé.

— Ce n’est pas grave. (Et je le pensais. Même si j’avais pris mes distances par rapport à la profession de mon père, j’étais quand même très fière de ce que ses frères et lui avaient accompli.) Mon nom de famille me trahit, de toute façon.

— Je n’aurais pas fait le rapprochement, admit Grady, gêné. (Je lui adressai un regard surpris, ce qui le fit rougir.) Je ne suis pas l’actualité du free fight et de ce genre de choses.

« Le free fight et ce genre de choses » avaient toujours fait partie de ma vie.

Mon père me tannait depuis des années pour que je travaille avec eux. Il avait même ouvert une branche à Martinsburg, à moins de quinze minutes de l’université de Shepherd où j’avais étudié. Mon Dieu, j’avais été tellement en colère quand j’avais appris que ma famille m’avait suivie à la fac ! En général, mon père ne quittait jamais Philadelphie, mais il y avait toujours un oncle dans les parages sur lequel je risquais de tomber.

Deux ans plus tôt, mon père avait semblé comprendre que je n’avais pas l’intention de les rejoindre. J’avais trop de souvenirs à l’Academy, trop de choses qui me rappelaient... qui me le rappelait, *lui*, et notre relation d’avant.

Pourtant, six mois plus tôt, il avait de nouveau abordé le sujet. Ma mère aussi. Oncle Julio, Dan et André aussi. Chez les Lima, il n’y en avait pas un pour rattraper l’autre. Toutefois, la proposition qu’ils m’avaient faite s’était avérée légèrement différente. André, le manager actuel de la branche de Martinsburg, voulait retourner vivre à Philadelphie au début du mois d’octobre. La Virginie-Occidentale n’était plus assez cool pour lui. Du moins, c’était ce que je supposais. Mon père ne m’avait pas offert sa place, mais celle d’assistante. Un emploi créé rien que pour moi.

L'assistante du manager était censée s'assurer du bon fonctionnement de l'académie tout en contribuant à son développement. Il cherchait une personne de confiance qui connaissait bien l'entreprise pour la gérer seule d'abord, puis aux côtés du nouveau manager. Même si l'offre était alléchante, je l'avais déclinée.

Jusqu'à ce qu'un soir mon père vienne frapper à ma porte pour me parler salaire et avantages. À ce stade de la conversation, il aurait été stupide de ma part de refuser. La vérité, c'était que mon père était arrivé au bon moment. J'en avais assez de mon bureau sans fenêtre et d'un boulot qui ne me passionnait pas. Sans compter que sa proposition plaisait à la Jillian que j'avais été, à celle que, je le savais, mon père essayait de réveiller.

— Moi, si, affirma Cam, me tirant de mes pensées.

— On sait. (Avery soupira.) On est au courant.

— Donc, tu... Tu n'as pas la moindre idée de qui je suis ? demandai-je.

C'était rafraîchissant de me retrouver face à un homme de chair et de sang qui ne rêvait pas d'aller risquer sa vie sur le ring.

— Pas vraiment. C'est grave ?

— Non. (Je baissai la tête pour sourire, mais relevai les yeux vers lui.) C'est plutôt... une bonne chose.

Son regard croisa le mien.

— Je suis heureux de l'apprendre.

Comme je rougissais comme une tomate, je reportai mon attention sur mon assiette et jouai avec mes frites au fromage. Mon estomac gargouilla. Si j'avais été chez moi, j'aurais déjà englouti la moitié de mon assiette. Je devais me faire violence pour ne pas me jeter sur la nourriture comme si je n'avais rien mangé de la semaine.

Étonnamment... le repas se passa bien.

Grâce à Cam et Avery, la conversation coulait naturellement. Dès que le silence retombait, ils relançaient un nouveau sujet, mais ça n'arrivait pas souvent. Discuter avec Grady était facile. Il me mettait à l'aise. Par

deux fois, Cam et Avery me parlèrent sans que je les entende et Grady dut me le faire remarquer, mais aucun ne sembla s'en formaliser. Aussi n'en éprouvai-je aucune gêne.

Nos plats arrivèrent pendant que Grady me parlait d'une nouvelle exposition qui s'installait à Shepherd. À en juger par l'éclat qui s'était allumé dans son regard, il était clair que ces choses-là, en revanche, le passionnaient.

C'était adorable.

— Ça a l'air très intéressant, lui dis-je en attrapant ma fourchette. Je n'ai pas vu beaucoup d'expos, ces derniers temps.

En fait, je n'en avais jamais vu. Je n'étais pas du genre à m'extasier devant des œuvres d'art. Il n'y avait rien de mal à ça, bien sûr, mais ce n'était pas mon truc.

À vrai dire, plus grand-chose n'était mon truc.

— On pourrait y aller ensemble, me proposa Grady en souriant. Ça me ferait plaisir.

Son invitation me laissa bouche bée. Ça n'aurait pas dû être une surprise, puisque nous passions une bonne soirée. Pourtant, c'était le cas. Je ne savais pas quoi lui répondre. Je n'arrivais pas à déterminer si son offre, visiblement sincère, me ravissait ou me laissait de marbre.

Un sentiment bien trop familier m'envahit, le genre d'émotion qui m'empêchait de dormir la nuit. C'était ce que j'avais ressenti lorsque j'étais sortie avec Ben ; j'étais restée avec lui parce que je n'avais pas cru pouvoir trouver mieux. Je savais que je méritais plus que ça, mais j'avais déjà donné mon cœur entièrement, sans concession, à quelqu'un d'autre et quand il avait été brisé, une partie de moi-même avait cessé de m'appartenir.

Mon cœur n'était plus au complet.

Cela pouvait paraître idiot, ou exagéré, mais ça m'était égal. C'était la vérité et j'ignorais si je pouvais de nouveau éprouver des sentiments aussi forts pour quelqu'un. Alors je m'étais contentée de Ben. Est-ce que la

même chose se reproduirait avec Grady ? Est-ce que j'allais me contenter de lui ?

Oh, mon Dieu. Attendez une seconde.

Étais-je réellement en train de m'imaginer une relation longue durée avec un mec que je venais de rencontrer ?

Il fallait que je me calme.

— Jillian ? m'appela Grady.

Il pensait sans doute que je ne l'avais pas entendu.

— Ce... Ce serait sympa, réussis-je à articuler.

Il me dévisagea un instant. Je me demandais s'il pouvait sentir ma nervosité grandissante.

— Je reviens, dis-je en posant ma serviette pliée sur la table.

Lorsque je me levai et fis le tour de la chaise, je sentis le regard inquiet d'Avery. Comme je ne voulais pas en faire tout un plat, je lui fis comprendre que tout allait bien.

J'avais simplement besoin d'une minute ou deux pour me reprendre.

Me faufilant entre les tables, je me dirigeai vers les toilettes. Ce n'est qu'après avoir poussé les portes et m'être arrêtée devant le miroir éclaboussé d'eau que je me rendis compte que j'avais oublié mon sac sur ma chaise. Je ne pouvais pas me remettre du rouge à lèvres.

Je fis couler du savon du distributeur, puis agitai les mains sous le robinet. Il se mit en marche et l'eau fit disparaître la mousse. Lentement, je relevai les yeux vers mon reflet. D'habitude, je me regardais seulement le temps d'appliquer mon maquillage, histoire de ne pas avoir l'air d'un clown.

Pourtant, à ce moment-là, je m'observai vraiment.

Pendant des années, j'avais attaché mes cheveux tous les jours. J'avais arrêté. Aujourd'hui, ils tombaient en cascade sur mes épaules et bouclaient aux pointes à hauteur de ma poitrine. À l'époque, j'avais aussi eu une frange, mais heureusement, ce n'était plus le cas. Entre-temps, j'avais enfin appris à appliquer de l'eye-liner. Encore un miracle. La

rougeur de mes joues faisait ressortir ma peau dorée. Mes lèvres étaient pulpeuses, mon nez droit.

Je portais la raie à droite, de façon à ce que mes cheveux couvrent ma joue gauche. La cicatrice n'était pas si terrible que ça, surtout comparée à la première fois où je l'avais vue en me réveillant à l'hôpital.

À ce moment-là, j'avais cru être totalement défigurée.

Ma joue gauche avait été profondément creusée, comme si un pic à glace y avait été enfoncé. Aujourd'hui, en examinant mon visage, il était clair que les chirurgiens esthétiques avaient fait un travail incroyable. La moitié de mon visage avait été reconstruite à l'aide d'une greffe d'os et d'une prothèse. J'avais également subi des tas d'opérations de chirurgie dentaire pour retrouver une mâchoire fonctionnelle.

Même sans baguette magique, les médecins avaient fait des miracles. Si on ne me regardait pas de près, on ne remarquait aucune différence entre les deux côtés.

Personne ne pouvait se douter de ce qui s'était passé ce soir-là.

Pourtant, l'ironie du sort voulait que je me sois réfugiée dans les toilettes, comme je l'avais fait cette nuit, six ans plus tôt, avant que ma vie parte en éclats.

Les statistiques n'avaient pas été de mon côté. Pourtant, j'étais toujours en vie.

J'avais eu de la chance. Je le savais. Mais je me sentais... difforme. C'était un mot d'une extrême violence et en règle générale, j'évitais d'y penser, surtout pendant une soirée aussi sympathique.

Je respirai un grand coup avant de secouer la tête. Je n'avais vraiment pas besoin que mes pensées prennent cette tournure. Jusqu'à maintenant, le dîner avait été très agréable. Grady était gentil et mignon. Je me voyais bien aller à une expo ou peut-être boire un café avec lui.

Et c'était ce qui m'avait fait paniquer.

Il était hors de question que l'idée de recommencer à *vivre* me mette dans tous mes états.

Non.

J'allais lui donner sa chance, sans me demander si je méritais mieux.

Tournant le dos au lavabo, je m'essuyai les mains et replaçai mes cheveux sur mon épaule gauche, de façon à dissimuler ma joue. Quand je sortis des toilettes et pénétraï dans le couloir étroit, je gardai les yeux rivés au sol. Ce n'est qu'au bout de deux pas que je me rendis compte que quelqu'un se tenait derrière la porte, adossé au mur. Je faillis lui rentrer dedans.

Surprise, je reculai. Je ne voyais qu'un pantalon noir parfaitement coupé avec... une vieille paire de Converse noir et blanc ? Quelle association étrange ! Cela me faisait penser à...

Je secouai légèrement la tête et le contournai.

— Pardon. Excusez...

— Jillian.

Je m'arrêtai.

Le temps s'arrêta.

Tout s'arrêta, à l'exception de mon cœur. Il battait trop fort, trop vite dans ma poitrine. Cette voix rauque et grave, je la reconnus au plus profond de mon âme. Lentement, je relevai les yeux. Je savais pertinemment ce que j'allais voir, mais je ne voulais pas y croire.

Brock Mitchell se tenait devant moi.

Le choc me paralysait. Je dévisageai Brock dans le silence le plus total. Je n'arrivais pas à croire ce que je voyais. Il ne pouvait pas être ici. C'était impossible. À ma connaissance, il ne venait jamais à Martinsburg. Jamais. Parce que j'y habitais. Il pouvait aller n'importe où dans le monde. Moi, j'avais seulement la Virginie-Occidentale.

C'était une règle tacite.

À bien y réfléchir, j'avais peut-être glissé dans les toilettes et m'étais assommée en tombant.

Non, ça ne faisait aucun sens.

C'était bien Brock. Il se tenait tellement près que je pouvais sentir son parfum familier, un mélange frais de feuilles brûlées et de vent hivernal.

Comment se faisait-il que je n'avais pas remarqué sa présence dans le restaurant ? Je n'avais jamais été très observatrice et je l'étais encore moins maintenant, mais cela n'expliquait pas comment Cam, qui était carrément obsédé par Brock, ne l'avait pas repéré, lui non plus.

Cam allait être tellement déçu.

— Waouh, souffla-t-il.

J'ouvris la bouche, mais je ne savais pas quoi dire. Brock n'avait pas changé depuis la dernière fois que je l'avais vu, quelques années plus tôt, mais il était plus... raffiné, plus... *tout*. Il faisait toujours trente centimètres de plus que moi, mais ses épaules étaient plus carrées que dans mes souvenirs. La chemise grise qu'il portait épousait son torse. Ses manches relevées dévoilaient ses poignets musclés et tatoués. Il avait de

nouveaux tatouages. De couleurs différentes. Ses hanches étaient étroites et son pantalon, sans doute fait sur mesure, dissimulaient des cuisses qui, je le savais, étaient très fermes et musclées.

Je remontai les yeux vers son visage. La coupe en pics qu'il avait arborée dans sa vingtaine avait disparu. Ses cheveux étaient à présent coiffés en arrière et une barbe d'un jour ou deux recouvrait sa mâchoire. Il avait vieilli.

Évidemment qu'il avait vieilli. Il avait trente-quatre ans, maintenant.

De légères rides marquaient sa peau couleur sable aux coins des yeux. Son visage était toujours aussi anguleux. Il avait des pommettes hautes et une bouche pulpeuse et sensuelle. La cicatrice au niveau de sa lèvre inférieure avait quasiment disparu. Par contre, celle sous son œil gauche était bien visible. C'était son père qui la lui avait faite la nuit où il avait fugué, ce qui l'avait conduit à faire une entrée fracassante dans ma vie.

Ses yeux, de la couleur du chocolat chaud, étaient exactement comme dans mes souvenirs, acérés et bordés de cils épais. Et ils faisaient exactement la même chose que les miens. Brock me détaillait des pieds à la tête.

Commençant de la pointe de mes bottes, il remonta le long de mon jean bleu foncé, jusqu'à mon pull à col roulé. Au fil des ans, mon corps avait trouvé un équilibre. Je n'étais pas mince. J'étais plutôt dans la moyenne. Et je n'avais ni l'envie ni le courage de passer deux heures par jour à le modeler pour ressembler aux filles dans les magazines. J'aimais la bonne bouffe et lire et paresser pendant mon temps libre.

Je me rappelais toutefois cruellement le genre de femmes qui avaient les faveurs de Brock lorsque nous étions plus jeunes. Des femmes au ventre plat et aux jambes fuselées, dont on pouvait faire le tour de la taille avec les deux mains. Quelqu'un capable de s'entraîner avec lui et de transpirer comme un veau tout en restant belle et sexy. Voilà ce qui l'attirait à l'époque. Ce qui l'attirait toujours, étant donné que je connaissais sa fiancée.

Cela ne servait à rien de me comparer à ses plans cul ou à sa future femme. Je le savais et cela n'avait pas la moindre importance... pas quand il me dévisageait, alors qu'il ne m'avait plus vue depuis six ans, depuis que mon visage avait été gonflé et couvert de bandages. Ma famille lui avait peut-être donné des nouvelles de moi, mais comme je n'aimais pas les photos (je n'avais jamais aimé ça et ça ne s'était pas arrangé), c'était sans doute la première fois qu'il me revoyait. Je ne comptais pas les fois où il m'avait aperçue de loin.

Les yeux légèrement écarquillés, il examina le côté gauche de mon visage, puis le droit. La façon dont il me regardait, un mélange de surprise et de quelque chose que je ne voulais pas nommer, quelque chose qui me laissait un arrière-goût amer dans la bouche, me sortit de ma torpeur.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lui demandai-je d'une voix sèche.

Brock me regarda dans les yeux.

— Euh, là, tout de suite ? Je t'attendais.

— En dehors des toilettes pour dames ?

— Oui.

— C'est... plutôt inquiétant, marmonnai-je en détournant le regard. (Avery et les autres se demandaient sans doute où j'étais passée.) Je voulais surtout savoir ce que tu fais à Martinsburg.

— Je suis venu dîner, répondit-il sans détourner les yeux. (Son regard dégageait une telle intensité que j'avais du mal à me concentrer.) Tu es... magnifique, Jillian.

La sincérité qui émanait de sa voix me coupa le souffle. En même temps, à côté de l'image d'horreur dont il se souvenait, ce n'était pas difficile de paraître belle.

— Tu veux dire que tu es à Martinsburg, dans le même restaurant que moi, et tout ça par hasard ?

Brock cligna les yeux. Visiblement, mon ton agacé l'étonnait. Je ne pouvais pas lui en vouloir. À l'époque, je disais amen à tout ce qui sortait de sa bouche. Mon deuxième prénom aurait pu être « Paillason de Brock-Bienvenue ».

À cette pensée, je me retrouvai propulsée en arrière, cette nuit-là, au bar, devant lui, avec cette robe qui me faisait sentir adulte. J'étais alors tellement pleine d'espoir, tellement amoureuse, tellement... bête.

Il afficha un sourire en coin. C'était le sourire qui garantissait à Brock d'obtenir plus ou moins tout ce qu'il désirait.

— Serais-tu en train d'insinuer qu'on m'aurait mis au courant de ton dîner et que je serais venu ici exprès pour te voir ? (Il marqua une pause. Ses yeux brillaient dans la lumière faible du couloir.) Tu crois que je te suis ?

Même si ça paraissait ridicule, ce n'était pas impossible. Ma mère savait que j'avais ce rendez-vous ce soir. Je lui avais dit où nous allions. Mais je doutais qu'elle en ait parlé à Brock.

Elle n'avait pas intérêt à l'avoir fait, en tout cas.

— Peut-être que j'y ai été contraint pour croiser cette personne qui m'évite depuis des années ? suggéra-t-il d'une voix douce. Six ans en décembre, pour être précis.

Je clignai les yeux une fois, puis deux.

— Quoi ?

Son sourire en coin s'agrandit.

— À moins que je ne dîne tout simplement avec quelqu'un qui habite dans le même coin que toi ?

Mes joues s'empourprèrent.

— Si je te suivais, je ne serais vraiment pas doué, étant donné que j'ai attendu que tu sortes des toilettes, poursuivit-il, visiblement amusé par mon accusation. D'après ce que les fans indésirables m'ont appris, et crois-moi, j'en ai eu quelques-uns, ils ont tendance à se montrer un petit peu plus discrets.

La colère m'envahit. Est-ce que la situation l'amusait ? Est-ce que *je* l'amusais ? Bien sûr que oui. Je l'avais toujours beaucoup fait rire.

— À mon avis, tes fans indésirables n'auraient pas hésité à pousser la porte des toilettes pour te rejoindre à l'intérieur. Et si ça avait été une femme, tu n'aurais eu aucun problème avec ça.

— Mince.

Brock s'esclaffa, la tête rejetée en arrière. L'air déserta mes poumons. Mon Dieu, j'avais oublié son rire, chaleureux et contagieux. Il accordait ces rires à tout le monde et à n'importe qui, alors que j'étais auparavant persuadée qu'il les réservait à moi seule. Un sourire étirait ses lèvres.

— Tu n'es pas la Jillybean dont je me souviens.

L'entendre prononcer mon ancien surnom eut un effet étrange sur moi. J'avais l'impression de me retrouver des années en arrière, lorsqu'on faisait de la balançoire dans le jardin de mes parents. Cela me rappelait un temps où Brock m'écoutait parler encore et encore des endroits que je voulais visiter dans le monde. Cela me faisait penser à avant et à tout ce qui avait changé, irrémédiablement.

— Non, répondis-je en relevant le menton. Plus du tout.

Il baissa la tête, empiétant délibérément sur mon espace vital. Ses lèvres étaient très proches des miennes.

— Je vois ça.

Un hoquet de surprise m'échappa.

— Je crois que j'aime beaucoup cette Jillian, dit-il comme s'il partageait un terrible secret avec moi.

Je le dévisageai, sans comprendre où il voulait en venir.

Brock pencha la tête sur le côté.

— C'est qui, le mec, à ta table ?

Je reculai si vite que je faillis tomber en arrière.

— Je... Je n'arrive pas à croire que tu me poses cette question.

Il fronça les sourcils.

— Pourquoi ? C'est une question légitime.

J'ouvris les yeux en grand.

— On n'a pas la même définition de « légitime ».

Se redressant, il s'adossa au mur comme s'il avait tout le temps du monde devant lui et que nous n'étions pas devant les toilettes d'un restaurant.

— C'est ton mec ?

Sans voix, je continuai de le dévisager. Une partie de moi aurait voulu lui faire remarquer que ce n'étaient pas ses oignons. L'autre voulait lui demander pourquoi il me posait la question.

Je ne fis aucun des deux.

— Excuse-moi, dis-je en le dépassant. Je dois retourner à ma table.

— Tu plaisantes ? (Il s'éloigna du mur et m'attrapa par le bras pour m'empêcher de fuir.) On ne s'est pas vus depuis des années et toi, tu t'en vas ? Je n'ai pas le droit à un câlin ? Ni à un « qu'est-ce que tu deviens » ?

— Non.

Je tirai sur mon bras. Au bout de quelques secondes, il me libéra.

Il m'examina quelques instants, puis son sourire taquin s'évanouit.

— Je suppose que je ne peux pas t'en vouloir de réagir de cette manière.

Mon corps tout entier se crispa. *Ce n'est pas censé se passer comme ça.* Je ne pouvais pas m'empêcher de le penser. Parce que Brock et moi... malgré la différence d'âge, nous avons été inséparables. J'avais passé mon temps à le suivre et à réclamer son attention, et lui, il m'avait laissée faire, il m'avait incluse dans toutes ses activités, et avec lui, j'avais eu l'impression d'être la fille la plus importante au monde.

Jusqu'à cette nuit-là.

Jusqu'à ce que je me rende compte que depuis le début j'avais voulu être avec lui, alors que lui préférait être avec n'importe qui d'autre.

— Non, murmurai-je et je me détestais un peu de dire ça. Tu ne peux pas m'en vouloir.

Un muscle de sa mâchoire se serra, et il hocha la tête. Le cœur battant la chamade, je lui tournai le dos et me dirigeai vers la table sans regarder en arrière. J'ignorais combien de temps j'étais partie, mais d'après les coups d'œil que me jetèrent les autres lorsque je m'assis, la réponse était sans doute : trop longtemps.

Avery m'adressa un sourire inquiet.

— Tout va bien ? me demanda Grady en me touchant le bras.

Avant que je puisse répondre, j'entendis Cam s'exclamer :

— Oh, c'est pas vrai !

Une ombre tomba sur la table, une ombre dont le propriétaire se tenait juste derrière moi. Les yeux d'Avery s'arrondirent et sa bouche forma un « O » parfait. Je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête.

Il n'avait pas fait ça.

Il ne m'avait pas suivie jusqu'à ma table.

Cam se leva avec une expression emplie d'admiration sur son beau visage.

— Bon sang, mec ! Ça fait une éternité que je ne t'ai pas vu !

Et si.

Il avait osé.

Tournant la tête à droite, je regardai Brock serrer la main de Cam, puis ils échangèrent une étreinte virile. Je restai là, impuissante, à les observer. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'ils se racontaient et cela n'avait rien à voir avec mon problème de surdité. Je me concentrais surtout pour ne pas me lever et balancer ma chaise à la tête de Brock.

Au bout d'un moment, il vint se placer à ma droite et dévisagea Grady. Il le regarda comme il regardait ses adversaires avant ses combats, un sourire crispé aux lèvres.

Grady se racla la gorge et retira sa main de mon bras.

Mes mains glissèrent de la table et tombèrent sur mes genoux.

Avec un regard froid, Brock tendit la main au-dessus de mon assiette. Il dit quelque chose, mais comme il parlait du côté de mon oreille sourde, je n'entendis rien.

— Grady Thornton, entendis-je à ma gauche. (Je compris que Brock s'était présenté. La main de Grady se retrouva engouffrée par celle de Brock, beaucoup plus grande que la sienne.) Tu connais Cam ?

— On s'est rencontrés plusieurs fois. (Brock posa la main sur le dossier de ma chaise. C'était un geste étrangement intime et possessif.) Je les ai rencontrés, lui et sa charmante épouse, grâce à Jillian.

Les yeux rivés droit devant moi, je comptai dans ma tête pour ne pas paniquer.

— Ah oui ? (Grady paraissait curieux.) Comment vous vous êtes connus, tous les deux ?

— Il travaille... travaillait pour mon père, répondis-je avant que Brock puisse le faire.

— Oh, allez, tu sais bien que ce n'est pas du tout ça. (Brock gloussa et j'écarquillai les yeux.) En fait, on a grandi ensemble. Je sais quasiment tout sur Jilly.

Qu'est-ce qu'il fabriquait, à la fin ?

— Et toi ? Comment tu connais tout le monde ? demanda Brock.

Il s'était rapproché et, même si j'avais l'impression qu'il était à l'autre bout d'un tunnel, je l'entendais un peu.

Grady nous regarda l'un après l'autre.

— Je suis un ami de Cam. On travaille ensemble.

— Intéressant, murmura Brock sans se départir de son sourire. Tu es entraîneur de foot, maintenant, c'est ça ? demanda-t-il à Cam, qui hocha la tête. Tu es entraîneur, toi aussi ?

— Non. (Grady carra les épaules.) J'enseigne la chimie à Shepherd.

Le sourire de Brock s'élargit. Je mourais d'envie de me cacher sous la table.

— Tu es prof ? Waouh. Et où as-tu rencontré Jillian ?

Mon Dieu. C'était un véritable interrogatoire.

Grady attrapa sa bouteille et me sourit.

— On vient tout juste de se rencontrer, mais je crois... qu'on va devenir de très bons amis.

— De très bons amis ? (Brock ricana. Je serrai les poings.) Ça m'en a tout l'air. Bref, dit-il d'un ton qui signifiait clairement qu'il n'en avait rien à faire. Je ne veux pas vous empêcher de manger. Je voulais simplement venir vous dire bonjour. On s'appelle, dit-il à Cam avant de reporter son attention sur moi.

Il me regardait avec une telle intensité que j'avais l'impression d'être la seule à exister pour lui.

Il me tapota le bout du nez.

Je clignai les yeux.

Brock sourit.

— On se voit bientôt.

Puis il s'éloigna, attirant l'attention de toutes les tables sur son passage.

— Eh bien, je ne m'attendais pas à ça, dit Cam en riant. Tu ne savais pas que Brock était en ville ?

Je secouai la tête. Mon père était forcément au courant, pourtant il ne m'avait pas avertie. En même temps, il ignorait ce qui s'était réellement passé entre Brock et moi. Tout ce qu'il savait, tout ce que ma famille pensait, c'était que Brock et moi nous étions éloignés avec le temps.

La vérité, je ne pouvais pas la dire à mes parents. J'avais demandé à Brock de se taire, lui aussi, car si mon père avait appris pourquoi je me trouvais là-bas ce fameux soir et combien j'avais souffert, il n'aurait pas hésité à assassiner Brock. Quand bien même il le considérait comme un fils et lui avait consacré des centaines d'heures de travail.

Brock serait un homme mort.

— Tu n'as pas la moindre idée de qui c'était, pas vrai ? (Cam secoua la tête en riant, puis se rassit.) C'était Brock « la Bête » Mitchell. Bon sang, il est quoi, Jillian ? Deux fois champion poids lourd ? Et une fois poids mi-lourds ? Mon Dieu... (Cam semblait sur le point de s'évanouir.) Je n'arrive pas à croire qu'il ait arrêté. Le regarder se battre, c'était comme voir un Titan asséner des coups de poing...

Entendre Cam faire l'éloge de Brock me mettait terriblement mal à l'aise. Quelqu'un me parla sans doute car en relevant la tête vers Avery, je me rendis compte qu'elle attendait une réponse.

Et tout à coup, je fus incapable de continuer.

Je ne voulais plus rester ici.

Savoir que Brock se trouvait dans la même pièce que moi après toutes ces années me renvoyait irrémédiablement à cette nuit-là.

— Pardon. Je ne me sens pas bien. (Je croisai le regard surpris de Grady, puis celui inquiet d'Avery, avant d'attraper mon sac.) J'ai l'estomac

fragile.

Oh, mon Dieu. Avais-je dit ça à voix haute ?

La réponse était oui.

Je ne pouvais plus revenir en arrière.

Le rouge aux joues, je posai des billets sur la table, plus que nécessaire, et me levai. Après avoir marmonné mes au revoir, je courus pratiquement jusqu'à la sortie. Ce n'est que lorsque je fus assise dans ma voiture, le moteur en marche et les mains crispées sur le volant, que je me rappelai ce que Brock m'avait dit avant de s'éloigner.

Il comptait me revoir.

Bientôt.

Rhage, qui portait le nom de mon personnage préféré de *La Confrérie de la dague noire*¹, me jugeait du regard comme seul un chat peut le faire. Le petit démon tigré marron et blanc était perché...

Sur mes mollets.

Avec un soupir, je tournai la tête et jetai un œil au réveil posé sur ma table de nuit. Il était presque 11 heures, un samedi matin... et j'étais encore au lit.

Rhage avait sans doute envie de manger des croquettes fraîches. En tout cas, celles dans sa gamelle ne semblaient plus lui convenir.

Un hiver, en sortant du boulot, je l'avais trouvé caché sous ma voiture. Il n'était encore qu'un chaton. Il commençait à neiger et le pauvre était affamé et tout tremblotant. Alors je l'avais recueilli, ce que j'avais presque aussitôt regretté.

Quatre-vingts pour cent du temps, ce chat fuyait la compagnie des humains, y compris la mienne. Il me tolérait seulement parce que je le nourrissais. Il aimait se cacher et attendre patiemment que je passe devant lui pour se jeter sur moi toutes griffes dehors.

Ce chat était le diable incarné.

Mais je l'aimais quand même, parce que dans ses bons jours, soit vingt pour cent du temps, il me laissait lui faire des câlins et il n'y avait rien de mieux en ce monde qu'un câlin avec un chat.

— Arrête de me regarder comme ça, marmonnai-je en plissant les yeux au chat sans doute le plus vicieux de la planète. Je me lève dans cinq

minutes.

Ses oreilles s'aplatirent.

Je soupirai encore une fois. La veille, j'avais eu du mal à m'endormir. L'apparition surprise de Brock m'avait perturbée. Avery m'avait appelée trois fois jusqu'à ce que je décroche. Je lui avais menti et lui avais répété que j'avais mal au ventre. Elle ne m'avait sans doute pas crue, mais à ma connaissance, elle ne savait pas grand-chose sur Brock. Elle n'avait pas vécu où nous avons grandi. À moins que l'une des filles lui ait parlé de lui, elle ne connaissait aucun détail.

Grognant, je couvris mes yeux avec mes mains. Je n'arrivais pas à croire que j'avais dit devant Cam, Grady et elle que j'avais des problèmes intestinaux.

Mon Dieu. Il fallait m'empêcher de sortir en public.

Le simple fait d'y repenser me donnait le rouge aux joues. C'était terriblement gênant !

Après mon comportement de la veille, je doutais que Grady me rappelle. Pour être franche, je ne savais pas ce que j'aurais préféré. Nous nous étions plutôt bien entendus, je pense, et il n'avait pas eu l'air repoussé par mon physique. Il était mignon, intelligent, mais... je ne ressentais rien pour lui.

Pas d'étincelle. Pas de souffle coupé. Pas de désir. Rien.

En y réfléchissant, ça avait été pareil avec Ben. Il avait été le premier mec à s'intéresser à moi et j'étais... tellement seule. Je voulais seulement être désirée. Alors j'étais restée avec lui, longtemps après la date d'expiration de notre histoire, parce que je souhaitais désespérément ressentir quelque chose.

C'était le problème, quand on lisait autant de romans d'amour que moi. Je voulais ce que les héroïnes avaient. Ressentir une attirance dévastatrice, dévorante comme celle que j'éprouvais pour...

J'ouvris les yeux. Il était hors de question que j'emprunte de nouveau ce chemin. Non. Plutôt mourir. Je m'en étais bien sortie jusqu'à présent... enfin, presque.

Bon, d'accord. Je me mentais à moi-même.

La vérité, c'était qu'il ne s'écoulait pas une semaine sans que je pense à Brock. Avant, c'était une journée. Parfois même une heure. Alors réussir à passer toute une semaine sans me demander s'il était heureux avait été un grand pas en avant. Il était hors de question que je régresse parce qu'il était apparu mystérieusement dans le même restaurant que moi la veille.

« On se voit bientôt. »

Un frisson dansa sur ma peau. Qu'avait-il pu bien vouloir dire par là ? À moins qu'il ne compte passer du temps en ville et utiliser notre salle d'entraînement, il n'y avait aucune raison pour que nos chemins se croisent. Il n'avait pas parlé de mon nouveau job au sein de l'entreprise familiale, mais je n'aurais pas été étonnée que mon père lui en ait fait part.

Repoussant une mèche de cheveux qui tombait devant mon visage, je repensai à la première fois que j'avais vu Brock. C'était au milieu de la nuit. Je m'étais réveillée à la suite d'un cauchemar. Je ne me souvenais pas de quoi j'avais rêvé, mais j'avais soif. Aussi j'étais sortie de ma chambre.

De la sueur froide perlait à mon front. La main sur la rambarde, je descendis sans bruit l'escalier. En entendant la voix de mon père, je me figeai en plein milieu. Papa parlait bizarrement, de ce ton qu'il prenait parfois quand il discutait avec mes oncles.

— *Quand as-tu mangé pour la dernière fois, mon garçon ?*

— *Je... Je ne sais pas, répondit une voix hésitante que je ne connaissais pas. Avant-hier soir, je crois.*

Curieuse, je me faufilai jusqu'à la dernière marche, sur la pointe des pieds, et jetai un coup d'œil de l'autre côté du mur. Mon père se tenait au centre de la pièce, les bras croisés sur la poitrine. Un garçon un peu plus âgé que moi était assis au bord du canapé.

Lorsque j'aperçus son visage, je plaquai une main devant ma bouche. Il saignait du front, et il avait également une grosse coupure sous la lèvre. Cela

avait l'air de faire mal. Son œil était noir et gonflé.

Il ressemblait à l'un des hommes contre lesquels Papa se battait parfois au boulot. Sauf que Papa n'aurait jamais frappé un enfant. Jamais.

— C'est pour ça que tu as essayé de me voler ? demanda-t-il.

J'écarquillai les yeux.

Le garçon haussa une épaule.

— Je suis quelqu'un de patient. Je peux rester ici toute la nuit. Je peux aussi appeler la police pour qu'il te jette en taule. En revanche, si tu me parles, je te donnerai à manger. Qu'est-ce que tu en dis ? C'est à toi de voir.

Plaquée contre le mur pour me faire toute petite, j'observai le garçon adresser un regard insolent à mon père. Il était fou ! Je n'aurais jamais eu l'idée de dévisager mon père comme ça. Plusieurs secondes s'écoulèrent, puis il demanda :

— Pourquoi est-ce que vous n'avez pas appelé la police ?

— Je t'ai déjà vu traîner devant l'académie. La dernière fois, tu n'étais pas dans cet état. Et comme c'est la première fois que tu essaies de me voler, je suppose que la situation a changé. Tu ne m'as pas l'air d'un délinquant.

Le garçon se tut de nouveau.

— J'ai été à ta place, lui dit Papa au bout d'un moment. J'ai dû me battre et voler de la nourriture pour survivre. Je sais ce que c'est de vivre dans la rue.

Les yeux fatigués du garçon se fermèrent et je crus le voir frissonner.

— Je suis parti de chez moi il y a deux jours. Je ne pouvais plus le supporter. Mon père...

— C'est lui qui t'a fait ça ?

Il ne répondit pas, mais Papa sembla comprendre ce que ça voulait dire car il prononça un gros mot que je n'étais pas censée utiliser. Puis il s'agenouilla devant le garçon et lui parla d'une voix trop faible pour que je puisse entendre. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'ils se racontaient.

— Allez viens, on va voir ce qu'il y a dans la cuisine, dit mon père au bout d'un moment.

Quand mon père se retourna, le garçon au visage tuméfié releva la tête en direction de l'escalier et me vit. Je ne compris pas comment il avait fait, parce que dans cette maison toujours remplie de gens et de bruit, même quand tout était silencieux, personne ne me voyait vraiment.

Pourtant, ce garçon venait de le faire.

Je m'efforçai de repousser ce souvenir, de dissiper l'image du garçon effrayé et perdu qu'il avait été. Il n'était plus ce garçon, comme je n'étais plus cette petite fille.

Même si j'avais fait tout mon possible pour ne plus penser à lui, il était difficile de ne pas savoir ce qui se passait dans sa vie. Je pouvais résister à l'envie de taper son nom sur Google, mais dès que je rendais visite à ma famille, il y avait forcément quelqu'un qui parlait de lui.

Je savais donc que Brock possédait une maison en dehors de Philadelphie, pas très loin de Plymouth Meeting. Selon mon oncle Julio, il l'avait fait construire lui-même, avec une salle de gym intégrée. Je supposais que sa fiancée vivait avec lui, mais j'essayais de ne pas trop penser à elle.

Parce que je la connaissais.

Kristen Morgan.

Elle était présente le soir où il m'avait brisé le cœur. Le soir où tout avait changé.

Je respirai profondément, mais la brûlure qui remontait le long de ma gorge était toujours là. Les lèvres pincées, je contemplai le ventilateur mural qui tournait lentement.

— Je ne retomberai pas là-dedans, dis-je à voix haute. (Rhage sursauta sur mes jambes.) Je me moque de savoir pourquoi il était là hier soir. Ça n'a plus rien à voir avec moi. Il n'a plus aucun ascendant sur ma vie.

Il fallait que je m'en convainque.

Décidant qu'il était grand temps que je m'extirpe de mon lit, je me redressai et tendis la main vers Rhage. Au moment où mes doigts allaient

toucher ses poils, il se leva de mes jambes et se sauva de la chambre, comme si une meute de chiens errants était à sa poursuite.

Je secouai la tête.

— Salaud.

Des fois, je me demandais pourquoi ce chat dormait avec moi. J'attrapai mon téléphone. Lorsque je touchai l'écran, je vis que j'avais un appel manqué de mon amie Abby.

— Mince, murmurai-je en me rappelant que j'avais mis mon portable sur silencieux après avoir parlé à Avery la veille.

Cela faisait des semaines que je n'avais pas eu Abby au téléphone, et pratiquement un an que je ne l'avais pas vue. J'avais prévu d'aller boire un café avec elle en rentrant chez mes parents, à Thanksgiving. Colton et elle s'étaient mariés plusieurs années plus tôt. Depuis, ils rénovaient une vieille maison du XIX^e siècle qu'ils avaient achetée.

Je remarquai soudain que j'avais un deuxième appel en absence, et un message, d'un numéro local que je ne connaissais pas. Curieuse, je consultai mon répondeur.

— Salut, Jillian. C'est, euh... C'est Grady. On s'est rencontrés hier soir ? (Un rire gêné résonna.) Évidemment que tu t'en souviens. Bref. J'espère que tu ne m'en voudras pas, mais j'ai soutiré ton numéro à Avery, parce que je voulais savoir si ça te dirait d'aller voir l'expo dont je te parlais. Je ne serai pas en ville ce week-end, mais j'adorerais qu'on se voie à mon retour.

Incrédule, je fixai mon téléphone avec de grands yeux tandis que Grady me donnait son numéro, puis riait en se rendant compte qu'il avait dû s'afficher quand il avait appelé. La façon dont il s'amusait de sa propre maladresse était... mignonne.

Grady avait envie de me revoir... alors que j'avais quasiment admis que je ne contrôlais pas mes intestins. C'était une blague ?

Un éclat de rire incrédule m'échappa. Je ne savais pas quoi penser. Il allait me falloir des litres de café pour y voir plus clair.

Je rejetai les couvertures sur le côté et me levai de mon lit douillet. Marchant sur la moquette moelleuse, j'empruntai le couloir étroit qui menait à la cuisine et la salle à vivre baignée par la lumière du jour. Ici, le sol était recouvert de parquet et il était froid sous mes pieds nus.

Rhage était assis sur l'îlot de la cuisine. Sa queue touffue battait de droite à gauche tandis qu'il me regardait m'approcher de la cafetière.

— Ta gamelle est pleine, lui dis-je en posant mon téléphone sur le plan de travail. Tu peux manger des croquettes. Ça ne va pas te tuer.

Lorsque je me retournai, Rhage descendit de son perchoir et se rendit dans le salon. Une seconde plus tard, j'entendis l'une de mes grandes bougies tomber par terre et rouler.

— Salaud, marmonnai-je avant de lui dire, plus fort : Tu mangeras ce qu'il y a dans ta gamelle.

Une autre bougie tomba par terre.

Je croisai les bras sur ma poitrine.

— Ton caprice ne marchera pas.

Il y eut un moment de silence. Puis un grand bruit sourd retentit. Le chandelier en bois venait de rejoindre les bougies par terre. Ce fut ensuite le tour de la télécommande. Je savais qu'il allait s'en prendre à des objets de plus en plus gros et fragiles, comme les bouteilles bleues en verre soufflé sur la table basse.

— Qu'est-ce que tu es susceptible !

Avec un soupir, je me retournai et me dirigeai vers mon petit cagibi. J'en sortis une boîte de pâtée. Quand j'en ôtai le couvercle, ce fut comme si j'avais sonné le repas. Des petits pas feutrés résonnèrent sur le parquet et bientôt Rhage se mit à tourner autour de moi dans la cuisine. Je haussai un sourcil en le voyant se prendre les pattes dans son bol d'eau. Du liquide s'en échappa, se déversant sur le tapis sur lequel étaient posées ses gamelles.

Rhage me regarda avec ses yeux jaunes, les oreilles dressées. Je savais que c'était impossible, pourtant, j'aurais parié que ce sale chat souriait.

Il était gonflé, quand même.

Mes yeux se posèrent sur mon portable. Le rire de Grady était... chou. Cela ne me coûtait rien de le rappeler et d'accepter sa proposition.

Peut-être.

Plus tard, après avoir lu sans doute la totalité des articles de *Buzzfeed*, j'attrapai mon téléphone et appelai Grady.

On se mit d'accord pour se voir le week-end suivant, lorsqu'il serait rentré.

1. Saga de romance paranormale écrite par J.R. Ward. (N.d.T.)

Je passai le reste de mon samedi et la grande majorité de mon dimanche à me féliciter. Avoir accepté de revoir Grady sans Cam et Avery était un grand pas en avant. Un énorme pas en avant, même.

Il n'y avait pas à dire : c'était mieux que de vivre en ermite dans mon appartement et me disputer avec mon chat... tout en essayant de ne pas faire tomber de la glace sur mon Kindle et de me servir de mon ventre comme d'une table pour mon bol. Malheureusement, c'était tout à fait mon genre.

Le dimanche soir, je restai un temps infini dans mon dressing. Je n'arrivais pas à décider de ce que j'allais mettre le lendemain pour mon premier jour de travail à l'académie.

La sonnerie du téléphone interrompit ma réflexion.

— Tu as hâte d'être à demain ? demanda aussitôt ma mère quand je répondis.

Je souris.

— Oui ! Mais je stresse un peu. Je suis en train de regarder ce que je vais porter.

— Ma chérie, c'est un espace d'entraînement. Tu peux y aller en jean.

— Ah non ! (Je secouai la tête avant de passer en revue les pantalons noirs que je possédais. L'espace d'un instant, je m'attardai sur les jupes et robes que je ne mettais jamais.) Le personnel de Philadelphie ne porte pas de jean. Sauf si ça a changé pendant mon absence...

— C'est la boîte de ton père. Tu peux porter ce que tu veux, me fit-elle remarquer.

Ce n'était pas vrai. Loin de là. Mon père était le grand patron et on avait créé le poste d'assistante du manager rien que pour moi, ce qui allait sans doute être mal perçu par certains employés de Martinsburg. J'essayais de ne pas y penser.

— Comment s'est passée ta soirée avec tes amis ? me demanda-t-elle pour changer de sujet.

— Bien. (Je sortis un pantalon et le plaçai devant moi.) En parlant de ça, tu ne devineras jamais qui j'ai croisé.

— Le Père Noël ?

Je levai les yeux au ciel. Ma mère était dingue. Je l'adorais, mais elle était quand même très bizarre.

— Euh, non. Brock.

Ma mère resta silencieuse.

Mes doutes remontèrent à la surface.

— Tu ne lui aurais pas parlé, récemment ?

Elle marqua une pause avant de répondre.

— Si, il y a une semaine.

Rhage passa devant la porte du dressing. Je me tournai vivement vers lui. Il pourchassait ce qui, j'espérais, était un insecte imaginaire.

— Tu lui as dit où j'étais vendredi soir ?

— Non, répondit-elle aussitôt. Je sais ce que tu ressens par rapport à lui. Je ne lui aurais jamais dit où te trouver.

C'était une drôle de façon de répondre à ma question.

— Tu lui as parlé ? s'enquit-elle comme si elle marchait sur des œufs.

Sortant du dressing, je posai mon pantalon sur une chaise à côté de la porte.

— Oui, un peu.

— Et... ça s'est bien passé ?

— Ça allait, répondis-je d'une voix hésitante. (Je ne voulais pas qu'elle croie que Brock et moi, on allait redevenir les meilleurs amis du monde.)

Tu sais pourquoi il était ici ?

— Donc, vous avez discuté et ça s'est bien passé ? me demanda-t-elle à la place. Jillian, ça faisait combien d'années que vous n'aviez pas parlé ?

— Très longtemps, mais...

— Je suis sûre que ça s'est mieux passé que tu ne veux bien me le dire. Ça t'a forcément fait plaisir.

J'allais lui rétorquer « pas du tout », mais au fond de moi, j'avais peut-être été contente de le revoir. Je n'en savais rien. Pourquoi aurais-je dû l'être, au juste ?

— Ma chérie, je sais qu'on a eu cette conversation des dizaines de fois, mais vous étiez très proches, tous les deux. Dès que ton père l'a ramené à la maison, tu as commencé à le suivre comme son ombre. Il était la personne la plus importante pour toi, à un moment donné, et je sais que pour lui, tu l'es toujours, me dit-elle. (Je serrai le poing de ma main libre si fort que mes doigts me firent souffrir.) Alors, lui reparler enfin, ça a dû être quelque chose. Tu étais une amie spéciale pour lui, Jilly. C'est pour ça qu'un jour vous finirez par vous retrouver.

Je pris une grande inspiration. Quelqu'un d'autre m'avait dit la même chose par le passé.

— Je ne suis plus cette amie, Maman. C'est fini. Ce ne sera plus jamais comme avant.

— Peut-être, mais le futur n'est pas tout tracé.

Je n'avais pas envie de parler de ça. Cette conversation ne menait à rien. Je ne comptais pas revoir Brock.

— Bon, il faut que je te laisse. On se rappelle bientôt, d'accord ?

Ma mère soupira. C'était davantage un soupir d'inquiétude que d'agacement.

— OK. À bientôt. Je t'aime.

— Moi aussi.

Après avoir raccroché, je m'assis sur le bord du lit. Des souvenirs que j'aurais préféré oublier remontèrent alors à la surface. À cause de ce que

ma mère m'avait dit, mais également des paroles qu'avait prononcées mon amie Katie quelques heures avant que ma vie ne change à jamais.

— *Pour lui, tu es une amie spéciale, Jillian.*

Je n'avais vraiment pas besoin qu'elle enfonce le clou, mais je ne dis rien. Katie Barbara était en train de disséquer les dix dernières années de ma vie avec une sagesse dont seule une strip-teaseuse médium pouvait faire preuve.

— *Tu es l'amie qui répond toujours présente, quoi qu'il arrive. Même quand tu n'en as pas envie, tu es là. (Elle brandit sa tranche de bacon grillé dans ma direction.) Tu es ce genre d'amie-là.*

Je baissai les yeux vers mes œufs brouillés et soupirai. Pourquoi est-ce qu'on parlait de ça ? Si j'avais eu un Retourneur de Temps, je n'aurais pas hésité à remonter dans le passé pour empêcher cette conversation.

À côté de moi, Abby Ramsey se pencha en avant, les coudes sur la table. Je relevai la tête, à la recherche de la serveuse. Ça aurait été cool qu'elle vienne nous apporter l'addition. Sauf qu'on était samedi matin et que le IHOP était bondé.

Katie mordit dans un morceau de bacon... le dernier qui me restait sur mon assiette.

— *Le week-end dernier, par exemple. Tu n'étais pas rentrée chez toi de tout l'été. Pourtant, tu as accouru ici, alors qu'il ne reste que deux semaines avant la rentrée.*

J'allais me justifier quand Abby prit la parole.

— *Katie, elle n'est pas venue rien que pour lui.*

Eh bien, en fait...

M'adossant à mon siège, je gardai les lèvres scellées. Cela ne m'étonnait pas qu'Abby prenne ma défense. Elle était plus proche de moi que Katie. Abby et moi nous étions rencontrées quelques années plus tôt, à une séance de dédicace pour un livre. Notre amour commun pour la lecture avait donné naissance à une jolie histoire d'amitié, malgré nos dix ans d'écart.

L'amour des livres n'avait pas d'âge.

Katie, je l'avais toujours connue. Dans la banlieue de Philadelphie, tout le monde la connaissait. Et pas seulement parce qu'elle travaillait dans le club de strip-tease en face du Mona's. Ou parce qu'elle se disait médium depuis qu'elle avait fait une mauvaise chute de la barre de pole dance.

Katie était simplement amie avec tout le monde. Il n'y avait personne là-dehors avec qui elle n'avait pas discuté au moins une fois.

Pourtant, à cet instant précis, je regrettais d'avoir accepté ce petit déjeuner.

— Tu sais très bien qu'elle est là pour ça, rétorqua Katie en terminant le bacon. (Elle recoiffa ses cheveux en arrière.) Il est le seul à pouvoir la ramener ici en claquant des doigts.

— Ce n'est pas vrai, lui fis-je remarquer en attrapant mon verre de soda. Je suis rentrée le mois dernier, je te signale.

— En coup de vent pour la fête nationale, dit-elle.

Le soupir d'Abby se perdit dans la gorgée de café qu'elle avala.

— Je crois que ce que Katie essaie de dire...

— Elle sait très bien ce que j'essaie de dire. (Katie remonta la manche de son tee-shirt violet sur son épaule. Ses yeux couleur océan plongèrent dans les miens.) Il la traite comme sa petite sœur et/ou son esclave. Il ne la mérite pas. Pas encore.

Toutes les cellules de mon corps se figèrent, puis se crispèrent. Le long de mon dos, mes muscles se tendirent. Ma peau me picota comme si elle était parcourue de fourmis rouges. J'avais toujours été quelqu'un de posé. À ma mort, j'étais à peu près sûre qu'on écrirait « calme et réfléchi » sur ma tombe. Pourtant, rien ne me faisait perdre mon sang-froid plus vite que quelqu'un qui disait du mal de lui.

— Ne parle pas de Brock comme ça.

Ma voix était glaciale, mais un feu ardent brûlait dans mon ventre.

— C'est un adulte. (Katie haussa les épaules sans prendre en compte mon avertissement.) Il prend ses propres décisions. Et ce, depuis aussi longtemps qu'on le connaît. Toi, tu vis dans son ombre.

— Dit comme ça, c'est un peu pathétique.

Je reposai mon verre sur la table avant qu'il glisse accidentellement de mes doigts. Dans le futur, mon épitaphe se transforma en « colérique et impulsive ».

— Je ne te le fais pas dire...

Je restai bouche bée. Tout le monde savait que Katie pouvait se montrer très franche, mais là, elle dépassait les bornes.

— Katie, soufflai-je, les yeux écarquillés.

— Tu es allée faire ses courses pour lui, me rappela-t-elle.

Je savais de quoi elle parlait. Cela s'était passé un an et demi plus tôt.

— Il pouvait à peine bouger, protestai-je.

— Tu as lavé son linge, poursuivit-elle.

Son tee-shirt violet glissa de son épaule.

Je la dévisageai.

— Il venait de se faire opérer !

— Tu as même fait le ménage dans son appart ! termina Katie en tapant dans ses mains. Qui fait ça ? Perso, je n'ai pas un seul ami, pas un seul, qui ferait le ménage chez moi. Il n'y a que toi pour faire ça.

Je refermai la bouche.

— C'est peut-être toi qui as besoin de meilleurs amis, c'est tout.

Katie pencha la tête sur le côté et haussa les sourcils.

— Ce que Katie essaie de te dire, c'est que tu es toujours présente pour Brock. Tu soulèves des montagnes pour lui, reprit Abby et cette fois, Katie ne l'interrompit pas. Alors que lui...

Elle ne termina pas sa phrase.

Elle n'avait pas à le faire.

Parce qu'elle était trop gentille. Et Brock était... Brock.

Je pris une grande inspiration avant de regarder Katie dans les yeux.

— J'ai fait tout ça pour lui parce qu'il était gravement blessé. Je l'ai aidé, c'est tout.

*— Et maintenant, il va mieux. (Katie remonta de nouveau son tee-shirt.)
Le week-end prochain, c'est son retour tant attendu dans la compétition.*

Mon ventre se serra, comme chaque fois que je pensais à ce futur combat. Brock s'entraînait pour son grand retour depuis que les médecins lui avaient donné leur accord.

Tout se passerait bien, je le savais.

Parce que mon père n'hésiterait pas à l'empêcher de se battre s'il pensait qu'il n'était pas prêt. Mon père n'était pas n'importe qui. C'était Andrew Lima, expert en ju-jitsu et free fight.

Il avait découvert Brock à quatorze ans. Dès le début, celui-ci n'avait eu aucun mal à reproduire ses attaques. Plus jeune, il avait appris tout seul certaines frappes et prises de soumission.

J'avais huit ans quand mon père l'avait fait entrer dans le cercle des Lima, dans notre famille. Sous la tutelle de mon père, Brock était devenu la star de la compétition dès qu'il avait été en âge de se battre. Tout le monde se l'était arraché. Les publicitaires, les chaînes de combat à la demande... Il avait connu une ascension fulgurante et j'avais été heureuse pour lui, parce que Brock n'avait pas eu une vie facile et personne, personne, ne méritait autant que lui d'être heureux.

Puis, environ deux ans plus tôt, pendant qu'il entraînait une nouvelle recrue dans les locaux principaux de l'académie, il avait souffert d'une rupture du grand pectoral, une blessure grave. La terreur et l'impuissance que j'avais ressenties alors remontèrent à la surface. Je le revoyais à genoux, la main posée sur son torse, le visage déformé par la douleur. Devant la gravité de la situation, il avait tout de suite été emmené à l'hôpital pour subir une opération. Heureusement, avec du repos et de la rééducation, il avait réussi à retrouver toutes ses capacités.

Secouant la tête, je revins au présent.

— C'est mon ami. J'aurais fait exactement la même chose pour vous.

Katie avait l'air de vouloir dire quelque chose, mais elle se ravisa. Je ressentis un grand malaise. Katie ne se retenait jamais. Ça ne pouvait pas être bon signe.

En même temps, aucune de mes amies ne comprenait ma relation avec Brock. Personne ne la voyait d'un bon œil.

Je pris une grande inspiration et relevai la tête.

— *Brock m'a demandé de rentrer ce week-end, c'est vrai. Il veut qu'on aille manger ensemble ce soir, juste lui et moi. Pour fêter son retour à la compétition. On n'aura pas l'occasion après puisqu'il part demain soir avec mon père pour s'entraîner là-bas.*

Abby écarquilla les yeux.

— *Et tu nous dis ça seulement maintenant ?*

Me mordant les lèvres pour m'empêcher de sourire, je haussai les épaules.

— *Je n'ai pas eu le temps, étant donné que quelqu'un... (Je m'interrompis pour adresser un regard noir à Katie.)... me fait la morale depuis une demi-heure.*

— *Je ne regrette pas de l'avoir fait, rétorqua Katie.*

— *C'est un rendez-vous galant ? demanda Abby.*

Mon estomac se noua encore une fois. Un rendez-vous galant ? Mon Dieu. Cette seule pensée me donnait à la fois envie d'éclater de rire et de vomir... ce qui, je l'admets, aurait été plutôt impressionnant. Et dégoûtant.

— *Ce n'est pas vraiment un rendez-vous. Il n'a pas dit ça. Mais on ne sera que tous les deux.*

Abby ouvrit la bouche, puis se tourna vers Katie. J'attendis. Je savais que je n'allais pas aimer ce qu'elle avait à dire.

Katie posa les bras sur la table avec force. Les couverts s'entrechoquèrent.

— *Si tu ne sais pas si c'est un rendez-vous, ce n'est pas un rendez-vous.*

Le sourire que j'avais essayé de repousser s'évanouit.

— *Je n'ai pas dit que c'en était un, Katie.*

Elle soupira violemment.

— *Des fois, je déteste vraiment ce type.*

Je me dégonflai comme un ballon dans lequel on avait enfoncé une aiguille. Katie ne comprenait rien. Il était grand temps de changer de sujet. Je jetai un coup d'œil à Abby.

— *Vous avez toujours l'intention d'aller aux Poconos, Colton et toi, pour votre anniversaire ?*

— Oui ! Le week-end prochain. J'ai du mal à croire que ça fait déjà deux ans.

Ses lèvres s'étirèrent en un joli sourire.

— Il serait grand temps que vous nous fassiez des bébés, intervint Katie.

Abby écarquilla les yeux.

— Je ne sais pas trop.

Je souris. Les bébés d'Abby et Colton allaient être adorables. Tout comme la façon dont ils s'étaient trouvés. C'était une histoire digne des romances qu'Abby éditait. Ils s'étaient connus au lycée. À l'époque, Abby avait le béguin pour Colton, mais il ne s'était jamais rien passé entre eux et elle avait fini par en épouser un autre. Puis son mari était mort. Plusieurs années plus tard, Abby avait été témoin d'un meurtre... Colton avait été chargé de l'enquête. Vous parlez d'une coïncidence !

— Et toi ? demanda Abby en dévisageant Katie. Quand est-ce que tu arrêtes la pole dance pour avoir des gamins ?

— Arrêter la pole dance ? (Katie s'esclaffa, la tête rejetée en arrière.) Si j'ai des enfants un jour, il est hors de question que j'arrête de danser pour eux.

Je serrai les lèvres pour empêcher un gloussement de m'échapper. J'imaginai Katie, enceinte, en train de tourner sur la barre de pole dance. Si quelqu'un pouvait faire du strip-tease tout en attendant un bébé, c'était bien Katie. Et elle serait sans doute merveilleuse.

La serveuse nous apporta enfin l'addition et on sortit dans le soleil aveuglant de ce matin d'août. J'enfilai mes lunettes de soleil, puis promis à Katie de venir lui rendre visite au club le soir même.

Je le lui promettais tout le temps.

Mais je n'y allais jamais.

Je n'avais rien contre les clubs de strip-tease. Seulement, connaissant ma chance, je risquais de tomber sur un membre de ma famille et alors, bonjour la honte.

Ma famille était si étendue que je ne pouvais pas me promener dans la rue sans croiser un Lima. Mes cousins, neveux, nièces, et surtout mes oncles

étaient absolument partout, comme si un être supérieur avait vomi des Lima sur Philadelphie. Une fois, j'étais allée chez le gynéco et mon oncle Julio se trouvait dans la salle d'attente avec sa très, très jeune femme.

Nicole n'avait que six ans de plus que moi. C'était l'une de ces filles qui brandissent le numéro des rounds sur le ring. Entre eux, ça avait été le coup de foudre... dès qu'il l'avait vue en short échancré et bikini. Nicole était super gentille. Super belle. Et super enceinte. Sans rire : chaque fois que je la voyais, elle était enceinte. À Noël, j'avais toujours peur d'oublier l'un de leurs rejetons. Ils en avaient beaucoup trop. Julio était un enfant du milieu, plus jeune que mon père, mais il avait déjà plus de quarante ans. On aurait donc pu penser que ses nageurs allaient finir par fatiguer un de ces jours...

Mais non.

Bref. Le croiser chez le gynéco avait été affreux. Julio étant persuadé que j'étais vierge, il n'avait pas compris pourquoi j'avais besoin de consulter. Comme si les femmes allaient seulement chez le gynéco après des rapports sexuels.

J'aimais mon oncle, mais parfois, il n'était pas très futé.

Il avait tout de suite appelé mon père pour lui annoncer que j'avais une vie sexuelle. Quand j'étais rentrée à la maison, ce soir-là, j'avais eu l'impression de me retrouver sur le plateau d'Oprah Winfrey.

Alors oui, je savais que si je me rendais sur le lieu de travail de Katie, je tomberais forcément sur un oncle ou un cousin pendant qu'une fille trémousserait ses seins devant moi. Et tout ça finirait en thérapie.

Abby m'accompagna jusqu'à ma vieille Toyota et ensemble, on regarda Katie s'éloigner à vive allure dans sa Mustang flambant neuve.

— Elle est dingue et au premier abord, on a du mal à l'apprécier, me dit Abby en se tournant vers moi. Mais je l'adore.

Avec un sourire, je m'appuyai contre ma voiture et repoussai ma frange sur le côté. Il fallait vraiment que je la laisse pousser. Elle commençait à m'agacer, surtout en été. Mais c'était ce que je me disais depuis que j'avais... oh, quatorze ans. Je la coupais toujours de la même façon. Droite, juste au niveau de mes sourcils.

Peut-être que cette fois j'allais vraiment les laisser pousser.

Peut-être.

Sinon je pouvais me faire la même coupe qu'Abby dont les cheveux bruns lui arrivaient aux épaules. Les miens avaient la couleur du chocolat au lait et tombaient dans mon dos, en dessous de mon soutien-gorge. Pourtant, je ne les portais jamais détachés. Plus maintenant. Je me faisais toujours un chignon. Alors pourquoi m'entêtais-je à les garder longs ?

— Jillian ?

Me rendant compte que je m'étais perdue dans la contemplation de la route, je me tournai vers Abby. Elle me sourit encore une fois. Abby était une belle femme. Quand elle souriait, elle était éblouissante. Et elle souriait beaucoup depuis qu'elle était avec Colton.

— Oui ?

Elle m'examina intensément.

— Tu sais que Katie ne veut que ton bien, pas vrai ?

Mes épaules se tendirent.

— Je sais.

— Elle est juste un peu trop... directe des fois, c'est tout, dit-elle en faisant un pas vers moi. Mais elle a toujours de bonnes intentions. Elle s'inquiète pour toi. Moi aussi d'ailleurs. Et Stephanie aussi.

Je fronçai les sourcils et me dandinai d'un pied sur l'autre.

— Pourquoi est-ce que vous vous inquiétez ? Je vais très bien.

Abby pencha la tête sur le côté. Elle avait perdu son sourire. Le doute envahit son expression, puis elle soupira et hocha la tête.

— OK, dit-elle au bout d'un moment. (Elle me prit dans ses bras et m'embrassa sur la joue.) On mange toujours ensemble, demain midi, avec Stephanie ?

Rassurée de voir qu'elle ne comptait pas insister, je lui rendis son étreinte.

— Ça dépend de Nick et de Colton. Ils survivront sans vous aussi longtemps ?

Abby éclata de rire avant de s'écarter. Elle remonta l'anse de son sac sur son épaule.

— *Ils se feront une raison.*

Étant donné que les deux couples (Abby et Colton, et Stephanie et Nick) étaient toujours aussi amoureux qu'au premier jour, je ne pouvais pas leur en vouloir de préférer rester au lit tout le week-end.

— *À demain.*

Je lui fis signe de la main, puis me retournai. Au moment où je montais dans ma voiture, mon téléphone bipa. J'avais reçu un message.

Après avoir allumé la clim, je sortis mon portable de mon sac. Le nom qui s'était affiché sur l'écran me coupa le souffle et me serra joyeusement l'estomac. Je ne pus empêcher mes lèvres de s'étirer en un sourire.

Brock.

Lorsque j'ouvris le message pour le lire, je souriais bêtement.

Hé, Jillybean, changement de plans ! Des potes sont de passage en ville. Je vais les voir au Mona's. Tu peux me retrouver là-bas à 19 heures ?

Mon sourire s'assombrit légèrement. Qui était de passage en ville ? Je secouai la tête. Cela n'avait pas la moindre importance. Il comptait toujours dîner au fameux Steakhouse pas très loin du Mona's. On allait manger ensemble quand même. On allait se voir quand même.

Je lui répondis que j'étais d'accord, puis posai mon portable dans le porte-boisson. Je soupirai doucement. Ce soir, j'allais prouver à Brock que je n'étais plus une petite fille.

Et il cesserait de me voir comme sa sœur.

Repoussant mes souvenirs, je contemplai mon téléphone. Mes yeux me brûlaient. Des larmes me brouillaient la vue. Mon Dieu. J'avais été tellement aveugle et stupide ! Pourtant, j'avais été heureuse. Je n'avais pas hésité à prendre des risques.

Tomber amoureuse de Brock avait été un risque. L'amour était toujours un risque. J'avais été courageuse. Aveugle et stupide, certes, mais courageuse. Pour tout ce qui touchait à Brock, j'avais toujours eu tendance à plonger tête la première sans remonter à la surface pour respirer.

J'avais vécu pleinement, sans hésitation. Bien sûr, j'étais timide à l'époque, et parfois je me sentais écrasée par le poids de ma famille gigantesque, mais la Jillian d'avant faisait des tas de choses : elle collectionnait les livres de façon compulsive ; elle se rendait à des dédicaces pour rencontrer des auteurs ; elle forçait des amis à aller à New York avec elle ; et le dimanche, elle partageait son petit déj avec les meilleures amies du monde. Je me rappelais que j'avais soif de tant de choses. J'avais envie de voyager, d'écrire un roman, de rencontrer mon auteur préférée de tous les temps : la Reine, aussi connue sous le nom de J.R. Ward. Je rêvais de me tenir un jour aux côtés de mon père devant un combat télévisé en sachant que j'aurais participé à la sélection des talents qui se battaient sur le ring. Je voulais...

Tant de choses.

La fille à frange épaisse et au sourire éclatant que j'avais été me paraissait bien loin à présent. Parfois je me demandais si sa disparition avait été une bonne chose. Car je ne faisais plus rien de ce que j'avais aimé...

Je ne collectionnais plus les livres.

Je n'allais plus à des dédicaces.

Je n'avais jamais voyagé.

Je n'avais toujours pas rencontré J.R. Ward.

Jusqu'à récemment, je n'avais pas non plus été liée à l'entreprise familiale.

Et je n'avais jamais essayé d'écrire un roman. Ce qui, à bien y réfléchir, n'était pas plus mal.

Cette version de moi, celle de ces six dernières années, se contentait de travailler, de rentrer chez elle, puis de se réfugier dans des mondes fictifs où la vie était beaucoup plus excitante que celle que je menais. Je vivais par procuration. Comment étais-je censée continuer ainsi ? Comment étais-je censée être heureuse alors que des mots écrits sur des pages m'excitaient davantage que mon quotidien ?

Lâchant mon téléphone, je me passai les mains sur le visage et me frottai les yeux. J'avais l'impression que j'allais m'effondrer. Jusqu'à présent, cela ne m'était arrivé qu'une seule fois.

Il était hors de question que je replonge.

Demain, je commençais un nouveau travail qui allait me motiver, parce que j'avais ça dans le sang. Bientôt je retrouverais Grady pour un deuxième rendez-vous. Et ce n'était pas tout. Quand Avery m'inviterait à prendre le petit déjeuner avec elle le dimanche suivant, comme elle le faisait tous les vendredis par message, je ne lui servais pas mon excuse habituelle. J'accepterais. En avançant par petits pas, je réussis peut-être à ramener un peu de l'ancienne Jillian à la surface.

Et ce serait peut-être une bonne chose.

Le lundi matin, pendant le trajet jusqu'à la Lima Academy, j'avais l'estomac noué. Je ne savais pas pourquoi j'étais si nerveuse. Je connaissais tout de la gestion de l'académie. J'avais observé mon père pendant toute mon enfance et mon adolescence.

Mais aujourd'hui était une date importante.

J'allais pouvoir m'acheter des tas de sacs avec mon nouveau salaire.

Et Rhage aurait droit à de la pâtée tous les jours.

Pourtant, j'étais aussi à cran qu'un chat dans une pièce remplie de rocking-chairs. Je m'étais réveillée une heure plus tôt que prévu et j'avais pris le temps de travailler davantage ma coiffure, ce que je faisais rarement. J'avais associé le pantalon noir ample que j'avais choisi la veille à un chemisier bordeaux avec des manches en dentelle que j'avais trouvé ce matin. Et même avec tout cela, j'avais de l'avance pour me rendre à la Lima Academy, qui se situait en dehors de Shepherdstown, entre la fac et Martinsburg.

L'Academy se trouvait sur la Route 45, après un lotissement et une petite ferme agricole. Je l'avais vue des centaines de fois depuis son ouverture, mais en voyant apparaître l'énorme building de deux étages devant moi, je ne pus m'empêcher d'être éblouie.

Il appartenait à mon père, mais il était également un peu à moi.

Au rez-de-chaussée s'étendait une salle de gym ouverte au public. Il y avait plusieurs espaces de cours collectifs, une piscine olympique intérieure, un sauna, des jacuzzis, une garderie et, bien sûr, un salon de

bronzage, parce qu'à quoi bon avoir des muscles si on était blanc comme un linge ? Je levai les yeux au ciel.

Le premier étage était dédié aux arts martiaux, des cours pour enfants intéressés par le karaté jusqu'aux cours pour adultes qui voulaient apprendre le ju-jitsu, la lutte (libre et gréco-romaine) ou la boxe. Et bien sûr, il y avait également un centre d'entraînement pour ceux qui souhaitaient faire du free fight leur métier. Des cours d'autodéfense étaient aussi dispensés au premier étage, mais il restait beaucoup d'espace vide et c'était sur son utilisation que mon père voulait que je travaille.

Le dernier étage accueillait les bureaux. Le mien se trouverait là-bas.

C'était l'entreprise de ma famille.

Et aussi la mienne.

Une fois, j'avais dit à Abby que je ne voulais pas suivre les traces de mon père, mais j'avais fini par comprendre que ce n'était qu'un mensonge. Un mensonge que je me racontais à une période de ma vie où j'avais besoin de me rebeller contre tout et n'importe quoi, mais au fond de moi, j'avais toujours voulu apporter ma pierre à l'édifice familial. Aussi, lorsque je me garai sur le parking, j'eus l'impression de rentrer à la maison. Enfin.

J'ouvris la portière arrière et sortis le carton rempli d'objets personnels que j'avais apporté. Je n'avais pas pris grand-chose. Une bougie Yankee Candle à la citrouille qui embaumerait mon bureau. Une photo encadrée de mes parents prise plusieurs années en arrière à Noël. Une agrafeuse rose vif qu'Avery m'avait offerte un an plus tôt. Et mes Funko Pop Sam et Dean Winchester, parce que ces figurines me suivaient partout.

Me sentant un peu plus à l'aise, je pris l'ascenseur jusqu'au deuxième étage. Mon joli sac noir glissa de mon épaule jusqu'à mon avant-bras. Je me mordis l'intérieur des joues pendant que l'ascenseur s'arrêtait.

Tout comme à Philadelphie, les portes s'ouvraient directement sur un espace de travail ouvert. Les bureaux étaient vides. J'avais une heure d'avance.

Au loin, j'aperçus André Lima, mon oncle, et ralentis. Malgré ses quelques cheveux gris, il était plus en forme que la plupart des hommes

de vingt ans.

— Jilly !

Il se précipita vers moi. Ses enjambées courtes mais puissantes réduisirent la distance qui nous séparait en un rien de temps. Il me prit le carton des mains et le posa sur un bureau avant de me serrer dans ses bras. Quand il me fit tourner comme quand j'avais douze ans, je lâchai un cri de surprise. Puis il me reposa par terre. J'avais l'impression d'avoir fait du manège.

— Regarde-toi, toute pomponnée !

André portait un pantalon à pinces et un polo avec le logo de l'académie.

— Tu es plutôt pas mal, toi aussi, lui dis-je en recoiffant mes cheveux en arrière.

Il rit et ramassa mon carton.

— C'est ma tenue « je vous quitte bientôt ».

— Tu as vraiment l'intention de retourner à Philadelphie, alors ?

— Oui, ça me manque. À Tany aussi. Et tu sais ce qu'on dit : femme heureuse, vie heureuse. (Il me fit un clin d'œil.) Tu es un peu en avance, non ?

— Je me suis dit que j'allais prendre mes marques avant que tout le monde arrive.

— Bonne idée, répondit-il. Laisse-moi te montrer ton bureau. Il est tout neuf, puisqu'on n'avait pas d'assistant du manager avant.

Je me plaçai à sa droite.

— Je peux te poser une question ? Et tu peux me répondre franchement ?

Tout sourire, il hocha la tête.

— Est-ce que je t'ai déjà menti, Jilly ?

— Les employés pensent-ils que la création de ce poste ne sert à rien ? demandai-je.

— Je ne suis pas sûr de comprendre où tu veux en venir.

Je supposais qu'il était inutile de tourner autour du pot.

— En clair : est-ce qu'ils pensent qu'Andrew Lima a créé ce poste juste pour faire plaisir à sa fille ?

— Quoi ? s'esclaffa André. Non. Pas du tout. Ils pensent tous que c'est une bonne idée. Crois-moi. J'aurais bien eu besoin d'aide, moi aussi. J'ai demandé plus d'une fois aux commerciaux de faire des heures sup pour m'assister et ils n'y ont pas forcément gagné financièrement. Maintenant, au moins, ils pourront se concentrer sur leurs chiffres pendant que toi, tu accompagneras le nouveau manager aux réunions.

Cela me paraissait logique.

— Bon, je suis rassurée.

— Tu peux l'être. On a fait décorer un tout nouveau bureau pour toi, m'expliqua mon oncle en s'arrêtant devant une porte vitrée. Les meubles viennent d'arriver. Ils sont tout neufs. C'est à toi !

Le bureau me faisait penser à un aquarium. Rien à voir avec mon ancien bureau minuscule sans fenêtre... c'était quand même plus sympa.

Le grand bureau en merisier était impeccable. Il n'y avait même pas une trace de doigt sur sa surface brillante. Un ordinateur flambant neuf était posé dessus, à droite, à côté d'un téléphone aux multiples fonctions incompréhensibles digne de la NASA. Deux chaises avaient été installées devant, et le fauteuil, derrière, avait l'air plus confortable que mon lit. Il y avait une desserte contre un mur et en face, une grande plante en pot qui ressemblait à un palmier. Un store dissimulait la vue sur l'extérieur.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

André posa mon carton sur l'une des deux chaises devant le bureau.

— C'est sympa.

— Mon bureau, enfin, mon ancien bureau, est de l'autre côté.

Il tendit le bras à droite. Comme les parois étaient en verre transparent, je pus voir ce qu'il me montrait : le bureau du manager qui, lui, avait droit à de vrais murs.

— Ils ont trouvé quelqu'un pour te remplacer ?

Dans le cas contraire, je me demandais si un autre de mes oncles allait venir prendre sa place.

— Tu n’es pas au courant ? me demanda-t-il, incrédule.

Je posai mon sac sur mon bureau.

— Ils ont trouvé quelqu’un, alors ?

— Oui. Depuis pas mal de temps, répondit-il pendant que je me tournais pour m’approcher des stores.

Depuis pas mal de temps ? Ce n’était pas ce que m’avait dit mon père. Je relevai les stores au moment où André disait :

— Ah, il arrive. Je ne l’attendais pas si tôt. Enfin, je ne suis pas surpris. Toi aussi, tu es en avance. Alors, forcément, il l’est aussi. Comme au bon vieux temps.

Comme au bon vieux temps ?

Je me figeai.

Mes doigts s’enroulèrent autour de la petite manivelle connectée aux stores et je m’arrêtai de bouger, purement et simplement. Une série de frissons remontèrent le long de mon dos jusqu’à mes épaules.

« On se revoit bientôt. »

Non. Non. Non.

Son commentaire commençait à faire sens, mais je ne voulais pas y croire. Pourquoi ? Comment ? Effarée, je lâchai la manivelle. Elle retomba contre le store dans un grand bruit. Alors, lentement, je me retournai.

Brock Mitchell se tenait devant la porte de mon bureau flambant neuf, un sourire au coin des lèvres.

— Bonjour, mademoiselle Lima. J’espère que votre nouveau bureau est à votre goût.

— Putain, c'est une blague ? hoquetai-je.

Brock écarquilla les yeux avant de s'esclaffer à gorge déployée.

— Mademoiselle Lima. Un peu de tenue, je vous prie.

Le rouge me monta aux joues. Comment osait-il me dire ça ?

Un sourire amusé aux lèvres, André nous regarda l'un après l'autre. Et tout à coup, je compris qu'il savait pertinemment que je n'avais pas la moindre idée que Brock serait là. Tout comme ma mère. Et mon père.

Ma famille était une bande de connards.

— OK, je vais, euh... faire semblant de faire quelque chose, dit André.

Sans me quitter des yeux, Brock fit un pas sur le côté pour laisser passer mon oncle qui posa brièvement la main sur son épaule.

— Bonne chance, lui dit André d'un air solennel.

Je serrai les poings.

Brock ne s'était pas départi de son sourire en coin. Il attendit qu'André soit parti pour reprendre la parole.

— Je crois que c'est la première fois que je t'entends prononcer le mot « putain ». (Il regarda le plafond.) Ah non ! Je me souviens de la fois où tu es tombée au bord de la piscine. Je suis à peu près sûr qu'il y avait un ou deux « putain » dans le lot de tes jurons.

— Ce n'est pas vrai, marmonnai-je, le cœur battant à tout rompre.

— Ah et tu as hurlé « putain » le jour où Julio t'a surprise en train de t'enfuir de la maison. Tu te rappelles ? Tu essayais de me suivre...

— C'est bon, on a compris, rétorquai-je.

Son sourire s'élargit et je sentis mon ventre se serrer. Je posai mes mains à plat sur le bureau pour me ressaisir.

— Pitié, dis-moi que je rêve.

— Si c'était un rêve, on serait beaucoup moins habillés, j'espère !

— Pardon ?

Ma mâchoire tomba par terre. Était-il en train de flirter avec moi ? Ce n'était pas surprenant en soi. Quand on tapait « flirter » sur Internet, on tombait sur une photo de lui. Il était capable de faire tomber n'importe quelle petite culotte d'un simple regard. Et ses fiançailles n'y changeaient rien.

Ricanant, Brock s'appuya contre la porte et croisa les bras sur son torse puissant. Sa chemise blanche faisait ressortir ses muscles saillants. Je baissai les yeux. Il portait encore ses vieilles Converse.

— Tu ne rêves pas, Jillian. Je suis le nouveau manager et tu es mon assistante.

— Ce n'est pas possible, répliquai-je bêtement.

Il jeta un coup d'œil autour de nous, puis haussa un sourcil.

— C'est si étonnant que ça ?

J'aurais voulu crier que oui, mais en vérité, j'aurais dû le deviner dès que j'avais vu Brock le vendredi soir. La colère m'envahit. En plus de me sentir incroyablement stupide, j'en voulais à ma famille de m'avoir trompée.

Je pris une grande inspiration.

— Tu peux me laisser une seconde ? S'il te plaît ?

Brock resta immobile un instant avant de décroiser les bras.

— Tes désirs sont des ordres.

Je serrai les poings contre la surface du bureau pour m'empêcher de lui jeter quelque chose à la figure. Dès qu'il sortit de la pièce, je me précipitai vers la porte pour la fermer. Puis je retournai à mon bureau et repêchai mon portable dans la petite poche intérieure de mon sac. J'appuyai violemment sur le numéro de mon père.

Il répondit à la troisième sonnerie, d'une voix un peu trop enjouée pour une heure aussi matinale.

— Jillian, ma chérie, tu...

— Brock est le nouveau manager ? crachai-je dans le combiné.

— Tu es à l'académie ? Il n'est même pas 8 h 15... Attends une minute. Brock est là, lui aussi ? (Il rit.) Ça, c'est déjà plus surprenant.

— On s'en fiche ! (Je pris une grande inspiration pour me calmer.) Brock est vraiment... le manager ?

— Si tu me poses la question, répondit-il, c'est que tu connais déjà la réponse.

Je fermai les yeux. Je serrais le téléphone tellement fort que j'étais surprise qu'il n'ait pas explosé en mille morceaux.

— Pourquoi est-ce que tu ne m'as rien dit ?

— Ça aurait changé quelque chose ? me demanda-t-il.

Oui. Bien sûr que oui, mais il était hors de question que je le lui dise. Je refusais de l'admettre.

— Pourquoi est-ce que tu ne m'as rien dit ? répétais-je.

— Pose la question à Brock. (Il marqua une pause.) Je t'ai offert ce poste parce que je pensais que tu étais capable de travailler avec lui sans m'appeler le premier jour, trente minutes avant que tu commences officiellement.

Aïe.

— Je ne dis pas ça pour te blesser, ma chérie. Tu le sais. Je n'ai aucune envie de te faire souffrir.

Il y eut un autre moment de silence pendant lequel j'hésitai à donner un coup de pied retourné dans l'ordinateur. Puis mon père reprit la parole :

— Tout ira bien.

Et il raccrocha.

Que venait-il de se passer ?

Pendant un instant, je restai immobile. En relevant la tête, je vis que Brock m'attendait devant ma porte. Il leva la main et me fit signe de le

rejoindre dehors.

La colère m'envahit. Comme je mourais d'envie de lui faire un doigt d'honneur, je m'efforçai de me calmer et reposai le téléphone sur le bureau.

Une partie de moi n'arrivait pas à croire ce qui était en train de se passer. Toutefois, il fallait que j'accepte la réalité. Brock, l'une des raisons pour lesquelles j'avais quitté Philadelphie, l'homme que j'avais aimé de tout mon être, celui qui m'avait brisé le cœur, n'était pas seulement de retour dans ma vie. Il était également devenu mon supérieur.

Merde. C'était encore pire qu'un cauchemar.

À ce stade, j'avais deux options.

Option numéro un : attraper mon sac, sortir de ce bureau, assommer Brock avec et recommencer à chercher du boulot. Cette option me faisait peur, parce que même si je n'avais pas la moindre envie de voir Brock cinq jours par semaine, me retrouver au chômage n'était pas super rassurant non plus. En plus, sa tête dure risquait d'endommager mon sac.

Et puis, si je partais, je ne pourrais plus acheter de pâtée pour Rhage.

Ni de nouveaux sacs.

Option numéro deux : prendre sur moi et me débrouiller avec les cartes qu'on m'avait distribuées. Je l'avais déjà fait. J'étais venue jusqu'ici. Ma vie n'avait pas évolué comme je l'avais espéré, mais je ne devais jamais oublier que j'étais un miracle vivant. Travailler avec Brock n'était pas la chose la plus difficile à laquelle j'avais fait face.

Et puis, ici, j'avais l'impression d'être à ma place.

Je recommençais à vivre, en dehors des pages de mes romans préférés.

Brock m'avait fait fuir de chez moi, loin de ma famille et de mes amis, loin de l'entreprise familiale...

Non. Ce n'était pas tout à fait vrai. J'avais pris la décision de m'éloigner toute seule. J'avais fait ce choix moi-même.

Mais cette option, rester ici et travailler avec Brock, me terrifiait. Pas seulement parce que sa présence m'obligeait à me souvenir de notre passé chaotique, mais parce que j'allais devoir y faire face.

Ce qui n'était pas dans mes habitudes.

Il y avait une troisième solution. Je pouvais très bien rester et chercher un autre boulot si la proximité de Brock commençait à devenir... pesante.

Carrant les épaules, je décidai que le juste milieu se situait sans doute entre les options deux et trois. Je fis le tour du bureau et me dirigeai vers la porte pour rejoindre Brock.

— Quoi ? demandai-je d'un ton plus sec que je ne l'avais voulu.

Il haussa un sourcil.

— Rien. C'est juste qu'en te regardant, on aurait dit que tu hésitais entre renverser ton bureau et casser une vitre pour t'enfuir ou travailler pour ta famille comme tu as toujours voulu le faire. C'est tout.

Je me demandais si j'étais aussi transparente que les murs de mon bureau. Savoir que Brock lisait toujours en moi comme dans un livre ouvert me mettait mal à l'aise.

— Alors ? dit-il en faisant un pas vers moi, la tête légèrement penchée sur le côté. (Il était si proche que je pouvais sentir la chaleur de son corps.) Qu'as-tu décidé, Jillian ?

Résolue à le regarder dans les yeux, je m'efforçai de ne pas remarquer que le moindre centimètre carré de ma peau réagissait à sa proximité, comme c'était toujours le cas depuis l'instant où j'avais cessé de voir en lui un frère.

— Je reste.

— Bien. (Son sourire se fit doux.) C'est ce que j'espérais entendre.

— C'est vrai ?

Je n'arrivais pas à y croire. Lui aussi devait trouver la situation embarrassante.

Il m'examina un instant avant de déclarer :

— Il faut qu'on discute.

Mon premier réflexe fut de refuser, mais je finis par refermer la bouche et hocher la tête. J'étais peut-être lâche pour tout ce qui concernait Brock, mais je n'étais pas stupide. Il était mon supérieur à

présent et je refusais de me faire virer pour insubordination. Je n'allais pas faire honte à mon père de cette manière.

Brock fit un pas sur le côté, puis se plaça à ma gauche tandis que je le suivais dans le bureau du manager. Son bureau. Il me tint la porte et attendit d'être de nouveau à ma gauche pour me parler. Le vendredi soir, il n'avait pas paru se rappeler que je ne pouvais entendre que la moitié de ses paroles. Quelqu'un le lui avait-il fait remarquer ?

— Assieds-toi, me proposa-t-il.

En observant la pièce autour de moi, je me rendis compte que ce n'était pas le premier jour de Brock. C'était tout simplement impossible. Son bureau était déjà couvert de dossiers bien rangés, un sac de gym était posé dans un coin, près d'une paire de baskets, mais surtout... il y avait des tonnes de photos sur le meuble en coin. Des photos encadrées de Brock qui brandissait fièrement sa ceinture de champion. Une autre de lui, avec mon père, où ils portaient tous les deux des tee-shirts de sponsors et souriaient à l'objectif. Plusieurs photos de Brock et de mes oncles...

Ma respiration se bloqua dans ma gorge.

Au milieu de toutes ces photos se trouvait un cliché que je reconnus immédiatement, parce qu'il m'avait appartenu. Le cadre avait trôné sur ma table de nuit, à la maison. Ma photo préférée de Brock et moi.

Brock portait un costard. Ses cheveux en pics étaient savamment décoiffés, et moi, j'étais à ses côtés, avec une robe rouge décolletée qui m'arrivait aux chevilles. Cette photo avait été prise avant mon bal de terminale. Je n'arrivais pas à en détourner les yeux. Cette nuit-là, je m'étais sentie belle. J'avais eu l'impression d'être à ma place au bras de Brock. Mais c'était plus que ça. Cette nuit-là, j'avais été sûre de moi. J'avais été forte. Pleine de possibilités.

Sans m'en rendre compte, je me rapprochai du meuble et tendis la main pour attraper la photo. Toutefois, j'arrêtai mon geste avant de la toucher.

— Où... où as-tu trouvé ça ?

— Tu l’as laissée chez toi quand tu es partie. (Il marqua une pause, avant de continuer.) Étant donné ce que tu m’as dit la dernière fois qu’on s’est retrouvés aussi proches l’un de l’autre, j’ai pensé que ça ne te ferait rien si je la prenais.

Une boule d’émotions se forma dans ma gorge et je détournai les yeux de la photo. Brock s’était rendu dans mon ancienne chambre ? Je ne comprenais pas pourquoi il avait affiché cette photo ici. Je portai mon attention sur l’énorme écran plat accroché au mur en face de son bureau. Pourquoi avait-il besoin d’une télé dans son bureau ?

Attendez une minute.

Un détail plus important venait de me sauter aux yeux. Je tournai de nouveau la tête vers le meuble. Il n’y avait pas une seule photo de sa fiancée. J’examinai son bureau. Rien non plus.

Intéressant.

Non.

Ce n’était pas intéressant. Pas du tout.

Je m’éclaircis la gorge, puis retournai vers la chaise et m’assis.

— Quand... Quand as-tu commencé à travailler ici ?

— Il y a trois semaines. (Au lieu de prendre place derrière le bureau, il s’assit directement dessus et croisa ses jambes au niveau des chevilles, les mains appuyées sur le bois.) Mais ce ne sera pas officiel avant la fin de la semaine, lorsque André partira.

Ma mâchoire tomba par terre.

— Quand as-tu été engagé ?

Étonné, il me dévisagea.

— Il y a environ un an, quand André a fait connaître son intention de rentrer à la maison.

Si je n’avais pas déjà été assise, je serais sans doute tombée à la renverse.

— Et personne n’a jugé bon de m’en informer ?

Brock pencha la tête sur le côté.

— Avant que tu acceptes la place d'assistante, pourquoi est-ce qu'on t'en aurait parlé ? Attends. Laisse-moi terminer. (En me voyant ouvrir la bouche, il leva une main pour me faire taire.) Ça fait des années qu'on ne s'est pas parlé, mais je n'ai jamais été bien loin. Tu le sais. J'étais au courant que tu avais coupé les ponts avec l'académie, du moins jusqu'à ce qu'Andrew te convainque d'accepter ce boulot.

OK. Il marquait un point.

— Peut-être, mais il a eu des mois pour m'en informer. Toi aussi, tu aurais pu me dire quelque chose, vendredi soir.

— J'aurais pu. (Brock me lança un sourire qui, quelques années auparavant, m'aurait fait rougir et bredouiller comme une midinette. Je fronçai les sourcils. Son sourire s'élargit.) Si tu veux tout savoir, c'est moi qui ai demandé à Andrew de garder le secret.

Ce n'était pas la réponse à laquelle je m'attendais.

— Pourquoi ?

— Parce que je savais que sans cela tu n'aurais jamais accepté sa proposition, répondit-il, non sans hésitation.

Les mains posées sur mes genoux, j'ignorais comment réagir.

— Je ne sais pas quoi répondre à ça.

Brock me dévisagea et son expression s'adoucit.

— Ça fait très longtemps qu'on ne s'est pas vus, toi et moi. Tu as toutes les raisons de me détester. Je ne t'en veux pas.

— Je ne te déteste pas.

Un miasme d'émotions se mit en branle dans ma poitrine. Je disais la vérité. Je l'avais peut-être détesté à un moment donné, mais ce n'était pas dans mon caractère de haïr quelqu'un. Ce n'était pas moi. Enfin, je haïssais des tas de personnages fictifs, mais ça ne comptait pas. J'inspirai doucement et répétais :

— Je ne te déteste pas.

Brock continua de m'observer, parfaitement immobile. Puis un mélange de surprise et de soulagement passa sur son visage coupé à la serpe.

— Je... Je suis content de l'apprendre.

Je repoussai toute cette histoire de côté et me concentrai sur la situation actuelle.

— Pourquoi est-ce que tu as accepté ce poste de manager ? Tu as sans doute gagné assez d'argent pour vivre très longtemps sans t'inquiéter d'avoir un salaire qui tombe à la fin du mois.

— Oui, c'est vrai. Quand j'ai pris ma retraite, il y a deux ans, j'aurais pu vivre confortablement sans rien faire jusqu'à la fin de mes jours.

J'aurais voulu lui demander pourquoi il avait pris sa retraite aussi jeune. Il aurait très bien pu continuer pendant deux ou trois ans, mais je ravalai ma curiosité.

— Alors pourquoi est-ce que tu travailles ?

— Tu as vraiment besoin de me poser cette question ? (Avant que j'aie eu le temps de répondre, il se passa la main dans les cheveux et continua :) Ton père m'a sauvé la vie. Je n'exagère pas. Tu le sais. S'il ne m'avait pas aidé, je serais mort dans la rue. L'académie est devenue ma vie. Elle fait partie de moi. Même si je ne me bats plus, j'ai besoin d'en faire partie.

Baissant les yeux, je me sentis soudain toute petite sur ma chaise. Bien sûr que je le savais. Peu importait ce qui s'était passé. Il n'avait pas changé à ce niveau-là.

— J'adore dénicher de nouveaux talents, reprit-il. En tant que manager, je peux continuer à le faire. Je peux aider ton père comme il m'a aidé. J'en ai besoin. Je dois me racheter pour la façon dont je l'ai laissé tomber.

— Laissez tomber ? demandai-je, sincèrement curieuse. Tu as gagné des championnats pour lui. Tu as attiré tous les regards vers...

— Je ne parle pas de ça, me coupa-t-il d'un ton sérieux. (Il me regarda dans les yeux.) Tu ne lui as jamais dit pourquoi tu te trouvais au *Mona's* ce soir-là.

Je me figeai.

— Si tu l'avais fait, il aurait...

Je baissai les yeux avant de reporter mon attention sur lui.

— Brock.

— J'aurais mérité tout ce qu'il aurait pu me faire subir, dit-il en se penchant en avant. La seule raison pour laquelle je ne lui ai pas avoué la vérité, c'est parce que tu m'as fait promettre de ne pas le faire.

Les lèvres pincées, je fermai les yeux. Je lui avais effectivement demandé de ne rien dire. Je l'avais même supplié car je savais ce qui se serait passé dans le cas contraire. Brock aurait tout perdu.

Ma gorge se noua de nouveau. Je ne pouvais pas rester assise là à parler de ce genre de choses. Pas si je voulais réussir à faire mon travail. Les poings serrés, je rouvris les paupières.

— Cette histoire appartient au passé. Et elle y restera.

Brock se redressa.

— Je ne veux pas en parler, continuai-je tout en essayant de garder une voix neutre. On n'est pas obligés de remettre ça sur la table pour travailler ensemble.

Il resta silencieux un moment. Son corps paraissait détendu, mais je le connaissais. Il était comme un cobra au repos, prêt à frapper à n'importe quel moment.

— Je ne suis pas d'accord, mais je ne compte pas me disputer avec toi à ce sujet.

Une partie du poids qui pesait sur mes épaules s'envola, même si j'étais consciente que sa phrase sous-entendait un « pour l'instant ».

— On a terminé ? J'aimerais m'installer et commencer à travailler.

Brock hocha la tête et se leva. Après avoir fait le tour du bureau, il passa en revue les documents posés sur son bureau.

— Nous avons une réunion avec l'équipe marketing, aujourd'hui. À 14 heures.

— D'accord.

Je me levai et, les jambes tremblantes, me tournai vers la porte. La situation me paraissait irréelle.

— Jillian.

Je m'arrêtai et lui fis de nouveau face.

— Oui ?

Il prit une profonde inspiration qui souleva ses épaules, et son regard parcourut encore une fois mon visage. Je me demandais comment il me trouvait désormais.

— Je tiens vraiment à ce que ça fonctionne, Jillian, dit-il. (Les émotions qui tournoyaient dans ma poitrine enserrèrent mon cœur.) C'est une seconde chance pour nous deux.

— Tu es sûre que ça ne te dérange pas ? me demanda Avery pendant que j’observais Rhage traverser le salon. Ça m’embête de te prévenir aussi tard.

Calant mon portable entre mon oreille gauche et mon épaule, je remontai mes jambes sur le canapé au cas où Rhage déciderait qu’il s’ennuyait et que pour y remédier, le mieux était de m’attaquer. Des fois, j’avais l’impression qu’il confondait mes jambes avec un griffoir.

— Je n’ai rien de prévu vendredi. Ça ne me dérange pas. À quelle heure est-ce que vous voulez m’emmener Ava et Alex ?

— Tu es géniale, tu sais ?

Avery marqua une pause. Au loin, j’entendis Cam crier le nom d’Ava. La petite était sans doute en train de courir partout dans la maison ou de sauter du haut des escaliers. Un instant plus tard, le rire d’Ava résonna.

— 19 heures, ça irait ?

— C’est parfait.

Les voix de Cam et Ava s’évanouirent.

— Alors, parle-moi de ce nouveau travail, pendant que j’ai une minute...

— Ça se passe bien.

On était mercredi. Je travaillais à l’Academy depuis un peu plus d’une semaine. Les choses suivaient leur cours. Je voyais rarement Brock. Quand il n’était pas dans son bureau, la porte fermée, je faisais des pieds et des mains pour ne pas le croiser. On ne se retrouvait que pour les réunions.

De toute façon, on était tous les deux très occupés. Je devais me charger de la publicité et de la location de l'espace dont on ne se servait pas, au premier étage.

— Je suis encore en phase d'adaptation, mais je... je suis heureuse de travailler là-bas.

Et c'était la vérité.

— Je suis contente pour toi. Oh, au fait, avant que j'oublie. Cam a vu Brock, lundi. Ils ont déjeuné ensemble, me dit-elle. (Cela expliquait pourquoi Brock avait disparu la moitié de l'après-midi ce jour-là.) Je vais en entendre parler pendant des mois, je pense. Tu le remercieras.

— Bien sûr, murmurai-je.

Il y eut un blanc.

— Je sais que vous avez plus ou moins grandi ensemble, mais... quand je vous ai vus ensemble au restaurant, la dernière fois, ça ne m'a pas sauté aux yeux.

Comme je ne savais pas quoi répondre à cela, je regardai Rhage se plaquer au sol, l'arrière-train relevé. Il visait quelque chose, sur le mur. Quand Avery m'avait appelée la semaine précédente pour m'inviter à petit-déjeuner, elle n'avait pas abordé le sujet de Brock. Et bien sûr, malgré toutes mes bonnes résolutions, j'avais décliné son offre. J'avais tout fait pour ne pas avoir à parler de lui.

— Je pensais à ça parce que j'ai discuté avec Steph hier soir, reprit-elle.

Je laissai ma tête retomber en arrière contre le canapé et grognai. Steph travaillait à l'académie de Philadelphie. Quand je l'avais rencontrée pour la première fois, quelques années plus tôt, je l'avais tout de suite jalosée. Elle était celle que j'avais toujours voulu être : belle, intelligente, gentille, sûre d'elle et forte. Extrêmement forte.

— Elle vient bientôt rendre visite à sa mère. Du coup, on va essayer de se voir. Elle m'a demandé de tes nouvelles, me dit Avery.

— Ah oui ?

— Oui, répondit-elle. Elle se demandait comment ça allait, entre Brock et toi. Elle ne m’a rien raconté, précisa-t-elle aussitôt. Quand je lui ai demandé pourquoi elle me posait la question, elle a refusé de répondre. Je t’avoue que ça a attisé ma curiosité.

Lorsque je levai les yeux vers le plafond, je revis dans mon esprit la photo encadrée dans le bureau de Brock. Pourquoi l’avait-il affichée ? J’avais besoin de me confier à quelqu’un. Depuis que j’avais quitté Philadelphie, je n’avais parlé de Brock à personne. Pas même à Abby et à Katie qui, pourtant, savaient ce qu’il représentait pour moi.

Parler de Brock faisait remonter des souvenirs merveilleux à la surface, mais également des choses que je ne voulais pas remuer.

Tout à coup, j’entendis un grand « boum ». Les sourcils froncés, je relevai la tête. Rhage était assis devant le mur et secouait la tête. Visiblement, il avait attaqué le mur et le mur avait gagné. Qu’est-ce qu’il était bête !

— Jillian ? Tu es toujours là ?

— Oui, désolée. (J’enroulai un bras autour de mes genoux.) Brock et moi... On était très proches à un moment donné, puis on s’est éloignés. (Bon, OK, dit comme ça, ça faisait cliché. Je pouvais mieux faire. Avery le méritait bien.) D’accord. Je vais être honnête avec toi. J’étais amoureuse de Brock, mais lui, il me voyait comme une petite sœur. Il ne ressentait pas la même chose. Notre amitié... n’y a pas survécu.

— Oh. Mince. Tu sais à qui ça me fait penser ? Teresa et Jase.

Mes lèvres se retroussèrent en coin.

— Ça n’a rien à voir.

— Euh, si. Un peu. Teresa était très amoureuse de Jase quand elle était plus jeune. Lui, il n’osait pas la toucher, parce qu’il avait peur que Cam ne le tue dans son sommeil. (Avery rit. Teresa était la petite sœur de Cam et Jase son meilleur ami d’enfance.) Pourtant, regarde comment ça a terminé ! Ils sont mariés et...

— Et Teresa est sur le point d’avoir un bébé, dis-je à sa place. Je comprends ce que tu veux dire, mais Brock ne m’a jamais désiré en secret

comme Jase le faisait.

— Comment tu le sais ? me demanda-t-elle.

Je levai les yeux au ciel.

— Crois-moi, je le sais.

— Hmm... Si tu le dis. Attends. Mince. Je dois y aller. Ava est en train de pleurer. (Avery soupira.) Tu viens bruncher avec Teresa et moi, dimanche ? Tu pourras nous parler de ton rendez-vous de samedi avec Grady, comme ça !

— Waouh, les nouvelles vont vite, rétorquai-je.

En vérité, j'avais complètement oublié que j'étais censée aller voir une expo avec Grady le samedi suivant. Je pouvais dire à Avery que j'avais d'autres projets, mais elle ne serait pas dupe. Elle savait que je n'avais rien de prévu. Et puis deux semaines en arrière, je m'étais promis de ne plus refuser. Je l'avais déjà fait une fois. Je ne pouvais pas recommencer.

— OK, je viendrai bruncher avec vous.

— C'est vrai ?

La surprise rendait la voix d'Avery plus aiguë.

— Oui. J'ai hâte d'y être.

— Super. À vendredi, alors. J'ai hâte !

Après avoir dit au revoir, je posai mon téléphone sur le bout du canapé. J'étais sur le point d'attraper la télécommande lorsqu'on toqua à la porte. Rhage se cacha sous la table basse.

Comme je n'avais pas la moindre idée de qui cela pouvait être, je me levai et parcourus la courte distance qui me séparait de l'entrée. Rhage sortit la tête, les oreilles aplaties, tandis que je me dressais sur la pointe des pieds pour jeter un œil à travers le judas. Je ne vis qu'un torse déformé par la loupe.

Cela ne servait vraiment à rien, ces trucs-là !

Reposant mes pieds par terre, je déverrouillai la porte et l'ouvris légèrement. Mon estomac se noua aussitôt.

Sous la lumière vive du couloir se tenait Brock.

— Salut, dit-il en posant la main sur le cadre de la porte. (Il avait un sourire en coin et gardait son autre main derrière son dos.) Je te dérange ?

L'espace de plusieurs secondes, je fus incapable de formuler la moindre pensée cohérente.

— Comment tu as su où j'habitais ? débitai-je.

— Tu es mon employée. J'ai accès à ton dossier et donc à ton adresse, m'expliqua-t-il. (Mes yeux se posèrent sur la chaîne argentée accrochée à son cou qui disparaissait sous son tee-shirt à manches longues gris.) Mais si je ne l'avais pas eue, je suis sûr qu'Andrew me l'aurait donnée.

Cela ne m'aurait pas étonnée de mon père.

— Te pointer à mon appart sans prévenir, ça fait un peu peur, tu sais ? Vu son sourire, il n'y avait pas pensé et il s'en moquait.

— Tu vas me laisser entrer ?

Je serrai la poignée un peu plus fort.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je voulais te parler.

Je haussai les sourcils.

— Et tu n'aurais pas pu le faire au bureau ?

— Non, répondit-il.

— Tu as fouillé dans mon dossier, tu as donc vu mon numéro. Tu n'aurais pas pu m'appeler ?

— Je n'aime pas parler au téléphone.

Je plissai les yeux.

— Tu es sérieux ?

— Un peu, mon neveu.

Relevant la tête, je le regardai dans les yeux.

— C'est moi ou tu viens réellement de dire « un peu, mon neveu » ?

— Peut-être... (Il haussa une épaule. Son sourire se reflétait dans ses yeux.) Tu vas me laisser entrer, oui ou non, Jillybean ?

— Pas si tu m'appelles comme ça, rétorquai-je.

Quand il se pencha en avant, mon cœur se mit à palpiter.

— Pourquoi ? Ça te gêne ?

— Je n'ai plus douze ans, je te rappelle.

— Mouais. (Il se redressa.) Je suis sûr que ce n'est pas la seule raison.

— N'importe quoi, marmonnai-je. De quoi voulais-tu me parler ?

— Je te le dirai quand tu m'auras laissé entrer. (Son regard se fit taquin.) Ce serait plus facile si je te disais que je t'ai apporté un cadeau ?

Mes joues s'empourprèrent.

— Tu n'aurais pas dû.

— Trop tard. (Il pencha la tête sur le côté.) Et quand tu verras ce que c'est, tu seras très contente de m'avoir laissé entrer.

— Je m'en moque.

— Tu ne dirais pas ça si tu savais ce que c'est.

Je me balançai d'un pied sur l'autre tout en essayant de regarder derrière lui. Un courant d'air froid pénétrait dans mon appartement et si je ne faisais pas attention, Rhage allait s'échapper. Tout en me mordant la lèvre inférieure, je réfléchis aux choix qui se présentaient à moi. Après tout, il n'y avait pas de mal à discuter un peu avec lui.

— Tic tac, l'heure tourne, murmura Brock.

Levant les yeux au ciel, je fis un pas sur le côté avant de marmonner :

— Entre.

Brock baissa la main et me dépassa en me détaillant de la tête aux pieds. Je refermai la porte.

— Sympa, tes chaussettes, dit-il. Tu sais, on dirait que tu mélanges les saisons avec cette tenue : été et hiver.

Je baissai les yeux. Oh, merde ! J'avais oublié que je portais un short de pyjama avec des chaussettes hautes. Et c'était un short très court. Heureusement, j'avais enfilé un long gilet par-dessus mon tee-shirt. Je tirai quand même un peu sur le bas de mon short tandis que Brock observait mon appartement. Il tenait un petit sac marron à la main.

— Alors ? demandai-je en jouant avec les manches de mon gilet. Qu'est-ce que tu m'as apporté ?

— Oh, alors maintenant, tu es curieuse ?

Croisant les bras, je lui adressai un regard agacé. J'espérais qu'il ne remarquerait pas que je ne portais pas de soutien-gorge, parce que je sentais mes tétons frotter contre le tissu de mon tee-shirt.

Brock rit doucement avant de sortir une petite boîte en carton blanche du sac. Puis il se tourna et entra dans ma cuisine.

— Tu vis ici depuis combien de temps ?

— Euh, je ne sais plus trop. (Je le regardai se diriger vers l'îlot et poser le carton et le sac dessus.) Quatre ans, peut-être.

— C'est sympa. (Son regard se posa un instant sur la pile de livres posée à l'autre bout de l'îlot. Un sourire tendre étira ses lèvres.) Le quartier est sûr ?

— Oui, il n'y a jamais eu aucun problème. (Je me rapprochai.) La plupart des gens qui habitent ici sont mariés ou travaillent à Washington.

J'examinai son dos. L'énorme phénix qui y était tatoué était-il terminé, à présent ? Avait-il été coloré ? Sans doute. Il devait être magnifique. En même temps, son dos nu avec ses muscles saillants était très beau tel quel.

— Et toi... où est-ce que tu habites, maintenant ?

— J'ai acheté une maison en dehors de Shepherdstown, me répondit-il. La vue sur la rivière est incroyable. Il faudra que tu viennes voir ça.

Je me figeai. Cela m'aurait étonnée que sa fiancée soit d'accord, mais en même temps, elle ne voyait probablement pas en moi une rivale.

Brock fit glisser le carton vers moi et je jetai un coup d'œil à l'intérieur. Toutes mes pensées s'envolèrent.

— Des donuts au sucre, dit-il. Juste au sucre. Il n'y a rien de bizarre à l'intérieur. Tu détestais croquer dans un beignet sans savoir s'il était fourré à la crème ou aux fruits. Ils sont frais. Je les ai achetés dans une pâtisserie à Shepherdstown qui en prépare toute la journée.

Il avait raison. Je détestais mordre dans un truc sans savoir ce qui allait se déverser dans ma bouche. C'était dégueulasse. Mais je n'en faisais pas tout un plat non plus.

Dans la boîte, sur du papier glacé, étaient disposés de gros donuts au sucre.

C'était simple. Rien d'extraordinaire. Mais il s'en était rappelé. Je ne comprenais pas pourquoi cela me touchait autant. Après tout, les tueurs en série aussi se souvenaient de détails de ce genre à propos de leurs victimes. Mes muscles crispés se détendirent et des larmes brûlantes me montèrent aux yeux. Je les repoussai aussitôt.

Mon Dieu. J'étais trop sensible. Ce n'étaient que des donuts.

— Merci. (Je m'éclaircis la voix.) C'est très gentil.

Quand il me regarda dans les yeux, je baissai vivement la tête et le dépassai dans la cuisine.

— Jillian...

— Tu as intérêt à en manger un avec moi, lui dis-je en arrachant plusieurs feuilles d'essuie-tout.

Bon sang. J'avais vraiment un problème.

Mais... ça me manquait.

Ça me manquait d'avoir quelqu'un dans ma vie qui me connaissait par cœur. Personne, *personne*, ne me connaissait comme Brock. J'attendis d'être sûre que je n'allais pas fondre en larmes avant de me retourner. Je m'approchai alors de l'îlot et posai les serviettes dessus.

— Je ne peux pas manger trois donuts toute seule !

— Ah bon ? Depuis quand ?

Un rire étranglé m'échappa.

— Je n'ai plus dix-sept ans.

— Ça, c'est certain.

Un léger frisson me parcourut. Lorsque je relevai la tête, je me rendis compte que Brock me regardait avec intensité et convoitise. Je ne comprenais rien. Après six ans de silence radio, Brock Mitchell se tenait dans mon appartement, dans mon monde. Jamais je n'aurais pu imaginer une chose pareille.

Pourtant, il était bien là, dans toute sa splendeur, et en sa présence, mon appartement douillet me paraissait très étroit. Brock n'était pas seulement un homme beau à couper le souffle. Il était également une légende vivante dans le monde du free fight. Au-delà de ça, il était aussi

un homme qui était parvenu à surmonter son enfance difficile et à faire mentir les statistiques. Au fur et à mesure qu'il gravissait les échelons, tout le monde avait cessé de douter de lui. Sa carrière aurait pu prendre fin quand il s'était blessé, mais ça n'avait pas été le cas. Au contraire, il était revenu encore plus fort.

Brock avait un feu ardent qui brûlait en lui.

Et ce, depuis toujours.

C'était ce qui m'avait attiré chez lui dès la première fois où je l'avais vu dans notre salon, tenant tête à mon père, alors qu'il était visiblement affamé et apeuré.

L'îlot de la cuisine nous séparait, mais il tendit la main vers moi. Ses muscles roulèrent sous son tee-shirt à manches longues. Il fit glisser son pouce sur ma peau, le long de ma cicatrice.

Son contact me brûlait. Mes sens étaient en ébullition. Une vague de chaleur descendit le long de mon corps et je sentis mes seins se durcirent. Brock touchait seulement ma joue et ma cicatrice, mais mon corps réagissait au centuple.

Il me regarda longuement dans les yeux, puis soupira et baissa la main. Je n'avais pas la moindre idée de ce qui se passait dans sa tête, mais puisqu'il avait détourné le regard après avoir touché ma blessure, ce n'était sans doute pas quelque chose que j'avais envie d'entendre.

Agacée, j'attrapai les pans de mon gilet et les refermai contre moi. Mieux valait reprendre une conversation normale.

— Alors, pourquoi es-tu... ?

— Merde, jura-t-il en plissant les yeux. Qu'est-ce que c'était ?

Lorsque je me retournai, j'aperçus la queue marron et blanche de Rhage qui était en train de se cacher derrière le canapé.

— Oh, c'est Rhage, mon chat. Il déteste les gens. Fais comme s'il n'existait pas.

— Rage ? (Il haussa les sourcils.) C'est marrant, comme nom.

— C'est le nom d'un vampire. Dans un roman.

— Tu as bien fait de préciser que c'était un personnage de roman, plaisanta-t-il. (Il attrapa une serviette en papier.) Tu en as pris assez ? On aura peut-être besoin de plus.

— La ferme.

Je ne pus retenir un sourire. Au moins, une chose n'avait pas changé. Brock était toujours aussi moqueur. Jamais méchamment. Il aimait seulement taquiner les gens.

— Pendant une minute, j'ai cru que tu avais un rat. (Il s'assit sur un tabouret de bar.) Assieds-toi avec moi.

— Tu veux boire quelque chose ?

— De l'eau, c'est très bien.

C'était Brock tout craché de boire de l'eau en mangeant un donut. Je sortis une cannette de Coca du frigo pour moi. Pourquoi boire de l'eau quand j'avais un délicieux soda à portée de main ? J'attrapai également une bouteille d'eau et la posai devant lui. Puis je fis le tour de l'îlot pour m'asseoir à sa droite.

Au moment de m'installer, je me rendis compte que j'avais attaché mes cheveux, dévoilant ainsi mon visage. J'allais retirer ma pince, mais m'arrêtai. À quoi bon, après tout ? Ce n'était pas comme s'il découvrait ma blessure... Il m'avait vue dans un état bien pire. Et puis il avait touché ma cicatrice, alors...

Agacée par mon monologue intérieur, je croquai dans le donut. C'était si bon que je faillis avoir un orgasme buccal. Je réprimai un gémissement. Cela faisait longtemps que je n'avais pas mangé de beignet bien gras et sucré.

— C'est bon ? me demanda Brock en posant son regard voilé sur moi.

La bouche pleine, je me contentai de hocher la tête.

Un grand sourire étira aussitôt ses lèvres.

— Tant mieux. (Il détourna le regard un instant.) Tu sais à quoi ça me fait penser ?

Je haussai les sourcils pour qu'il continue.

— Ça me rappelle quand on descendait dans la cuisine tous les deux, la nuit, parce que tu avais décidé que tu avais envie d'un brownie ou d'une part de gâteau, me dit-il.

Après avoir avalé une délicieuse bouchée sucrée, je me rinçai la bouche avec une gorgée de soda. Je ne voulais pas me souvenir de ces moments avec lui, pourtant je ne pouvais pas m'en empêcher.

— Euh, c'était toi qui voulais manger des brownies et du gâteau !

Il ricana.

— C'est une version intéressante des faits.

Je lui jetai un regard en coin.

— Bon, d'accord. Je voulais manger les brownies et les gâteaux cuits. Toi, tu voulais les manger crus. (Il baissa légèrement les yeux.) Tu as gardé cette habitude ?

— Pas du tout.

J'en avais mangé deux jours plus tôt.

À en juger par le regard qu'il me jeta, il n'y croyait pas une seconde. On termina les donuts en silence. Il n'en restait plus qu'un dans le carton. Je savais que j'allais le manger après le départ de Brock.

— Je suis venu te parler... (Brock s'essuya les doigts sur sa serviette en papier, puis reporta son attention sur moi.) Parce que je suis déçu.

Fronçant les sourcils, je me nettoyai également les doigts.

— À propos de quoi ?

— De toi.

— Pardon ?

Je reculai.

Il roula sa serviette en boule et la jeta dans le sac marron.

— Quand tu as pris la décision de rester travailler avec moi...

— Pour toi, le corrigeai-je.

— Pour moi. (Il baissa la tête en souriant et me regarda par en dessous, à travers ses cils incroyablement épais.) Je ne m'attendais pas à ce que tu m'évites toute la journée.

Oh, merde.

Je m'efforçai de demeurer impassible.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Ah non ? railla-t-il. Je ne te vois que dans les réunions avec le reste des employés.

— Ça me paraît logique, lui fis-je remarquer.

— Dès que je sors de mon bureau, comme par hasard, tu es au téléphone.

Je me mordis l'intérieur de la joue.

— Je dois passer des tonnes de coups de fil, pour vérifier les prix des publicités et essayer de trouver...

— Oui, oui. Et c'est toujours quand je ne suis pas dans mon bureau.

Je haussai les épaules avec une nonchalance que j'espérais convaincante.

— Tu veux savoir comment je le sais ? (Il posa son menton sur sa paume. Il avait l'air bien trop content de lui.) J'ai vérifié aujourd'hui. J'ai appelé Steve. Tu sais, il a un bureau juste en face du tien. Je lui ai demandé si tu étais au téléphone.

Oh non.

— Il m'a dit non, mais devine quoi ?

Je ne répondis pas.

Brock patienta.

Je croisai les bras en soupirant.

— Quoi ?

— Tu as attrapé le téléphone dès que je suis sorti de mon bureau.

— C'est une coïncidence, murmurai-je. Tu joues de malchance, c'est tout.

Il haussa un sourcil.

— Ce sont surtout des conneries.

— Un peu de tenue, monsieur Mitchell, l'imitai-je.

La surprise envahit son visage, puis il éclata de rire, la tête rejetée en arrière, dévoilant sa gorge. Qui aurait cru qu'une gorge pouvait être aussi sexy ? Pas moi. Jusqu'à cet instant, en tout cas.

Soudain, Rhage sauta sur l'îlot.

Brock baissa la tête.

— Hé, salut !

Le chat le dévisagea. Il avait les oreilles aplaties. On aurait dit qu'il se demandait pourquoi il y avait un autre mâle dans la maison. C'était une question légitime.

— Désolée. Il est mal élevé. (Je soupirai.) Rhage, descends.

Au lieu de m'obéir, il s'assit et se lava la patte sans quitter Brock du regard.

— Il écoute bien, fit remarquer Brock en tendant la main vers lui.

— Ne fais pas ça, le mis-je en garde, mais il était déjà trop tard.

Ses doigts étaient déjà à portée de griffes et de crocs. Je grimaçai et me préparai à l'inévitable.

Il ne se passa rien.

Rhage baissa la patte et tendit le cou pour renifler les doigts de Brock. Puis Brock osa l'impensable et Rhage se laissa gratter derrière l'oreille. Au bout de quelques secondes, Brock retira sa main et Rhage descendit de l'îlot et se dirigea vers la chambre, les griffes claquant sur le sol.

— Hein ? murmurai-je, ébahie et un peu agacée à la fois. Il déteste tout le monde. Même moi !

— Bizarre. Il a l'air plutôt cool, comme chat. (Brock se tourna vers moi et posa les avant-bras sur l'îlot.) Bref. Tu m'évites.

Je m'étonnais encore que Rhage n'ait pas essayé de le mordre ni même de feuler. Mon chat n'était qu'un sale traître.

— J'aimerais que tu arrêtes.

— Quoi ?

Je clignai les paupières et reportai mon attention sur lui.

Brock se pencha en avant et me regarda dans les yeux.

— Je comprends que... nous avons un passif, toi et moi, et crois-moi, si je pouvais retourner en arrière pour tout arranger, je le ferais. Tu ne sais pas à quel point je regrette d'avoir été aussi con et aveugle, à

l'époque. Mais je ne peux rien y faire. Je ne pourrai jamais effacer ce qui s'est passé.

Je me refermai sur moi-même. J'étais tellement crispée que je serrais les dents. Étonnamment, le travail que les docteurs avaient fait sur mon visage ne céda pas sous la pression.

— Mais tu sais quoi ? Quand Andrew m'a dit que tu avais accepté le poste, j'ai ressenti un grand soulagement. Parce que non seulement ça signifiait que j'allais te revoir, mais aussi que j'allais enfin pouvoir te parler. (Il se redressa et secoua lentement la tête.) Te retrouver, c'est très important pour moi, Jillian. Je sais que je suis ton chef et que ça peut paraître bizarre, mais je veux être ton ami.

Je n'avais pas la moindre idée de ce que je devais répondre à ça.

— Je sais aussi qu'on ne peut pas revenir en arrière ni tirer un trait sur ma conduite... (Sa mâchoire se crispa et il détourna les yeux vers les placards muraux.) Je t'ai laissée tomber de la pire des façons. Je me suis déjà excusé. Je t'ai demandé pardon des centaines de fois.

C'était la vérité.

— Mais ce n'est pas suffisant, ajouta-t-il.

J'examinai son profil. En comprenant où il voulait en venir, je sentis une certaine lassitude m'envahir.

— Ne te force pas à être mon ami parce que tu te sens coupable de ce qui s'est passé ou parce que...

— Ce n'est pas ça. Ce n'est pas du tout ce que je veux dire. (Ses yeux trouvèrent de nouveau les miens et il se pencha en avant. Seuls quelques centimètres nous séparaient.) Je ne veux pas que tu stresses au boulot parce que tu te sens obligée de m'éviter. J'aimerais que tu te sentes à l'aise. (Une mèche de cheveux bruns tomba en avant, effleurant son front.) Je sais que je t'en demande beaucoup. Je sais que je ne le mérite peut-être même pas, mais je veux qu'on soit amis, Jillian.

Amis.

Mon Dieu. À une époque, l'entendre prononcer ces mots m'aurait brisé le cœur en mille morceaux. À présent... J'ignorais ce que je ressentais.

Brock et moi, malgré une étonnante différence d'âge, avons été les meilleurs amis du monde. Admettre que nous n'aurions jamais une fin heureuse comme dans les romances que je lisais avait été affreux. Mais perdre son amitié avait été encore pire, parce qu'en le rayant de ma vie, j'avais également fermé la porte à mon confident et à mon complice.

— Tu crois que c'est possible ? demanda-t-il. Je suis sérieux. Lundi, quand je t'ai dit que c'était une seconde chance, je le pensais. On pourrait au moins essayer ?

En toute honnêteté, je n'en étais pas sûre. Je ne savais pas si je pouvais être amie avec Brock. Pas parce qu'il n'avait pas répondu à mes sentiments. Ni même à cause de ce qui s'était passé cette nuit où, selon lui, il m'avait laissée tomber de la pire des façons, parce que je ne l'en tenais pas responsable.

Non, le problème était que je n'étais pas certaine de pouvoir être amie avec lui sans retomber follement amoureuse de lui. Et je ne tenais pas à ce qu'il me brise le cœur une nouvelle fois.

En règle générale, je n'étais pas faible vis-à-vis du sexe opposé, mais il émanait de Brock un magnétisme irrésistible qui m'attirait à lui. Il charmait par ses taquineries incessantes et cette affection sincère dont il inondait ses proches. Dans ses yeux, on avait l'impression d'être la personne la plus importante au monde. Sans s'en rendre compte, il redonnait confiance aux autres. Il était comme ça. Et même les femmes les plus fortes et les plus intelligentes se retrouvaient prises au piège.

De toute façon, Brock n'était pas libre. Il était fiancé. Un grillage de barbelés nous séparait, un fossé qui ne me permettrait jamais d'approfondir le sujet. D'ailleurs, je ne l'envisageais même pas.

— Et si tu penses que ce n'est pas possible, qu'est-ce que je dois faire pour te faire changer d'avis ? (Ses traits se détendirent.) Plus de donuts ? Je suis sûr que tu aimes toujours les M&M's. Je t'en ferai livrer toutes les semaines. Ça fera partie intégrante de ton contrat.

Comme je sentis que j'allais sourire, je dissimulai ma bouche derrière ma main.

— Qu'est-ce que tu en dis ? me demanda-t-il en appuyant doucement son bras contre le mien.

Je relevai la tête vers lui et baissai la main. Il fallait que j'essaie. Cela rendrait les choses plus faciles au travail. Je commençais à être fatiguée de faire semblant de téléphoner.

— D'accord.

Le sourire qui étira ses lèvres était la preuve qu'un homme pouvait être viril et beau à la fois, parce que ce sourire me coupa le souffle. Pour me calmer, je dus imaginer les barbelés et le fossé de dix mètres de haut entre nous.

Amis.

Je pouvais y arriver.

— Je sais ce que je fais.

— Non.

Nous étions vendredi matin. Brock se tenait debout derrière mon fauteuil. Il tendit le bras au-dessus de mon épaule pour me prendre la souris des mains.

— Je crois que tu dois appuyer ici.

— Mais non !

Je repoussai sa main et repris le contrôle de la souris pour tenter de centrer le graphique sur lequel nous travaillions. Le soupir de Brock souleva mes cheveux contre ma joue gauche. Un frisson descendit le long de ma colonne vertébrale.

— Tu as juste à cliquer sur l'icône « centrer ».

— Je l'ai déjà fait. (Quand il tenta de nouveau de prendre la souris, je me penchai sur la droite et écartai sa main.) Tu n'as rien de mieux à faire ? demandai-je en reculant mon fauteuil, le forçant à faire un pas sur le côté. (Je le regardai s'appuyer contre mon bureau.) Approuver les publicités, c'est mon boulot. J'aurais déjà terminé si tu ne t'amusais pas à cliquer sur ma souris par-derrière.

— Cliquer sur ta souris par-derrière ? répéta-t-il en plissant le front. On dirait que tu parles de...

— Ne termine pas cette phrase.

Un air innocent apparut sur son visage.

— Et après, c'est moi qui ai l'esprit mal placé. J'allais dire que j'avais l'impression que tu parlais de jeux vidéo.

— Mais, bien sûr. (Lentement, avec précaution, je bougeai la souris d'un quart de centimètre. Mon bloc de texte était maintenant parfaitement centré.) Et voilà !

— Tu es tellement douée !

Je lui adressai un regard assassin auquel il répondit par un sourire.

Paul apparut devant ma porte ouverte. C'était un homme d'une quarantaine d'années, grand et élancé, avec des cheveux blond clair et des yeux bleus. Avec son polo de la Lima Academy et son pantalon noir, il se fondait dans la masse des employés de bureau. Toutefois, il faisait partie des entraîneurs du deuxième étage. Il travaillait ici depuis l'ouverture de l'Academy.

Comme les entraîneurs et les dénichéurs de talents étaient la responsabilité de Brock, je ne le connaissais pas beaucoup, mais quand il me regardait, j'avais toujours l'impression désagréable qu'il pensait que mon poste ne servait à rien.

La plupart des employés m'avaient acceptée, comme André me l'avait dit, mais Paul semblait trouver ma présence aussi bienvenue qu'une épine dans le pied.

Il me rappelait le salaud de Philadelphie qui m'avait coincée dans la remise.

— Monsieur Mitchell, vous auriez un moment ? demanda Paul en posant son regard glacial sur Brock. J'aimerais m'entretenir avec vous à propos de nouveaux élèves. (Il leva un dossier.) Et voir si vous voulez les filmer.

— J'arrive.

Après m'avoir tapoté le nez comme si j'avais cinq ans, Brock me fit un clin d'œil et sortit de mon bureau.

Bien sûr, je le regardai partir.

Je ne pouvais pas m'en empêcher. Il avait de très belles fesses. C'était agaçant. Où avait-il déniché ce pantalon pour qu'il lui aille aussi bien ?

Pourquoi me torturait-il ainsi ?

Secouant la tête, je reportai mon attention sur mon ordinateur et terminai de passer en revue les publicités que j'avais reçues.

Quelques heures plus tard, après une réunion marketing, j'étais en train de rassembler les dossiers lorsque Brock m'approcha.

— Tu as quelque chose de prévu, ce week-end ?

Je jetai un coup d'œil vers lui. La tête baissée, il examinait le rapport de Jeffrey.

— Euh, ce soir, je garde les enfants d'Avery et Cam. C'est leur soirée en tête à tête.

— C'est gentil à toi de faire ça un vendredi soir, me fit-il remarquer. Ça t'arrive souvent ?

Je serrai les feuilles de papier contre ma poitrine.

— De temps en temps.

— Tu sors, d'habitude ?

Je fronçai les sourcils.

— Des fois.

Bon, d'accord, c'était un mensonge éhonté, mais je ne voulais pas que Brock sache que je passais mes vendredis soir toute seule chez moi avec mon chat, à manger de la pâte à brownies crue.

— Demain, je vais voir une exposition d'art.

Brock releva lentement la tête. Ses yeux étaient tellement plissés qu'ils n'étaient plus qu'une fente d'obsidienne.

— Une exposition d'art ? Ça a l'air... intéressant.

Son ton moqueur et condescendant me tapait sur le système.

— Très. J'y vais avec Grady.

— Grady ? Le nabot avec qui tu dînais l'autre fois ?

Le nabot ?

— Il n'est pas petit.

— Si.

— À côté de toi, c'est sûr. Tu es tellement grand qu'on dirait Godzilla, mais selon les critères des gens normaux, il n'est pas petit.

Un sourire narquois étira ses lèvres et il s'installa nonchalamment sur la chaise qui trônait en bout de table.

— J'ai toujours su que tu aimais mon côté Godzilla. Si je me souviens bien, tu adorais que je te jette très haut, pour que tu retombes dans la piscine. (Il se tapa le coin des lèvres.) Si je pouvais faire ça, c'était grâce à ma taille.

Le rouge aux joues, je regardai autour de moi. Heureusement, aucun employé ne se trouvait à proximité de la salle de réunion.

— Oui, et bien, je n'ai plus dix ans, Brock.

— Euh. (Il croisa les bras sur la table et se pencha en avant.) Je le faisais encore quand tu avais vingt ans.

Mon visage s'empourpra de plus belle.

— Où est-ce que tu veux en venir ?

Il ricana, puis consulta de nouveau les dossiers.

— Nulle part.

J'allais me détourner et partir, mais je m'arrêtai. Je le dévisageai. Nous étions... amis, à présent. Et en tant qu'amis, je me devais de lui demander ce qu'il faisait ce week-end.

— Et toi, tu as prévu quelque chose ?

— Je rentre à Philadelphie ce soir, répondit-il sans relever la tête.

Je supposais qu'il rentrait voir Kristen. À moins qu'elle n'habite avec lui dans sa maison, en dehors de Shepherdstown. Ils étaient fiancés. Ils vivaient forcément ensemble.

— Tu as gardé ta maison en Pennsylvanie ?

Brock secoua la tête.

— Non. Je suis en train de la vendre.

— Tu emménages ici de façon permanente, alors ?

— On dirait bien.

Une étrange étincelle de joie s'alluma dans ma poitrine. Je tentai de la repousser, parce que ça ne servait à rien. J'aurais voulu lui poser des questions sur sa fiancée, mais je n'y arrivais pas.

— Passe un bon week-end, Brock.

— Toi aussi, répondit-il. (Quand j’atteignis la porte, il reprit la parole.)
Le petit homme, connu sous le nom de Grady... c’est sérieux, entre vous ?

Levant les yeux au ciel, je me retournai. Je n’avais pas la moindre idée de ce qui allait se passer avec Grady, mais je ne comptais pas le lui dire.

— Je suis contente de le voir demain, en tout cas.

Brock releva alors la tête, un léger sourire aux lèvres.

— Je sais. J’entends l’excitation dans ta voix. Amuse-toi bien à ton...
exposition d’art.

J’avais la nette impression qu’il essayait de m’énervé, mais je ne comprenais pas pourquoi.

— Compte sur moi.

Il pencha la tête sur le côté.

— Tu mérites mieux.

— Quoi ?

Reposant les papiers sur la table, il me regarda droit dans les yeux.

— Tu mérites mieux que lui.

Pendant un moment, je fus incapable de répondre, puis j’éclatai de rire.

— Tu es sûr que ça va ?

Sa mâchoire se crispa.

— Je vais très bien.

— Je te le demande, parce que tu es en train de me dire que je mérite mieux qu’un homme que tu ne connais même pas. (La colère m’envahit. Cela faisait du bien, parce que ça me donnait l’impression d’être en contrôle.) Tu n’as aucun droit de me faire ce genre de remarques. Ça ne te concerne pas. (Incapable de m’arrêter, je poursuivis, le menton levé.) Si tu veux vraiment qu’on redevienne amis, il va falloir que tu arrêtes de débiter des conneries pareilles.

Le silence retomba entre nous. Au bout d’un moment, il reprit la parole.

— Je ne te connais plus, me dit-il d’une voix douce. (Je ne répondis pas. Son commentaire m’avait prise au dépourvu.) Je connais l’ancienne

Jillian. Je pourrais parler d'elle toute la journée, mais la Jillian qui se trouve en face de moi ? Je ne la connais pas. (Un sourire apparut sur ses lèvres.) Mais je veux apprendre à la découvrir.

J'en restai bouche bée. Avait-il pété une durite ?

— J'aimerais que les choses soient claires entre nous, reprit-il en me regardant dans les yeux. Durant les deux semaines qui viennent de s'écouler, je ne t'ai pas vue une seule fois comme la petite fille que je jetais dans la piscine. J'ai vu une femme. Une très belle femme. Ne va pas t'imaginer le contraire.

*
* *

Ce soir-là, je ne parvins pas à trouver le sommeil. Mon cerveau fonctionnait à cent à l'heure et j'étais incapable de me concentrer sur mon livre. Les yeux rivés au plafond, je ne cessai de me répéter les mots que Brock avait prononcés avant que je parte.

Ce n'était pas son compliment sur ma beauté qui me tenait éveillée.

Brock distribuait les gentilleses à tout-va et malgré ce qui était arrivé à mon visage, je savais que je n'étais pas laide. Dans mes bons jours, j'étais même plutôt jolie. De là à dire que j'étais belle...

Mais ce n'était pas le problème. Ce qui m'avait perturbée, c'était qu'il avait affirmé ne plus me voir comme une petite fille. Depuis, je ne cessais de repenser au jour où j'avais décidé de changer la façon dont il me voyait.

J'étais debout dans ma chambre. Sans même regarder autour de moi, je savais qu'elle n'avait pas changé depuis que j'étais partie de la maison, trois ans plus tôt.

Un lit de petite fille.

Une armoire de petite fille.

Une table de chevet de petite fille.

Des posters de mes livres préférés adaptés au cinéma ornaient les murs. Un vieil ours en peluche était posé sur le bord de la fenêtre, entre deux coussins rose et bleu, dont la couleur n'avait pas terni depuis que ma mère les avait placés ici. L'un des murs était entièrement dissimulé derrière des étagères remplies de livres, avec au milieu, un passage qui donnait sur un dressing et une salle de bains.

Sur ces étagères, il y avait des centaines de livres, soigneusement classés par genre et nom d'auteur. C'était ma mère qui m'avait transmis le syndrome de la lecture à l'adolescence. Depuis lors, je dévorais les romances historiques.

Les vieux poches qui sentaient le renfermé s'entassaient sur trois rangées. Une bibliothèque entière était dédiée au young adult et une autre à la romance, classée de la plus mignonne à la plus sulfureuse. Le dernier meuble était à moitié rempli. Il contenait quelques thrillers et des livres de cours que je n'avais pas vendus et pour lesquels je n'avais pas eu de place dans ma chambre étudiante à Shepherd.

Me retrouver dans cette chambre me rappelait de bons souvenirs. Moi, lisant à la fenêtre ou allongée dans mon lit deux places, tard le soir, à la lumière de la lampe de chevet. Moi, debout à l'autre fenêtre, celle qui donnait sur l'allée, regardant Brock repartir après avoir mangé à la maison avec nous.

Me retrouver dans cette chambre me donnait l'impression d'être une petite fille qui ne grandirait jamais et ne prendrait jamais son envol. Pourtant, je l'avais fait. J'étais partie.

J'approchai de la commode où j'avais posé la médaille de saint Sébastien que j'avais trouvée dans un magasin d'occasion, à Shepherdstown. De la taille d'une pièce de monnaie, elle était accrochée à une chaîne en argent ancienne. J'avais lu quelque part que saint Sébastien était le saint patron des athlètes. Désormais, chaque fois que je trouvais un objet à son effigie, je l'achetais pour Brock. La soulevant avec précaution, je la plaçai dans la poche intérieure de mon sac.

Lorsque je me tournai vers le miroir, je reconnus à peine la personne qui me regardait. Mes cheveux étaient détachés. J'avais passé pratiquement une

heure à former de lourdes boucles. Ma frange était coiffée sur le côté et tenait grâce à une bombe de laque entière.

Pour une fois, je portais de l'eye-liner. J'avais dû m'y coller à cinq reprises avant d'arriver à un résultat convenable, mais qui ne me satisfaisait pas tout à fait. Pourtant, j'en avais regardé des tutos filmés par des gamines de treize ans sur YouTube !

Il n'y a rien de plus rabaissant que voir une ado se maquiller mieux que soi.

Heureusement, l'ombre à paupières lilas réchauffait mon regard, le rouge à lèvres rendait mes lèvres pulpeuses et le blush bronze sur mes joues rehaussait mon teint hâlé.

Exit les hauts et les jupes informes que je portais d'habitude. J'avais acheté cette robe exprès pour ce soir. Je n'avais jamais rien porté de tel. Elle était noire et moulante au niveau de la poitrine, dévoilant ce que, d'habitude, je dissimulais. La taille était haute et la jupe évasée au niveau du ventre et des hanches, histoire de cacher mes rondeurs que toutes les séances de cardio du monde ne pourraient jamais faire disparaître. Le bas de la robe, lui, flirtait avec le haut de mes cuisses.

J'avais même mis des talons : noirs avec des lanières.

Il y avait de grandes chances pour que je me torde le cou, mais je me sentais...

Je me sentais jolie. Peut-être même... sexy.

Le rouge me monta aux joues et je levai les yeux au ciel. Jouant avec mes bracelets, je me tournai pour consulter mon réveil. J'allais bientôt devoir partir. Mon ventre se serra un peu et je pris une grande inspiration. Je me tournai de nouveau vers le miroir.

De petites boules de nerfs s'étaient formées dans mon estomac. Je connaissais Brock depuis des années. J'avais passé pratiquement tout mon temps avec lui. Dans la piscine, à l'arrière de la maison, lors des longues journées d'été et des nuits encore plus longues. À table, avec ma famille. Sur la balancelle, sur le perron. Lui courant après lorsqu'il partait jouer au foot avec mes oncles ou s'entraîner à l'académie. Katie avait dit la vérité, tout à

l'heure. Je suivais Brock comme son ombre depuis que j'avais huit ans et lui quatorze. La plupart des garçons de son âge se seraient lassés d'avoir une fille constamment collée à leurs basques. Pourtant, avec Brock, je ne m'étais jamais sentie rejetée ni mise de côté.

Malgré notre différence d'âge, il était devenu mon meilleur ami. Lorsque mes oncles ou mes cousins refusaient que je les accompagne quelque part, il prenait ma défense et veillait à ce que je puisse venir. Il me confiait des choses, à propos de ses parents, qu'il ne disait à personne d'autre, surtout pas à ses petites copines. On partageait nos secrets, nos histoires. Lorsque le lycée était devenu... difficile, il avait été mon refuge. Il ne m'avait jamais traitée différemment parce que mon père était connu ou à cause de l'entreprise familiale. Lorsque les garçons de mon âge avaient eu peur de m'inviter au bal de promo, c'était Brock qui m'avait escortée pour ne pas que je renonce à y aller.

Ce souvenir me fit sourire.

La soirée avait été dingue. J'avais dix-sept ans et lui, tout juste vingt-trois. Brock était le garçon le plus âgé et ça aurait dû être bizarre, mais il était également très connu parmi ceux qui s'intéressaient aux sports de combat. Il avait sans doute passé plus de temps à poser pour des photos qu'à danser avec moi, mais c'est à ce moment-là que j'étais réellement tombée amoureuse de lui.

Il avait été un frère pour moi jusqu'à ce que... je me surprenne à admirer ses biceps et sa bouche pulpeuse un peu trop longtemps. Puis, à dix-sept ans, il s'était fait tatouer pour la première fois et j'avais arrêté de le voir comme un frère. Par contre, lui n'avait jamais cessé de me voir comme sa petite sœur.

Ce soir, ça allait changer.

— Je suis prête, dis-je à haute voix à mon reflet. Je suis plus que prête.

Oui, j'avais été prête. Prête à changer les choses entre nous, sauf que ce soir-là... il avait rencontré la femme qui allait devenir sa fiancée, et moi... Moi, j'avais fini à l'hôpital, à l'article de la mort.

*
* *
*

Grady me tenait la main lorsqu'on sortit de la salle d'exposition. Dehors, il faisait nuit et, en ce début de mois d'octobre, les températures commençaient à se rafraîchir considérablement. Je ne m'étais pas attendue à rentrer aussi tard. Nous avons pris un dîner léger sur German Street, puis nous nous étions arrêtés pour boire un café avant de se rendre enfin au Centre d'art contemporain.

Cela avait été une bonne soirée. Une *très* bonne soirée.

La conversation avait été facile. Il n'y avait eu aucun blanc. Grady m'avait parlé de son enfance dans l'ouest du Maryland où il avait passé tous ses étés en compagnie de son grand-père, dans la ferme familiale. Il y retournait le plus souvent possible. De mon côté, j'avais tenté de lui expliquer ce que ça avait été de grandir au sein de la famille Lima. Même s'il ne connaissait rien au free fight et à ce genre de choses, il m'avait écoutée avec attention.

Pendant que nous retournions à la voiture, je n'étais pas très à l'aise. Cela me faisait bizarre de revenir sur le campus, alors que j'avais abandonné mes études un an avant mon diplôme. En regardant les étudiants aller et venir entre les résidences, je me rappelai ma vie avant ce week-end fatidique où j'étais rentrée chez mes parents pour voir Brock, puis le choc du retour après l'incident.

Tout à coup, je repensai au moment où j'avais appris que Brock s'était fiancé avec Kristen. À cette époque, dès que ma famille parlait de lui, je m'arrangeais pour ne pas écouter. Ce jour-là, je n'avais pas eu cette chance.

Je venais de décider de quitter la fac. Après avoir frôlé la mort (et ce n'était pas une exagération ; j'avais les cicatrices pour le prouver), je n'avais pas eu envie de perdre plusieurs heures par jour enfermée en classe à apprendre des choses dont je ne me serais jamais servie dans la vraie vie. Avec du recul, je savais aujourd'hui que ce n'était pas la soif de liberté qui m'avait poussée à tout plaquer.

C'était la dépression.

Ce qui n'était guère étonnant. J'avais appris, plus tard, qu'il n'était pas rare d'en souffrir après un traumatisme. Je n'avais plus goût à rien, je n'avais plus envie d'aller à la fac ni de voir des gens. J'étais même devenue incapable de me poser pour lire un livre. Plus rien ne m'intéressait.

J'avais donc arrêté mes études et j'étais rentrée chez mes parents. Ils étaient contents de m'avoir avec eux, mais auraient préféré m'accueillir dans des circonstances différentes.

Un soir, ma mère m'avait prise à part après manger et m'avait annoncé que Brock avait demandé Kristen en mariage. Elle avait accepté. Deux ans s'étaient écoulés depuis cette fameuse nuit.

Deux ans. Brock passait à la télé et il était fiancé à la fille avec qui il avait flirté lors de cette soirée. Tout allait bien pour lui. Il était clair qu'il n'avait jamais eu aucun sentiment pour moi. Il ne me voyait pas de cette manière. Contrairement à moi, rien ne le retenait en arrière.

Sa vie évoluait de la meilleure des façons, tandis que la mienne rétrécissait de jour en jour. Tout ce que j'avais toujours voulu (un diplôme, travailler avec ma famille, voyager, être heureuse, tomber amoureuse) me paraissait hors d'atteinte.

Six mois plus tard, j'avais trouvé un poste chez un courtier en assurances et j'étais retournée habiter à Martinsburg.

Aujourd'hui, je recommençais à croire en mes rêves. J'étais heureuse. Je travaillais pour ma famille. Et...

Je levai les yeux vers Grady.

Nous nous étions arrêtés devant ma voiture, l'un en face de l'autre.

Il n'était pas petit.

Grady faisait à peu près cinq centimètres de plus que moi. Avec des petits talons, je ne le dépasserais pas. Mais à côté de Brock et de son mètre quatre-vingt-dix, il ne faisait pas le poids. Personne ne pouvait rivaliser avec Godzilla.

Bon sang. Il fallait que j'arrête de penser à lui alors que j'étais avec Grady.

— Je me demandais... dit Grady, le rouge aux joues. (Adorable.) Ça te dirait qu'on dîne ensemble, cette semaine ?

Un sourire m'échappa et je baissai la tête pour le dissimuler.

— Ce serait... sympa.

— C'est un oui ?

Je hochai la tête.

— Je suis content. (Il me prit la main.) Je m'étais préparé à te supplier pour un deuxième rendez-vous.

Un deuxième rendez-vous ? J'aimais cette idée.

— Pas la peine.

— Bon... Il se fait tard, dit-il en me regardant dans les yeux.

— C'est vrai.

Sa main remonta le long de mon bras et il fit un pas en avant. Sa respiration était hésitante. Grady pencha la tête sur le côté. Je savais qu'il allait m'embrasser.

Oh, mon Dieu : un garçon allait m'embrasser !

Cela faisait tellement longtemps que je ne m'étais pas retrouvée dans cette situation ! Pourtant, c'était bien réel. Ses cils clairs se baissèrent. Ses yeux se fermèrent. Sa bouche se rapprocha de la mienne...

Je fermai également les yeux.

Puis, à la dernière minute, sans réfléchir, je tournai la tête. Les lèvres de Grady effleurèrent ma joue. Un sentiment de honte et de déception m'envahit. Pourquoi avais-je fait ça ? Il voulait m'embrasser. Et c'était réciproque.

Pas vrai ?

Lorsque je rouvris les yeux, je croisai son regard incertain. Oui, j'étais timide, voilà tout. Je lui adressai un léger sourire tremblotant qui ressemblait probablement à une grimace.

— Je me suis beaucoup amusée, aujourd'hui.

— Vraiment ? me demanda-t-il.

Je hochai la tête.

— Oui.

Il me sonda du regard, puis un sourire charmant et sincère étira ses lèvres.

— Alors on mange ensemble dans la semaine ? Mercredi ?

— Mercredi, acquiesçai-je.

Cette fois, quand Grady s'approcha de moi, je ne battis pas en retraite, mais il se contenta de me serrer dans ses bras. Je lui rendis son étreinte en essayant de me persuader que, s'il tentait de nouveau de m'embrasser, je ne tournerais pas la tête.

Sans doute.

Une énorme omelette fumait dans mon assiette. Elle était garnie de toute la charcuterie disponible à la carte : saucisse, saucisse italienne, bacon, bacon canadien et jambon. Il y avait également des poivrons et des champignons pour les légumes.

Et du fromage.

Des tonnes de fromage.

J'avais conscience que ce n'était pas un légume, mais je m'en moquais.

Cela faisait longtemps qu'un plat ne m'avait pas paru aussi appétissant.

Avery, elle, avait commandé un steak et des œufs, avec du bacon frit. Le steak était gargantuesque. En face de nous, Teresa, enceinte jusqu'aux dents, dégustait une pile de pancakes, avec une salade de fruits et un chapelet de saucisses.

Enfin des nanas qui mangeaient autant que moi ! Ça faisait du bien.

Le déjeuner dominical était une tradition qui avait commencé en Pennsylvanie et avait été reprise par les filles de Virginie-Occidentale. Elles m'avaient invitée à me joindre à elles dès que j'avais commencé à étudier à Shepherd, parce qu'on avait des amis en commun. Toutefois, je n'avais accepté que très rarement. Je comptais bien y remédier.

Lorsque j'attaquai mon omelette, l'écran du portable d'Avery s'alluma. Elle posa son couteau pour l'attraper, puis gloussa.

— Oh, là, là.

Avery plaça son téléphone au centre de la table pour nous montrer une photo de Jack, le fils que Jase avait eu lors d'une relation précédente, qui portait Ava sur son dos. Elle avait l'air aux anges.

Jack avait plus de dix ans. Je n'étais pas douée pour donner un âge aux enfants. Cela devenait sans doute plus facile quand on en faisait. Jack ressemblait tellement à Jase. Avec ses beaux cheveux châtain et ses yeux gris magnifiques, il allait en briser des cœurs. À côté d'eux, il y avait deux tortues en laisse. Visiblement, Jack les promenait lorsque Ava était montée sur son dos.

— Oh, Ava est au septième ciel, dit Teresa en mordant dans un morceau de melon.

Lorsque du jus tomba sur son ventre arrondi, elle soupira.

— Ava est amoureuse de Jack, m'expliqua Avery avant d'adresser un grand sourire à Teresa. Chaque fois que Jack vient à la maison, Ava le suit comme son ombre. C'est adorable.

— C'est vrai, confirma Teresa en plantant sa fourchette dans une saucisse. J'ai hâte de voir ce que Cam en pensera lorsqu'ils seront plus grands.

Avery leva les yeux au ciel.

— Il va être ce genre de père, tu sais ? Celui qui nettoie son revolver devant le petit copain de sa fille.

Teresa haussa un sourcil.

— Depuis quand est-ce que Cam a un flingue ?

— Il n'en a pas, mais ça risque de changer lorsque Ava fêtera ses seize ans.

Je ris et découpai une grosse part d'omelette.

— En tout cas, merci encore d'avoir gardé Ava et Alex pour nous, me dit Avery pour la centième fois. Tu ne sais pas à quel point c'est difficile de trouver du temps pour son couple quand on a des enfants. (Elle pointa sa fourchette vers Teresa.) Jack était déjà grand quand vous vous êtes mis ensemble. Il n'avait pas besoin qu'on s'occupe de lui constamment. Tu

verras quand le bébé sera là. Faire l'amour devient un vrai casse-tête. Grâce à Jillian, on arrive enfin à essayer de *ne pas* faire le troisième.

Personnellement, je n'avais pas envie de savoir ce qu'ils faisaient pendant que je gardais leurs gamins.

— Oui, mais nous, on a un baby-sitter à domicile, rétorqua Teresa. Jack.

— C'est vrai, concéda Avery.

Teresa gloussa et caressa son ventre arrondi.

— Dans tous les cas, quand on veut, on peut, dit-elle en trempant une saucisse dans une mare de sirop d'érable. Au fait, Jillian, ne crois pas qu'on ne s'est pas rendu compte que tu évitais de parler de ton rendez-vous...

— Hmm ? marmonnai-je autour de ma bouchée d'œufs et de fromage. Avery haussa les sourcils.

— Tu as dit que vous vous étiez bien amusés et que vous comptiez vous revoir mercredi, mais tu ne nous as rien raconté de plus... (Elle me donna un léger coup de coude.) Vous vous êtes embrassés ? Vous êtes allés plus loin ?

— Vous avez couché ensemble ? demanda Teresa.

Je faillis m'étouffer sur un dé de bacon.

— Non. On n'a pas couché ensemble. Même s'il n'y a rien de mal à coucher le premier soir, me rattrapai-je rapidement. (Et je le pensais. C'était juste trop rapide pour moi. Niveau relationnel, j'avais aussi vite qu'une tortue à trois pattes.) Il a essayé de m'embrasser.

— Essayé ? répéta Teresa en fronçant les sourcils.

Attrapant mon verre de Coca, je haussai les épaules.

— J'ai tourné la tête au dernier moment. Ce n'était pas conscient. Je n'ai pas fait exprès.

— Oh, souffla Avery, visiblement déçue.

— Quoi ? demandai-je.

— Rien.

Elle coupa un morceau de steak.

Je bus une gorgée de ma boisson, puis reposai mon verre sur la table.

— Je vois bien qu'il y a quelque chose.

— Ce qu'elle veut dire, c'est que si tu as envie qu'un mec t'embrasse, tu ne tournes pas la tête, m'expliqua Teresa.

— Je voulais qu'il m'embrasse ! m'exclamai-je. (Une femme aux cheveux blancs comme la neige se tourna vers moi. Je rougis.) J'en avais très envie. C'est juste que... je n'ai pas beaucoup d'expérience.

Les yeux de Teresa s'arrondirent.

— Tu es... ?

— Non, je ne suis pas vierge, répondis-je, mal à l'aise. Mais je n'ai eu qu'une relation dans ma vie.

— Avec un connard, ajouta Avery.

— Oui, je suis au courant, mais il n'y a eu personne avant ? Ni après ? demanda Teresa.

Je secouai la tête.

— Ce n'est pas facile pour moi...

Je m'interrompis et attrapai un gros morceau d'omelette. Qu'étais-je en train de leur dire ? Que ce n'était pas facile parce que je n'étais pas à l'aise avec mon physique ?

Mon Dieu. Le dire à voix haute me paraissait pathétique. La vérité, c'était que je n'avais jamais été sûre de moi, même avant l'incident. Pouvaient-elles comprendre ce que je ressentais ? Teresa et Avery étaient deux très belles femmes.

— Je ne suis pas douée pour les relations, c'est tout, repris-je. J'ai très mauvais goût en matière de mec. Enfin, je ne dis pas que Grady n'est pas un type bien. C'est juste que... Je ne sais pas. Oubliez ce que je viens de dire.

Teresa échangea un regard rempli de sous-entendus avec Avery, avant de se pencher en avant, autant que son ventre le lui permettait... autrement dit, très peu.

— Si tu nous avais vues, à l'époque ! Surtout Avery...

— C'est vrai ! confirma-t-elle d'un air joyeux en découpant un autre morceau de steak. Des fois, quand je regarde en arrière, j'ai du mal à croire que Cam et moi, on se soit mis ensemble. J'étais... disons que l'idée de sortir avec qui que ce soit me terrifiait. Heureusement, il a réussi à me convaincre.

Teresa se laissa de nouveau aller en arrière, la main sur son ventre.

— Je ne crois pas que je t'en aie déjà parlé, mais le mec avec qui je sortais au lycée était un vrai salopard. Il me battait.

Je faillis laisser tomber ma fourchette. Elle ne me l'avait jamais dit.

— Je ne le savais pas.

— Quand Cam l'a appris, disons que les choses ont légèrement dégénéré. Ce que je veux dire, c'est que j'avais très mauvais goût en matière de garçons, moi aussi. Tu n'as pas à avoir honte. Le reconnaître est déjà un grand pas en avant. Et tant pis si tu as tourné la tête lorsque Grady a essayé de t'embrasser. Tu n'es peut-être pas encore prête, c'est tout.

Hochant lentement la tête, je triturai le reste de mon omelette. Je n'avais plus dix-neuf ans. J'en avais vingt-six. Et dans quatre ans, j'en aurais trente. Quand serais-je prête ? Quand serais-je normale ?

Dieu merci, le sujet de conversation changea. Teresa et Avery parlèrent de leur désir de donner des leçons de danse. Je détestais ce sentiment, savoir que je n'avais pas du tout confiance en moi. C'était affreusement gênant. Pire que cela, même. Personne n'aimerait une femme qui détestait ce qu'elle voyait dans le miroir.

Ce qui était ridicule, en y réfléchissant.

Lorsque je fis tomber un champignon de mon assiette, l'agacement m'envahit. Quand Abby avait retrouvé Colton, elle n'avait pas été à l'aise, elle non plus. La simple idée d'avoir des rapports intimes avec lui la terrifiait. Elle avait même eu honte de l'avouer. Que lui avais-je dit ? Que le manque de confiance en soi n'était pas une tare ?

Au contraire, cela faisait d'elle une personne normale. Il n'y avait pas beaucoup de femmes qui se regardaient tous les jours dans le miroir en se

disant « qu'est-ce que je suis belle ! » Tout le monde traversait des moments de doute et avait parfois des relations difficiles avec son reflet, souvent pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec le physique.

Demander à quelqu'un d'avoir davantage confiance en lui, c'était un peu comme lui donner une claque. Cela n'arrangeait pas les choses.

Il fallait que je me montre indulgente avec moi-même. Pour de vrai.

Avalant le champignon et un morceau d'omelette, je me raccrochai au fil de la conversation. Je tiquai en entendant Avery :

— On a juste besoin d'un studio. Une seule pièce ferait l'affaire, à ce stade. Mais tous ceux qu'on a visités étaient bien trop chers et il y avait tout à refaire.

— Vous parlez de quoi ? demandai-je.

Teresa jouait avec une serviette. Elle la pliait en petit carré.

— Tu sais bien. Avery et moi, on a envie d'ouvrir notre propre école de danse. Au départ, on commencera petit, bien sûr... Je ne pourrai pas enseigner tout de suite. (Elle tapota son ventre.) Il ne nous manque que le lieu, mais on n'a rien trouvé en ville.

— C'est soit trop grand, soit trop petit, ajouta Avery. Et beaucoup trop cher quand on sait qu'on va devoir convertir l'espace en studio de danse.

Soudain, une idée me vint à l'esprit. Je n'arrivais pas à croire que je n'y avais pas pensé plus tôt. En même temps, c'était la première fois que je me trouvais dans cette situation.

— On a des espaces vides à l'académie, au rez-de-chaussée et au premier étage. On essaie de les louer, en ce moment, expliquai-je en les regardant l'une après l'autre. Il faudrait partir de zéro pour créer une salle de danse, mais je sais que mon père aimerait élargir l'offre de l'académie. J'ai conscience que vous voulez monter votre propre boîte, mais...

— C'est notre but final, mais nous n'avons ni le capital ni la réputation pour le faire maintenant, m'interrompit Avery qui sautillait presque sur son siège. Établir un partenariat avec la Lima Academy, ce serait...

— Bien au-delà de nos espérances ! continua Teresa qui débordait d'enthousiasme. Tu as besoin de demander l'aval de ton père ?

— Pas encore. D’abord, il faut que j’en parle à... (Je haussai les sourcils.) Il faut que j’en parle à Brock pour voir ce qu’il en pense. Si j’arrive à le convaincre, on aura peut-être une place pour vous. Vous pourriez passer à nos locaux pour jeter un œil, voir les travaux qu’il faudrait faire et établir un budget.

— Avec plaisir ! s’exclama Avery en échangeant un regard plein d’espoir avec Teresa.

Et pour la première fois depuis très longtemps, je m’autorisai à sourire sans me cacher.

*
* *

Le lundi matin, tandis que j’attendais que Brock arrive, je tenais à peine en place. Dès que je le vis passer devant mon bureau, la tête baissée, concentré sur son portable, je sautai hors de mon fauteuil. Toutefois, je ne manquai pas de remarquer qu’il ne m’avait pas saluée, alors qu’il l’avait toujours fait ces derniers jours. Étrange.

Décidant d’attendre un peu, je me rassis.

De toute façon, je devais lui laisser quelques minutes pour s’installer. On était lundi matin, après tout.

Une demi-heure plus tard, j’attrapai ma tasse de café et me dirigeai vers son bureau. Prise d’un élan soudain, je fis d’abord un crochet par la salle de pause. Cela ne ferait pas de mal de le soudoyer avec un bon café bien chaud.

Sachant qu’il le buvait noir, je pris une tasse arborant le logo de la Lima Academy dans le placard au-dessus et la remplis. J’en profitai pour me resservir aussi, après avoir versé un sachet de sucre dans ma tasse. Lorsque je me retournai, je sursautai et fis un pas en arrière. Paul se tenait derrière moi. Du café chaud déborda de l’une des tasses et me brûla le haut de la main.

— Aïe, murmurai-je en résistant à l’envie de secouer la main et donc, de renverser davantage de liquide.

Avec un sourire moqueur, Paul me dépassa et sortit une boisson protéinée du frigo. Pas de « désolé » ni même de « bonjour ». Rien. Bouche bée, je le regardai ressortir de la salle de pause.

— Quel connard, marmonnai-je.

Repoussant cette mésaventure au fond de mon esprit, je me dirigeai vers le bureau de Brock. Comme la porte était ouverte, je demandai :

— Tu as une minute ? Je t'ai apporté un café.

Brock releva la tête. Un léger sourire étirait ses lèvres. On aurait dit qu'il ne s'était pas rasé depuis des jours et qu'il n'avait pas dormi de tout le week-end.

Un sentiment étrange m'envahit. De la curiosité. J'aurais voulu savoir pourquoi il se trouvait dans un tel état.

Fermant le dossier qu'il était en train de consulter, il me fit signe d'entrer. Quand son regard me caressa, je me sentis rougir. Je portais un pantalon droit et un pull, pourtant j'avais l'impression de me balader en sous-vêtements. J'avais vraiment une imagination débordante.

— J'ai toujours du temps pour toi, Jillian.

Cela me démangeait de lui répondre que cela n'avait pas toujours été le cas à l'approche de la vingtaine, mais je ne dis rien. J'avais conscience que ça ne servait à rien de remuer le couteau dans la plaie.

Aussi entrai-je dans la pièce et posai-je la tasse sur son bureau en prenant garde à ne pas la renverser.

— Tu as passé un bon week-end ? demandai-je en m'asseyant.

— Long, répondit-il en attrapant la tasse. Très long.

Je l'observai par-dessus la mienne.

— Ça se voit.

Oui, Brock paraissait épuisé. Pourtant, il était terriblement... sexy dans sa chemise blanche entrouverte.

Il me dévisagea.

— Toi, par contre, tu as l'air en forme. J'en déduis que ton rendez-vous avec le nabot ne s'est pas transformé en week-end.

Je baissai lentement ma tasse.

— Mon rendez-vous avec Grady s'est très bien passé, merci beaucoup.
Et pour la dernière fois : il n'est pas petit.

— Oui, oui, murmura-t-il en sirotant son café.

— De toute façon, comment un rendez-vous pourrait se transformer en week-end ?

Il haussa un sourcil, avant de reposer sa tasse.

— Si tu me poses la question, c'est que tu n'as jamais eu de très bons rendez-vous.

Le rouge me monta aux joues. Il avait raison, mais ce n'était pas la peine d'enfoncer le clou. *Abruti.*

— Parce qu'avec moi, un très bon rendez-vous ne se limite pas à une exposition d'art, reprit-il d'une voix suave. Un très bon rendez-vous dure jusqu'au lendemain soir, parce que je n'ai pas envie que ça s'arrête et je passe des heures à le montrer.

Oh.

Oh, mon Dieu.

Troublée, je baissai les yeux vers mon café. J'ignorais ce que ça faisait d'être le centre d'attention de Brock pendant tout un week-end.

— Vous allez vous revoir ? demanda-t-il.

Je relevai les yeux. J'avais étonnamment chaud, comme si j'étais restée trop longtemps au soleil.

— On mange ensemble, mercredi soir.

Après s'être levé, Brock fit le tour du bureau. Je me crispai. Son regard sombre semblait renfermer une myriade de secrets et j'ignorais ce qu'il comptait faire.

— C'est dommage.

Je ne comprenais pas où il voulait en venir.

— Pourquoi ?

Il vint s'asseoir contre l'avant de son bureau.

— Tu ne pourras pas dîner avec lui, mercredi.

— Pourquoi ça ?

Lorsqu'il étira ses longues jambes, ses genoux effleurèrent les miens. Je me tendis encore plus. Au creux de ma poitrine, mon cœur battait comme les ailes d'un colibri.

— Parce que tu dînes déjà avec moi.

J'ouvris la bouche pour répondre, puis la refermai aussitôt. Mon cœur battait tellement fort que je risquais la crise cardiaque. Était-il... Brock était-il en train de m'inviter à sortir avec lui ? Enfin, techniquement, il ne m'avait rien demandé du tout. Venait-il d'affirmer que nous allions dîner ensemble, tous les deux ? Lui et moi ? Cela ne faisait aucun sens. Il avait une fiancée. Une fiancée bien réelle.

— Quoi ? croassai-je.

Les émotions me bombardaient de tous les côtés. Même si je savais qu'il n'était pas libre et qu'il y avait entre nous un mur couvert de barbelés qu'il ne franchirait jamais, je ne pus m'empêcher de ressentir de l'excitation. Malheureusement, quelques secondes plus tard, une vague d'amertume la balaya. Je n'étais pas comme ça. Je n'étais pas le genre de femmes capable de fréquenter un homme déjà casé, même si j'avais été amoureuse de l'homme en question toute ma vie.

Enfin, je n'étais plus amoureuse de lui, mais...

Il tapa légèrement son genou contre le mien.

— On a un dîner.

— J'ai entendu, mais je... Je ne comprends pas.

— On sera au *Steakhouse* à Martinsburg. Sur Queen Street, m'expliqua-t-il. On y ira juste après le boulot.

Je posai ma tasse de café sur le bureau, histoire de ne pas la laisser tomber. Mes mains commençaient à trembler.

— OK. Je ne sais pas pourquoi tu crois qu'on a rendez-vous, parce que je ne me souviens absolument pas que tu m'aies demandé quoi que ce soit, mais tu...

— Je viens de l'apprendre ce matin, répondit-il. (Perplexe, je fronçai les sourcils.) Deux sponsors potentiels iront visiter les locaux de Philadelphie aujourd'hui et demain. Ils aimeraient visiter les nôtres mercredi avant de retourner chez eux. On les emmènera donc dîner.

Oh.

Oh.

Il n'était pas du tout en train de m'inviter à sortir. Comment avais-je seulement pu y croire ? Il était fiancé et il ne m'avait jamais vue de cette façon. J'avais juste eu un moment d'égarement.

Me sentant idiote, je recoiffai mes cheveux derrière mon oreille et marmonnai :

— Bon, je suppose que je vais annuler mon rendez-vous, alors.

— Tu me remercieras. (Quand je le regardai, il me fit un clin d'œil.) Crois-moi.

— OK. Cette conversation devient du grand n'importe quoi, lui dis-je.

— Comme toutes les meilleures conversations.

Il tendit le bras derrière lui pour attraper sa tasse.

Je ne fis aucun commentaire et me reconcentrai.

— La raison pour laquelle je suis ici, c'est parce que je voulais te voir...

— Il était grand temps que tu l'admettes, répondit-il d'une voix suave. (Ses yeux sombres comme deux puits sans fond s'illuminèrent d'un éclat qui fit s'emballer mon cœur.) Je t'ai déjà dit à quel point j'aime te voir les cheveux détachés ?

— Non, murmurai-je.

— Eh bien, c'est le cas. Tu as des cheveux magnifiques. (Sa mâchoire se crispa.) Je n'avais jamais fait attention. Avant, tu les portais toujours attachés, non ?

— Hmm.

— Oui, c'est ça. Toujours attachés. (De sa main libre, il saisit une mèche de mes cheveux et la fit glisser entre ses doigts. Quand il reprit la parole, sa voix était plus rauque.) Tu as toujours été jolie. Je te l'ai dit, mais tu es devenue une très belle femme.

J'aurais voulu en rire et lui demander ce qu'il avait bu ce matin, mais mon cœur battait bien trop fort pour ça. Je ne savais pas comment réagir à son discours et à ses attentions. Brock m'avait déjà dit que j'étais belle, mais sans vraiment le penser, un simple compliment que l'on dispense au moment opportun. Cette fois, c'était différent.

Lorsque je relevai la tête et croisai son regard, je fus incapable de me détourner. À présent, Brock était un homme, un vrai, et c'était la première fois qu'il me regardait de cette façon, comme s'il était... comme s'il me désirait. Je ne comprenais pas pourquoi il me dévisageait ainsi. Cela n'avait aucun sens. Pas dans le monde dans lequel nous vivions, en tout cas.

Brock laissa retomber ma mèche de cheveux et me caressa la joue. Son contact me picota légèrement la peau, comme une faible décharge électrique. Son regard glissa du mien, s'attardant sur ma bouche, avant de descendre plus bas. Une douce chaleur m'envahit. Sous mon pull, je sentis mes seins durcir.

Lentement, comme une torture, il remonta les yeux vers les miens. Une ombre passa sur son beau visage. Il déglutit bruyamment avant de baisser le menton.

— Jillian, je...

— Je vous dérange ?

Une voix féminine que je ne connaissais pas me fit sursauter. Une expression de surprise transforma le visage de Brock. Puis il sembla se refermer sur lui-même. Lorsque je jetai un coup d'œil derrière moi pour voir de qui il s'agissait, je faillis tomber de ma chaise. Les yeux écarquillés, je me retournai vivement.

C'était sa fiancée.

Kristen Morgan.

Seigneur.

Le visage en feu, je voulus lui expliquer que ce n'était pas ce qu'elle croyait, mais je n'en eus pas l'occasion car Brock se leva et lui parla d'une voix aussi sèche que le désert du Sahara.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, Kristen ?

Oh. Waouh. Je crois que je ne l'avais jamais entendu parler à quelqu'un avec autant de froideur.

— C'est vraiment une surprise ? rétorqua-t-elle d'un ton tout aussi sévère.

Il était grand temps que je sorte de ce bureau.

— On se voit tout à l'heure, dis-je à Brock qui me regarda de nouveau.

Son visage était complètement fermé et son expression indéchiffrable.

Récupérant mon café, je me retournai. C'était la première fois que je revoyais Kristen depuis des années.

Face à face, on hoqueta toutes les deux de surprise.

Pour une raison radicalement différente.

Les années avaient joué en faveur de Kristen. Elle était encore plus belle que dans mes souvenirs. Grande et élancée, elle avait les cheveux blonds, coupés en carré plongeant. Son visage était parfait : pommettes hautes, petit nez en trompette, teint doré. Elle portait un jean blanc moulant dans lequel je n'aurais même pas réussi à entrer une cuisse, avec des ballerines et un pull à col roulé très serré.

Cela lui allait comme un gant.

Évidemment.

— Ça me fait plaisir de te voir, Kristen, marmonnai-je en la dépassant.

Elle ne répondit pas. Elle se contenta de me dévisager, les yeux grands ouverts.

Évitant de penser aux raisons de sa surprise, je sortis du bureau. Cela n'avait pas la moindre importance. Je refusais de me prendre la tête pour ça.

Lorsque je refermai la porte de mon propre bureau derrière moi, j'allai m'asseoir derrière mon ordinateur et posai ma tasse à côté.

— Bon, dis-je à voix haute en me prenant la tête entre les mains. Rien ne s'est passé comme prévu.

*
* *

Croiser Kristen ici m'avait rappelé la première fois où je l'avais vue. Je n'avais absolument pas envie d'y penser, mais sa présence ramenait à la surface les souvenirs de cette nuit, les diffusant dans mon esprit en boucle comme une chaîne info basée sur mon humiliation. Ce soir-là, Brock avait... Il l'avait choisie, elle.

— *Il va coucher avec quelqu'un ce soir, me murmura une voix chantante à l'oreille. Sûrement plus d'une fois, et peut-être même avec plusieurs de ces filles en chaleur.*

Je me tendis. Le rouge me monta aux joues avant de se répandre sur mon visage et ma gorge.

— *Non, ce n'est pas vrai.*

— *Bien sûr que si, murmura la voix dans ma tête.*

Non. Je refusais d'écouter cette voix stupide. Ce week-end était différent. Ce soir, la chambre de Brock n'allait pas se transformer en hall de gare. On allait dîner ensemble... un peu plus tard que prévu, c'est tout.

Carrant les épaules, j'observai Katie. Ses lèvres peintes en rose bonbon pointaient vers le bas. Elle avait les yeux rivés sur le bar. Je n'avais pas la moindre envie de baisser les yeux, en dessous de son cou, mais on aurait dit qu'une force invisible m'y obligeait. Elle était presque nue. Tout ce qu'elle portait, c'était un soutien-gorge et un short plus petit que ma culotte. Elle était en pause. Et elle était en avance, étant donné qu'il n'était qu'un peu plus de 20 heures.

— *On ne va pas tarder, insistai-je en jouant avec mon bracelet. Il ne les a pas vus depuis longtemps, c'est tout.*

— *C'est ça. Ma fille. Ma jolie. Mon trésor, me dit-elle d'une voix infantilissante en se penchant en avant. (J'avais peur que ses seins se*

déversent de son soutien-gorge sur le bar, devant nous.) Ouvre les yeux et regarde. Regarde vraiment.

Une partie de moi ne voulait pas le faire, mais je lui obéis. Je ne pus m'en empêcher. En premier, je vis Brock. Je le voyais toujours en premier.

C'était le plus bel homme que j'avais jamais vu, et ce n'était pas peu dire, étant donné que Jax, le copropriétaire du Mona's, se trouvait derrière le bar et qu'il était carrément canon. Il y avait également avec lui deux des flics les plus craquants de l'État : Reece et Colton Anders.

Mais aucun d'entre eux ne pouvait gagner face au côté sauvage de Brock.

La hanche contre le bar, il riait à gorge déployée à ce que venait de lui dire Colton. Il portait un jean bleu délavé, avec une chemise noire moulante qui mettait en valeur ses avant-bras musclés et ses pectoraux. Ses cheveux bruns venaient d'être coupés : court sur les côtés et plus long sur le dessus, coiffés en pics.

Mon regard se posa sur sa gauche, où s'attardaient un groupe d'étudiantes habillées pour aller en boîte. J'aurais voulu croire qu'elles ne discutaient pas avec lui, mais ça aurait été me mentir à moi-même. Si Reece et Colton ne leur prêtaient pas la moindre attention, ce n'était pas le cas de Brock.

Je reconnus l'une d'entre elles. Elle s'appelait Kristen. Kristen Morgan. Je ne l'avais plus vue depuis très longtemps, mais on était allées au lycée ensemble. Elle avait mon âge et elle était magnifique : cheveux blonds éclatants, yeux bleu clair, et un corps aussi beau que son visage.

Son top dévoilait son ventre. Un piercing brillant pendait à son nombril. J'aurais voulu l'attraper par les cheveux et la mettre dehors. Elle touchait Brock. Elle le touchait comme si elle était intime avec lui, ou qu'elle voulait le devenir. Quand elle posa la main sur son bras, il se tourna vers elle avec un sourire en coin. Kristen s'approcha de lui, pressant sa poitrine contre son bras musclé. Brock lui souriait. Je connaissais ce sourire pour l'avoir vu des dizaines de fois, sans jamais qu'il ne me soit adressé.

Le souffle court, je sentis mon cœur se serrer. La main de Kristen avait bougé. Elle était maintenant sur son ventre. Sur son ventre !

— Tu vois ce que je veux dire ? me demanda Katie.

Fermant les yeux un instant, je ravalai la boule qui était en train de se former dans ma gorge.

— On va bientôt y aller.

— Oh, Jilly, murmura-t-elle.

Le ton qu'elle avait employé me gêna. Je savais très bien ce qu'elle se disait. Que j'étais naïve. Le cœur battant la chamade, je me tournai de nouveau vers le bar. Brock avait reporté son attention sur Reece et Colton, mais... Il avait passé un bras autour de la taille fine de Kristen.

Mon cœur se serra de plus belle.

— Il faut que j'aille travailler, me dit Katie tandis que je parvenais à arracher mon regard de Brock. Je peux te raccompagner à ta voiture, si tu veux.

De la bile remonta le long de ma gorge.

— Ce... n'est pas la peine, répondis-je d'une voix rauque. On ne va pas tarder à y aller.

Toutefois, nous n'étions jamais partis dîner tous les deux.

Ce soir-là, je n'étais pas censée me trouver au *Mona's*. Brock non plus. S'il avait tenu sa promesse, bien des choses auraient été différentes. Il n'aurait peut-être pas rencontré Kristen et notre amitié aurait continué sur la même voie pendant des années. Et que se serait-il passé si j'avais accepté la proposition de Katie ?

Dans ce cas-là également, je n'aurais pas été au *Mona's* et ce qui s'était produit ensuite serait arrivé à quelqu'un d'autre, ou pas du tout. Je ne le saurais jamais, parce que je ne pouvais pas retourner en arrière.

Je ne pourrais jamais effacer cette nuit-là.

*
* *

Ce n'est que le mardi après-midi que je réussis à parler à Brock d'ouvrir la Lima Academy à d'autres disciplines. Le lundi, il avait disparu

avec Kristen et n'était revenu que plusieurs heures plus tard, pour claquer la porte de son bureau derrière lui.

J'avais jugé plus sage de le laisser tranquille.

Lundi soir, j'avais passé deux coups de fil. Le premier à Grady pour lui dire que je ne pourrais pas dîner avec lui le mercredi à cause du boulot. Il m'avait semblé déçu, mais m'avait proposé de sortir ensemble le week-end suivant. Nous avons donc vaguement prévu notre rendez-vous.

Je me sentais coupable d'avoir annulé, mais en vérité... l'idée de le revoir ne m'enthousiasmait pas. Cela viendrait peut-être le moment venu. Aussi avais-je décidé de lui sortir le grand jeu : nouvelle robe, coiffure recherchée, épilation...

Le deuxième appel avait été à ma mère. Nous avons discuté un moment, à propos de mon intégration au travail et de mon rendez-vous avec Grady. On avait parlé pendant près d'une heure. Ce n'est que lorsque j'étais sur le point de raccrocher qu'elle aborda le sujet de Brock.

— Comment ça se passe avec lui ? me demanda-t-elle d'une voix prudente.

J'étais en train de jouer avec Rhage. J'agitais une souris en plume devant lui.

— Plutôt bien.

— Je t'ai connue plus convaincante, ma chérie.

— Tout va bien, je te le jure. On s'entend bien, lui dis-je. On est de nouveau amis... je crois.

— Oh, ma puce, je suis tellement contente de l'entendre ! Ton père ne m'avait pas dit qu'il prenait la place du manager. Il savait que je t'aurais mise en garde, m'expliqua-t-elle. Il voudrait que vous...

Je me figeai.

— Quoi ?

Elle ne me répondit pas tout de suite.

— Que vos relations s'améliorent. Il est convaincu qu'avec vos talents combinés, vous pouvez hisser l'antenne de Martinsburg au même niveau que la maison mère de Philadelphie.

Cela me faisait plaisir de savoir que mon père avait foi en moi, mais je savais également que ce n'était pas la seule raison pour laquelle ils prenaient tous les deux des nouvelles de ma relation avec Brock. Je n'étais pas stupide.

Je n'avais jamais avoué mes sentiments pour Brock. Ni à mes parents ni à Abby ou Katie. Cela aurait rendu la chose trop réelle, irrévocable. Toutefois, tandis que je regardais la télé sans son, je me rendis compte que j'étais fatiguée de ne pas dire la vérité.

— Maman, je suis tombée amoureuse de Brock à l'instant où il est entré dans notre maison.

Même si je n'avais plus une très bonne ouïe, j'étais à peu près sûre qu'elle avait hoqueté de surprise.

— Jilly...

— Je sais que tu l'as toujours su. Tout le monde était au courant. Mais on... Tout va bien, maintenant. C'est... (Je jurai et écartai ma main. Ce satané chat avait planté ses griffes dans mes doigts parce que j'avais arrêté de bouger son jouet. Rhage m'assassina du regard.) Je veux juste que tu saches que tu n'as pas à t'inquiéter pour moi... ni pour lui.

— Ma chérie, je ne m'inquiète jamais pour vous deux.

Je haussai les sourcils, tout en secouant ma main endolorie.

— C'est vrai ?

— Pas comme tu l'imagines, me répondit-elle d'un air mystérieux. Écoute, tes oncles viennent d'arriver. Je vais devoir les nourrir. Quand est-ce que tu viens nous voir ?

— Pour Thanksgiving, répondis-je.

— C'est trop loin, se plaignit-elle.

Un léger sourire étira mes lèvres.

— Maman, c'est dans un peu plus d'un mois.

— C'est quand même long, rétorqua-t-elle. Je t'aime.

— Moi aussi.

Quand j'avais raccroché, je m'étais sentie un peu plus légère. Parce que j'avais enfin admis quelque chose de simple mais lourd à porter.

À présent, on était mardi après-midi et j'étais de nouveau en chemin vers le bureau de Brock, en espérant que cette conversation n'allait pas encore prendre une tournure inattendue. Après avoir frappé à sa porte, j'attendis.

— Entrez.

Je pris une grande inspiration, puis m'exécutai. Brock était en train de regarder la télé. Mon premier réflexe fut de froncer les sourcils, mais je me rendis vite compte qu'il s'agissait d'une vidéo d'une nouvelle recrue.

— Tu as quelques minutes ?

— Tu as encore les cheveux détachés, aujourd'hui, murmura-t-il. J'approuve.

Je grimaçai et refermai la porte derrière moi.

— Merci, mais je n'ai pas besoin de ton approbation.

Il sourit, avant d'attraper la télécommande pour mettre la vidéo en pause.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Je m'assis, les mains croisées sur mes genoux.

— Je voudrais te parler d'une collaboration potentielle. Ce n'est pas une activité à laquelle la Lima Academy prend part d'habitude, mais je crois que ça vaut la peine d'y réfléchir.

Il me dévisagea.

— Continue.

Je m'efforçais de ne pas penser à la sensation que me procurait son regard scrutateur. J'avais l'impression qu'il n'y avait aucun espace entre nous.

— Aujourd'hui, la clientèle de la Lima Academy est majoritairement masculine. Bien sûr, il y a quelques exceptions dans la salle de gym et les quelques femmes qui s'entraînent au free fight. Nous pourrions essayer d'attirer un public féminin dans nos cours habituels, et j'y travaille, mais je pense que nous devrions faire davantage. Tu te souviens d'Avery ?

— La femme de Cam ?

Je hochai la tête.

— Et tu as rencontré Jase Winstead ? Sa femme s'appelle Teresa. Ils vont avoir un enfant. Un petit garçon.

À son expression, il était clair qu'il ne comprenait pas ce que cela avait à voir avec l'avenir de l'académie.

— Teresa et Avery étaient... sont danseuses. Danseuses professionnelles. Teresa faisait partie de l'une des troupes les plus connues des États-Unis avant de se blesser au genou. C'est à cause de cette blessure qu'elle n'a pas pu poursuivre sa carrière. Cela fait longtemps qu'elles réfléchissent toutes les deux à donner des cours de danse, parce qu'il n'y a pas beaucoup d'écoles dans le coin. À terme, elles aimeraient créer leur propre studio, mais ce n'est pas encore d'actualité.

Brock me regardait, deux doigts posés contre ses lèvres, et la paume de sa main contre son menton.

— OK.

— Elles cherchent un espace pour donner leurs leçons, et, comme tu le sais, les salles ne sont pas nombreuses à Martinsburg. De plus, ni l'une ni l'autre n'a assez d'économies pour aménager un studio de danse digne de ce nom, poursuivis-je. Nous avons beaucoup d'espace inutilisé. Je me disais donc que nous pourrions facilement le convertir en studio de danse.

Brock m'examina un instant.

— Tu es en train de suggérer que nous louions notre espace disponible pour des cours de danse ?

Je lui adressai un regard noir.

— Pas la peine de le dire comme ça. Certains danseurs sont bien plus athlétiques que nos combattants. Surtout pour tout ce qui est souplesse et gym. D'ailleurs, il serait intéressant de s'ouvrir également à la gymnastique. (Je me penchai en avant, les mains sur les accoudoirs.) Ces cours ne seraient pas seulement réservés aux filles. Des tas de mecs aiment danser. Ils pourraient y avoir différents niveaux et styles. Sans compter qu'on pourrait attirer les familles avec des tarifs de groupes, lui dis-je.

Brock sembla réfléchir un moment.

— Et des abonnements dans lesquels on inclurait nos cours de combat pour débutants. Par contre, si le but de tes amies est d'ouvrir leur propre studio, le jour où elles nous quitteront, elles partiront avec nos clients. Qu'a-t-on à y gagner sur le long terme ? Parce que c'est nous qui allons payer les travaux pour convertir l'espace.

Je m'étais préparée à cette question.

— Si elles décident de nous quitter, et c'est un grand « si » pour le moment, on n'aura qu'à engager d'autres professeurs, répondis-je. Mais nous pourrions également tout faire pour les pousser à rester à l'académie. C'est-à-dire leur laisser le contrôle des opérations, tout en les sponsorisant, mais pour l'instant, ce n'est pas un problème. Qu'elles nous rejoignent ou pas, c'est un projet qui nous apporterait beaucoup de succès, quelque chose d'inédit pour nous.

— Hmm... (Il tapota ses lèvres.) C'est... différent. Je doute qu'Andrew ait réfléchi à cette possibilité lorsqu'il a fondé son entreprise, mais il a toujours su se montrer innovant. (Il marqua une pause.) Toi aussi.

Réprimant un sourire, je hochai la tête.

Brock sembla peser le pour et le contre avant de déclarer :

— Je ne suis pas convaincu à cent pour cent, mais ça vaut la peine d'y réfléchir. J'aimerais savoir qui seraient nos concurrents, quels sont leurs tarifs et quels profits nous pourrions espérer en tirer si nous payions pour les travaux.

Il me fallut beaucoup d'efforts pour ne pas laisser exploser mon enthousiasme.

— Je m'en occupe.

— Convenons d'un rendez-vous pour les rencontrer. Elles pourront ainsi visiter l'espace disponible et nous discuterons de leur projet, dit-il en baissant la main. Demande-leur d'amener leurs maris.

Je haussai un sourcil.

— Pourquoi ?

— Parce que je sais que vous allez me perdre dans la conversation à un moment donné et je pourrai m'échapper sous prétexte de leur faire

visiter les locaux. (Il sourit tandis que je levais les yeux au ciel.) Hé ! Au moins, je suis honnête. Et puis, comme ça, on pourra aller manger un bout après. Une sortie entre couples.

À présent, je haussais tellement les sourcils qu'ils avaient presque atteint mes cheveux.

Brock ricana et se rassit dans son fauteuil.

— Si tu voyais ton expression ! Tu es trop mignonne.

— Mignonne ?

— Très, murmura-t-il.

Je secouai légèrement la tête. Je ne pouvais pas me permettre de m'appesantir sur ce commentaire.

— Je ne crois pas que ce serait judicieux de faire une « sortie entre couples ».

— Pourquoi ça ?

— Eh bien, je crois que ce qui s'est passé hier est une bonne raison, me surpris-je à répondre.

Il pencha la tête sur le côté, les yeux plissés.

— Qu'est-ce qui s'est passé, hier ?

— Tu sais bien. Kristen.

— Je ne vois pas ce que ça a à voir avec nous deux ou un repas entre amis.

L'espace d'un instant, je me contentai de le dévisager. Les gens en couple avaient le droit de dîner avec d'autres personnes, bien sûr, mais moi, je n'étais pas une simple collègue de travail. Brock le savait très bien.

Jusqu'où allais-je devoir lui expliquer la situation ?

— Kristen n'avait pas l'air d'être très contente, hier.

— C'est son humeur habituelle, rétorqua-t-il d'un ton amer.

OK...

— En tant que fiancé, c'est ton boulot de faire en sorte de lui remonter le moral, non ?

— Hein ? (Brock éclata de rire, avant de secouer la tête, comme s'il n'arrivait pas à croire ce qu'il entendait.) Fiancé ? (Tout à coup, son

expression amusée disparut.) Oh. Je vois.

— Tu vois quoi ?

Ses yeux s'assombrirent.

— Kristen et moi, on n'est plus fiancés. Je l'ai quittée il y a environ un an.

— Quoi ? m'écriai-je. (En voyant l'expression étonnée de Brock, je grimaçai. Mince.) Pardon. C'était un peu fort. Je suis... surprise, c'est tout.

— Je vois ça.

Un sourire étira lentement ses lèvres.

Il n'était plus fiancé ? Mes pensées tourbillonnaient à une vitesse incontrôlable.

— Pourquoi ? demandai-je soudain. (Je rougis.) Je suis désolée. Ce ne sont pas mes affaires.

— Je croyais que tu étais au courant. Ça m'étonne que tes parents ne t'aient rien dit, répondit-il en s'adossant contre son fauteuil.

— Visiblement, ce n'est pas le cas.

Ma mère ne m'en avait même pas parlé la veille. Pourquoi ne m'avait-elle rien dit ? Tout à coup, je compris. Elle avait peur que je ne retombe amoureuse de lui. Bon sang. Ils pensaient vraiment que j'étais aussi... prévisible ? Ou pathétique ? Remplacer par l'adjectif adéquat.

— Que s'est-il passé ?

— On s'est éloignés.

— C'est... c'est tout ?

Je clignai les yeux. Je n'arrivais pas à croire ce que j'entendais. Durant les six dernières années, Brock avait été loin de moi, hors de portée. J'avais accepté depuis longtemps qu'il allait épouser la belle et lumineuse Kristen. Ils auraient eu une ribambelle d'enfants, suffisamment pour remplir un minivan, qui auraient grandi au sein de l'académie. Mes

parents les auraient pris sous leurs ailes parce qu'ils considéraient Brock comme leur fils et ses enfants auraient un peu été leurs petits-enfants. Cela ne m'aurait pas dérangée. Parce que je n'avais pas mon mot à dire.

Choquée, je demeurai assise là, bien droite.

— Vous êtes restés ensemble...

— Pratiquement six ans. Je sais, termina-t-il en pianotant sur l'accoudoir de son fauteuil. On n'était pas faits l'un pour l'autre.

Il n'entra pas dans les détails.

Comme il ne voulait visiblement pas en parler, je laissai tomber le sujet.

— Je suis désolée de l'apprendre.

Il m'examina un instant.

— Tu n'as pas à être désolée, Jillian.

Mon souffle se bloqua dans ma gorge. Tout à coup, son bureau me parut bien trop petit. Je me levai.

— Merci de m'avoir écoutée au sujet de cette potentielle collaboration. Je les appellerai pour connaître leurs disponibilités.

Brock attendit que j'atteigne la porte pour dire :

— N'oublie pas de leur dire d'amener leurs maris avec elles et de les tenir au courant pour le dîner.

Lentement, je me tournai vers lui.

Il me sourit tout en attrapant la télécommande.

— Une sortie entre couples, Jillian.

*
* *

— Je suis juste une fille, debout devant son four, qui lui demande de se bouger le cul et de cuire sa pizza.

Je soupirai. J'étais à deux doigts de poser le front contre la porte du four. Il restait encore vingt minutes de cuisson. Une éternité. M'éloignant du four, je regardai Rhage manger goulûment. Sa queue balayait le sol

comme s'il était en colère. Je jetai un coup d'œil à mon téléphone et me mordis les lèvres. Je brûlais d'appeler Abby pour lui parler de Brock.

Brock n'était plus fiancé.

Tout le monde était-il au courant, à la maison ?

Même si ma mère pensait que la nouvelle allait me briser le cœur pour la cinq centième fois... comment mon père et elle avaient-ils pu garder cette info secrète ?

Le cœur martelant ma poitrine, je croisai les bras et m'adossai au plan de travail. Brock avait toujours été un charmeur. Il aimait plaire. C'était le genre de mec qu'il ne fallait pas prendre au sérieux lorsqu'il te montrait de l'intérêt. J'avais été assez bête pour me laisser avoir par le passé et je ne comptais pas refaire la même erreur. Avec lui, les frontières entre l'amitié et... autre chose se mélangeaient facilement. Savoir qu'il était fiancé m'avait permis de garder la tête sur les épaules et mon cœur en sécurité.

Pas que je comptais lui donner mon cœur.

Le fait qu'il soit célibataire ne changeait rien.

Rien du tout.

Mon Dieu. Brock était célibataire.

Le mur de barbelés avait disparu. Le fossé entre nous aussi. J'aurais voulu prétendre qu'ils étaient toujours là, mais le mensonge était trop gros, même pour moi. L'effort que cela m'aurait demandé était trop important. Brock n'était plus fiancé. Ce qui ne voulait pas dire qu'il ne voyait plus Kristen. Après tout, il était retourné à Philadelphie ce week-end et elle était passée au bureau lundi. Il n'avait pas paru enthousiaste à l'idée de la voir, mais je n'avais posé aucune question, alors...

— Oh, mon Dieu, marmonnai-je.

Décroisant les bras, je me frottai le visage. Heureusement que je m'étais démaquillée, sinon j'aurais ressemblé au type qui fond à la fin d'*Indiana Jones*.

J'aurais pu appeler Abby, mais elle était sans doute en train de dîner, et si je lui parlais de Brock, elle allait croire...

La sonnerie de mon téléphone retentit. Je sursautai, puis allai le chercher sur le comptoir. Comme je ne connaissais pas le numéro, j'hésitai à répondre.

— Allô ?

— Salut, c'est Brock.

Mes yeux s'arrondirent et mon cœur fit un triple salto dans ma poitrine. L'entendre à l'autre bout du fil alors que j'étais en train de penser à lui me donna envie de fouiller mon appart à la recherche de caméras et de micros.

— Salut, répondis-je en faisant traîner la deuxième syllabe.

Un rire rauque résonna dans le combiné.

— J'ai pensé à quelque chose. Étant donné qu'on mange ensemble demain soir, autant que je vienne te chercher le matin.

— Hein ?

Sa logique m'échappait.

— Ça ne sert à rien de prendre des voitures séparées pour aller au boulot, puis au resto. Trouver une place de parking en ville, c'est l'enfer. Non, je passe te prendre.

Mon cerveau tentait tant bien que mal de suivre son raisonnement.

— Mais... pour venir me chercher, tu dois passer devant l'académie. Ça te fait faire un énorme détour.

— Pas si énorme que ça. Ce n'est pas très loin et puis j'aime conduire, argua-t-il. Je serai là à 8 h 30. Sois prête.

— Mais...

— À demain matin, Jillian.

Quand il raccrocha, je contemplai mon téléphone comme une idiote. J'aurais pu le rappeler, mais une fois que Brock avait décidé quelque chose, il était impossible de le faire changer d'avis.

— Pourquoi ? demandai-je à voix haute.

Rhage miaula, comme pour me répondre. Il était assis devant son écuelle vide et me regardait intensément.

— Tu n'auras rien d'autre, lui dis-je.

Après avoir vérifié la cuisson de la pizza, j'enregistrai le numéro de Brock dans mon téléphone. Debout dans ma cuisine, je ne savais pas quoi faire. Devais-je le rappeler pour refuser sa proposition ? Est-ce que je ne faisais pas tout un plat pour pas grand-chose ? Et si je partais avant qu'il arrive ici et faisais semblant d'avoir oublié ? Non. Cela aurait été mesquin de ma part. Le mieux, c'était sans doute d'arrêter de stresser et de me laisser porter, parce que stresser m'amenait à trouver des significations cachées aux moindres faits et gestes.

Et c'était la dernière chose dont j'avais besoin.

J'étais très douée pour prendre une phrase simple et m'imaginer qu'elle recelait un paragraphe entier de non-dits.

C'était dangereux.

— La pizza ne va pas suffire, décidai-je en me retournant.

Après avoir ouvert le congélateur, j'en sortis un pot de glace Ben & Jerry's. Pas besoin d'un bol. Seulement d'une cuillère. C'était un cas de force majeure.

*
* *

Plusieurs heures plus tard, je me redressai d'un bond dans mon lit en haletant. Réveillé en sursaut, Rhage se carapata hors de la chambre.

Plusieurs minutes s'écoulèrent tandis que, dans l'obscurité de la pièce, je tentais de me rappeler ce qui m'avait tirée de mon sommeil et pourquoi j'avais l'impression d'avoir gravi des escaliers en courant.

Puis, lentement, des images me revinrent en mémoire. Des bribes de cette nuit-là... Un cauchemar. Les émotions qu'il avait éveillées en moi continuaient de flotter dans l'air comme l'odeur amère d'un coup de feu. Le sentiment d'impuissance que j'avais ressenti en relevant la tête vers ce petit homme maigre et sale, sans réussir à croire ce qui était en train de se passer. La terreur mordante, dévorante qui m'avait empêchée de comprendre que chacune de mes respirations affolées me rapprochait de la dernière.

La main tremblante, je fis courir mes doigts sur le creux de ma joue gauche. La détonation assourdissante résonna dans mon esprit et je fermai les yeux le plus fort possible. La douleur avait été tellement rapide et violente. Je n'avais... plus rien ressenti d'autre.

Je fis glisser ma langue contre l'intérieur de ma joue, puis posai les doigts de l'autre côté de mon visage. Parfois, quand j'appuyais un peu plus fort, j'avais l'impression de sentir l'implant, mais c'était sans doute mon imagination.

Baissant la main, je rouvris les yeux. Quand ma vision s'habitua à l'obscurité, des formes apparurent devant moi. Chez mes parents, des étagères dissimulaient tout un pan de mur. Ma collection. Une source merveilleuse de souvenirs et de nouveaux mondes.

Ici, je n'avais qu'une seule bibliothèque.

La plupart des livres que je lisais étaient sur mon Kindle. À l'époque, je possédais également une liseuse (les toutes premières générations), mais j'achetais quand même les formats papier. J'aimais m'en entourer, pouvoir tendre la main et les toucher.

Je ne savais pas pourquoi je n'avais pas continué, pourquoi je n'avais pas transformé ma chambre en bibliothèque.

Remontant mes genoux sous les couvertures, je passai mes bras autour de mes jambes. Assise ainsi dans le noir, avec pour seule compagnie le bruit d'un ventilateur, une question me démangeait.

À quoi ressemblerait ma vie si je n'étais pas allée au *Mona's* cette nuit-là ?

Cette question me suivait depuis des années, parce que... je ne pouvais pas y répondre. À l'époque, j'avais envie de travailler à l'académie, de terminer la fac... mais c'était superficiel. Je ne me rappelais pas qui j'étais, en profondeur, avant l'incident et j'ignorais qui j'étais devenue par la suite.

Je venais d'avoir vingt ans quand ma vie avait basculé. Mon existence avait été mise en pause avant même que j'aie eu le temps de découvrir ce que je voulais et qui j'étais, lorsque je n'étais pas la fille d'Andrew Lima ou

l'ombre de Brock « la Bête » Mitchell. Petit à petit, j'avais rappuyé sur le bouton « play » de la télécommande de ma vie, mais...

Il fallait que je dorme.

Demain était une grosse journée. Une journée importante. J'allais rencontrer des investisseurs potentiels et je ne représentais pas seulement la Lima Academy. Je représentais également mon père. Le pire qu'il pouvait m'arriver, c'était d'avoir l'air à moitié endormi et de ne pas entendre ce que mes interlocuteurs disaient.

Mais il y avait trop de bruit. Dans ma tête.

Je pressai la main contre mon oreille gauche. Le ronronnement du ventilateur disparut petit à petit, jusqu'à ce que je n'entende plus rien. Le silence. Fermant de nouveau les paupières, je retins ma respiration. Dans ce calme retrouvé, je m'avouai quelque chose : j'avais gâché des années de ma vie, alors qu'on m'avait octroyé une seconde chance. Ce n'était pas facile à admettre, mais ces deux dernières semaines m'avaient ouvert les yeux. Jusqu'à présent, je m'étais contentée d'exister.

Aujourd'hui, je recommençais à vivre. Pour de bon. J'en avais la conviction. Des larmes me brûlèrent les yeux. J'allais redoubler d'efforts. J'allais... acheter d'autres bibliothèques. Puis, à Thanksgiving, j'irais récupérer mes livres préférés chez mes parents.

Je devais aller de l'avant.

C'était une nécessité.

Après cette épiphanie, mes pensées se calmèrent. Pendant quelques secondes, il n'y eut aucun bruit en moi ni à l'extérieur de moi. Rien.

Puis mes poumons me brûlèrent et ce n'est qu'à ce moment-là que je repris ma respiration. Ma main glissa de mon oreille à ma cicatrice. Je secouai la tête. Les joues mouillées, les lèvres pincées, je restai immobile un long moment.

Repoussant les couvertures, je me frayai un chemin jusqu'au salon plongé dans le noir.

— Rhage ? murmurai-je.

J'allumai la lampe au-dessus de l'îlot de la cuisine. Une douce lumière s'insinua dans le salon. Rhage était assis sur la table basse, au bout du canapé.

— Pardon, lui dis-je. (Ses oreilles tressautèrent.) Je ne voulais pas te faire peur.

Je m'agenouillai et lui ouvris les bras. Rhage ne bougea pas tout de suite, puis il se leva et s'élança vers moi. Je le soulevai et le serrai contre ma poitrine, avant de retourner dans mon lit. Quand je m'allongeai, je le posai à côté de moi. Il dut sentir que j'avais besoin d'un câlin car il ne chercha pas à s'enfuir ni à me mordre. Il se roula en boule contre mon ventre et s'endormit presque aussitôt.

Hantée par les souvenirs d'une nuit lointaine qui me paraissait avoir eu lieu la veille, je mis un long moment à fermer les yeux.

Les yeux rivés sur le ciel qui commençait à s'assombrir de l'autre côté de la vitre, je serrais et desserrais les poings sur mes genoux. Brock démarra et quitta le parking de l'académie.

La journée avait été... étrange. J'oscillais entre l'envie d'engloutir un sachet de Cheetos d'une traite et celle de repeindre et redécorer entièrement mon appartement. Sur le coup, les Cheetos auraient été délicieux, mais ils m'auraient rendue malade. Et étant donné que je n'étais pas propriétaire, peindre mes murs était hors de question. De toute façon, j'étais nulle en décoration intérieure. Mais voilà, c'était mon humeur du jour.

La seule chose que j'avais réussi à faire, c'était fixer un rendez-vous avec Teresa et Avery pour qu'elles puissent venir visiter l'académie. Avery débordait d'enthousiasme à l'idée d'atteindre enfin son rêve et celui de Teresa. Elle était également impatiente de dire à Cam qu'il allait dîner avec son idole.

Organiser une rencontre avec une personne qui avait des enfants ou qui s'apprêtait à en avoir un était plus compliqué que je ne le croyais. Nous étions tombés d'accord sur le vendredi soir de la deuxième semaine de novembre.

Maintenant, on était en route pour dîner avec les sponsors, mais tout ce dont j'avais envie, c'était de dévorer ce sachet de Cheetos, roulée en boule sur mon canapé, devant de vieux épisodes de *Supernatural*.

Ce qui ne risquait pas d'arriver.

— Tout va bien ?

M'arrachant à ma contemplation, j'observai l'intérieur de sa voiture hors de prix. Je n'avais jamais fait attention aux voitures dans le parking et comme en général j'arrivais et repartais avant Brock, j'ignorais quel véhicule il conduisait.

Pour autant, je n'avais pas été surprise de voir un magnifique coupé Porsche noir m'attendre devant mon immeuble, le matin même. Face à cette voiture luxueuse, je ne pouvais m'empêcher de me demander encore une fois pourquoi Brock avait accepté ce poste. Il était clair que, contrairement à beaucoup d'athlètes, il avait su gérer l'argent qu'il avait gagné avec ses combats.

Tandis que je l'observais en coin, j'eus un pincement au cœur. Il avait les yeux sur la route. Il tourna à gauche, sur la Route 45.

Je n'avais jamais particulièrement aimé les barbes, mais la sienne lui allait bien. Trop bien, même. Je me demandais quelle sensation cela faisait quand il embrassait...

Stop.

Je n'avais vraiment pas besoin d'imaginer ça.

Très mauvaise idée.

— Oui, répondis-je en reportant mon attention devant moi. (Je lissai la jupe crayon que je portais.) J'ai beaucoup de choses en tête, c'est tout.

— Comme quoi ?

J'écarquillai les yeux. Il était hors de question que je lui dise la vérité.

— Je suis nerveuse.

— À quel propos ? demanda-t-il.

Quand je lui adressai un regard en biais, je me rendis compte qu'il avait jeté un coup d'œil dans ma direction avant de reporter son attention sur la route.

— Ce genre de dîner, ce n'est pas mon truc, admis-je.

— Au contraire, je pense que tu es douée pour ça.

Je reniflai, comme un petit cochon. Avec de grosses joues.

— Je ne sais pas ce que tu prends, mais c'est de la bonne.

— Tu ne te rends pas compte des qualités que tu possèdes, rétorqua-t-il. Tu as toujours vu ce genre de types entrer et sortir de l'Academy. Tu sais leur parler. Tu sais les amadouer.

Je tournai de nouveau la tête vers ma fenêtre, un sourire aux lèvres, bien malgré moi.

— Ce n'est plus pareil qu'à l'époque.

— Pourquoi ?

Jouant avec ma ceinture, je décidai d'être franche à ce sujet. Ce n'était pas facile. Dès que j'ouvris la bouche, je sentis mes joues s'empourprer.

— Tu... tu te rappelles que je n'entends pas de mon oreille droite ? (Je continuai pour ne pas lui laisser la chance de me répondre.) Quand je suis au sein d'un groupe et qu'il y a beaucoup de bruit autour, j'ai parfois du mal à suivre la conversation. Les réunions, au bureau, ça va, ajoutai-je aussitôt. L'environnement est calme. Du coup, je comprends. Mais au restaurant, c'est plus difficile.

— Je sais, dit Brock au bout d'un moment. Je n'ai pas réfléchi, le vendredi où je t'ai croisée au restaurant. Je me suis placé à ta droite. Excuse-moi.

J'avais complètement oublié ce détail.

— Ce n'est pas grave. Les gens oublient. Ça arrive.

— J'aurais quand même dû y penser, reprit-il en tenant le volant à une main. C'est ce que j'ai fait ce soir. J'ai réservé une table du fond, pour avoir un peu plus d'intimité et moins de bruit. Je serai assis à ta droite. Comme ça, nos invités seront à ta gauche et en face de toi.

J'ouvris la bouche, mais je ne savais pas quoi dire. Une part de moi était soulagée de savoir qu'il avait pris mon handicap en considération. Une autre part était gênée qu'il ait eu à le faire. Mais surtout, j'étais en colère contre moi-même d'être gênée. Ma surdité faisait partie de mon quotidien à présent. Je ne devais pas en avoir honte.

Agacée, je resserrai ma prise sur la ceinture de sécurité.

— Je suis gênée et ça m'énerve, admis-je sans m'en rendre compte.

— Tu ne devrais pas l'être.

— Je sais. J'en ai conscience. Je suppose...

— Tu n'aimes pas l'attention que ça attire sur toi, dit-il. (Ce qui était surprenant, parce qu'il avait parfaitement compris le problème.) Tu n'as jamais apprécié d'être le centre de l'attention.

Un rire sec s'échappa de mes lèvres entrouvertes.

— Je préfère être celle qui observe.

En sentant sa main sur la mienne, je me tus et baissai les yeux. Il était en train de desserrer mes doigts de la ceinture. Prenant une légère inspiration, je relevai la tête vers lui.

Brock était toujours concentré sur la route.

— Si tu continues à triturer ta ceinture comme ça, tu vas finir par l'abîmer.

— Désolée, marmonnai-je, parce que je ne pouvais rien dire d'autre.

Il avait posé ma main sur ma cuisse, mais ne l'avait pas lâchée. Sa grande main recouvrait entièrement la mienne et le bout de ses doigts reposait contre le haut de ma jambe.

Le cœur martelant ma poitrine et mes côtes, je contemplai son profil plongé dans l'ombre. J'avais la bouche sèche, mais je ne fis rien pour retirer ma main de la sienne. En fait, mon corps tout entier était paralysé, à l'exception de ma bouche. Malheureusement.

— Kristen et toi, vous êtes toujours ensemble ?

À l'instant où je posai la question, j'eus envie de me frapper. Je ne voulais pas connaître la réponse.

— Je t'ai dit que nous n'étions plus fiancés, répondit Brock avec un sourire las.

C'était la vérité.

— Mais ça ne veut pas dire que vous ne vous voyez plus. Tu es retourné à Philadelphie ce week-end et...

— J'y suis retourné pour signer des papiers relatifs à la vente de la maison, expliqua-t-il. J'ai vu Kristen, c'est vrai. Elle avait encore des affaires à récupérer. Ça fait un an que ça traîne. Je lui ai dit que si elle ne venait pas les prendre ce week-end, j'allais tout donner à des associations.

— Oh.

J'écarquillai les yeux.

— Elle n'était pas super contente. (Son pouce glissa sur mon petit doigt, de haut en bas. C'était une caresse très légère, pourtant elle retenait toute mon attention.) Autant dire que le week-end a été long.

Je me rappelai à quel point il avait l'air fatigué, le lundi matin.

— Alors... pourquoi est-ce qu'elle est venue ici ?

— J'aimerais bien le savoir, moi aussi. Aucune de ses raisons ne tient la route.

Son pouce continuait son mouvement. Est-ce qu'il avait conscience de son geste ? J'étais à peu près sûre que ce n'était pas le genre de choses qu'un patron faisait à son employée ou son amie. C'était bien trop intime.

— Mais pour répondre à ta question : non, je ne suis plus avec Kristen. Plus du tout.

— Oh, murmurai-je.

La Porsche s'arrêta à un feu rouge. Quand il tourna la tête vers moi, ses yeux brillaient dans la pénombre qui régnait dans la voiture.

— Je ne vois personne, Jillian.

J'ouvris la bouche, mais aucun mot n'en sortit. Mon cœur était devenu fou. Lorsque je plongeai les yeux dans les siens, je me retrouvai prisonnière de son regard. L'espace de quelques secondes, le passé et le futur disparurent. Il n'y avait plus que l'instant présent, Brock et moi dans cette voiture, son pouce traçant des lignes sur ma main.

Puis le feu passa au vert.

Une voiture klaxonna derrière nous.

Un sourire presque puéril étira les lèvres de Brock et il appuya sur la pédale de l'accélérateur. Moi, je regardais nos mains. À quoi jouait-il ? Et pourquoi l'y autorisais-je ? Me mordant la lèvre inférieure, je me libérai.

Pendant une seconde, sa main se retrouva plaquée contre ma cuisse. Son poids me brûlait à travers le tissu fin de ma jupe. Une douce chaleur envahit mon ventre. Cela ne dura qu'un instant, pourtant, la réaction de mon corps avait été violente et rapide. Le désir coulait dans mes veines.

Lorsque Brock se rendit compte qu'il touchait ma cuisse, il retira ses doigts.

Avec un soupir de soulagement, je me tournai de nouveau vers la vitre. Derrière, les maisons de la rue principale de Martinsburg défilaient. Je fis de mon mieux pour retrouver le contrôle de mon corps.

— Jillian ?

— Hmm ?

— Tu sors avec quelqu'un ? me demanda-t-il.

Sa question me prit au dépourvu. J'allais répondre non, quand je me rendis compte que ce n'était pas tout à fait vrai.

— En quelque sorte.

Son sourire s'élargit davantage.

— Tu en es sûre ?

Je ne répondis pas.

Parce que je ne l'étais pas.

*
* *

Durant les trois heures que dura le dîner (le dîner le plus long de ma vie), il n'y eut que deux moments où je rencontrais des difficultés pour comprendre nos deux convives qui parlaient vite et avec un accent de l'Ouest.

Brock s'en était rendu compte aussitôt. Je ne savais pas si j'avais l'air complètement perdu ou s'il guettait simplement ma réaction. Dans tous les cas, il s'était contenté de me répéter ce qui avait été dit.

À cet instant, les deux hommes avaient saisi que j'avais un problème de surdité. Après des regards un peu insistants, comme j'avais l'habitude d'en recevoir, ils avaient repris la conversation comme si de rien n'était.

Ils ne pouvaient pas faire autrement.

Tous deux respectaient trop mon père pour me dévisager ouvertement. De toute façon, ils étaient tellement admiratifs devant Brock qu'ils remarquaient à peine ma présence.

Alors, je commandai un verre de vin.

Puis un deuxième.

Tyler James, le plus âgé, avait hâte de visiter nos locaux de Martinsburg.

— Nous avons du temps libre demain. Notre vol n'est que dans l'après-midi.

Brock, qui était resté à l'eau, en prit une gorgée avant de me consulter du regard.

— Ce serait parfait.

Mon verre de vin à la main, je hochai la tête.

— Il y a deux cours de combat de haut niveau le matin, si vous voulez y assister.

Les deux hommes acceptèrent. Puis, à ma grande surprise, Brock mentionna mon idée d'expansion. Il leur dit que nous allions sans doute offrir des cours de danse dans le futur, et pourquoi pas, de gymnastique.

— Vous avez beaucoup de potentiel encore non exploité, dit M. James lorsque la note arriva. Nous nous ferons un plaisir de travailler avec vous si vous décidez de vous lancer dans cette voie.

Choquée que Brock en ait seulement parlé et qu'il m'en ait donné le crédit, je n'arrivais pas à croire que ces hommes dont l'entreprise était spécialisée en boissons et barres protéinées soient intéressés par mon idée.

Quand on passa la porte, à 21 h 30, l'air s'était considérablement refroidi. Les deux hommes dirent au revoir à Brock, puis me serrèrent la main. Ce fut Tyler James qui prit la parole :

— J'ai hâte d'en savoir plus sur cette expansion éventuelle, dit-il en souriant. Je suis persuadé que vous tenez le bon filon.

— Merci, répondis-je, folle de joie. (Si Brock était d'accord et que des sponsors étaient potentiellement intéressés, convaincre mon père serait plus facile.) Je le crois, moi aussi.

Lorsqu'ils montèrent dans leur voiture de location, je pus à peine contenir mon excitation. Cela faisait longtemps que je n'avais pas eu l'impression de faire quelque chose qui comptait dans mon travail.

Sans réfléchir, je me retournai et passai mes bras autour de Brock. Ce n'est qu'une fois que je me retrouvai pressée contre lui que je me rendis compte de ce que j'étais en train de faire. Brock se tenait droit comme un piquet, les bras ballants, visiblement choqué par mon geste inattendu.

Oups.

Nous étions amis et Brock ne se comportait pas avec moi comme un patron, mais peut-être que nous n'avions pas encore atteint ce degré d'intimité.

Me sentant très bête, je fis mine de m'écarter. Mais je n'eus pas le temps d'aller bien loin, car Brock bougea enfin et glissa ses bras autour de ma taille. Un hoquet de surprise franchit mes lèvres quand je me retrouvai lovée contre lui. Ce n'était plus une simple embrassade motivée par un excès d'enthousiasme. Non. C'était bien plus que cela. Mes seins étaient pressés contre son torse, mon ventre à ses hanches. Il n'y avait aucun espace entre nous et quand son torse se souleva, je le sentis trembler contre moi.

Ses doigts s'enroulèrent autour de mes cheveux et il posa son menton sur ma tête. Brock n'était pas simplement en train de me rendre mon étreinte. Il prenait l'initiative de me serrer contre lui. Ce n'était pas pareil. Il y avait une énorme différence.

Des voitures passaient dans la rue. Des conversations s'approchaient de nous, puis s'éloignaient sur le trottoir. Une sensation ardente avait pris possession de mes sens et fait remonter des sentiments anciens et familiers. Un cyclone de passion et de désir m'emporta tandis que je posais la tête contre son torse, juste à hauteur de son cœur. Ainsi, je pouvais presque faire semblant que nous étions... Non. Je ne pouvais pas faire semblant. C'était le genre de chemin que seuls ceux qui voulaient souffrir empruntaient. Je m'écartai et levai la tête vers Brock.

Je ne l'avais jamais vu aussi détendu. Pourtant, il y avait dans ses yeux une intensité très particulière. C'était déstabilisant. J'avais l'impression qu'il me lançait un défi. En me hissant sur la pointe des pieds, j'aurais pu l'embrasser.

Oh, mon Dieu. À quoi étais-je en train de penser ?

Je me libérai, contente que l'obscurité dissimule le rouge de mes joues.

— J'irai acheter des viennoiseries, demain matin, décidai-je en croisant les bras sur ma poitrine.

Le vent souleva mes cheveux, faisant voler quelques mèches par-dessus mes épaules. Je frissonnai.

Brock n'avait pas bougé. Il ne disait rien.

Je pris une grande inspiration. Puis une autre.

— Il faudra prévenir Paul. Ce sont ses cours, je crois ?

— Oui, répondit Brock en retirant sa veste noire pour la poser sur mes épaules. (Ce qui venait de se passer ne semblait pas le perturber.) Trois de nos meilleurs espoirs suivent ses cours. Ton père aimerait qu'ils se rendent à Philadelphie pour qu'il puisse les évaluer lui-même.

— Merci, dis-je en agrippant les pans de la veste pour la fermer. (On traversa la route.) De quels garçons est-ce que tu parles ?

Tout en listant des noms, Brock sortit les clés de sa poche. Après avoir déverrouillé la voiture, il ouvrit la portière côté passager pour moi. Je m'installai à l'intérieur sans retirer sa veste... parce qu'elle était chaude et parce que lorsque j'inspirais profondément, je pouvais sentir son parfum boisé.

— On s'est bien débrouillés, ce soir, dit Brock en s'asseyant derrière le volant et en mettant le contact.

De l'air s'échappa de l'aération et l'habitacle se réchauffa petit à petit.

— Oui. C'est vrai.

S'adossant à son siège, il me dévisagea dans l'obscurité.

— On forme une bonne équipe.

— Absolument.

Comme j'avais envie de sourire, je me tournai vers la droite.

— Pourquoi est-ce que tu fais ça ?

— Quoi ?

Mon sourire disparut. Je reportai mon attention sur Brock.

Il se pencha en avant et saisit mon menton dans sa main. Le souffle coupé, j'écarquillai les yeux.

— Dès que tu te mets à sourire, tu arrêtes ou tu détournes la tête. Pourquoi ?

— Je... (Nos regards se croisèrent. J'eus l'impression de tomber sous son charme et mes lèvres bougèrent d'elles-mêmes.) Je ne peux plus sourire normalement.

Il m'examina un instant sans rien dire.

— À cause du nerf qui a été touché ?

— Oui. (Je détournai les yeux.) C'est bizarre. On aurait pu croire que le problème serait du côté droit de mon visage, étant donné qu'une partie de ma mâchoire a été remplacée, mais c'est du côté gauche. Je suppose que... j'ai été touchée pile au mauvais endroit.

Brock baissa les yeux vers mes lèvres.

— Je ne... Je ne me rappelle pas la dernière fois où je t'ai vue sourire. Je me crispai.

— Non, en fait je m'en souviens.

Il fit glisser son pouce le long de ma lèvre inférieure. Je tremblai et fermai les yeux. Son geste me faisait plus d'effet qu'il n'aurait dû.

— Je suis sûr que ton sourire est toujours aussi beau, dit-il d'une voix basse. Ne le cache pas, Jillian.

Alors que mes paupières étaient toujours fermées, je sentis ses lèvres se poser contre ma joue. Contre ma cicatrice profonde. Choquée au plus profond de mon être, je laissai échapper un hoquet de surprise. C'était un baiser très doux. Ce n'était pas la première fois, évidemment, que Brock Mitchell m'embrassait sur la joue, mais à présent, la situation était différente. La sensation de ses lèvres sur ma peau, de sa barbe me donnait très chaud. Lorsqu'il s'écarta, son nez effleura le creux de ma joue et je crus que j'allais exploser.

C'était un simple baiser sur la joue, chaste et sans arrière-pensée. J'aurais voulu que ça le reste. Malheureusement, mon cœur battait la

chamade et je ne pus empêcher toutes les arrière-pensées du monde de m'envahir.

Brock passa la première, puis sortit du parking. Moi, je restai assise là, les doigts crispés sur sa veste. On ne parla pas pendant le trajet jusqu'à chez moi.

— Je te raccompagne, annonça-t-il en se garant près de l'entrée de mon immeuble.

— Tu n'es pas...

Je m'interrompis en sentant sa main frôler ma hanche. Il venait de défaire ma ceinture de sécurité. Avant que j'aie eu le temps de réagir, Brock était déjà sorti de voiture et en avait fait le tour.

— OK...

Il ouvrit ma portière, puis me tendit la main. Je l'observai avec curiosité, avant d'attraper mon sac posé à mes pieds et de sortir.

— Tu n'es vraiment pas obligé de faire ça, insistai-je.

— J'en ai envie.

Les mains fourrées dans les poches de son pantalon, Brock me suivit en direction des escaliers. J'habitais au deuxième. Je n'aurais jamais accepté de louer un appartement à un étage plus élevé sans ascenseur. Brock observa le parking et la lumière douce qui s'échappait des appartements.

— C'est tranquille, ici.

— Oui. (Serrant sa veste contre moi, je montai les escaliers extérieurs en faisant glisser mes doigts le long de la main courante.) Je suppose que ça l'est encore plus dans ta nouvelle maison.

— On n’entend que les oiseaux et un lynx ou un truc dans le genre.

Je ris.

— Un lynx ?

— Je te jure. En pleine nuit, il m’arrive d’entendre des bruits très bizarres. Mais sinon, c’est génial. (Il s’interrompt tandis que nous arrivions au premier étage.) Tu devrais venir voir par toi-même.

Je ne savais pas quoi répondre à ça. Était-ce une proposition amicale ? Ou est-ce que ça cachait autre chose ? Pourquoi est-ce que je me posais toutes ces questions ? Je me contentai de hocher la tête.

Il ne dit rien tandis que nous atteignons le deuxième étage et pénétrions dans le couloir. Mon appartement se trouvait tout au bout. Quand nous nous arrêtâmes devant ma porte, mon cœur battait très fort. On aurait dit que j’avais gravi beaucoup plus que deux étages.

— Eh bien, merci de... euh, m’avoir raccompagnée jusqu’ici. (Baissant la tête, je sortis mes clés de mon sac, puis me redressai.) Et pour...

Je ne terminai pas ma phrase parce que Brock avait fait un pas en avant. Il était tellement proche que ses chaussures frôlaient les miennes.

— Et pour... ? me demanda-t-il d’une voix douce.

Je n’avais pas la moindre idée de ce que je m’étais apprêtée à dire. Désorientée, je secouai la tête pour éclaircir mes pensées.

— Pour m’avoir servi de chauffeur pour la journée.

— Ça m’a fait plaisir. Je crois que je suis passé à côté de ma vocation.

— Ah bon ? rétorquai-je.

— Oui. Je devrais quitter mon poste de manager, demander à l’un de tes oncles de venir me remplacer et me contenter de te conduire, toute la journée.

Je secouai la tête.

— Tu sais, ce n’est pas une si mauvaise idée. Je déteste conduire.

Il haussa un sourcil.

— Je croyais que tu adorais ça ?

— Avant, oui. Mais maintenant, je conduis seulement pour aller au boulot et en revenir. Il n’y a rien de drôle là-dedans.

— Je comprends. (Il marqua une pause.) Tu es fatiguée ?

— Euh...

Décidément, j'étais incapable de parler normalement.

Il sourit de nouveau.

— Sinon, je pensais qu'on pourrait... prendre un dernier verre.

— Je... je n'ai rien à boire. Enfin, j'ai bien une bouteille de vin qui traîne, mais c'est de la piquette. Ça va nous donner mal à la tête, dis-je d'une traite, le cœur battant. J'ai aussi du soda ou du café, mais...

— De l'eau ou du soda, c'est très bien, me coupa-t-il en riant.

Quand je rouvris la bouche, mes lèvres bougèrent un instant sans produire le moindre son.

— Tu veux... entrer ?

— Oui. Je veux entrer, Jillian.

Il voulait *entrer* et je ne pus m'empêcher d'avoir l'esprit mal placé. Comme il était très proche de moi, je devais pencher la tête en arrière pour le regarder et tout à coup, une tension s'insinua dans le faible espace qui nous séparait. Nos yeux se croisèrent une nouvelle fois. Aucun de nous ne parla ni ne bougea. Ses lèvres s'entrouvrirent sur un léger souffle. Ma poitrine se souleva en tremblant. Qu'était-il en train de se passer ? Je l'ignorais, mais je n'étais pas entièrement naïve non plus. Brock me regardait comme il ne l'avait jamais fait quand nous étions plus jeunes. Pourtant, cela n'avait aucun sens.

J'avais le sentiment que si je le laissais entrer, ce serait dangereux pour nous. Pour moi.

M'humectant les lèvres, je détournai les yeux tandis que les siens s'assombrissaient.

— Il se fait tard.

— Pas tant que ça, dit-il d'une voix rauque qui me fit frissonner. Mon cœur bondit dans ma poitrine.

— C'est juste que... je ne crois pas que ce serait une bonne idée.

Il eut un sourire en coin.

— Les meilleures choses commencent souvent comme ça. Rappelle-toi quand j'ai essayé de voler ton père.

Un éclat de rire m'échappa.

— C'était une très mauvaise idée. Tu as de la chance que ça se soit bien terminé pour toi.

— Tu as raison.

Quand il baissa la tête, je me crispai, pensant qu'il n'allait pas suivre mon conseil.

Il m'embrassa sur le front.

Ce n'était pas un comportement de patron...

Mais ça m'était complètement égal.

Son souffle chaud dansait sur ma joue et sur mes cheveux, contre mes tempes.

— Mais tu as raison.

Le soulagement et la déception m'envahirent en même temps et je me retrouvai à hocher bêtement la tête. Après être rentrée chez moi sans un regard en arrière, je refermai la porte à clé. Ce n'est qu'à ce moment-là, tandis que je pressais mon front contre la porte, que je me rendis compte que je portais toujours sa veste.

— Merde, marmonnai-je.

Quelque part, derrière moi, Rhage miaula d'un air triste.

Je ne bougeai pas tout de suite. Une partie de moi était restée dehors, dans ce couloir, et se demandait toujours si elle devait laisser entrer Brock. Et cette partie de moi était incroyablement stupide, parce qu'elle voulait à tout prix savoir ce qui se serait passé si elle l'avait fait.

*
* *

Le jeudi matin, ce fut avec l'estomac noué que j'entrai dans mon bureau.

J'ignorais comment Brock allait se comporter après avoir demandé à entrer dans mon appartement. De mon côté, j'avais eu beaucoup de mal à

m'endormir la veille. Mon esprit était trop en ébullition.

Il y avait de grandes chances que j'aie interprété ses intentions de travers. Ce n'était pas impossible. À l'époque, j'étais très douée pour ce genre de choses. Peut-être avait-il soif ou peut-être voulait-il simplement passer du temps avec moi en tant qu'ami... et moi, je m'étais pris la tête.

Je me prenais tout le temps la tête.

Toutefois, l'étreinte que nous avons partagée avait été spéciale.

Et il ne s'était pas comporté en ami avec moi. Pas quand il m'avait embrassée sur la joue, puis sur le front. Entre amis, on ne s'embrassait pas sur le visage. Enfin, ça arrivait à la télé, mais dans la vraie vie, ce n'était jamais le cas. Dieu merci. J'avais besoin qu'on respecte mon espace vital.

Durant la nuit, j'avais tellement rejoué la scène dans mon esprit qu'au bout d'un moment, j'avais attrapé mon Kindle et m'étais forcée à me plonger dans une romance historique à propos du fils illégitime d'un duc qui était devenu pirate.

À présent, je recommençais à stresser, sans doute pour rien. J'ouvris un e-mail contenant une liste d'employés dont les capacités devaient être évaluées. Plusieurs minutes passèrent sans que je comprenne quoi que ce soit à ce que je lisais, puis je compris que les ressources humaines désiraient avoir mon avis et celui de Brock sur la question.

— Bonjour.

Je relevai vivement la tête pour voir Brock entrer d'un pas décidé dans mon bureau. Je me crispai. La première chose que je remarquai fut qu'il portait un jogging noir et un vieux tee-shirt de combat. C'était la première fois que je le voyais habillé ainsi depuis qu'il avait commencé à travailler ici. La deuxième chose fut le gobelet blanc qu'il portait. Starbucks.

— Bonjour, marmonnai-je.

Tout sourire, Brock posa le gobelet sur mon bureau.

— *Pumpkin spice latte*. Encore fumant.

Je regardai la boisson avant de relever la tête vers lui.

— C'est pour moi ?

— En tout cas, ce n'est pas pour moi. J'ai l'air de boire ce genre de trucs ?

J'enroulai lentement mes doigts autour du gobelet chaud.

— Merci.

Hochant la tête, il fit demi-tour.

— Je serai au premier, avec les groupes. Viens me chercher quand nos invités seront arrivés.

— D'accord.

Je l'observai s'éloigner, puis baissai les yeux vers le *pumpkin spice latte* qui sentait délicieusement bon. « J'ai l'air de boire ce genre de trucs ? » Un sourire se dessina sur mes lèvres et je gloussai.

Les sponsors potentiels arrivèrent peu de temps après son départ. Ils furent impressionnés par nos installations et l'espace que nous avions à proposer. Brock et moi pensions tous les deux que nous ne tarderions pas à avoir de leurs nouvelles. Nous n'en avons pas encore discuté avec mon père. J'avais décidé que ce serait une conversation que nous aurions à Thanksgiving, face à face.

Le vendredi, Brock m'apporta un autre *latte* accompagné de deux tranches de cake à la citrouille, avant de disparaître à nouveau et de passer sa journée au premier.

Le dimanche suivant, je me rendis au magasin de bricolage en quête de nouvelles bibliothèques. Celles en escalier attirèrent aussitôt mon attention, mais elles ne pouvaient pas supporter beaucoup de livres. Je finis par en acheter deux des plus classiques, puis passai un temps fou à les sortir de ma voiture et à les monter dans mon appartement.

C'était dans ces moments-là qu'avoir un homme à la maison aurait été utile.

Mais je réussis toute seule. Je sortis même les différentes pièces... sans pour autant procéder au montage. J'avais oublié qu'il y avait *The Walking Dead* à la télé et comme je n'avais pas de télé dans ma chambre d'amis, je m'installai sur mon canapé, commandai du chinois et ne bougeai pas pendant une grande partie de la nuit.

Lundi, Brock arriva au travail en retard. Pas de *latte* ni de délicieux cake pour moi. Je fus déçue... jusqu'à ce qu'il frappe à ma porte à 11 h 30 avec un sac de fast-food.

— Tu as peut-être apporté ton repas, dit-il en entrant dans mon bureau. (Une odeur délicieuse s'échappait du sac en papier marron.) Mais si mes souvenirs sont bons, tu n'as jamais su dire non à des frites au fromage.

— Jamais, soufflai-je avec le ventre qui gargouillait.

J'avais apporté un plat préparé Weight Watchers. Il était hors de question que je troque des frites au fromage contre ça.

Il s'assit sur la chaise en face de moi et sortit plusieurs cartons blancs, ainsi qu'un petit récipient sur une serviette.

— De la crème aigre.

Je haussai les épaules.

— Ta mémoire m'épate.

Brock rit tout en sortant une salade. Une salade !

— Comment aurais-je pu oublier les crises que tu piquais chaque fois qu'on ne t'en donnait pas ?

Le coin de mes lèvres se retroussa. Rien ne m'agaçait plus qu'une erreur dans les sauces que j'avais commandées.

J'étais en train d'ouvrir le petit récipient lorsque je vis Paul passer devant mon bureau. On aurait dit qu'il se dirigeait vers celui de Brock. Quand il remarqua qu'il se trouvait dans le mien, il se figea et secoua la tête. Je n'en étais pas certaine, mais j'avais l'impression qu'il avait levé les yeux au ciel.

C'était quoi, son problème ?

Brock jeta un coup d'œil derrière lui, mais Paul avait déjà disparu. Il reporta son attention sur moi.

— Pourquoi tu fais cette tête ?

— Pour rien, marmonnai-je en fourrant plusieurs frites au fromage dans ma bouche.

Après déjeuner, mon portable vibra sur le bureau. Le nom de Grady s'afficha sur l'écran. J'hésitai. Je ne savais pas si j'avais envie de répondre, ce qui n'était vraiment pas sympa de ma part.

Honteuse, je finis par décrocher avant que le répondeur ne se mette en route.

— Allô ?

— Salut ! Excuse-moi de te déranger au travail, dit Grady.

— Pas de souci. (Je tournai la tête vers ma porte ouverte.) Je peux parler un peu. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis désolé, mais on va devoir reporter notre rendez-vous de ce week-end, m'expliqua-t-il. (Sa déception avait l'air sincère.) Je viens de recevoir un appel de mes parents. Mon grand-père est malade et ils ont besoin de mon aide.

— Oh, fis-je en jouant avec mon stylo. J'espère que ce n'est rien de grave.

— Non, c'est juste qu'il en fait beaucoup trop pour son âge. Il ne s'est pas rendu compte qu'il avait vieilli, répondit Grady en riant. Pendant deux semaines, je vais avoir un emploi du temps de malade avec les examens qui arrivent, mais dès que les choses se seront calmées, j'aimerais beaucoup dîner avec toi.

— Je comprends.

Je fis tourner mon stylo... qui tomba de mes doigts et glissa le long du bureau jusqu'au sol. Je soupirai.

— Tu es sûre ? Je m'en veux beaucoup...

— Ne t'en fais pas. J'ai été obligée de reporter un rendez-vous, moi aussi. (Je me levai et fis le tour du bureau pour ramasser mon stylo.) Ce sera un plaisir de dîner avec toi quand... quand les choses se seront calmées.

— J'y compte bien.

Je haussai les sourcils. Avait-il réellement l'intention de le faire ? Après tout, il venait juste de me dire qu'il était tellement occupé qu'il ne savait pas quand il serait libre pour me voir.

— OK, dis-je en me rasseyant. À bientôt, alors.

— Au revoir, Jillian.

Quand je raccrochai, je ne sus pas tout de suite ce que je ressentais. En toute franchise, je n'étais pas vraiment déçue ni rassurée. Une sorte d'apathie s'était emparée de moi. Je ne pensais pas qu'il me rappellerait. Après tout, j'avais tourné la tête lorsqu'il avait essayé de m'embrasser et c'était moi qui avais annulé notre rendez-vous la première. Il me paraissait logique qu'il souhaite passer à autre chose. Je ne pouvais pas lui en vouloir.

Le mardi vit le retour du *pumpkin spice latte*. Le mercredi et le jeudi, ledit *latte* fut accompagné d'un cake à la citrouille, puis d'un quatre-quarts absolument sublime.

Vendredi, Brock m'amena manger au nouveau restaurant de sushis qui venait d'ouvrir en ville. Il me posa des questions sur mon week-end et lui me dit qu'il avait des travaux à faire chez lui. On ne parla ni du boulot ni du passé. Je mentionnai la bibliothèque que j'avais achetée, mais n'avais pas encore montée. Il me proposa de le faire pour moi, mais je ne pris pas sa proposition au sérieux.

Sur le chemin du retour à l'académie, on s'arrêta devant une pépinière. Je restai dans la voiture tandis qu'il remontait le chemin de graviers à pied et disparaissait sous une tente. Il m'avait assuré qu'il serait rapide.

Cinq minutes plus tard, il ressortit avec deux énormes chrysanthèmes. L'un avait des fleurs orange vif, l'autre violet foncé. Il posa les deux pots par terre, à l'arrière.

— Des chrysanthèmes ? demandai-je tandis qu'il s'asseyait derrière le volant.

— Oui. Pourquoi ?

— Pourquoi est-ce que tu as choisi des chrysanthèmes ?

— Et pourquoi pas ? (Il esquissa un sourire gêné.) J'aime bien.

Brock n'était pas le genre de personnes qui, dans mon imaginaire, aimait les chrysanthèmes. Ou les fleurs, en général. Pourtant, les deux

plantes derrière moi prouvaient que j'avais tort.

Je venais d'apprendre une nouvelle chose au sujet de Brock. Une chose toute bête... mais craquante.

Il me jeta un regard en biais tout en mettant la marche arrière.

— Ah, presque !

Comme je ne comprenais pas, je lui demandai :

— Presque ?

— Tu as presque souri, répondit-il. (Il me dévisagea quelques secondes, avant d'accélérer.) J'ai presque réussi à te faire sourire.

*L'amour est une flamme.
On ne sait jamais si elle va nous réchauffer
le cœur ou mettre le feu à la baraque.*
Joan CRAWFORD

Les semaines défilèrent. Halloween laissa sa place au mois de novembre. L'air se rafraîchissait un peu plus chaque jour. À la météo, on prévoyait un hiver record, le plus froid depuis des années, avec des mètres de neige à la clé. Des mètres. Pas des centimètres.

Je n'avais toujours pas monté mes bibliothèques.

Grady m'envoyait un message de temps en temps, auquel je répondais, mais il ne m'avait toujours pas réinvitée à dîner. Mes doutes se voyaient confirmés.

Concernant Grady, j'aurais voulu être... déçue. Car au moins, je me serais prouvé que j'étais capable de ressentir quelque chose de vrai pour quelqu'un et pas seulement un intérêt fugace. Malheureusement, étant donné que je ne passais pas mon temps à soupirer et à attendre qu'il honore sa promesse, c'était mal barré.

En revanche, je passais beaucoup de temps avec Brock et... tout se faisait naturellement. On travaillait bien ensemble, pendant les réunions et en dehors. Il n'y avait plus eu de dîners liés au boulot et il n'était plus venu chez moi à l'improviste, mais chaque jour, il débarquait dans mon bureau avec un café, le déjeuner ou un dessert. Parfois les trois dans la même journée.

Je commençais à me demander s'il essayait de me faire grossir.

Ce n'était pas la peine. J'y arrivais très bien toute seule.

Dans tous les cas, c'était adorable de sa part. Il essayait sans doute de se faire pardonner le passé ou de rattraper le temps perdu. À l'époque, il

avait déjà cette habitude. Pas aussi souvent, mais il lui arrivait de faire un crochet par la maison de mes parents lorsque je rentrais de l'école pour m'apporter une part de tarte ou de gâteau de la pâtisserie qui se trouvait dans la même rue que l'académie. Et au lieu de m'apporter du café au bureau, il me livrait des smoothies et des milk-shakes directement dans ma chambre.

Les choses étaient revenues comme avant. Ou presque.

Brock flirtait toujours autant. Il avait le don de glisser des sous-entendus sexuels partout. À moins que ce ne soit mon interprétation. Au bout de plusieurs années de célibat, tout me paraissait sexuel. Je ne plaisantais même pas. Même lorsque je regardais *The Walking Dead*, il m'arrivait de lorgner les biceps de Daryl ou les yeux bleus de Rick un peu trop longtemps.

La différence, c'était que j'évitais de m'attarder sur la façon dont il me regardait. Je ne faisais pas de fixation sur sa main qui frôlait la mienne sur le chemin de la salle de réunion. Je refusais de prêter attention à ses doigts qui effleuraient les miens chaque fois qu'il me tendait mon café ou une douceur. Cela arrivait tout le temps, à présent.

Je détestais ces moments, parce que dès qu'il me touchait, la tête me tournait. Mon corps se mettait en alerte et je rougissais. Mes seins devenaient lourds et douloureux. Et je voulais... je voulais plus. Quelque chose en moi s'ouvrait, se réveillait et grandissait.

Ma bonne vieille « baguette magique » avait repris du service.

Durant les deux dernières semaines, je n'avais pas arrêté de faire des cauchemars ou des insomnies. Alors je repensais à la sensation de ses bras musclés autour de moi, à la puissance de son torse sous ma joue et... ces pensées ouvraient la porte à mes fantasmes.

Ces fantasmes, j'essayais de ne pas leur donner de visage. J'imaginai que mes doigts ou mon jouet étaient remplacés par la main ou la bouche d'un homme. Je me voyais contre un mur, sur le dos, sur le ventre sur mon lit ou penchée en avant, les doigts crispés sur un comptoir... ou un certain bureau en merisier.

Quand je me laissais aller, je glissai ma main ou la baguette sous les couvertures. Les sensations vidaient mon esprit de toute image, tandis que la pression devenait de plus en plus forte... mais la fin était toujours la même. Juste avant l'orgasme, au moment où je me sentais me rapprocher du précipice et où mes jambes tremblaient, de grands yeux marron foncé et un sourire amusé apparaissaient devant moi.

Je jouissais en voyant le visage de Brock.

Après, pendant que les battements de mon cœur se calmaient, j'avais toujours envie de me frapper. L'imaginer en me masturbant me paraissait malsain.

Et trop bon à la fois.

Même si je n'avais pas envie de le faire, j'en tirais un plaisir incroyable.

*
* *

Le mercredi précédant le rendez-vous d'Avery et sa bande à l'académie, elle m'appela pour me dire que leurs maris voulaient essayer un nouveau bar à Shepherdstown qui servait également à manger. Cela me rendit très nerveuse.

Je fis de mon mieux pour le cacher, parce que c'était ridicule.

En réalité, je n'avais pas remis les pieds dans un bar depuis l'incident, sachant que cela ferait remonter à la surface des souvenirs que j'aurais préféré oublier. Assise à mon bureau, mes pensées me ramenèrent aussitôt en arrière.

Katie soutint mon regard un instant, avant de décroiser ses bras nus et fins, révélant son top brillant. Elle attrapa la boisson avec laquelle elle était venue me rejoindre.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu n'as que dix-huit ans, non ?

— Vingt, la corrigeai-je en soupirant. (D'habitude, dans les bons jours, on me prenait pour une gamine de seize ans. Ce soir... ce soir, je croyais faire mon âge.) J'ai vingt ans.

— Tu n’as quand même pas le droit de boire. (Les sequins et les perles tremblèrent tandis qu’elle buvait cul sec. Impressionnant.) Si Jax et Calla te voient ici, ils vont paniquer.

Calla n’était pas au bar ce soir. Du moins, je ne l’avais pas vue et Jax ne semblait pas encore avoir remarqué ma présence. Ce n’était pas étonnant. J’avais tendance à passer inaperçue.

Tout à coup, un homme entra et cria le nom de Brock. Je me crispai, puis me détendis en voyant Brock s’éloigner du bar.

— Salut, cria-t-il en guise de réponse. Comment ça va, mon pote ?

— Mouais... (Katie secoua la tête.) Tu es sûre que tu ne veux pas que je te raccompagne ?

Je hochai la tête. Je n’étais pas certaine de pouvoir parler sans que mon amertume se déverse de ma bouche.

Katie s’approcha de moi. Son parfum fruité me rappelait les boissons que ma mère buvait quand nous nous rendions à la plage. Elle m’embrassa sur la joue.

— Rien ne va changer, ce soir, Jilly. Je le sais. (Se redressant, elle tapa un doigt contre sa tempe.) C’est un don. Ou une malédiction. Il te voit toujours de la même façon que la fois où il t’a accompagnée au bal de promo. Ça ne changera pas ce soir. Tu ferais mieux de rentrer chez toi.

Entendre une telle chose me faisait mal, très mal. J’avais l’impression qu’un poignard m’avait transpercé le cœur, les os et la moelle épinière.

Une fois Katie partie, je restai assise sur mon tabouret un long moment, sans bouger, sans même respirer. J’observais Brock. Je lui avais à peine parlé depuis mon arrivée. Il m’avait vue. Visiblement surpris, il m’avait regardée de la tête aux pieds, puis il m’avait prise dans ses bras et m’avait dit que nous partirions bientôt. Lorsque Colton et Reece étaient entrés, je m’étais assise à une table avant que l’un d’eux se rappelle que je n’avais pas vingt et un ans.

Attrapant mon sac sur la table, je l’ouvris et en sortis mon téléphone. Il était presque 21 heures. Mince. Est-ce qu’on allait réussir à manger au Steakhouse ? Je ne me souvenais plus à quelle heure ils arrêtaient de servir. La nervosité me brûlait l’estomac. J’ignore combien de temps je restai plantée

là, les yeux dans le vide, mais lorsque je consultai de nouveau l'heure, il était plus de 21 heures.

Nous ne partirions jamais, c'était un cauchemar.

Cette soirée était censée être différente. Spéciale.

Je ne pouvais pas rester assise sans rien dire.

Rassemblant tout mon courage, je descendis du tabouret et avançai. À la dernière minute, je tournai à gauche et entrai dans les toilettes des femmes.

Bon sang. J'étais une vraie mauviette.

Une fois à l'intérieur des toilettes qui, au passage, étaient étonnamment propres, je fouillai mon sac à la recherche d'un rouge à lèvres. Je l'appliquai avec des doigts tremblants tout en essayant de me donner du courage. J'allais sortir de ces toilettes et aller parler à Brock. Ce n'était pas impoli. J'allais simplement lui demander si l'on partait bientôt et il se rendrait compte du temps qu'il m'avait fait attendre. On partirait et la soirée... la soirée reprendrait son cours.

J'attrapai la petite bouteille de parfum, m'en aspergeai, puis souris à mon reflet. Merde. Ma frange était retombée sur mon front. Tant pis. Je ne pouvais rien y faire.

Glissant l'anse de mon sac à mon épaule, je retournai dans la salle. Je dépassai le groupe de filles. Kristen n'était plus collée à Brock, mais elle était toujours là, penchée vers l'une de ses copines. Elles se faisaient des messes basses et gloussaient entre elles. Ce fut Reece qui me vit en premier. Il haussa les sourcils pendant que, le cœur martelant ma poitrine, je posais la main sur le bras de Brock.

Celui-ci se tourna vers moi et baissa la tête. Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingt-dix et moi à peine un mètre soixante. À côté de lui, j'étais une naine.

— Jillybean, dit-il d'une voix grave et rauque. Où t'étais passée ?

— Euh, je discutais avec Katie, répondis-je. Elle est retournée travailler.

Il tendit le bras derrière lui et attrapa sa bière sur le bar.

— Elle n'est même pas venue me dire bonjour.

— Eh bien...

Brock passa un bras autour de mes épaules et me serra contre son flanc. Son parfum était merveilleux. Une odeur fraîche et musquée qui me rappelait le grand air. Mon corps tout entier frémit.

— J'allais partir à ta recherche. Je croyais que tu t'étais enfuie sans moi.

— Mais non.

Je ne pus réprimer un sourire.

— Tant mieux. (Il serra mon épaule.) Ça m'aurait rendu triste.

Colton se tourna vers nous. Il avait cette expression bien particulière qu'ont les flics quand ils ne sont pas en service.

— Salut, Jillian.

— Salut, couinai-je.

La main de Brock bougeait sur mon bras. Enfin, pas sa main entière. Seulement son pouce qui décrivait des cercles sur ma peau.

Colton leva sa bouteille de bière.

— Je ne savais pas que tu avais vingt et un ans.

— Euh... bafouillai-je.

Au même moment, Jax apparut derrière le bar. En me voyant à côté de Brock, il écarquilla les yeux.

— Hé, fit-il en croisant les bras. Tu sais que je t'adore, ma belle, mais tu n'as pas le droit d'être ici. Les moins de vingt et un ans, c'est seulement le mercredi soir... et Dieu merci, ajouta-t-il dans sa barbe. Depuis quand tu es là ?

Je soupirai en mon for intérieur. Étant donné que ça faisait deux heures que je poireautais ici, c'était un peu humiliant de me rendre compte à quel point je passais inaperçue. Même si je m'étais déshabillée, personne ne l'aurait remarqué.

— Oh, merde ! (Brock retira son bras de mes épaules et reposa sa bière sur le bar.) J'avais pas pensé à ça !

J'eus soudain le visage en feu.

— Ce n'est pas grave. On... On y va, de toute façon, pas vrai ?

Brock fronça les sourcils.

— Quoi ? Oh, bon sang ! Quelle heure il est ?

— Euh...

J'ouvris mon sac à la recherche de mon portable, mais il avait déjà sorti le sien.

— *Tiens, nous interrompit une voix douce. (Je relevai la tête. C'était Kristen. Elle tenait deux verres à shot dans la main.) Bois-en un avec moi, Brock.*

Téléphone à la main, Brock baissa les yeux vers moi.

— *S'il te plaît, insista-t-elle. (Mes doigts se crispèrent sur l'anse de mon sac.) Tu m'avais promis.*

— *C'est vrai. (Il accepta le shot mais ne but pas tout de suite. Ses yeux, si foncés qu'ils étaient quasiment noirs, plongèrent dans les miens.) Je suis désolé, Jillybean. Je n'avais pas vu qu'il était si tard.*

Consciente de la présence de Kristen qui se tenait juste à côté de nous, je répondis :

— *Ce n'est pas grave.*

Quand son regard se posa derrière moi, un frisson étrange remonta le long de ma colonne vertébrale. Il regardait Kristen.

— *Qu'est-ce que tu fais, demain soir ?*

Demain soir ? Je clignai lentement les yeux. J'avais l'intention de retourner à Shepherd. Quant à lui, il serait en déplacement avec mon père et l'équipe de la Lima Academy. Alors, pourquoi... ?

— *Et si on mangeait ensemble demain ? (Le sourire de Brock avait toujours fait des ravages. À cet instant, il dévastait mon cœur.) Ouais, ce sera mieux.*

— *Quoi ? soufflai-je.*

J'avais sans doute mal entendu. Il n'était pas disponible le lendemain. Il ne pourrait pas se libérer pour moi.

— *On mangera ensemble, demain, reprit-il en portant le verre à ses lèvres. On en profitera plus.*

En comprenant ce qui était en train de se passer, je sentis un froid glacial m'envahir. Brock était en train de me laisser tomber. Il me laissait tomber pour ses amis et pour Kristen. Le lendemain, le dîner n'aurait jamais lieu car

il serait en déplacement. Il prenait l'avion avec mon père. Et mon père aimait être en avance à l'aéroport.

— Jillian ? intervint Jax en haussant les sourcils.

Le visage de la même couleur que mon rouge à lèvres, j'observai les membres du groupe les uns après les autres. Reece avait la tête tournée. Il regardait sa copine, Roxy, qui se trouvait à l'autre bout du bar. Colton avait les yeux baissés vers ses chaussures. Le mec que je ne connaissais pas souriait aux filles, sans se soucier de ce qui se passait autour. Et Kristen... Kristen me jetait un regard qui signifiait clairement que j'étais pathétique et qu'elle avait honte pour moi.

Mon Dieu.

— Euh, oui. OK. (Réprimant les larmes qui me brûlaient les yeux, je reculai. Je me sentais humiliée. Il fallait que je parte. Tout de suite.) Demain, c'est bon, croassai-je tout en sachant que ce rendez-vous n'aurait jamais lieu.

Cette soirée n'était pas différente des précédentes. J'avais été idiote de penser le contraire.

— Jillybean. (Les lèvres pincées, il se tourna pour reposer le verre sur le bar.) Laisse-moi te raccompagner.

Je continuais de sourire alors même que son visage devenait flou devant moi.

— Non. Ce n'est pas la peine. Ça va. Il faut que j'y aille, de toute façon.

— Jillian...

— Salut ! lançai-je avant de faire signe à Colton et Reece. À la prochaine !

Ils m'avaient peut-être répondu. Ou pas. Je n'en avais pas la moindre idée. Mon cœur battait à mes tempes et je n'entendis rien d'autre tandis que je fendais la foule qui parlait et riait. Les mains tremblantes, je poussai la porte du bar et me précipitai dans la chaleur moite de la nuit.

Un léger coup sur la porte me tira de mes pensées. J'étais secouée. Nauséuse même. Dans ma tête, je venais de revivre ces moments comme s'ils avaient eu lieu quelques secondes plus tôt et non des années

auparavant. En relevant les yeux, je vis Brock qui se tenait là. On aurait dit qu'il sortait tout droit de mes souvenirs.

Que faisait-il ici ? Et pourquoi ? Le voir devant moi maintenant, c'était comme le voir après m'être masturbée en pensant à lui. C'était déstabilisant.

Il eut soudain l'air inquiet.

— Hé. Tu vas bien ?

— Oui. (Avalant la boule qui m'obstruait la gorge, je le regardai entrer dans mon bureau.) J'étais...

Je m'interrompis. Je n'avais pas d'excuse valable pour justifier mon regard perdu dans le vide, comme si je venais d'apprendre que quelqu'un avait balancé mon chat sur l'autoroute. Levant une main, je recoiffai mes cheveux en arrière.

— Rassure-moi, ça ne fait pas longtemps que tu es là ?

— Suffisamment.

Je me crispai.

Les yeux sombres de Brock balayèrent mon visage. J'avais l'impression que rien ne lui échappait. Sans un mot, il vint s'asseoir sur la chaise de l'autre côté de mon bureau. Plusieurs secondes s'écoulèrent avant qu'il reprenne la parole.

— Par moments, ton expression change. Tu n'es plus là. Tu es ailleurs. Et je crois savoir où.

Oh, Seigneur.

J'écarquillai les yeux.

— J'ai déjà vu cette expression, reprit-il sans détourner le regard. (Ses larges épaules se tendirent.) Parce que... j'en ai déjà été la cause.

J'éloignai mon fauteuil du bureau en me poussant avec les pieds, puis agrippai les accoudoirs.

— Je ne songeais pas à ça. Pas du tout. J'étais perdue dans mes pensées, c'est tout !

Il haussa les sourcils, surpris, avant de me regarder comme si je lui avais avoué que j'étais Batgirl ou une autre superhéroïne.

— Tu... tu ne cesseras jamais de me surprendre.

Un rire nerveux m'échappa.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne chose.

Secouant la tête, il se pencha en avant et pressa ses mains à plat l'une contre l'autre.

— Tu essaies de me protéger.

— Quoi ?

— Tu m'as protégé, à l'époque, dit-il d'une voix étonnamment rauque. Et tu continues. Pas vrai ? Tu ne veux pas admettre que tu penses encore à cette nuit-là, parce que tu n'as pas envie de me faire souffrir.

Mon Dieu. Étais-je aussi facile à cerner ?

— Je sais que tu ne t'en es pas remise. Moi non plus, je ne m'en suis pas remis. Ça continue de tourner dans ma tête. Mais c'est toi qui as été blessée. Moi, je suis celui qui a déconné. Pourtant, tu cherches quand même à me protéger.

J'allais broyer les accoudoirs de mon fauteuil.

— Je ne le mérite pas, poursuivit-il, la mâchoire crispée. Je ne le méritais pas à l'époque et je ne le mérite toujours pas.

Fermant les yeux le plus fort possible, je fis de mon mieux pour continuer de respirer.

— Brock...

— Mais je vais faire en sorte que ça change, me promit-il. (Je rouvris vivement les paupières.) Un jour, très bientôt, je changerai ça.

— Ce... Ce serait parfait ! s'exclama Teresa en traçant des cercles sur son ventre rebondi. Je peux déjà voir le miroir le long du mur et des barres de l'autre côté.

Debout à côté de son amie, Avery hocha la tête.

— Waouh. C'est... encore mieux que ce qu'on avait imaginé.

Je m'autorisai un léger sourire tandis qu'elles examinaient l'immense salle éclairée par des néons fixés là provisoirement. On avait déjà perdu les garçons. Jase et Cam s'étaient éclipsés en compagnie de Brock au bout de cinq minutes.

Restant en retrait, je laissai de l'espace à Avery et Teresa. Il y avait plusieurs salles vides, mais celle-ci me paraissait parfaite. Vu sa taille, il serait possible de la scinder. J'avais déjà rassemblé une grande partie des renseignements que Brock m'avait demandés : le prix des cours similaires aux alentours et les effectifs par classe. Comme je l'avais déjà dit à Brock, il n'y avait pas beaucoup de concurrence.

— Alors, ça vous convient ? demandai-je.

Avery m'adressa un regard vif et chaleureux.

— Oui. Ça nous convient.

— La plupart des studios qu'on a visités avant étaient des salles situées au-dessus de commerces seulement équipés de ventilateurs au plafond, expliqua Teresa. Et je ne te parle même pas des sols !

— Bon. Au moins, on sait que les locaux feraient l'affaire, dis-je en tapant dans mes mains. La prochaine étape sera de définir le coût des

travaux que vous envisagez. Je vais avoir besoin de vous. J'ai déjà jeté un œil aux matériaux, mais je me doute que vous savez déjà ce que vous voulez. Si vous pouvez vous-même nous apporter une estimation, ce serait du temps gagné pour tout le monde.

Elles se consultèrent du regard, puis Teresa me répondit :

— D'accord.

— Oui, pas de problème, acquiesça Avery. Tu en aurais besoin pour quand ?

— On a le temps. L'année est bientôt terminée. Disons qu'on pourrait chiffrer ça au printemps. Si la direction donne son feu vert, il faudra obtenir un permis et ce genre de choses. L'estimation des coûts mettra la machine en marche.

Les yeux d'Avery brillaient d'excitation.

— Tu penses qu'on a nos chances ? me demanda-t-elle.

— Je crois que Brock a un avis favorable. Il se pose des questions sur les coûts engendrés et la rentabilité à long terme, ce qui est normal, mais moi, je crois que ce projet a un gros potentiel, leur répondis-je en toute franchise. Le plus difficile sera de convaincre mon père. Il est ouvert aux nouvelles idées, mais celle-ci sort des sentiers battus. Je veux que le dossier soit en béton avant de le lui présenter. Ainsi, il ne pourra pas refuser. Alors oui, je pense qu'on peut y arriver.

Avery se dandina d'un pied sur l'autre. Sans doute sa version personnelle de la danse de la joie.

Teresa leva les bras en gloussant et les agita avant d'avancer vers moi.

— Merci. (Elle se plaça sur ma gauche et posa une main sur mon bras.) Vraiment. Je sais que rien n'est encore officiel, mais je te remercie de nous aider et de faire ton possible pour que ce projet voie le jour. La danse est très importante pour nous. Le simple fait de pouvoir recommencer dans un futur proche est un peu un rêve devenu réalité.

— De rien. (Le rouge aux joues, je jetai un coup d'œil à Avery qui nous observait.) Donc, si ça fonctionne, quand serez-vous disponibles ?

— L'idéal serait de commencer les travaux au printemps, répondit Avery avant de se tourner vers Teresa. Tu accouches fin décembre...

— Enfin ! marmonna Teresa.

— Dans ce cas-là, les salles seraient prêtes vers l'été ?

Teresa hocha la tête.

— C'est ça.

Tout à coup, un rire d'homme résonna suivi d'un grand fracas qui ressemblait à un corps tombant sur un tapis de gym.

Teresa se tourna vers les doubles portes en fronçant les sourcils.

— J'espère que Brock ne leur apprend pas des prises.

— Mon Dieu. Il n'a pas intérêt ! Je meurs de faim et je n'ai pas envie de passer la soirée aux urgences, ajouta Avery.

Je ris.

— Ne vous inquiétez pas. Il les ménagera.

Enfin, je crois, ajoutai-je dans ma tête.

À voir l'expression d'Avery, elle en doutait.

— On devrait peut-être aller les rejoindre.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit quelqu'un.

Je tournai la tête. Jase passa la porte, les yeux rivés sur sa femme.

— Vous avez dû vous sentir seules, sans nous, mais rassurez-vous, on est de retour.

Teresa ricana.

— On était pas vraiment pressées que vous reveniez, tu sais !

Un instant plus tard, Cam et Brock entrèrent à leur tour. Avery fut sans doute rassurée de voir Cam arriver en un seul morceau. Il rejoignit aussitôt sa femme et passa un bras autour de ses épaules fines. Quand il lui murmura quelque chose à l'oreille, une jolie teinte rosée apparut sur ses joues et je fus soudain contente de ne pas avoir entendu ce qu'il lui avait dit.

Jase alla se placer derrière sa femme et passa ses bras autour de sa taille pour poser ses mains sur son ventre.

— Tout va bien ? lui demanda-t-il en l'embrassant sur la joue.

Fermant les paupières, elle hocha la tête et se laissa aller contre lui. Mon cœur se serra. Je baissai le regard. J'avais l'impression d'être une voyeuse. L'amour qu'ils ressentaient l'un pour l'autre sautait aux yeux. Pareil pour Avery et Cam. Cela faisait du bien d'être entourée par des couples heureux, mais parfois, c'était difficile de ne pas ressentir de la jalousie. Je n'en étais pas fière. À dire vrai, j'avais du mal à m'imaginer à la place de Teresa et Avery. Enfin, je pouvais l'imaginer, mais ce n'était qu'un joli rêve.

Je me tournai vers Brock. La mâchoire crispée, il regardait son téléphone. Je sentis mon estomac faire des saltos dignes des Jeux olympiques. Brock avait enchaîné des rendez-vous en dehors de l'académie toute la journée du jeudi et aujourd'hui. Nous n'avions presque pas parlé depuis cet après-midi, dans mon bureau, où il m'avait fait une promesse. Une promesse que je ne comprenais pas vraiment.

Il était venu me chercher ce matin, en me servant la même excuse que la fois précédente, et l'idée de rentrer avec lui me rendait nerveuse. Pendant le trajet, il m'avait à peine adressé la parole. Et il ne m'avait pas parlé davantage lorsqu'on s'était croisés au bureau.

— Tout s'est bien passé ? demanda Brock en baissant son téléphone.

Teresa et Avery répondirent en chœur par l'affirmative et un léger sourire étira les lèvres de Brock tandis que les maris souriaient franchement.

— Bien. (Quand il posa les yeux sur moi, je fus incapable de déchiffrer son regard.) Alors allons-y.

*
* *

Les yeux rivés sur ce qui était, je crois, mon deuxième shot de Jameson, j'essayais de me rappeler comment j'en étais arrivée là. J'avais le ventre plein, je me sentais bien, et tous les muscles de mon corps étaient détendus.

Cela avait commencé avec du vin.

En arrivant dans le petit bar-restaurant, on avait jeté notre dévolu sur une table contre la baie vitrée. Teresa, qui, évidemment, ne pouvait pas consommer d'alcool, m'avait poussée à boire à sa place. Soi-disant pour vivre par procuration à travers moi.

En général, je buvais un verre de vin et basta. J'en buvais rarement un deuxième... ou un quatrième. Du moins, pas devant autant de monde. Le truc, quand on est bourré, c'est qu'on a tendance à s'oublier. Si parfois c'est une très bonne chose, j'aime avoir le contrôle sur ce qui se passe... et sur les paroles qui sortent de ma bouche.

Toutefois, sans que je m'en rende compte et sans que ce soit vraiment ma faute, j'avais déjà bu plusieurs verres de vin et, je crois, un shot. Je ne pensais plus à mes cicatrices ni à la conversation que Brock et moi avions eue le mercredi et encore moins à cette soirée où il m'avait brisé le cœur et qui avait viré au drame. Je ne réfléchissais plus à toutes ces bêtises et c'était merveilleux.

J'aurais dû boire plus souvent.

À présent, les yeux rivés sur ce second shot, je me demandais comment il était arrivé là, devant moi. La tête dans du coton, je regardai Jase. Attendez une seconde. Était-ce vraiment le deuxième ? Ou plutôt le troisième ?

Je crois que c'était le troisième.

— Ce n'est pas moi, protesta Jase en levant les mains en l'air.

Avery, qui avait un peu bu, elle aussi, se mit à glousser. Son visage était tellement rouge que je distinguais à peine ses taches de rousseur. Comme Cam ne buvait pas, il remplissait ses verres. En même temps, elle méritait de se détendre un peu. Élever des enfants pouvait être...

Qu'est-ce que je disais déjà ?

Ah oui, j'étais en train d'essayer de comprendre comment ce shot était apparu devant moi.

Je me tournai vers Brock.

Il était assis à ma gauche, les bras posés sur la table. Il haussa une épaule tout en attrapant son verre d'eau.

— Tu avais l’air d’en avoir besoin.

Je le dévisageai un instant.

— Tu n’essaierais pas de me soûler, par hasard ?

— Jamais, répondit-il avec des yeux innocents. J’essaie juste de t’aider à te détendre.

— Je suis détendue. (Je soulevai le verre.) Trop détendue, murmurai-je.

— D’habitude, tu es raide comme un cobra prêt à attaquer, rétorqua-t-il. (Je ne savais pas si les cobras étaient si raides que ça. Il fallait que je le croie sur parole.) Bois.

Je bus.

Le liquide me brûla la gorge et me donna les larmes aux yeux. Haletante, je fermai les paupières.

— Oh, mon Dieu. Ça brûle !

Brock rit doucement puis se pencha vers moi. Tout son côté droit était pressé contre mon corps. Et j’aimais ça.

— Mais ça fait du bien. Et ça donne du poil au torse, me taquina-t-il.

— Sexy... marmonnai-je en baissant les yeux. Tu as un joli torse.

Un autre rire lui échappa.

— Merci.

Dans le fond de mon esprit, je savais que je souffrais de diarrhée verbale, mais j’étais incapable de m’arrêter ou de m’en soucier.

— Tu as toujours tes tatouages ?

Son sourire s’élargit.

— Étant donné que je ne compte pas les enlever au laser, oui, je les ai toujours, Jilly.

Contente de l’apprendre, je hochai la tête.

— Je les aimais beaucoup. Surtout la... la croix. Oui. (M’interrompant, je l’imaginai dans ma tête.) Une croix celtique, enfin un machin comme ça.

— Un machin comme ça, répéta Jase en riant. Ça me plaît bien.

— Moi aussi.

Je lui offris l'approbation qu'il attendait, je le savais.

— Hé, regarde ! s'exclama soudain Teresa en le tapant sur le bras. Je ne suis pas la seule femme enceinte ici. Je suis tellement contente !

Jase ricana.

— C'est un bar *et* un restaurant. Aux dernières nouvelles, les femmes enceintes ont toujours le droit de manger dans des établissements qui servent de la nourriture.

— Oui, mais ça fait bizarre, répondit-elle. J'ai l'impression que tout le monde me regarde et me juge en secret.

— Qu'ils aillent se faire foutre. Tu ne les connais pas. Ils ne te connaissent pas, intervins-je avant de rester bouche bée. Désolée pour le « qu'ils aillent se faire foutre ». Je suis un peu bourrée.

Ses yeux s'agrandirent et elle sourit.

— J'aime bien la Jillian bourrée.

Et moi donc. Je reportai mon attention sur Brock.

— Tu... Tu sais quoi ?

Il prit une gorgée d'eau, puis se pencha de nouveau vers moi. J'aimais vraiment ça. J'aimais également la façon dont ses yeux marron se réchauffaient quand il me regardait.

— Quoi ?

— Tu as l'air détendu, toi aussi, dis-je à voix basse.

— Détendu ? (Les yeux pétillants de malice, il baissa la tête vers moi.)
Je suis toujours détendu.

Je haussai les épaules. Ma gauche heurta la sienne.

— Tu étais aussi aimable qu'une pierre, tout à l'heure. Tu sais, tu gardais la mâchoire serrée et tu disais rien.

— Aussi aimable qu'une pierre ? C'est la première fois qu'on me la sort, celle-là. (Son regard balaya la table avant de se reposer sur moi.) J'étais en train de régler certaines choses.

Oh. Ça paraissait sérieux.

— Quel genre de choses ?

— Des choses, répéta-t-il. (Tout à coup, sa bouche était si proche de la mienne que je pouvais sentir son souffle sur ma peau.) Je t'en parlerai plus tard, d'accord ?

J'avais les yeux rivés sur ses lèvres.

— D'accord.

Je n'avais pas la moindre idée de ce que je venais d'accepter. Ses lèvres étaient tellement belles quand il souriait.

Brock rit doucement, d'une voix grave qui me fit tourner la tête. Plus qu'elle n'était déjà en train de tourner.

Avery se pencha vers Cam et s'accrocha à son tee-shirt pour le forcer à se baisser vers lui et lui parler à l'oreille. Ses yeux s'arrondirent, puis un sourire amusé passa sur ses lèvres.

— On y va, dit Cam en faisant signe à un serveur.

Teresa haussa un sourcil, pendant qu'Avery gloussait. Quelqu'un allait bien s'amuser, cette nuit.

La chance.

Le serveur apparut et quelques minutes un peu floues plus tard, nous nous disions au revoir devant le bar. Après une étreinte interminable et très démonstrative avec Avery, j'essayai de prendre Teresa dans mes bras, puis, tout à coup, je me retrouvai dans la voiture de Brock.

— Ta voiture est trop cool, lui dis-je en tendant la main vers la ceinture de sécurité. (Je la manquai de peu et recommençai.) Cool, Raoul.

Brock rit avant de refermer ma portière. Lorsqu'il s'assit derrière le volant, j'avais enfin réussi à m'attacher.

— Ça va ?

— Très bien. (J'avais posé mon sac sur mes genoux et le serrais contre moi.) Les espaces libres ont vraiment plu à Avery et Teresa...

Je passai le trajet jusqu'à mon appartement à lui expliquer en détail pourquoi. Brock m'écoutait patiemment. Les yeux rivés sur la route, il souriait à pleines dents. J'eus l'impression que quelques secondes seulement s'étaient écoulées lorsqu'on se gara devant mon immeuble. En apercevant mes fenêtres plongées dans le noir, un malaise menaça de

souffler ma bonne humeur. Il était tôt pour un vendredi soir, même pas encore 22 heures, et la seule personne qui m'attendait chez moi était Rhage. Me retrouver seule le week-end était pathétique. Tout le monde sortait à part moi. Je ne savais pas ce qu'ils faisaient, mais ils le faisaient. Alors que moi, je restais enfermée chez moi à ne rien faire.

— Je te raccompagne, annonça Brock en coupant le contact. (Il se tourna vers moi.) Tu penses pouvoir monter les escaliers ?

Offensée, je tournai vivement la tête vers lui et faillis tomber en avant par la même occasion.

— Je peux marcher.

Malgré l'obscurité qui régnait dans la voiture, je devinais son expression amusée.

— Tu comptes vraiment essayer de me faire croire que tu n'es pas bourrée ?

— Je suis... un peu pompette.

— Je ne m'en étais pas rendu compte, rétorqua-t-il.

— C'est ta faute, marmonnai-je en ouvrant la porte. (Alors que j'allais sortir, la ceinture de sécurité m'étrangla.) Et merde !

Brock rit.

— Je ne nie pas.

Il me fallut quelques longues secondes pour réussir à sortir de la voiture.

— Mais je peux très bien monter des escaliers ! (Je les lui montrai du doigt au cas où il n'aurait pas compris de quoi je parlais.) Je n'ai pas besoin de ton aide.

Le sourire aux lèvres, il s'approcha lentement de moi.

— OK. Tu n'as pas besoin de mon aide, mais je te l'offre quand même.

Plissant les yeux, je le dévisageai.

— Depuis quand tu es un gentleman ?

— Je ne suis pas un gentleman, répondit-il en me prenant la main. Crois-moi.

— Je suis pas sûre de vouloir te croire... (Je le laissai me guider à travers le parking.) Attends ! Tu sais de quoi j'ai envie ? D'une glace ! (Lâchant sa main, je fis volte-face et retournai en direction de sa voiture de sport.) Il faut qu'on aille acheter de la glace.

— Reviens ici, dit-il en riant. (Il passa un bras autour de ma taille pour me remettre sur le bon chemin.) Attends un peu. On verra si tu en as encore envie tout à l'heure.

— Pourquoi ?

— Parce qu'après le whisky, ça risque de te rendre malade.

— Hmm... ça me paraît logique.

Je cessai de parler parce qu'on était arrivés devant les marches et qu'il fallait que je me concentre. C'était plus difficile que je ne l'avais imaginé.

Une fois devant ma porte, je fis glisser mon sac de mon épaule et en sortis mes clés. Elles me tombèrent aussitôt des mains. Les murs tanguaient autour de moi.

Brock les ramassa. Il était tellement rapide qu'on aurait dit un ninja.

— Je les ai.

— Oui. (Je le regardai déverrouiller ma porte.) Oui.

Secouant la tête, il ouvrit la porte.

— Entre.

Je m'exécutai et cherchai à tâtons l'interrupteur. Une lumière douce illumina le salon. Mon regard se posa aussitôt sur Rhage. Il était assis sur la table basse. Ses yeux jaunes me jugeaient.

— Ne me regarde pas comme ça, marmonnai-je en avançant. (Puis je me rappelai que Brock était toujours là et me retournai. Il se tenait debout dans l'entrée.) Tu viens ?

— Tu en as envie ? demanda-t-il.

— Oui, répondis-je en hochant la tête pour être sûr qu'il comprenait.

Avec son sourire habituel, il entra et referma la porte derrière lui, avant de se diriger vers l'îlot de la cuisine où il posa mes clés.

— Tu as de l'eau au frigo ?

— J'en ai même au robinet.

Je retirai mes talons et les balançai contre le mur. Avec un soupir de contentement, je fis bouger mes orteils.

Brock laissa échapper un reniflement moqueur tandis qu'il s'approchait du frigo.

— Tu as de l'aspirine ?

— Pourquoi ? Tu as mal à la tête ?

J'avais chaud. Trop chaud. Je m'approchai de la fenêtre et m'apprêtais à l'ouvrir lorsque je me rendis compte de l'effort que ça nécessitait de ma part. Baissant les yeux vers mon chemisier épais, je me rappelai que j'avais un débardeur dessous.

Au son des placards qui s'ouvraient et se refermaient, je retirai le chemisier et le laissai tomber par terre. L'air frais me caressa les bras. Je me sentais infiniment mieux. Je me retournai.

Brock avait trouvé des antidouleur dans le placard à côté du réfrigérateur. Il était en train d'en faire tomber dans sa main. Lorsqu'il se tourna vers moi, il se figea.

J'étais sur le point de dire quelque chose... mais ça me sortit de la tête. Son regard glissa de mon visage jusqu'aux bretelles de mon débardeur. C'était un débardeur moulant, comme une seconde peau, avec un grand décolleté qui mettait mes seins en valeur. Je le savais, parce que c'était ce qu'il était en train de regarder.

Une douce chaleur vint remplacer celle, insupportable, qui m'incommodait quelques instants plus tôt. Celle-ci, je ne voulais pas m'en débarrasser. Pas quand il avançait vers moi avec des yeux sombres, noirs comme la nuit.

Il s'arrêta devant moi. Déglutissant, je relevai la tête pour le regarder dans les yeux. Je ne sais pas pourquoi je prononçai les mots suivants. Ils franchirent mes lèvres sans mon consentement.

— Grady ne m'a jamais emmenée dîner.

Il haussa un sourcil.

— Il a dû reporter. Il est occupé avec la ferme de ses grands-parents, les examens et... (Je haussai les épaules. Ses yeux descendirent encore.)

Je crois que je m'en moque.

— Bien sûr que tu t'en moques. Je te l'avais dit. Tu mérites mieux que lui. Prends-ça et bois de l'eau, m'ordonna-t-il. Tu me remercieras, demain matin.

Sachant qu'il avait de l'expérience en la matière, je lui obéis. Brock me dépassa et alla ramasser la télécommande. Rhage descendit de son perchoir pour se frotter à ses mollets.

Traître de chat.

Après avoir allumé la télé, Brock zappa pendant quelques secondes avant de jeter son dévolu sur un film de Jason Statham avec Jason Statham qui jouait... Jason Statham.

Reposant la télécommande sur le bord du canapé, Brock alla éteindre la lumière. Puis il s'assit. Non. Il s'allongea sur le côté. Apparemment, j'avais raté le moment où il avait retiré ses chaussures et ses chaussettes. Il appuya sa tête contre son poing et me regarda.

— Viens ici.

L'espace d'une seconde, je fus incapable de bouger. Au fond de mon esprit, une petite voix, qui devenait de plus en plus forte, me disait de ne pas y aller, de le mettre dehors et de m'effondrer dans mon lit, tête la première. Je la mis en sourdine et le rejoignis.

Brock tendit la main vers moi. J'avais la tête qui tournait.

— Tu regardes un film avec moi ? Après, je m'en vais.

Regarder un film avec lui ? C'était... dans mes cordes.

Il m'attira de façon à ce que je m'allonge à mon tour, puis me lâcha la main. Mon dos était pressé contre son corps, ou presque. Il y avait un espace infime entre nous.

Cela me rappelait avant, il y avait bien longtemps, lorsqu'on regardait la télé ainsi, à la maison. En se touchant, mais pas vraiment. Au bout d'un long moment, je sentis sa main se poser sur ma hanche. Le contact me fit sursauter et je me mordis les lèvres.

Mon cœur battait aussi fort que les coups de feu qui résonnaient à l'écran. Sa main ne bougea pas. Son pouce, si. Il me caressait doucement.

Je ne sentais plus que ça. Je ne voyais plus la télé. Je me mis à onduler lentement.

— Jillian, grogna-t-il en empoignant ma hanche avec plus de force. Arrête de bouger et regarde le film.

Je fis la moue et soufflai. Je ne voulais pas rester immobile. Pas alors qu'il était là, chaud et dur contre moi.

— Brock ?

Je tournai la tête pour l'entendre davantage.

— Oui, bébé ?

J'observai le plafond.

— Tu ne... Tu ne trouves pas ça bizarre qu'on soit là, tous les deux ?

— Bizarre ? (Je le sentis bouger et tout à coup, je me retrouvai sous lui. La lumière de la télé dansait sur son visage.) Il n'y a rien de bizarre à cette situation. Au contraire. C'est parfait.

Parfait.

La situation était parfaite.

Mes yeux plongèrent dans les siens.

— Est-ce que... je t'ai manqué ? (Je pris une toute petite inspiration.) Parce que toi, tu m'as manqué.

Brock soutint mon regard.

— J'ai ressenti ton absence tous les jours, Jillian. Du plus profond de mon cœur.

Lorsque je m'éveillai, j'eus l'impression de retomber en plein rêve.

C'était la seule explication. Autrement, pourquoi aurais-je été lovée contre un corps d'homme chaud et ferme. Un corps qui, je le savais par instinct, appartenait à Brock. C'était sa main sous mon débardeur, plaquée contre mes reins. C'était son torse contre lequel était posée ma joue et sa jambe musclée entre les miennes.

J'avais l'impression d'être en feu.

Mon corps était brûlant de fièvre et de la lave en fusion avait remplacé le sang dans mes veines. Mon cœur d'abord lent et endormi se mit à battre plus fort et je bougeai les hanches, positionnant la partie la plus intime de mon anatomie contre lui. L'effet fut immédiat. C'était aussi bon que lorsque je me touchais en pensant à lui. J'ondulai contre lui, pourchassant mon plaisir, tout en agrippant son tee-shirt.

J'avais rêvé de lui, de son corps puissant au-dessus du mien, puis en moi, ses lèvres sur les miennes et ma peau nue. Ce rêve ressemblait à celui-ci. Dans le brouillard de mes pensées, j'étais incapable de distinguer le songe de la réalité.

Tout à coup, Brock se crispa et sa main tressauta contre mon dos.

— Jillian ?

Sa voix... elle paraissait tellement réelle que je gémissais et me redressai. J'aperçus vaguement son visage lorsque je fis remonter ma main jusqu'à sa mâchoire taillée à la serpe. Puis je l'embrassai. Je l'embrassai tout en continuant de me mouvoir contre lui, cherchant, créant mon plaisir.

Sa prise se resserra autour de ma taille et il me rendit mon baiser. Avec force et passion. Nos dents s'entrechoquèrent. Nos langues se mélangèrent et ça ne paraissait pas réel. *Ce n'est pas un rêve. Ce n'est pas un rêve.*

Sa bouche continua de me dévorer tandis que je bougeais contre sa jambe. La tension devenait de plus en plus forte, mais ce n'était pas assez. Ce n'était pas suffisant. Je gémiss dans notre baiser. Mes mouvements devinrent de plus en plus fous.

Brock sembla comprendre ce dont j'avais besoin.

— Je vais t'aider, dit-il d'une voix rauque et sexy en reculant.

Après quelques ajustements, il tendit la main entre nous et défit le bouton de mon pantalon avec des doigts experts tout en mordillant la peau délicate de mon oreille. Puis il fit glisser la fermeture Éclair. *Ce n'est pas un rêve. Ce n'est pas un rêve.* Je haletais. Quand une main large et chaude glissa sous le tissu de ma culotte, mon cœur se mit à battre si fort qu'il manqua s'échapper de ma poitrine.

Dès l'instant où le bout de ses doigts rencontra mon clitoris, je gémiss et rejetai la tête en arrière. Je me moquais de savoir si c'était un rêve ou non. Je me moquais des conséquences.

— Je t'en prie, le suppliai-je en ondulant contre ses doigts. S'il te plaît, Brock...

— Bon sang, grogna-t-il. (Sa bouche était chaude dans mon cou tandis qu'il enfonçait un doigt dans mon sexe humide.) Tu es si serrée.

Mon corps était devenu incontrôlable. Lorsque Brock se mit à décrire des mouvements de va-et-vient, je le saisis par le bras pour le maintenir en place. Mes hanches bougèrent de plus en plus. Bientôt, ses lèvres dans mon cou, sa main dans ma culotte, entre mes cuisses, son doigt en moi... ce fut trop. Je me crispai avant de me laisser emporter par un orgasme tellement puissant que je criai mon plaisir.

Lorsque mon corps se détendit, je m'abandonnai contre Brock. Dans ma poitrine, les battements de mon cœur ralentirent et je le sentis à peine retirer sa main. De la sueur perlait à mon front. Je fermai les yeux.

— Merde, souffla Brock.

Et ce fut la dernière chose que j’entendis.

*
* *

Je me réveillai avec un mal de tête et aucune sensation dans mon bras gauche. J’avais tellement chaud que j’avais l’impression d’avoir dormi sous une pile de couvertures en plein été.

Un truc plein de poils me chatouilla le pied. Je retirai vivement ma jambe. Troublée, j’ouvris lentement les yeux. La lumière du soleil qui entrait dans le salon m’aveugla aussitôt. On aurait dit qu’un batteur avait élu résidence dans mon crâne pour y répéter ; ma bouche était aussi sèche que le Sahara et...

Je n’étais pas seule.

La première chose que je vis fut Rhage, perché sur l’accoudoir du canapé, qui me regardait en battant la queue. Puis mon regard remonta le long de ma jambe et resta fixé sur la main large posée sur ma hanche. L’espace de quelques secondes, je fus incapable de comprendre ce qui se passait. Au bout d’un moment, je tournai la tête et vis Brock. Son visage était détendu, ses cheveux en bataille et ses lèvres entrouvertes. Sa chemise blanche froissée sortait de son pantalon, révélant des abdos tellement musclés qu’ils ne paraissaient pas réels. Mes yeux se posèrent de nouveau sur son visage. Tout à coup, les souvenirs de la veille me revinrent en mémoire : le dîner, les deux ou trois shots de whisky associés aux verres de vin, le retour à la maison avant que je m’effondre à côté de Brock...

Mon réveil en pleine nuit.

Oh, mon Dieu.

Oh, mon Dieu !

Qu’est-ce qui m’avait pris ?

J’eus très chaud, puis très froid. Il fallait que je bouge. Lentement, avec une grâce que je ne me connaissais pas, je me libérai de son étreinte

et bondis hors du canapé comme si j'étais montée sur ressorts, avant de me précipiter dans le couloir. Une fois dans la salle de bains, je refermai la porte derrière moi. En reculant, je heurtai le bord de la baignoire et m'assis dessus.

Oh, mon Dieu.

Fermant les yeux, je laissai échapper un gémissement de honte. Je m'étais frottée contre la jambe de Brock. C'était exactement ce qui s'était passé. Je m'étais réveillée en pleine nuit, à moitié bourrée et endormie, et je m'étais frottée à lui.

Non, j'avais fait bien pire. *Il* avait fait plus que ça. En baissant les yeux, je me rendis compte que mon pantalon était resté déboutonné. On voyait ma culotte rose vif.

Oh non, non, non.

Je sentais encore son doigt qui glissait en moi. J'entendais mes cris de plaisirs haletants. Me relevant d'un bond, je refermai rapidement mon pantalon, puis me tournai et me figeai, à mi-chemin entre les toilettes et la porte.

— Merde, hoquetai-je. Bordel de merde !

C'était la dernière fois que je buvais.

La dernière.

Je ne plaisantais pas. Visiblement, je ne pouvais pas me faire confiance quand j'étais bourrée.

— Bon, murmurai-je. On se reprend, Jillian.

Brock était toujours là, dans le salon. J'allais devoir lui faire face. J'ignorais comment j'allais m'y prendre parce que je n'avais pas la moindre idée de la façon dont je devais me comporter avec quelqu'un que j'avais pratiquement violé dans son sommeil.

Enfin... quand il s'était réveillé, il avait paru consentant, mais tout de même. C'était gênant. Très gênant.

J'ouvris le robinet et m'aspergeai le visage d'eau. Lorsque je relevai la tête, mon visage était toujours aussi rouge. Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir faire ? Je recoiffai mes cheveux en arrière avec mes mains

humides et résistai à l'envie de me rouler en boule dans un coin pour pleurer.

Dans le couloir, des pas lourds retentirent. Je m'éloignai du lavabo pour verrouiller la porte et l'observai en retenant ma respiration.

— Jillian ? (La voix de Brock était enrouée par le sommeil. Je tournai mon oreille gauche en direction de la porte.) Tu es là ?

Serrant mes mains l'une contre l'autre, je réfléchis à un plan d'action.

— J'espère, en tout cas, reprit-il, parce que ton chat me regarde comme s'il voulait que je lui donne à manger et j'ai l'impression que nourrir ton chat, ce serait franchir une certaine limite, ajouta-t-il en riant.

Nourrir mon chat reviendrait à franchir une certaine limite ? Et me donner du plaisir avec ses mains, alors ?

— Jilly, m'appela-t-il encore une fois.

Il fallait que je lui réponde.

— Je... Je suis là.

Il y eut un moment de silence.

— Tu vas bien ?

Non. Je n'allais pas bien du tout.

— Oui.

— Tu as besoin de quelque chose ?

— Non. (Soudain, une lueur d'espoir naquit en moi. J'allais peut-être réussir à le convaincre de partir.) Tout va bien. Tu peux y aller.

— Quoi ?

Glissant mes mains dans mes cheveux, je tirai légèrement dessus.

— Merci de m'avoir raccompagnée hier soir et de t'être assuré que j'étais en sécurité. Je t'en suis reconnaissante. On... On se voit lundi.

Cette fois, le silence qui me répondit dura plus longtemps. Je n'entendais pas ce qu'il faisait, mais je crus percevoir un miaulement agacé de Rhage.

— Jillian. (À la façon dont il avait prononcé mon nom, il était clair qu'il n'allait pas m'obéir.) Sors de là.

Je plissai le nez.

— Non, merci.

— Jillian.

— Je suis sérieuse. On se voit lundi...

— Il est hors de question que tu restes cachée dans cette salle de bains ! m'interrompit-il. Tu vas ouvrir la porte et venir me parler.

Dans ses rêves. Comme je ne répondais pas, il essaya d'ouvrir la porte. Brock jura.

— Allez, Jillian.

Toujours pas.

— OK, dit-il. Si tu ne veux pas sortir, on peut discuter à travers la porte. Je ne suis pas stupide. Je sais très bien pourquoi tu te caches.

Je plissai les yeux.

— Tu n'as pas à avoir honte de ce qui s'est passé hier soir, commença-t-il et tout à coup, je fus incapable de me retenir.

— J'ai toutes les raisons d'avoir honte, au contraire ! arguai-je en baissant les mains. J'étais bourrée et je...

— Tu t'es frottée sur moi jusqu'à l'orgasme ? termina-t-il à ma place.

— Oh, mon Dieu ! Tu es obligé de le dire aussi crûment ?

— Ça ne m'a pas dérangé.

Hébétée, je regardai droit devant moi. Je ne savais pas quoi répondre à ça. Je secouai la tête.

— Comment ça a pu ne pas te déranger ? J'ai pratiquement abusé de toi.

Le rire rauque de Brock résonna jusque dans la salle de bains.

— Premièrement, si j'avais voulu t'arrêter, je l'aurais fait. Je ne t'aurais pas fait jouir.

Les mains posées sur mes hanches, je faillis tomber à la renverse. « Je ne t'aurais pas fait jouir. » Ça, pour m'avoir fait jouir...

J'étais incapable de gérer cette situation. Mon esprit était toujours troublé par le nectar du diable qu'était le mélange de vin et de whisky. J'avais besoin de café. J'avais besoin que Brock parte.

— OK, fis-je au bout d'un moment. Est-ce qu'on ne pourrait pas faire semblant qu'il ne s'est rien passé ?

— Tu es sérieuse ? me demanda-t-il d'un air choqué.

— Oui. Je suis sérieuse. Je ne veux plus y penser. Je veux oublier, répondis-je aussitôt. Je veux continuer comme avant. On peut y arriver et c'est mieux pour tout le monde. Comme ça, tu n'auras pas à t'inquiéter que je me fasse des films ou que j'aie envie qu'on recommence. Tout sera normal.

— Ouvre cette porte, dit soudain Brock d'une voix calme.

Trop calme.

Je secouai la tête.

— Tu peux rentrer chez toi.

— Jillian.

— Je crois qu'il vaut mieux que tu rentres chez toi, insistai-je.

— Ouvre cette foutue porte ou je la défonce.

OK...

Levant les yeux vers le plafond, je laissai échapper une litanie d'insultes, puis déverrouillai la porte, car je savais qu'il était capable de mettre sa menace à exécution.

— C'est mieux ? demandai-je.

La mâchoire tendue, Brock me dévisageait. Mon Dieu, il était tellement sexy, avec ses vêtements froissés, ses cheveux en bataille et sa chemise à moitié sortie de son pantalon.

— Tu savais ce que tu faisais hier soir ? Il faut que tu sois honnête avec moi, Jillian. Est-ce que tu avais la moindre idée de ce que tu faisais ?

Une partie de moi aurait voulu dire que non, mais ça n'aurait pas été la vérité. J'étais réveillée. J'avais fait un rêve et il était là et...

— Je savais que tu étais ivre, mais je ne me suis pas rendu compte que...

— Je n'étais pas si ivre que ça, murmurai-je, incapable de lui faire croire qu'il avait profité de la situation alors que ce n'était pas le cas. Je

savais très bien ce qui était en train de se passer, mais je... je ne réfléchissais pas. C'est tout.

Son regard sonda le mien, puis il se détendit.

— Maintenant, je veux que tu m'écoutes attentivement. Si tu crois une seconde que je vais faire semblant de ne pas t'avoir sentie jouir autour de mes doigts, tu vas être déçue...

— Oh, mon Dieu ! (Horriifiée, je pressai mes mains contre mes joues.) Tu vas arrêter de parler comme ça ?

— Parler comment ? (Son sourire s'élargit et il s'appuya contre le cadre de la porte, me bloquant le chemin. Il croisa les bras.) Tu n'avais pas honte de baiser ma main, hier...

— J'étais bourrée. Je croyais que je dormais encore, rétorquai-je.

— Tu rêves souvent de moi ?

Je comptai jusqu'à cinq pour garder mon calme.

— Je ne rêve pas de toi.

Un sourire en coin étira ses lèvres. J'avais envie de le frapper.

— Mouais. Excuse-moi de ne pas te croire.

— Je me moque que tu me croies ou non ! rétorquai-je vivement, ce que je regrettai aussitôt. Ce que je veux dire, c'est que ce qui s'est passé hier soir n'était pas prévu. Ça n'aurait jamais dû arriver.

Un muscle de sa mâchoire tressaillit tandis qu'il me dévisageait.

— Je sais que ce n'était pas prévu, mais c'est arrivé. Les conditions n'étaient pas idéales, mais *c'est arrivé*.

Je clignai les yeux. Des larmes menaçaient de s'en échapper. Vu mon mal de tête et l'absence de caféine dans mon organisme, ça n'allait pas être beau à voir.

— Je t'en prie, le suppliai-je. S'il te plaît. Faisons comme s'il ne s'était rien passé. Va-t'en.

L'espace d'un instant, je crus qu'il allait refuser, qu'il allait rester devant l'entrée de ma salle de bains pour toujours. Puis son expression se transforma. Sa mâchoire se desserra et son regard sombre s'adoucit.

— D'accord, dit-il en se redressant et en décroisant les bras. Je te laisse tranquille pour le moment... mais je ne veux pas que tu commences à agir différemment. Je ne regrette pas ce qui s'est passé sur ce canapé. Tu ne devrais pas non plus. Ne gâche pas ce qu'il y a entre nous.

J'aurais voulu lui demander ce qu'il y avait entre nous, mais tout ce que je réussis à articuler fut un faible :

— OK.

Quelque part entre le week-end et le lundi matin, j'eus une révélation : une chose à laquelle j'avais rêvé depuis que j'étais suffisamment grande pour lire des scènes d'amour s'était produite dans ma vie.

Brock m'avait embrassée.

Il ne m'avait pas repoussée. Cela n'avait pas été un long baiser passionné comme ceux dont je rêvais plus jeune, le genre qui vous faisait tourner la tête et vous coupait le souffle. Au contraire, il avait été brutal et rapide... mais Brock m'avait touchée. Il m'avait pénétrée avec son doigt.

Je n'arrivais toujours pas à y croire et quelque part, ça ne comptait pas. Ce n'était pas réel. J'étais à moitié endormie et lui aussi. À son réveil, il m'avait découverte au-dessus de lui en train de me frotter à lui comme une chatte en chaleur. Brock avait réagi comme tous les hommes l'auraient fait. Et il n'avait rien reçu en retour. Je m'étais aussitôt rendormie.

Ça ne voulait donc rien dire.

Ça ne *devait* rien dire. La première fois que j'avais emprunté ce chemin, cela s'était terminé en désastre. Il n'y avait aucune raison pour que cela change. Il fallait que je protège mon cœur et que je pense avec ma tête. J'avais trop de choses à perdre pour prendre le moindre risque : mon travail, le projet avec Avery et Teresa, sans oublier mon équilibre.

Il fallait que je garde mes distances. Lorsque Grady m'appela le dimanche soir, malgré ma surprise, je m'empressai de lui répondre.

— Je te dérange ? demanda-t-il.

— Non. Je lisais, lui répondis-je en examinant la liseuse posée sur le canapé à côté de moi.

L'écran s'était éteint depuis longtemps et Rhage avait posé une patte dessus comme s'il me mettait au défi de le reprendre.

— Je rentre samedi, dit-il. (Je ne pus m'empêcher de me dire que même Brock m'aurait demandé ce que j'étais en train de lire. À l'instant où cette pensée traversa mon esprit, j'eus envie de me frapper.) J'espérais que tu serais libre. On pourrait enfin aller dîner.

— C'est vrai ?

Mon ton étonné me fit grimacer.

Grady éclata de rire.

— Euh, oui. Tu as l'air choqué. Tu pensais que je n'allais pas tenir ma promesse ?

En effet, je pensais qu'il n'en ferait rien. Il ne m'avait pas envoyé de message depuis le mercredi précédent et ça avait seulement été pour me demander comment j'allais.

— Je croyais que tu étais occupé, c'est tout.

— C'est le cas, mais je serai libre samedi soir. Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

Un goût acide se répandit dans ma bouche. La même bouche qui avait capturé celle de Brock un peu plus de vingt-quatre heures plus tôt. Sortir avec Grady après cet épisode me paraissait mal. J'avais l'impression d'être...

Attendez une minute.

Qu'est-ce que j'étais en train de faire ?

Je ne sortais pas avec Brock. Il n'y avait rien entre nous. Ce n'était pas comme s'il avait des sentiments pour moi. Ce qui s'était passé entre nous avait été... une erreur. Plus jeune, il savait pertinemment ce que j'éprouvais pour lui, mais ça ne l'avait pas empêché de sortir avec toutes les filles qui s'approchaient de près ou de loin de l'académie.

Je ne faisais donc rien de mal en dînant avec Grady. Rien du tout. Non, en fait, c'était peut-être la meilleure chose à faire.

Alors je pris une grande inspiration et dis :

— J'adorerais qu'on se voie samedi.

*
* *

Le lundi matin, lorsque je croisai Brock, je fis de mon mieux pour agir aussi normalement que possible en sa présence. Nous étions deux adultes, avec une vie sexuelle. Bon, d'accord. Je n'avais pas de vie sexuelle, mais lui, si. J'en étais persuadée. Dans tous les cas, on était adultes. Ce genre de choses arrivait et cela n'avait rien à voir avec notre passé ou notre présent.

Brock était mon ami. Il était également mon chef.

Je pouvais gérer la situation sans qu'elle dégénère.

Lorsqu'il entra dans mon bureau avec mon *pumpkin spice latte*, je repensai aussitôt à ses mains sur moi. Mon visage rouge me brûla comme les feux de l'enfer.

Il sembla réprimer un sourire tandis qu'il déposait le gobelet à côté de mon ordinateur.

— Bonjour, Jillian.

— Bonjour.

Je posai les yeux sur son torse. Malheureusement, cela me rappelait que j'avais dormi tout contre. Je baissai alors le regard sur ses mains. Mauvais choix. Je me souvenais de son doigt sur moi, en moi. Bon sang. Le monde était contre moi.

Et pour que la torture soit totale, il voulut faire la conversation.

— Tu as passé un bon week-end ?

— Oui, je suis restée chez moi, répondis-je à sa clavicule. (C'était plus sûr.) Et toi ?

— Rien de spécial. À part vendredi soir et samedi matin, ça, c'était intéressant.

Mon Dieu. Il attaquait déjà ? Je relevai les yeux vers lui. Je ne comptais pas entrer dans son jeu.

— Tant mieux pour toi. J'ai des coups de fil à passer, donc...

Brock croisa les bras. Le tissu de sa chemise était tellement tendu par ses muscles que j'avais peur qu'il ne craque et que les boutons ne tombent par terre.

— Fais en sorte de libérer ta plage de midi. On va déjeuner.

Mon ventre se serra. L'idée de déjeuner en tête à tête avec Brock m'emplit d'un mélange d'excitation et d'appréhension, mais je me souvins que j'étais censée prendre mes distances et réfléchir avec ma tête, pour une fois. Passer du temps seule avec lui n'était pas prudent.

— J'ai trop de choses à faire aujourd'hui.

Il haussa un sourcil.

— Tu as quand même le temps de manger ?

— J'ai apporté quelque chose.

Se penchant en avant, il décroisa les bras et posa les mains à plat sur mon bureau.

— Tu le mangeras demain.

— Je ne peux pas, répondis-je. C'est une salade. Elle va se gâter.

— Depuis quand est-ce que tu manges des salades ?

— Depuis toujours.

Il resta silencieux un instant.

— Si je vais voir dans le réfrigérateur de la salle de pause, quelles sont les chances pour que j'y trouve une salade ?

Le salaud. Je ne doutais pas une seule seconde qu'il le ferait. Heureusement, il y avait forcément une salade dans le frigo. On travaillait avec des obsédés de la nutrition.

— Tu en trouveras une.

— Une qui t'appartient ?

Je refermai la bouche.

Brock sourit.

— Et si je te disais qu'on va déjeuner ensemble et que c'est un ordre de ton chef ?

Je serrai mon stylo un peu plus fort. Tellement fort que j'eus peur de le casser.

— Alors je répondrais que c'est de l'abus de pouvoir.

Il rit.

— C'est un peu exagéré.

Je parvins à hausser les épaules nonchalamment.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Pourquoi ?

Mon cœur martelait mes côtes.

— Parce que j'ai beaucoup de travail...

— Non, c'est à cause de ce week-end, m'interrompit-il. Je t'avais pourtant demandé de ne pas laisser cette parenthèse avoir des répercussions sur ce qui se passe entre nous.

Je jetai un coup d'œil à la porte. Elle était ouverte, mais il n'y avait personne dans les parages. Quoi qu'il en soit, je parlai à voix basse.

— Il ne se passe rien entre nous et ça n'a rien à voir avec ce week-end, lui dis-je. (C'était un mensonge, mais j'y ajoutai une vérité, histoire de faire passer le message.) De toute façon, je vois Grady samedi, alors...

Brock me dévisagea un instant avant de reprendre la parole.

— Le mec dont tu m'as parlé vendredi ? Celui qui était trop occupé pour te voir et dont tu te moquais ?

— Je n'ai jamais dit ça.

— Bien sûr que si ! J'étais sobre. Je me souviens de tout. (Ses yeux couleur de nuit plongèrent dans les miens.) Je me souviens de tout ce que tu as dit et fait.

Le rouge me monta aux joues.

— Félicitations.

— Où est-ce que vous vous voyez ?

— Au *Steakhouse*, je suppose, répondis-je sans réfléchir. Il voulait aller dans un endroit sympa.

Les lèvres charnues de Brock se retroussèrent.

— Tu sors vraiment avec lui samedi ?

— Oui. (Je baissai les yeux vers mon ordinateur.) Tu avais besoin d'autre chose ?

Son regard s'assombrit et une expression ressemblant à de l'incrédulité passa sur son visage.

— Tu comptes vraiment faire ça ?

— Faire quoi ?

— Les choses vont être comme ça, à partir de maintenant ?

Je soutins son regard.

— Je ne comprends pas ta question, ni la précédente.

S'écartant de mon bureau, il se redressa de toute sa hauteur.

— Moi, je crois que tu comprends très bien, au contraire.

Sur ces mots, il se retourna et sortit de la pièce à grands pas.

Je le vis à peine de toute la semaine.

*
* *

Le samedi soir, debout devant le miroir de mon dressing, j'inspectais mon reflet. Je n'avais pas acheté de nouvelle robe. Je m'étais contentée de ressortir l'une de celles que j'avais achetées lorsque je sortais avec Ben. C'était une jolie petite robe noire que j'avais prévu de porter lors de notre dîner d'anniversaire.

Le dîner auquel il n'était jamais venu.

Sous prétexte qu'il avait tellement de travail qu'il en avait perdu la notion du temps. Maintenant, en y réfléchissant, il avait sans doute bu un verre avec une nana.

J'essayais de ne pas m'appesantir sur cette relation, à part pour me secouer, de temps en temps. C'était douloureux et gênant à la fois. Je ne pensais presque jamais à Ben, mais en me voyant dans cette robe, je ne pus m'empêcher de me demander comment il allait.

Je me rendis compte que cela m'était égal.

La robe moulait davantage ma poitrine que dans mes souvenirs. Elle avait un décolleté en cœur et des manches trois quarts, ce qui me plaisait beaucoup, parce que je n'avais jamais aimé mes bras. Jamais. Le tissu épousait la courbe de mes hanches avant de s'arrêter sur mes cuisses.

Cela faisait longtemps que je n'avais pas porté de robe.

Et encore plus longtemps que je n'avais pas porté une robe aussi serrée.

Pourtant, ce soir, j'avais décidé de faire un effort et je me trouvais canon. Peut-être même sexy. Vraiment sexy. Mes cheveux bouclés tombaient sur mes épaules. Mon trait d'eye-liner était parfait et le rouge à lèvres mat promettait de tenir les cent prochaines années.

Je me sentais bien.

M'écartant du miroir, je retournai dans ma chambre. Le seul problème de cette soirée était que je ne ressentais rien quand je pensais à l'homme que j'allais rejoindre. Aucune nervosité. Aucune appréhension. Et surtout, aucune excitation. J'avais l'impression de me pomponner pour aller faire les courses.

C'était vraiment mesquin de ma part.

Car lorsque je pensais à Brock et à ce moment partagé dans l'obscurité au petit matin, j'avais l'impression qu'une nuée d'oiseaux s'envolaient dans mon ventre. Et ce n'était pas une bonne chose.

J'avais envie de me taper la tête contre les murs.

Je ne donnais pas sa chance à Grady. Je le reconnus tandis que j'enfilais un bracelet simple en or. J'avais cru qu'il se créait des excuses pour ne pas me voir parce que je ne l'intéressais pas, mais visiblement, ça n'était pas le cas. Ce soir serait différent. J'allais me concentrer à cent pour cent sur lui. S'il essayait de m'embrasser, je le laisserais faire.

Cette fois, ce ne serait pas un baiser entre deux personnes bourrées en plein milieu de la nuit.

Attrapant mon sac noir sur le lit, je m'approchai de la chaise à dossier bas située à côté de la porte et fis glisser ma main sur la veste de Brock comme... Comme une idiote. Je ne la lui avais pas encore rendue. Sur le

coup, je ne m'étais pas aperçue qu'il l'avait oubliée, puis, comme il ne me l'avait pas réclamée, je l'avais gardée.

Je n'étais pas fière de moi.

Après avoir sorti une veste à imprimé camouflage du placard de l'entrée, je me baissai pour caresser Rhage sur la tête.

— Je reviens bientôt. (Je reculai avant qu'il ne m'attaque.) Ou bien peut-être que je ne rentrerai pas ce soir.

Rhage baissa les oreilles.

Je m'assurai qu'il avait à manger avant de quitter l'appartement. Grady m'attendait devant le restaurant où Brock et moi avions dîné avec nos sponsors potentiels. Il n'y avait pas beaucoup de choix dans les environs.

Lorsqu'il me vit, il afficha un grand sourire et tendit les bras vers moi.

— Tu es sublime.

— Merci, lui dis-je en le serrant rapidement contre moi. Tu n'es pas mal non plus.

Il baissa les yeux vers son pantalon un peu large et haussa les épaules. C'était le genre de pantalon que Brock n'aurait jamais porté.

Oups. Pourquoi pensais-je à Brock ?

Grady me prit la main et une serveuse vint nous placer. Elle nous mena jusqu'à une table, à côté d'un feu de cheminée chaleureux. La table était assez grande pour quatre personnes, mais avec sa nappe en lin blanc, les petites bougies et les verres de vin délicats, l'espace restait intime. Lorsque j'étais venue ici avec Brock, nous nous étions installés dans la salle à manger de l'autre côté, moins courue.

Je m'assis en face de Grady et il commanda une bouteille de vin. J'allais en avoir besoin. Pendant le trajet jusqu'au restaurant, une étrange tension m'avait envahie.

— Je suis content qu'on ait réussi à se voir, dit-il. J'étais vraiment déçu de devoir reporter. J'avais envie de passer du temps avec toi.

— Je suis désolée, moi aussi, d'avoir dû annuler, répondis-je machinalement. Le repas d'affaires a été décidé à la dernière minute.

— Comment ça s'est passé ? me demanda-t-il comme si cela l'intéressait vraiment.

Je lui répondis pendant qu'on buvait du vin et que l'on commandait. Lorsque nos plats arrivèrent, du poulet pour lui et un steak pour moi, j'avais réussi à me détendre un peu et je profitais de la soirée sans ressentir le besoin de me soûler.

Grady n'était pas seulement gentil. Il était intelligent. Et généreux.

Ce soir, j'allais l'embrasser, décidai-je en prenant une gorgée de vin.

— Qu'est-ce que tu comptes faire pour Thanksgiving ?

— Je rentre dans ma famille mercredi. L'académie ferme mardi soir et ne rouvre que le lundi suivant, répondis-je.

Je n'arrivais pas à croire que Thanksgiving avait lieu la semaine suivante. Le temps était passé si vite !

— C'est génial. Tu restes là-bas tout le week-end ?

Je hochai la tête tout en mâchant un morceau de steak bien tendre.

— Je ne rends pas très souvent visite à ma famille. C'est l'occasion pour moi de passer du temps avec eux.

Cela voulait aussi dire : attraper Rhage et réussir à le faire entrer dans sa cage de voyage... ce qui était aussi agréable que m'épiler le maillot avec une pince à épiler rouillée.

— Tu vas faire du shopping pour le Black Friday ?

Je ris.

— Non, mais ma mère est du genre à ne pas se coucher le jeudi soir pour être la première devant les magasins. Elle se gave de caféine avant de partir au front. Elle achète... surtout des trucs pour elle. Bien sûr, elle nous ramène des cadeaux, mais je sais que la majorité des sacs qu'elle rapporte à la maison sont pour elle.

Le souvenir de ma mère criant à mon père de venir l'aider à porter les sacs pendant que je fouillais le coffre de la voiture à la recherche d'un sac de librairie me revint en mémoire. Je souris.

Alors que je tournais la tête pour dissimuler mes lèvres, je repensai à ce que Brock m'avait dit cette nuit-là, dans la voiture. Il ne voulait pas que

je me cache, mais il ne comprenait pas. Une habitude de six ans était difficile à abandonner. Et puis je n'étais pas certaine que Grady m'accepte aussi facilement. Réprimant un soupir, je reportai mon attention sur lui. Toutefois, un détail attira mon attention.

Un homme se tenait à l'entrée du restaurant, dos à nous. Il était grand, avec des épaules carrées, et il y avait quelque chose dans sa posture qui me noua l'estomac comme si je me trouvais dans une montée de montagnes russes.

Je plissai les yeux. En face de moi, Grady parlait de l'élevage de moutons ou de vaches laitières... je n'écoutais pas. L'homme à l'entrée me paraissait familier.

Non. Ce n'est pas possible.

Lorsqu'une serveuse s'approcha de lui avec de grands yeux pleins d'admiration, l'homme se tourna vers elle. En voyant son profil, je sentis mon cœur se serrer et je faillis tomber de ma chaise.

C'était Brock.

C'était *vraiment* Brock.

— Oh, putain de merde, murmurai-je.

Grady releva vivement la tête, mais je le vis à peine.

— Pardon ?

D'habitude, je ne jurais pas comme une charretière, mais il me semblait que la situation le méritait.

Que faisait-il ici ? Lui avais-je dit où je dînais avec Grady ? Peut-être ? J'aurais très bien pu le faire au détour d'une conversation. Je voyais mal Brock nous suivre. Cela aurait été légèrement dérangeant.

— Jillian ?

Clignant les yeux, je reportai mon attention sur Grady. Mon cœur, lui, essayait de remonter le long de ma gorge.

— Pardon ?

Il se pencha en avant.

— Ça va ?

Je m'éclaircis la gorge, puis hochai la tête et priai pour que Brock ne nous voie pas.

— Oui, désolée. Je viens de me rappeler une chose que je devais faire pour le boulot.

Il esquissa un sourire.

— Ça a l'air important.

Je jetai un œil derrière lui. Brock discutait toujours avec la serveuse.

— Oui, ça l'est.

— J'espère que tu n'as pas encore oublié un dîner professionnel.

Avais-je oublié un dîner ? C'était bien Brock et il était tout seul... Oh, mon Dieu ! Pourquoi se dirigeait-il dans notre direction ? Je mourais d'envie de me cacher sous la table, mais on m'aurait prise pour une folle. Alors je me contentai de baisser les yeux vers mon assiette en priant pour qu'il ne vienne pas vers nous. Ce n'était pas possible. Brock n'oserait pas...

Lorsque je relevai les yeux, je le vis se rapprocher de plus en plus. Au fond de moi, je savais. Je savais que Brock se dirigeait vers notre table.

Un peu à la manière d'une enfant, j'essayais de me convaincre que si je ne regardais pas Brock, il ne pouvait pas nous voir non plus. Il n'était pas vraiment là. Les yeux rivés sur mon assiette quasiment vide, je priais pour avoir eu une hallucination.

— Oh, bonsoir ! s'exclama soudain une voix grave et suave qui glissait toujours sur ma peau comme de la soie chaude. Quelle surprise !

Et merde !

Je relevai la tête au même moment que Grady. Lorsqu'il aperçut Brock, debout à côté de notre table, l'étonnement se peignit sur son beau visage.

— Salut ? articulai-je péniblement.

Un sourire en coin, Brock concentra son attention sur Grady.

— C'est la deuxième fois que nous nous croisons.

— Oui, effectivement, répondit Grady en nous regardant l'un après l'autre. C'est une surprise.

— Je sais. (Les yeux sombres de Brock étincelaient.) Une coïncidence incroyable.

Les sourcils froncés, j'attrapai mon verre de vin. Coïncidence, mes fesses.

— Qu'est-ce que... Qu'est-ce qui t'amène ici, Brock ?

— Oh, j'étais dans le coin et je me suis dit que j'allais venir manger un morceau.

— Tout seul ? demandai-je, parce que ce n'était pas le genre de restaurant où l'on venait seul.

À quoi jouait-il, à la fin ?

— Je fais des tas de choses seul, Jillian.

Son regard amusé se posa sur moi.

J'écarquillai les yeux, puis pris une grande rasade de vin... j'avais l'esprit bien trop mal placé pour une fille qui avait rendez-vous avec un autre homme. Tout à coup, j'entendis sa voix brûlante dans ma tête. « Je vais t'aider. » Et je repensai à sa main glissant entre mes jambes.

Grady se racla la gorge.

— Tu viens souvent, alors ?

— Pour te dire, j'étais ici il n'y a pas longtemps. (Il me regardait toujours. Ses lèvres se retroussèrent en un sourire moqueur.) Souviens-toi. Notre rendez-vous.

— Votre rendez-vous ? répéta Grady d'un air perdu en me consultant du regard.

Je faillis m'étouffer sur mon vin. Je reposai mon verre sur la table avant de le balancer à la figure de quelqu'un.

— Notre rendez-vous d'affaires, rappelai-je à Grady. La raison pour laquelle j'ai dû reporter notre dîner. Brock, mon chef, et moi avons retrouvé des sponsors potentiels ici.

— Ton chef, murmura Grady en s'appuyant contre le dossier de sa chaise. (Il avait les lèvres pincées.) Et ami d'enfance, c'est ça ?

— On a grandi ensemble, intervint Brock en riant. (Il posa une main sur le dossier de la banquette où j'étais assise.) « Ami d'enfance » est un peu réducteur. Ça ne couvre pas tout ce que l'on a été l'un pour l'autre.

Qu'est-ce qu'il racontait, bon sang ?

— Je trouve que le terme est approprié, rétorquai-je avec un regard noir pour Brock.

Il ne le vit pas. Il était trop occupé à devisager Grady.

Brock ne tint absolument pas compte de mon commentaire.

— Est-ce qu'elle t'a raconté notre première rencontre ?

— Ça ne l'intéresse pas, répondis-je à sa place avec un rire à la limite de l'hystérie.

— Si, dit Grady d'un ton glacial. Ça m'intéresse beaucoup.

J'en restai muette.

Avant que j'aie pu réagir, Brock s'était installé sur la banquette à côté de moi, son flanc pressé contre le mien.

— J'avais quatorze ans, je crois, et tu en avais huit. (Il me donna un léger coup de coude.) C'est ça ?

— C'est ça, marmonnai-je en contemplant mon verre de vin.

Pourquoi avais-je décidé de ne plus jamais me bourrer la gueule ? C'était la pire idée que j'avais eue de toute ma vie.

— Je traînais autour de l'académie de son père depuis pas mal de temps. Les enfants qui habitaient dans le quartier connaissaient tous les Lima. On restait devant les bâtiments en espérant apercevoir son père de loin ou l'un de ses frères.

— Ta famille est célèbre ? demanda Grady qui avait visiblement oublié la réaction qu'avait eue Cam en voyant Brock.

— Plus ou moins.

La sensation du corps de Brock contre le mien m'empêchait de réfléchir correctement. Le verre de vin semblait m'appeler.

— Elle est modeste. C'est Jillian tout craché. (La façon dont il avait prononcé ces mots transpirait la familiarité. Je ravalai un grognement.) Bref. J'étais un voyou, à l'époque.

— Seulement à l'époque ? grommelai-je dans ma barbe.

Brock sourit. Il m'avait apparemment entendue. Je détestais ce sourire. Il n'était pas mignon ni sexy et encore moins charmant.

— Un soir, j'ai essayé de voler Andrew, son père.

— Quoi ?

À présent, une lueur de curiosité s'était allumée dans les yeux de Grady. Il arrêta son geste alors qu'il était en train de porter son verre de vin à ses lèvres.

— Eh oui. J'avais fugué. J'avais faim, il faisait froid. J'avais besoin d'argent et j'étais un petit con. (Cette grossièreté fit grimacer Grady.) J'ai essayé de voler un homme qui connaissait au moins mille façons de me tuer. (Riant doucement, Brock secoua la tête.) Pourtant, Andrew ne m'a pas tué ni même tabassé. Il n'a pas non plus appelé la police. Il m'avait déjà vu autour de l'académie et il savait que je prenais part aux combats de rue...

— À quatorze ans ?

Grady paraissait effaré. Le pauvre homme ne se doutait pas de ce qui se passait, là-dehors.

— Tu serais surpris d'apprendre ce qui se passe dans les villes dont personne n'entend jamais parler, répondit Brock en se laissant aller en arrière.

Je me crispai.

Il avait passé son bras derrière mon dos. Je penchai la tête sur le côté. J'hésitais entre éclater de rire face à son culot et l'envie de le frapper.

— Ce soir-là, Andrew m'a conduit chez lui et m'a offert un repas chaud et un endroit où dormir.

— Waouh. (Le sourire de Grady paraissait forcé lorsqu'il se tourna vers moi.) Ton père est un saint.

— Mon père a vu son potentiel. C'est pour ça qu'il l'a recueilli, rétorquai-je.

Je savais que ce n'était pas la seule raison. Mon père avait grandi dans les rues de Natal, au Brésil. Brock avait eu une enfance difficile, mais à côté de celle de mon père et de mes oncles, ça avait été de la rigolade. Quand bien même, mon père s'était reconnu en lui... il était le fils qu'il n'avait jamais eu.

— Il était assez tard quand son père m'a fait entrer chez eux. Il m'a laissé un instant dans le salon. Je... Je n'étais jamais entré dans une maison comme celle-ci. (Son regard se fit lointain.) Elle était située en dehors de la ville et malgré sa taille imposante, l'intérieur était chaleureux. Et puis il n'y avait pas de cafards sur les murs ni de rats dans

les coins sombres. C'était le genre de maisons où je n'avais jamais cru pouvoir entrer un jour.

Grady reposa lentement son verre sur la table. Moi, j'avais la gorge nouée. Brock gardait sans doute des souvenirs très sombres des années qui avaient précédé sa rencontre avec mon père.

— J'allais le suivre dans la cuisine lorsque j'ai levé les yeux vers l'escalier. Ils ont un escalier à moitié découvert qui donne sur l'entrée et l'atrium. Il faisait noir, mais il y avait une petite ombre derrière le mur qui nous espionnait. (Un sourire tendre éclaira le visage de Brock.) Je ne voyais que ses cheveux. Des cheveux brun foncé. Et de grands yeux.

Me penchant en avant, je posai un coude sur la table et appuyai ma tête dessus.

— C'était ma petite Jillybean. (Brock rit en me voyant lever les yeux au ciel.) Elle nous écoutait alors que son père n'avait pas la moindre idée de sa présence. Quand nos regards se sont croisés, j'ai cru qu'elle allait remonter dans sa chambre en courant, parce que j'étais... Euh, je m'étais battu juste avant de me faire attraper par son père et je n'étais pas beau à voir.

Assise à côté de lui, je me demandais ce qui était en train de se passer. Brock avait pris le contrôle de mon rendez-vous galant, abreuvant Grady d'histoires de notre enfance.

J'allais le tuer.

— Tu ne t'es pas enfuie ? me demanda Grady.

Je ne répondis pas. J'en étais incapable. Me redressant, je laissai tomber mes mains sur mes genoux. Brock avait enfoui ses doigts dans mes cheveux.

Que fabriquait-il ?

— Non. Elle m'a souri et m'a fait un signe de la main. (Brock me jeta un coup d'œil en coin. Nos regards se rencontrèrent et tout à coup, l'air autour de nous se remplit de tension. Hors du champ de vision de Grady, ses doigts caressaient mes cheveux.) C'était... adorable.

Mon Dieu.

— Après m’avoir donné à manger, son père m’a installé dans la chambre d’amis, puis est allé se coucher. Il avait décidé que je méritais de rester chez lui. Aujourd’hui encore, j’ai du mal à y croire. (Brock traçait des cercles sur mon dos. Je peinais à me concentrer.) C’était inespéré.

— C’est incroyable, murmura Grady.

J’espérais que Brock allait s’arrêter, qu’il ne continuerait pas l’histoire. Mais je n’eus pas cette chance.

C’était officiel : Dieu me détestait.

— Au bout d’une heure, je n’arrivais toujours pas à dormir. J’avais trop de choses en tête. Et puis la maison était bien trop silencieuse. Je n’y étais pas habitué. Chez moi, la nuit, les gens ne dormaient pas. Ils criaient, et dehors, des klaxons hurlaient, reprit-il.

Je me penchai de nouveau en avant pour échapper à ses doigts baladeurs, mais il m’attrapa par les cheveux pour m’en empêcher. J’écarquillai légèrement les yeux.

— Je me revois assis dans ce lit, dans la plus belle chambre que j’avais jamais vue. Il fallait que je parte, parce que je n’avais rien à faire là-bas, poursuivit-il comme s’il ne se servait pas de mes cheveux comme d’une laisse pour me retenir. Et tout à coup, un léger coup a résonné à la porte. Je n’avais pas la moindre idée de qui ça pouvait être.

— C’était toi, devina Grady en se tournant vers moi, les sourcils haussés.

Je fermai les yeux tandis que les doigts de Brock délaissaient mes cheveux pour caresser de nouveau mon dos à travers le tissu fin de ma robe. Mon esprit tout entier était concentré sur la chaleur qui en émanait.

— Elle m’a apporté son ours en peluche, annonça Brock. (Je rouvris les yeux et soupirai.) Qu’est-ce que tu as dit lorsque j’ai ouvert la porte ?

Je n’arrivais pas à croire qu’il raconte cette histoire. Je n’arrivais même pas à croire qu’il s’en souvienne.

— J’ai dit que tu avais l’air d’avoir besoin d’un ami.

Brock ne souriait pas quand il plongea ses yeux dans les miens.

— Et elle est partie. Elle est sans doute retournée dans sa chambre, poursuivit-il avec un léger sourire aux lèvres. Je savais qu'Andrew avait une fille. Je l'avais déjà aperçue de loin, mais... je ne m'attendais pas à ce qu'elle me donne son ours en peluche alors que j'étais un parfait inconnu. (Il se tourna vers Grady.) À compter de ce jour, on est devenus inséparables.

Il fallait vraiment qu'il arrête de me toucher le dos.

— Je vois ça... commenta Grady d'un air pincé.

— Et je n'ai pas arrêté de la suivre, comme son ombre.

Je posai vivement les yeux sur lui. Ce n'était pas la façon dont tout le monde se rappelait l'histoire. J'avais été son ombre. Et pas l'inverse.

— Je l'ai même accompagnée au bal de promo, termina-t-il.

Cette fois, il avait dépassé les bornes.

Baissant une main sous la table, je le pinçai à travers son jean, jusqu'à ce qu'il retire son bras de derrière mon dos.

Visiblement amusé, il me dévisagea.

— Il m'a emmenée au bal parce que les garçons de mon âge avaient trop peur de mon père pour le faire, expliquai-je.

— Ah ? (Grady joua avec son verre de vin.) Je dois avoir peur de ton père, moi aussi ?

— Non, affirmai-je.

— Oui, répondit Brock. Moi-même, il me terrifie.

Je soufflai lourdement, bruyamment.

Grady hocha la tête comme s'il comprenait, mais il était clair que ce n'était pas le cas. Un silence gêné s'abattit sur la table. J'étais sur le point de me pincer pour vérifier que je ne rêvais pas quand Grady annonça qu'il allait aux toilettes.

Une partie de moi avait peur qu'il ne se serve de cette excuse pour s'enfuir. L'autre était rassurée. C'était mieux ainsi.

Quand Brock et moi nous retrouvâmes seuls, je me tournai vivement vers lui.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? crachai-je.

Il m'adressa un regard innocent.

— À quel sujet ?

— Tu sais très bien ce que je veux dire. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Hmm... (Il posa sa tête sur son poing et la chaîne en argent qu'il portait autour du cou attira mon regard.) J'avais envie d'un steak bien saignant, alors j'ai décidé de venir en acheter un.

— Bien sûr. Et moi, j'adore qu'on me raconte des conneries, rétorquai-je. Pourquoi fais-tu ça ?

Brock haussa un sourcil.

— Tu essaies de saboter mon rendez-vous, l'accusai-je.

— Je ne crois pas que ce soit nécessaire, répondit-il d'un ton mielleux. Je jetai un coup d'œil dans la direction où Grady avait disparu. La colère me brûlait les joues.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il m'adressa un sourire suffisant.

— Vous êtes aussi compatibles que l'eau et l'huile.

— Ce n'est pas vrai !

Le souffle coupé, je m'écartai de lui. Ma première pensée fut qu'il avait raison. La deuxième, qu'il ne savait pas de quoi il parlait.

— Ah bon ?

— Non ! (Je pris une grande inspiration pour m'empêcher de crier.) Grady est séduisant...

— Il est mignon, acquiesça-t-il en tortillant des sourcils.

Intérieurement, je bouillais.

— Il est drôle, il est intelligent... Il est gentil !

— Gentil ? (Brock éclata de rire.) C'est bien ce que je dis.

— Qu'est-ce que tu dis, au juste ? (Je serrai les poings.) Que ce n'est pas bien d'être gentil ?

Brock se pencha vers moi et me tapota le nez. Je repoussai aussitôt sa main.

— Tu me fais une liste de ses qualités comme si tu comptais l'engager pour surveiller une classe de maternelle.

— Ce n'est pas vrai, répétais-je en respirant fort, à bout de patience. Qu'est-ce que tu fabriques, Brock ? Ce... Ce n'est pas toi.

— Tu trouves ? (Il haussa les sourcils.) Tu veux me faire croire que tu ignores les raisons de ma présence ici ?

Je secouai la tête.

— Comment est-ce que je le saurais ?

Il me dévisagea un instant avant de reprendre la parole.

— Ce n'est pas lui que tu veux.

Bon sang. Je n'arrivais pas à croire que l'on ait cette conversation. Je lui adressai un regard assassin.

— Va-t'en. Dépêche-toi.

Il eut un sourire en coin.

— Je sais ce qu'il te faut et tu finiras par le comprendre toi aussi, avant la fin de la soirée.

Qu'aurais-je pu répondre à ça ?

— J'avais une autre raison de venir te voir. Je voulais parler de Thanksgiving. Étant donné qu'on va tous les deux chez tes parents, on devrait faire du covoiturage.

Euh... *Quoi ?*

— Laisse-moi réfléchir.

Ses lèvres se retroussèrent en un sourire.

— Prends ton temps.

— Premièrement, ça n'aurait pas pu attendre... je ne sais pas... un autre moment ? Deuxièmement, pourquoi est-ce que tu viens fêter Thanksgiving chez mes parents ? Tu ne le fais plus depuis des années.

— Concernant ton premier argument, je viens d'y penser et je me suis dit que je pouvais très bien t'en parler maintenant, répondit-il sans se démonter. Et je fête Thanksgiving chez tes parents parce que cette année... les choses sont différentes. On en reparlera plus tard.

J'ouvris la bouche pour dire quelque chose, mais il ne m'en laissa pas le temps.

— Je te laisse profiter de ton rendez-vous tellement excitant. (Quand il se leva, il m’observa une dernière fois.) Je regrette de ne pas t’avoir vue debout dans cette robe, parce que le peu que je devine est renversant. Tu es magnifique.

Je continuai de rester bouche bée.

— Bonne soirée.

Après m’avoir fait un clin d’œil, Brock s’éloigna entre les tables. Il croisa Grady et ils échangèrent quelques mots que je ne voulais probablement pas entendre. Puis Grady revint à notre table.

Il s’assit en riant. Son rire sonnait faux.

— Bon... Je ne m’attendais pas à ça.

Je secouai la tête, consternée.

— Je suis désolée. Je ne sais pas ce qu’il est venu faire ici.

— Je crois... qu’il est venu s’assurer que tout allait bien pour toi. (Grady se massa le torse.) Que tout se passait bien entre nous.

Je ne sus comment répondre. Brock n’avait jamais rien fait de ce genre auparavant. Jamais. Même pas les rares fois où ado, j’avais eu un copain. Je lui racontais tout dans l’espoir de le rendre jaloux. Malheureusement, il n’avait jamais réagi.

— Comment a-t-il su où nous trouver ? demanda Grady.

— Le hasard ? avançai-je sottement.

— Tu en es sûre ? Il est parti sans commander quoi que ce soit.

Seigneur. Je ne m’en étais même pas rendu compte.

— J’ai dû le lui dire au détour d’une conversation. Il est juste... Je veux dire qu’il est... (La gorge nouée, je tentais de lui expliquer ce qui venait de se passer sans jurer comme un charretier.) Il aime me surprotéger.

Grady hocha lentement la tête.

— Je peux te demander quelque chose ?

Pitié, non.

— Bien sûr.

— Vous êtes sortis ensemble ?

— Quoi ? (Je m’efforçai d’en rire.) Non, pas du tout.

Ce n’était pas vraiment un mensonge. Ce qui s’était passé le vendredi précédent ne comptait pas. Le fait que j’aie été amoureuse de lui pendant dix ans non plus.

Grady regarda derrière lui avant de reporter son attention sur moi.

— Il aimerait peut-être.

Je ris de nouveau, mais cette fois, je n’eus pas à me forcer parce que cette simple idée était ridicule.

À moins que ?

Cette nuit-là, il avait voulu venir prendre un verre chez moi. Puis il m’avait offert des *latte* et des déjeuners. Il m’avait dit que j’étais magnifique. Et il m’avait proposé d’aller ensemble chez mes parents pour Thanksgiving...

Sans oublier ce qui s’était passé ce fameux vendredi soir. Je ne voulais pas y penser. J’avais réussi à m’occuper l’esprit toute la semaine dans ce but, mais ça avait bel et bien eu lieu. Brock, lui, refusait de l’oublier. Il avait même dit qu’il ne regrettait pas ce moment d’une intensité rare. Se pouvait-il qu’il... ?

Mon cœur battait fort. Trop fort. L’idée que quelqu’un d’autre puisse penser qu’il s’intéressait à moi me faisait tourner la tête. J’étais tellement habituée à ce que tout le monde me rabâche qu’il se moquait de moi.

Grady termina son verre de vin.

À partir de là, la conversation s’enlisa. Elle resta superficielle et sans intérêt. Quand la note arriva, il régla tellement vite qu’un ninja aurait été fier de lui.

Grady me raccompagna à ma voiture, garée au coin de la rue, derrière une banque. Il ne me prit pas la main, mais il me serra dans ses bras pour me dire bonne nuit. Ce contact n’eut aucun effet sur moi. Et il n’essaya pas de m’embrasser.

— Je t’appellerai, dit-il en reculant.

Je hochai la tête.

— J’ai... J’ai passé une bonne soirée.

— Moi aussi. (Il me dévisagea un instant avant de s'éloigner.) Bonne nuit, Jillian.

Je le regardai partir sans bouger. Je savais qu'il ne me rappellerait pas.

Et je ne le ferais pas non plus.

Avery allait être déçue.

Pour des raisons évidentes, je n'aimais pas traîner dans des ruelles sombres la nuit. Je verrouillai donc les portières de ma voiture, puis mis le contact. Avant de démarrer, j'envoyai à Brock le message le plus concis possible.

Chez moi. Maintenant.

Oui, c'était gonflé de ma part. Je n'aurais jamais imaginé envoyer ce genre de message à Brock un jour, mais j'étais furieuse. Je ne comprenais toujours pas pourquoi il était venu me trouver dans ce restaurant. Pour parler de Thanksgiving ? Mon œil, oui !

Les doigts crispés sur le volant, je sortis du petit parking et m'engageai sur la route. Je me retrouvai aussitôt devant un feu rouge. Mon portable ne sonna pas et je refusais de regarder s'il m'avait répondu de peur de perdre le contrôle de ma voiture s'il trouvait une excuse pour ne pas venir.

Je ruminai pendant tout le trajet. La petite lueur d'espoir qui s'était allumée en moi plus tôt avait disparu, remplacée par une colère noire.

Son comportement avait été déplacé.

Arrivée devant chez moi, je sortis de voiture et claquai la portière. J'examinai le parking, à la recherche de sa Porsche. Elle n'était pas là. Tandis que je me mettais à avancer dans l'air froid de la nuit, sous le ciel étoilé, je sortis mon téléphone de mon sac.

Bien sûr, il ne m'avait pas répondu.

— Connard, marmonnai-je en montant les escaliers d'un pas rageur.

D'accord, il n'y avait pas eu de feu d'artifice entre Grady et moi, mais ça ne le regardait pas. Ce soir, les choses auraient pu tourner différemment si Brock n'avait pas débarqué pour nous abreuver d'histoires de notre passé et faire croire à Grady qu'il ne pouvait pas se mettre entre nous. J'ouvris ma porte de toutes mes forces. Si j'avais pu, je l'aurais fait sortir de ses gonds.

Après avoir retiré ma veste, je la jetai sur le dossier du canapé et allai chercher la bouteille de vin dans le frigo. J'en bus une bonne gorgée au goulot, sans prendre la peine de sortir un verre.

Ma promesse de ne plus boire ne tenait plus, pour l'instant.

Une petite part de moi avait conscience que, même si Brock n'était pas venu mettre son grain de sel dans mon rendez-vous, il n'y aurait jamais eu d'alchimie entre Grady et moi. Les tonnes de romances que j'avais lues et ce que j'avais ressenti très tôt pour Brock m'avaient appris que s'il n'y avait pas d'étincelles au premier rendez-vous, elles n'apparaîtraient pas par la suite.

Et puis, tard le soir, quand je faisais glisser ma main entre mes jambes, ce n'était pas à Grady que je pensais.

Mais ce n'était pas le problème.

J'étais furieuse.

Lorsque je portai de nouveau la bouteille à mes lèvres, un coup résonna contre ma porte et je sursautai. Du vin coula sur mon menton.

Mon cœur bondit comme sur un trampoline. Je plissai les yeux. Essuyant mon menton, je posai la bouteille sur l'îlot central et me dirigeai d'un pas vif vers la porte. Je l'ouvris à la volée.

Brock se tenait de l'autre côté, les yeux baissés.

— C'était rapide, dis-je d'une voix sèche.

Ses lèvres pulpeuses tressautèrent, comme s'il réprimait un sourire.

— Disons que j'avais l'intuition que tu aurais envie de me voir ce soir. Du coup, je suis resté dans le quartier.

— Quoi ? Tu lis dans mes pensées, maintenant ?

Brock releva les yeux. Ses lèvres s'entrouvrirent sur un hoquet de surprise.

— Mince, souffla-t-il.

Une expression étrange passa sur son visage buriné, comme s'il voyait quelque chose pour la première fois. Une chose qui avait toujours été là, hors de sa portée.

— Cette robe... (Il entra dans mon appartement, me forçant à reculer, et referma la porte derrière lui.) Je savais que tu serais magnifique dedans.

« Magnifique » ?

Encore ce mot. Je ne savais pas ce qu'il signifiait.

Le feu aux joues, je le fusillai du regard.

— Je ne veux pas t'entendre dire ça. Je ne veux même pas savoir que tu le penses.

Brock fit comme s'il ne m'avait pas entendue. Il se contenta de me demander :

— Depuis quand est-ce que tu as des formes, Jilly ?

Puisant du courage dans ma colère, je lui tins tête.

— Oh, je ne sais pas... Depuis mes dix-neuf ans, peut-être ? Mais tu ne l'avais jamais remarqué jusqu'à maintenant !

— Ce n'est pas ça. (Il secoua la tête d'un air presque innocent.) La vérité, c'est que je ne voulais pas les remarquer.

Je haussai les sourcils.

— Tu ne voulais pas les remarquer ? Ça n'a aucun sens !

— Tu trouves ? (Ses yeux sombres plongèrent dans les miens.) Tu étais la petite fille chérie d'Andrew.

— Aux dernières nouvelles, je suis toujours sa fille.

— C'est vrai, murmura-t-il. (Son regard me caressa de nouveau, depuis le haut de ma tête jusqu'aux bouts pointus de mes escarpins, s'attardant sur ma poitrine.) Mais tu n'es plus si petite.

Malgré ma colère, je sentis mes tétons durcir. Je croisai les bras et relevai le menton.

— Tu as bu ?

Brock cligna les yeux et me regarda dans les yeux.

— Je n'ai plus bu une goutte d'alcool depuis cette nuit-là.

Je retins mon souffle.

— Pas une seule goutte, tu m'entends ?

— D'accord, d'accord. (Je me radouciss légèrement à l'évocation de ce souvenir douloureux.) Écoute, je ne t'ai pas demandé de venir ici pour parler de ma... robe, ni pour m'entendre dire que tu t'es soudain rendu compte que j'avais grandi. Qu'est-ce qui t'a pris, ce soir, au juste ?

Il ne me répondit pas tout de suite. Il se contenta d'observer mon appartement. Après avoir repéré Rhage assis sur l'accoudoir du canapé, il me dépassa en remontant les manches de son pull en V, révélant les tatouages colorés qui ornaient son bras gauche.

— Mais ne te gêne pas, va caresser mon chat ! Ce n'est pas comme si... (Quand Rhage se leva et tendit sa petite tête vers la grande main de Brock pour se frotter à lui, je restai un instant interdite. Puis, dégoûtée, je secouai la tête. Ce chat était un connard, lui aussi.) Putain, je vous déteste.

Grattant Rhage derrière l'oreille, Brock tourna la tête vers moi.

— Ton langage écorche mes oreilles innocentes.

— Oh, la ferme. Tu jures plus qu'un marin bourré qu'on aurait jeté aux requins-tigres.

Décroisant les bras, je retournai vers l'îlot.

En me voyant boire du vin à la bouteille, il haussa un sourcil, avant de murmurer :

— Tu comptes nous refaire la même chose que la dernière fois ? Si c'est le cas, je suis content d'être passé.

Les yeux plissés, je serrai la bouteille contre ma poitrine.

— Bon, ça suffit. Maintenant, je veux tout savoir. Pourquoi est-ce que tu es venu au restaurant ce soir ? Et ne me dis pas que c'est pour me parler de Thanksgiving. Tu aurais très bien pu m'en parler au bureau. Tu n'avais pas à interrompre mon rendez-vous et à me gâcher la soirée.

— C'est moi qui ai gâché la soirée ? (Il rit et se redressa pour me faire face.) Ce mec n'avait aucune chance avec toi.

— Qu'est-ce que tu en sais ? rétorquai-je.

Quand il avança vers moi, je fis un pas sur le côté pour garder une distance de sécurité entre nous. Il continua de s'approcher lentement. Mon cœur battait à tout rompre et me faisait tourner la tête.

— Je le sais, c'est tout.

— Ne me fais pas rire. (Je m'entêtais à reculer et lui, à me suivre.) Tu as admis que tu ne me connaissais plus.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, Jillian. (Les yeux brillants de malice, il baissa la tête.) Cite-moi une seule chose qui t'excite chez Grady.

Qui m'excite ? Mon poulx partait en vrille et ça n'avait rien à voir avec Grady ni avec le vin que je venais d'avalier.

— Il est hors de question que j'aie cette conversation avec toi.

— Pourquoi ?

Encore un pas. Il se tenait à un mètre de moi, à présent.

Comme mon appartement n'était pas très grand, cela voulait dire que j'étais pratiquement plaquée contre le mur.

— Parce que... ça ne se fait pas !

— Ça ne se fait pas ? (Il eut un rire grave et rauque. Sexy. Une série de frissons dansèrent le long de mes bras.) Pourquoi est-ce que ça ne se ferait pas ?

— Parce que... tu es mon chef !

— Je ne suis pas seulement ton chef. Tu as oublié la fois où j'ai dû te porter jusqu'à ton lit parce que tu avais trouvé les bouteilles d'alcool de ton père et que tu avais décidé d'en boire pour la première fois ? me demanda-t-il. Ou le fait que tu aies été présente pour moi durant les moments les plus sombres de mon existence ? Tu m'as aidé à enfiler des vêtements propres quand j'étais trop bourré ou shooté aux médocs pour me souvenir seulement de la date.

Mon souffle se bloqua dans ma gorge. Nous n'avions jamais parlé de cette période de sa vie, des quelques mois qui avaient suivi sa blessure au

torse.

— On pourrait aussi parler de cette nuit où tu as joui autour de mes doigts. Alors... seulement ton chef ? Tu peux faire mieux que ça, Jillybean.

— Ne m'appelle pas comme ça, rétorquai-je, prise au dépourvu.

J'avais du mal à respirer. Brock avait fini par franchir la distance qui nous séparait. Il se tenait devant moi, si proche que sa jambe droite effleurait ma gauche.

— Ça n'a rien à voir avec le fait que je sois ton chef. Le boulot n'est qu'un détail, dit-il. Tu ne veux pas répondre à ma question, parce que tu ne sais pas quoi dire.

— Ce n'est pas vrai, jurai-je. (Il me prit la bouteille des mains et la posa sur la table à côté de nous. Je me crispai.) Qu'est-ce que tu fais ?

Posant les deux mains sur le mur, de chaque côté de mon visage, il baissa la tête vers moi pour me regarder dans les yeux.

— Cite-moi une chose qui t'excite chez lui.

— Pourquoi ? murmurai-je.

Ma poitrine se souleva violemment sous le coup de ma respiration et mes yeux se posèrent sur ses lèvres.

— Parce que je veux savoir... (L'une de ses mains quitta le mur pour venir s'enrouler autour de mon épaule. Je frissonnai. Il pencha la tête sur le côté.) Je veux savoir pourquoi tu es sortie avec un autre homme après ce qui s'est passé entre nous.

Mon cœur battait si fort que je pouvais le sentir résonner dans tout mon corps. Les sens en ébullition, je n'avais pas la moindre idée de la façon dont je m'étais retrouvée dans cette position. Ses doigts glissèrent le long de mon bras, jusqu'à ma hanche. Puis son autre main apparut soudain de l'autre côté, sur ma taille. Je ne sentais plus que la chaleur de sa peau à travers le tissu fin de ma robe. Une douleur lancinante se réveilla dans mon bas-ventre.

— Jillian ?

La façon très douce dont il avait prononcé mon nom affola mes neurones, elle les fit fondre comme du beurre au soleil.

Je m'humectai les lèvres.

— Il est gentil. Grady est très gentil.

— Gentil ? (Il remonta ses mains le long de mes flancs. Mon corps réagit instantanément. Mon dos s'arqua et ma gorge se noua. Lorsque ses lèvres effleurèrent mon oreille, je sentis son souffle chaud contre ma peau.) Tu n'as pas envie de quelqu'un de gentil. Ce n'est pas ce qui t'excite.

Je posai les mains sur son torse. Tout en le repoussant, je m'agrippais à son pull pour le maintenir en place.

— Je suis sûr que Grady est un gentil petit gars, reprit-il tandis que ses mains reprenaient leur exploration. (L'une d'elles remonta jusqu'à ma hanche. L'autre resta au niveau de mes côtes où son pouce effleurait la base de mon sein.) Je n'ai rien contre lui, mais s'il t'excitait, s'il te faisait rougir de cette façon... (Son souffle chaud dansait sur ma joue. Sa légère barbe me picotait.) S'il t'excitait, s'il te plaisait vraiment, je n'aurais pas gâché ton rendez-vous. Tu serais toujours avec lui en ce moment même. Et je n'aurais jamais vu ton visage lors de la jouissance.

Je n'étais pas certaine de comprendre son raisonnement. De toute façon, mon cerveau était aux abonnés absents. Je ne réfléchissais plus. Je me contentais de ressentir. Une douce chaleur envahit mes veines. Les palpitations s'intensifièrent dans certaines parties de mon corps. Mes seins se firent lourds et douloureux et ce fut encore pire lorsque je sentis sa respiration contre mes lèvres. Alors mon sang se transforma en lave ardente.

Quand il pressa ses hanches contre les miennes, j'en eus le souffle coupé. Il était dur contre mon ventre. Sa réaction était sans équivoque. Le désir détendit mes muscles et les crispa à la fois. Nos lèvres étaient tellement proches...

Je n'avais jamais rien ressenti de tel.

Jamais.

Brock allait m'embrasser et cette fois, ce serait pour de vrai.

Je ne comptais pas tourner la tête.

Et à mon avis, Brock ne comptait pas s'arrêter à un baiser.

Lorsque je m'en rendis compte, lorsque je sus que j'allais le laisser faire tout ce qu'il voulait de moi, le brouillard de mes pensées se dissipa.

Qu'est-ce qu'on fabriquait, à la fin ?

Cela ne faisait pas plus de deux mois que nous nous étions retrouvés. Deux mois après des années sans le moindre contact, des années pendant laquelle j'avais sombré au fond du gouffre alors que lui, il menait la grande vie. Il s'était fiancé, s'était séparé... et m'avait brisé le cœur. À présent, il était de retour dans mon quotidien. Il était mon chef au boulot. Mon foutu chef. Et moi, je commençais à peine à comprendre ce que je voulais. Qui j'étais.

Je posai la main à plat sur son torse.

— Qu'est-ce... Qu'est-ce qu'on est en train de faire ?

Brock se figea. Je n'étais même pas sûre qu'il respirait. Puis il bougea légèrement la tête pour appuyer son front contre le mien.

— Je... Je n'en sais rien.

Un mélange de déception et de soulagement m'envahit de nouveau. La gorge nouée, je le repoussai alors même que j'aurais voulu me jeter sur lui sans réfléchir aux conséquences.

— Mais, reprit-il d'une voix rauque tout en resserrant sa prise sur ma hanche. Ce que je sais, Jillian, c'est que j'ai envie de toi.

Brock avait envie de moi.

Il avait prononcé ces mots exacts. Mon imagination ne me jouait pas des tours et je ne me faisais pas des films en lisant ce que je voulais entre les lignes. C'était ce qu'il avait dit et la preuve de son désir était pressée contre mon ventre.

Il resserra sa prise sur ma hanche tandis que sa main posée sous mon sein se crispait. Son front était pressé contre le mien. Lorsqu'un grognement rauque s'échappa de ses lèvres, un frisson me parcourut. Il me fit reculer jusqu'à ce que mon dos entre en contact avec le mur.

Il avait envie de moi, mais n'arrivait-il pas six ans trop tard ?

Vu la façon dont mon corps réagissait à son contact, il était clair que la réponse était « non ».

Toutefois était-il bien sage de s'abandonner ainsi ?

Il trembla légèrement et je sentis sa bouche au coin de la mienne, le coin paralysé. La sensation me prit par surprise et j'eus soudain très froid, puis très chaud.

Quand je tournai la tête à l'aveugle vers lui, ses lèvres effleurèrent les miennes. Une caresse légère comme la brise. Il n'y avait aucune pression. Le baiser que nous avons échangé en pleine nuit avait été bien plus profond que celui-ci. Pourtant, il me bouleversait comme jamais.

Brock recula de quelques centimètres pour me regarder dans les yeux. On resta ainsi un instant. Puis il me prit la main et me guida jusqu'au canapé où l'on s'installa. Il me fit asseoir sur ses genoux, les jambes

repliées sur le côté. Comme j'avais les pieds dans le vide, je perdis rapidement mes escarpins qui tombèrent par terre.

Le bruit fit sursauter Rhage qui s'enfuit en direction de la chambre. Ou peut-être de la salle de bains. Ces derniers temps, Rhage avait pris pour habitude de dormir dans le lavabo.

Toutefois, j'arrêtai rapidement de penser aux habitudes étranges de mon chat.

Brock passa un bras autour de ma taille. De son autre main, il attrapa une mèche de mes cheveux et la recoiffa derrière mon oreille. Mon cœur battait la chamade. Lorsqu'il me força à relever le menton, son regard s'attarda sur la moindre parcelle de mon visage.

— Je ne comprends pas ce qui se passe, admis-je.

— Moi non plus.

La main posée contre ma joue, il fit glisser son pouce juste sous ma cicatrice.

— C'est rassurant. (Je plaçai une main sur son torse. J'avais besoin de la distance que cela mettait entre nous. Il m'empêcha de me lever de ses genoux.) C'est... C'est de la folie.

— La folie, ça peut être une bonne chose, répondit-il avec un sourire en coin.

— Ou ça peut finir en catastrophe, arguai-je en essayant de me raccrocher à mon bon sens. On ne peut pas faire ça.

— Pourquoi ?

Son autre main se posa sur mon genou nu. La sensation me fit sursauter. Personnellement, des tas de raisons me venaient à l'esprit.

— On... On travaille ensemble, Brock. Si on se lance et que ça nous explose au visage, on devra continuer de faire équipe. Et je ne peux pas laisser tomber mon père, lui dis-je. Je... Je ne peux pas me laisser tomber, moi.

— Pourquoi penses-tu que ça nous explosera au visage ? (Sa question paraissait sincère.) Tu crois vraiment que je serais ici si je pensais que tu finirais par en souffrir ?

Je le dévisageai. J'aurais voulu le croire, mais je l'avais déjà laissé me blesser une fois et ça avait été atroce.

— Pourquoi ? lui demandai-je. Pourquoi maintenant, après tout ce temps ?

— Les choses... ont changé. Je ne sais pas trop à quel moment, répondit-il d'une voix râpeuse. La nuit où je t'ai vue dans ce restaurant. Ou lors de ton premier jour au bureau, lorsque tu m'as tenu tête. Tu n'étais plus la Jilly que j'avais connue et ça m'a perturbé parce que je t'ai trouvée très sexy. Ou peut-être était-ce le soir où tu m'as pris dans tes bras, devant le restaurant, parce que c'était une réaction digne de la Jilly que je connaissais... mais dans mes bras, tu étais différente.

J'étais incapable de réfléchir. J'arrivais à peine à respirer. Ses mots me faisaient l'effet d'une caresse. Il ferma les yeux et la main posée sur ma cuisse remonta le long de mon ventre, de mes seins... Quand il effleura un téton, un gémissement sourd m'échappa, mais il ne s'arrêta pas là. Il continua jusqu'à la base de mon cou où mon pouls battait frénétiquement.

— Ou peut-être que ça a commencé à changer avant même que je te revoie, reprit-il, comme s'il se parlait à lui-même. (Ça n'avait aucun sens. Il rouvrit les paupières et ses yeux d'obsidienne plongèrent dans les miens.) Peut-être que ça s'est passé la fois où je t'ai enfin vue te détendre en compagnie de tes amis. Ou quand on s'est endormis l'un contre l'autre. Ce qu'on a fait cette nuit-là m'a sans doute beaucoup influencé.

J'examinai ses traits tendus par l'effort.

— Tous ces moments y ont contribué, mais c'est ce matin-là, lorsque je me suis réveillé et que je t'ai trouvée cachée dans la salle de bains que j'ai su que je voulais être avec toi. Il ne s'est pas passé un jour sans que je pense à toi, Jillian. J'aurais dû te le dire la première fois que l'on s'est revus.

L'air se bloqua dans mes poumons.

— Je me suis toujours demandé ce que tu faisais, comment les choses allaient pour toi... si tu avais rencontré quelqu'un. Je prenais de tes nouvelles constamment.

— Quoi ? soufflai-je.

— Ta mère... elle m'a tenu informé. Tu ne le savais pas ?

Non, je n'en savais rien. La colère m'envahit soudain car ma mère n'aurait pas dû raconter ma vie à Brock derrière mon dos.

— J'ai appris que tu avais quitté la fac et que tu avais trouvé un boulot dans les assurances, m'expliqua-t-il. (J'entrouvris les lèvres pour mieux respirer.) J'ai su quand tu as eu un copain sérieux... que tu n'as jamais présenté à tes parents. Alors ça ne devait pas être si sérieux que ça.

Oh, mon Dieu.

La colère laissa place à la surprise.

— Pourquoi ne me l'a-t-elle jamais dit ?

— C'est moi qui le lui ai demandé. Je pensais... que tu ne voudrais pas que je sois au courant. La dernière fois que nous avons parlé, tu m'avais fait comprendre que tu ne voulais plus de moi dans ta vie.

Un pincement de regret se réveilla dans mon cœur. C'était lors des dernières fêtes que j'avais passées en famille avec lui.

— Tu... Tu l'as amenée à la maison.

Je crois que c'était ce qui m'avait fait le plus de mal. La fille avec laquelle il flirtait, celle pour laquelle il m'avait abandonnée ce soir-là, n'avait pas été un coup d'un soir oublié dès l'instant où il avait passé la porte. C'était la fille qu'il avait choisie pour se ranger. La fille qu'il avait demandée en mariage.

Il tourna légèrement la tête, comme s'il était incapable de me regarder dans les yeux.

— Je n'avais pas réfléchi.

La gorge nouée, je repensai à cette nuit. C'était le premier Noël après le drame. Brock était venu dîner chez nous pour le réveillon, mais il n'était pas arrivé seul. Quatre mois après m'avoir brisé le cœur, quatre mois après que ma vie avait implosé, il avait amené Kristen à *mon* dîner de famille. Ça m'avait fait perdre la tête.

Défigurée, en pleine convalescence, j'avais accepté de quitter ma chambre pour m'asseoir à table avec ma famille, alors que je ne le faisais

plus que rarement. Émotionnellement, je n'étais pas très stable. Et je me souvenais parfaitement de ce qui s'était passé.

Lorsque j'étais entrée dans la salle à manger, mes yeux fatigués avaient glissé sur les visages familiers. J'avais vu Brock en premier. Il regardait en direction de la porte. L'espace d'un instant, j'avais cru qu'il m'attendait. Même si le comportement qu'il avait eu cette nuit-là au *Mona's* m'avait blessée, ses visites constantes à l'hôpital avaient fait renaître l'espoir en moi.

Puis j'avais remarqué qui se tenait à côté de lui. Et en la voyant, en comprenant qu'il l'avait invitée à dîner avec nous, j'avais su qu'elle était importante pour lui. Ce n'était pas qu'un coup d'un soir. Ni une erreur due à l'alcool. Il n'avait jamais, mais alors jamais, présenté une fille à mes parents.

Kristen était sa petite amie. Pas moi. Ce ne serait jamais moi.

J'avais fait volte-face et remonté les escaliers. C'était le seul moyen pour moi de ne pas m'effondrer devant ma famille. Aujourd'hui, je savais que je m'étais cachée pour rien. Ils étaient tous au courant. Mais la douleur déchirante et la honte que j'avais ressenties cette nuit-là avaient refait surface dans mon cœur en une explosion d'émotions désastreuse.

Brock m'avait suivie comme il l'avait fait des centaines de fois... avant le *Mona's*.

Il était entré dans ma chambre et je lui avais hurlé dessus. J'étais à peu près sûre de l'avoir traité de connard égoïste et de lui avoir dit que je ne voulais plus jamais le revoir. D'autres paroles terribles m'avaient échappé. Je pouvais encore voir sa réaction, le choc qui avait envahi son expression. La peine que je n'avais pas voulu voir. La culpabilité que j'avais refusé de reconnaître.

J'avais eu l'impression de me retrouver de nouveau sur ce trottoir en train d'agoniser. Mais, en y repensant, il n'avait pas été coupable de grand-chose. Ce n'était pas sa faute si j'avais eu des sentiments pour lui. J'avais mis beaucoup de temps à m'en rendre compte. Et cela avait été douloureux, aussi.

Son pouce caressa l'intérieur de mon poignet et me ramena à la réalité.

— Jillian ?

— Je... J'ai réagi de façon excessive. Je veux dire... J'étais... merde, jurai-je. (Il était temps que ça sorte.) J'étais jalouse. J'étais tellement jalouse, Brock, parce que j'aurais voulu être à sa place. Je t'ai... (La boule au ventre, je m'interrompis et retirai sa main de mon cou.) C'était une période difficile pour moi.

— Ne prends pas la responsabilité de tout ce qui s'est passé, me dit-il.

— Ce n'est pas ce que je suis en train de faire. Enfin, je suis en partie responsable pour... ce merdier qu'est notre relation.

Comme j'avais besoin d'espace pour réfléchir clairement, je me défis de son étreinte et descendis de ses genoux. Une fois debout, je recoiffai mes cheveux en arrière et reculai jusqu'à ce que mes jambes rencontrent la table basse.

— J'étais jeune et...

— Et je refusais de voir ce qu'il y avait juste devant moi. (Brock s'assit au bord du canapé et me regarda droit dans les yeux.) Je voulais que tu me voies comme un frère.

Mal à l'aise, je m'éloignai encore de façon à mettre la table basse entre nous.

— Brock...

— Mais je savais pertinemment que ce n'était pas le cas. Je n'étais pas stupide.

Je me crispai.

Il laissa tomber ses mains entre ses genoux.

— Je voulais te voir comme ma petite sœur, moi aussi.

— C'était le cas. Tu ne m'as jamais traitée autrement.

— Je te l'ai déjà dit. Je ne pouvais pas me le permettre. Tu avais six ans de moins que moi. Aujourd'hui, ce n'est pas très grave, mais à l'époque, tu étais mineure et ton père m'aurait tué. Même maintenant, il le fera peut-être, fit-il remarquer avec un sourire amusé. Tout ça pour dire

que tu étais trop jeune, et moi, je ne pensais qu'à moi et à mon rêve : celui de devenir une star du free fight. Je passais mon temps à chercher des sponsors, à m'entraîner et à faire la fête. Toi, tu...

— Je n'avais pas ma place dans ce tableau, terminai-je sans la moindre amertume, parce que c'était la vérité.

Je n'étais alors qu'une petite fille avec la tête pleine de rêves et d'espoirs ridicules.

Parfois, j'avais l'impression d'être encore cette petite fille. Il suffirait que Brock me promette la lune et alors, tous mes efforts pour mener ma propre vie auraient été vains.

— Mais j'ai toujours su, reprit-il en baissant les yeux. (Il laissa échapper un lourd soupir.) Je savais très bien ce que tu ressentais.

Les bras croisés sur ma poitrine, je frissonnai. Je ne savais pas comment réagir à son aveu. J'étais sous le choc. Pendant des années, j'avais espéré et espéré encore, puis j'avais accepté que cela n'arriverait jamais. Et voilà que mon rêve était désormais à portée de main. Cela me paraissait irréel.

Mon ventre se noua de la plus délicieuse des façons. Qu'est-ce que cela ferait d'être avec lui, maintenant que notre passé n'était plus un problème ? Que nous vivions dans le présent ? Un frisson d'excitation me parcourut, mais en même temps, quelque chose me retenait.

Mon instinct de fuite s'était réveillé.

— Je... j'ai besoin de réfléchir à tout ça. Ce que je veux dire, c'est que je ne sais même pas ce que toi, tu cherches, exactement. Si tu as juste envie d'un coup d'un soir...

— Si j'avais juste envie d'un coup d'un soir, j'aurais déjà trouvé quelqu'un. Ce n'est pas difficile pour moi.

— Waouh, marmonnai-je.

— Je ne dis pas ça pour te blesser. C'est la vérité, mais ça ne m'intéresse pas. Je pensais que c'était clair. (Sa mâchoire se crispa.) Si je ne voulais que du cul, je ne serais pas ici, avec toi.

Je me mordis les lèvres.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je te veux, toi, répondit-il aussitôt. Voilà, ce que je veux. J'ignore ce que l'avenir nous réserve, mais il est hors de question que je mente sur mes sentiments et mon désir pour toi parce que tu as peur que ça nous explose en plein visage.

Sauf que si ça nous explosait au visage, on continuerait à se voir tous les jours. Si ça nous explosait au visage, il faudrait trouver un moyen de passer outre. Serais-je capable de m'en remettre ?

Brock se leva du canapé et m'approcha. Je le regardai avec appréhension tandis qu'il contournait la table basse et venait se poster devant moi. Avant que j'aie eu le temps de réagir, il avait posé les mains sur mes joues et relevé mon visage vers lui.

— Je n'ai pas envie de partir. (Sa bouche était à quelques centimètres de la mienne.) Ce dont j'ai envie, c'est de te porter jusqu'à ta chambre, de te déshabiller et de te faire l'amour jusqu'à ce que tu n'aies plus le moindre doute.

Seigneur.

— Mais je comprends ce que tu traverses. Tu as besoin de t'habituer aux changements qui se sont produits dans notre relation, poursuivit-il. Alors je vais te laisser du temps. D'accord ?

— D'accord, murmurai-je.

Qu'étais-je censée dire d'autre ? Ses lèvres étaient tellement proches des miennes... et il m'avait complètement prise par surprise.

Puis Brock m'embrassa.

Ses lèvres caressèrent les miennes avec douceur, comme si elles essayaient de les mémoriser. Je décroisai les bras et posai les mains sur son torse sans vraiment y réfléchir. Quand il me mordilla la lèvre inférieure, je hoquetai de surprise et sa langue s'insinua dans ma bouche.

Ça, c'était un vrai baiser.

Chaud. Fougueux. Humide. Sa langue glissait contre la mienne. J'avais l'impression qu'il me dévorait. La sensation de sa barbe râpeuse et de ses

lèvres soyeuses me faisait tourner la tête. Un gémissement rauque m'échappa.

— Merde, grogna-t-il en se redressant légèrement. J'adore t'entendre gémir.

J'étais incapable de parler. Ouvrant les yeux, je l'observai sans rien dire. Je venais de décréter qu'il s'agissait de notre premier baiser officiel. Oui. Aucun doute là-dessus.

Brock soutint mon regard avant de s'écarter.

— Ce n'est absolument pas ce que j'ai envie de faire, mais je vais partir, murmura-t-il. Rêve de moi, cette nuit.

Sur ces mots, il s'éloigna, sortit de mon appartement et referma la porte derrière lui. Moi, je restai plantée au beau milieu de mon salon, les lèvres qui picotaient à cause de son baiser et mon corps frustré par un désir non assouvi.

Cours-lui après.

J'allais le faire quand, soudain, je me figeai. J'avais... peur. Ce qui se passait entre nous me terrifiait. J'avais espéré pendant si longtemps que Brock s'intéresserait à moi... et maintenant, c'était le cas. J'ignorais à quel point. Je n'étais même pas certaine qu'il le sache lui-même. Mais moi, je le désirais. Je le désirais comme jamais je n'avais désiré quiconque. Je l'avais toujours désiré.

Et il n'avait jamais voulu de moi.

Jusqu'à maintenant.

Ce qui me terrifiait, c'était la certitude que si je m'autorisais à tomber de nouveau amoureuse de lui, il n'y aurait pas de retour en arrière possible. Si je m'autorisais à l'aimer, je me perdrais corps et âme.

Le samedi soir, j'avais eu du mal à m'endormir. Mon corps regrettait de ne plus être coincé entre le corps musclé de Brock et le mur, et mon esprit fonctionnait à cent à l'heure.

Il était presque 3 heures lorsque j'avais enfin réussi à fermer les yeux, mais je m'étais réveillée à l'aube, surprenant un Rhage très mécontent de son sort. J'allumai la cafetière pendant que je prenais ma douche. Puis, laissant mes cheveux sécher à l'air libre, je lui donnai de la pâtée parce que je me sentais coupable de l'avoir réveillé en sursaut.

Rhage sembla accepter mes excuses car il enfouit sa tête velue tout entière dans son bol. Je grimaçai. Il allait sentir le poisson toute la journée.

Attrapant ma tasse de café, j'allai m'asseoir sur le canapé, roulée en boule contre l'accoudoir. J'essayai de ne pas penser à Brock qui m'avait serrée dans ses bras alors que j'étais assise sur ses genoux... et attrapai mon téléphone. Il était encore tôt, mais je savais que ma mère était déjà levée.

Elle répondit à la deuxième sonnerie, s'imaginant sans doute les pires scénarios catastrophe.

— Tout va bien, ma chérie ?

— Oui. (Ce n'était pas tout à fait un mensonge.) Je sais qu'il est tôt, mais je... J'ai parlé à Brock hier soir.

Il y eut un moment de silence pendant lequel je pris une gorgée de café.

— Ma chérie, dit-elle enfin. Tu dois lui parler souvent, maintenant...

Baissant ma tasse, je levai les yeux au ciel. On aurait dit qu'elle faisait exprès de ne pas comprendre.

— Maman, il m'a dit que ces dernières années, tu l'avais tenu au courant de tout ce qui se passait dans ma vie.

— Je ne lui ai pas tout raconté, répondit-elle aussitôt. C'est un peu exagéré.

— C'est tout ce que tu as à me dire ? (J'avais besoin de caféine dans le sang pour cette conversation. Je bus une autre gorgée.) Pourquoi est-ce que tu ne m'en as pas parlé ? Il m'a dit qu'il t'avait demandé de ne pas le faire, mais on sait toutes les deux que ça ne t'a jamais arrêtée.

— Je ne pensais pas que ça t'aurait fait du bien de le savoir, répondit-elle.

— Pourquoi ? Parce que tu ne voulais pas encourager mon obsession pour lui ?

— Quelle obsession ? Attends une seconde, ma chérie. Ton père arrive et je ne crois pas que ce soit une bonne idée qu'il nous entende, dit-elle. (Haussant les sourcils, j'avalai le reste de mon café d'un trait.) C'est bon, fit-elle en soupirant.

Je supposai qu'elle était dans la véranda, entourée de ses plantes. Ma mère avait toujours eu la main verte. Moi, je tuais toutes les plantes que je touchais.

— Pourquoi diable penses-tu que tu avais une obsession pour Brock ?

— Maman, grognai-je. Ne joue pas à ça. Tu n'es pas aveugle.

— Oui. Mes yeux fonctionnent très bien, Jillian. Tu avais le béguin pour lui en grandissant.

Le mot « béguin » décrivait à peine ce que j'avais ressenti pour lui, mais bon. Passons.

— Je ne t'en ai pas parlé parce que tu nous as bien fait comprendre, et plus d'une fois, que tu ne voulais plus rien avoir à faire avec lui.

En me levant pour me resservir du café, je passai devant Rhage, assis sur la table basse, qui se lavait la patte.

— Dans ce cas-là, pourquoi est-ce que tu as accepté de lui raconter ma vie ?

— Parce qu'il s'inquiétait pour toi. Il n'a jamais arrêté de se soucier de toi. Parce qu'il partage nos vies depuis plus de dix ans. Il fait partie de la famille, répondit-elle tandis que je remplissais ma tasse. Jillian, je suis désolée si tu penses que j'ai fait une erreur, mais chaque fois qu'il me demandait des nouvelles de toi, il était sincère.

Appuyée contre le plan de travail, je laissai la curiosité m'envahir.

— Que... Qu'est-ce qu'il te demandait ?

Brock me l'avait dit, mais une part de moi avait besoin que ma mère le confirme.

— Il voulait seulement savoir si tu allais bien. Toutes ses questions tournaient autour de ça. Comment se passait la fac ? Qu'est-ce que tu comptais faire quand tu as laissé tomber tes études ? Une fois, il m'a même demandé si tu avais des amis, dit-elle. (La gorge me brûlait.) Je crois qu'il avait besoin de savoir que tu allais bien et que tu n'étais pas seule.

Les lèvres pincées, le téléphone collé à mon oreille gauche, je secouai lentement la tête. Pour être franche, je n'en voulais pas à ma mère. Je comprenais pourquoi Brock était venu la trouver. Je l'avais coupé de ma vie avec un couteau à beurre rouillé. Je comprenais également pourquoi ma mère lui avait répondu. Brock était comme un fils pour elle.

— Alors, dis-moi, comment se fait-il que vous ayez parlé de ça un samedi soir ? me demanda ma mère d'un air taquin. Vous n'étiez sûrement pas au bureau.

— Il a débarqué en plein milieu d'un rendez-vous que j'avais avec un autre mec.

— Il a fait quoi ? s'exclama-t-elle en riant.

Je soupirai.

— Tu te souviens du garçon dont je t'avais parlé ? Grady ? Eh bien, on est allés manger ensemble, mais Brock a débarqué et a tout gâché.

— Oh, non, murmura-t-elle, mais elle ne me trompait pas.

Je savais qu'elle souriait jusqu'aux oreilles.

— Enfin, il n'a pas vraiment gâché la soirée. Pour être tout à fait honnête...

— Et tu devrais l'être.

Avec une grimace, je posai un bras sur mon ventre.

— Grady est gentil mais... ça n'aurait pas marché.

— Bien sûr que non, répondit-elle.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Laisse-moi te poser une question, Jillian. Pourquoi me parles-tu de Brock ? Il t'a avoué qu'il pensait encore à toi après toutes ces années, bien sûr, mais à part ça ?

Je me dandinai d'un pied sur l'autre.

— Parce que... Parce qu'il est venu ici hier soir et...

— Vous avez couché ensemble ?

— Oh, mon Dieu, Maman ! m'écriai-je.

Sous le coup de la surprise, Rhage fit un bond d'un mètre de haut.

— Quoi ?

— *Quoi ?* répétais-je d'un air ahuri. Ne me repose plus jamais cette question, d'accord ? Jamais.

Elle soupira lourdement à mon oreille.

— Ça fait partie de la vie, Jilly. Ton père et moi, nous avons une vie sexuelle très...

— Stop. Pitié, arrête. (J'allais vomir.) Je ne veux pas savoir.

— Très bien. Donc Brock est venu chez toi, mais vous n'avez pas couché ensemble. Vous avez joué aux cartes ? Vous avez regardé un film à l'eau de rose dans les bras l'un de l'autre ? Je suis sûre que Brock est du genre à faire des câlins.

— Maaaaan, gémis-je. (J'étais à « ça » de raccrocher.) Arrête de délirer.

— Je ne délire pas.

— On a parlé. C'est tout. Il... Il a eu l'air de vouloir être plus qu'un ami. Et ça ne l'inquiète pas qu'on travaille ensemble.

— Pourquoi est-ce que ça l'inquiéterait ? Les Lima n'ont jamais séparé le travail et la famille, argua-t-elle. Brock me pose des questions sur toi depuis six ans, ma chérie.

— Peut-être, mais durant ce temps-là, il était avec quelqu'un d'autre, donc ça ne veut pas dire grand-chose.

— Si tu le dis.

Je soupirai.

— Maman.

— Si tu penses que ça ne veut rien dire, c'est qu'il ne t'a pas tout raconté.

— Comme quoi ? rétorquai-je, soudain mal à l'aise.

— Ce n'est pas à moi de te le dire, ma chérie.

— Oh ! (Je levai un bras en l'air.) Tu protèges son intimité, mais pas la mienne, c'est ça ?

— Ce n'est pas pareil.

— Si tu le dis.

— Alors vous êtes enfin ensemble ? me demanda-t-elle.

Je pris une grande inspiration et comptai jusqu'à dix avant de répondre.

— Non, Maman. On n'est pas ensemble.

— Je ne comprends pas.

Rejetant la tête en arrière, je grognai.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

— Tu l'aimes.

Je ravalai ma surprise.

— J'étais amoureuse de lui, Maman, c'est vrai, mais c'était il y a longtemps. Je ne suis plus une petite fille.

— Tu es peut-être une femme, maintenant, mais ça ne veut pas dire que tes sentiments ont changé.

Je levais un regard perdu vers le plafond.

— Ce Grady avec lequel tu es sorti... je suppose que c'était quelqu'un de bien ? Mignon, intelligent, intéressé par toi ? Mais tu n'as rien ressenti

pour lui ?

— Non.

Je fronçai les sourcils. Je savais où elle voulait en venir. En l'appelant, je n'avais pas pensé que notre conversation prendrait cette tournure.

— Tu es sûre que tu n'es plus amoureuse de Brock ? Que tu n'es plus du tout intéressée ? Tu ne penses plus à lui ? (Elle marqua une pause.) Sois franche.

Me redressant, je me dirigeai vers le salon.

— Je... Je ne sais pas.

— Je t'ai demandé d'être franche. (Comme je ne répondais toujours pas, elle reprit :) Jillian, tu as traversé des épreuves difficiles. J'en ai conscience. Tu as été blessée. Et si je pouvais effacer ta souffrance, je le ferais.

— Je sais.

Je m'approchai de la fenêtre et écartai le rideau pour observer la forêt qui s'étendait derrière l'immeuble.

— Cette souffrance... celle causée par Brock et celle que tu as subie dans ta chair, te fait hésiter et c'est normal, dit-elle tandis que je regardais les branches onduler dans la brise. Je ne te juge pas. Personne ne le fera, mais ça ne doit pas t'empêcher de prendre des risques.

Je me mordis les lèvres sans rien dire. Accepter de me rapprocher de Brock était un gros risque.

— Vivre, c'est aller de l'avant, Jillian. N'est-ce pas ce que tu essaies de faire ? Recommencer à vivre ?

Une partie de moi regrettait de lui avoir dit ça lorsque j'avais quitté la maison pour de bon, parce qu'elle avait raison.

— Tu l'aimes toujours ? me demanda-t-elle encore une fois.

— Je... Je ne sais pas, murmurai-je.

Cela sonnait faux à mes propres oreilles.

Ma mère rit doucement.

— Ma chérie, je crois que tu sais très bien ce que tu ressens.

Je le croyais aussi. La vérité, c'était que même lorsque je l'avais détesté, lui et tout ce que nous avons partagé, j'avais continué à l'aimer. Je n'avais jamais cessé de l'aimer.

— Vous venez ensemble pour Thanksgiving ? me demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, Maman.

Quand elle rit, un sourire las étira mes lèvres.

— J'ai hâte de vous voir. Et quelque chose me dit que vous arriverez en même temps.

Après lui avoir dit que ma journée allait se résumer à monter mes bibliothèques, je raccrochai et laissai le rideau retomber. À entendre ma mère, tout semblait facile, mais ce n'était pas le cas.

En revanche, elle avait raison pour une chose.

Vivre, c'était accepter de prendre des risques.

*
* *

Il était un peu plus de 15 heures et j'étais sur le point de m'occuper de ces satanées bibliothèques lorsqu'on frappa à ma porte.

L'estomac noué, je retournai dans le couloir. Je n'attendais personne, mais mon intuition me soufflait que je savais de qui il s'agissait. Me dépêchant de rejoindre la porte, je ne pris même pas la peine de regarder à travers le judas.

— Brock, murmurai-je en ouvrant la porte.

— Salut, dit-il en souriant.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demandai-je en jetant un œil derrière lui, comme si le couloir possédait les réponses à mes questions.

— Je viens te rendre visite.

Je haussai les sourcils.

— Si tu veux tout savoir, j'ai décidé de faire une bonne action.

Comme je n'avais pas la moindre idée de ce dont il voulait parler, je me poussai sur le côté pour le laisser passer.

— Quel genre de bonne action ?

Pendant qu'il entrait chez moi, Brock se baissa pour m'embrasser. Son baiser fut bref, mais tendre, et quand il reprit son chemin, je restai plantée dans l'entrée, comme une idiote.

— C'est ça, ta bonne action ? M'embrasser ? demandai-je au bout d'un moment avant de fermer la porte.

Il tourna la tête vers moi.

— J'aime bien ta façon de penser, mais non. Je viens monter tes bibliothèques, parce que je suis sûr que tu ne l'as toujours pas fait.

— Toujours pas, admis-je. Tu t'en es souvenu ?

Brock vint se placer face à moi.

— Je me souviens de tout, Jilly.

Un frisson remonta le long de ma colonne vertébrale et je détournai les yeux.

— Tu es vraiment venu m'aider à faire du bricolage ?

— Oui. (Il marqua une pause.) Et puis j'avais envie de te voir.

Je ne savais pas quoi répondre à ça.

— Je sais que je t'ai promis de te laisser du temps, reprit-il.

— C'est ce que tu appelles me laisser du temps ?

— Oui ! (Son sourire en coin me donna des papillons dans le ventre.)

Alors ? Elles sont où, ces bibliothèques ?

— Dans la deuxième chambre, au bout du couloir.

S'il voulait monter mes meubles à ma place, je n'allais pas l'en empêcher. Je me contenterais de superviser les opérations.

Et puis j'étais curieuse de voir comment il allait se comporter.

— Je vais nous chercher à boire, proposai-je.

Je m'échappai avant de changer d'avis et de lui demander de partir alors que je savais pertinemment que je voulais qu'il reste.

Mon Dieu. Des fois, j'avais du mal à me comprendre moi-même.

Après avoir attrapé deux bouteilles d'eau, je conduisis Brock à la chambre d'amis. Elle était plutôt sommaire : un lit simple à peine utilisé, un bureau dans un coin et une table de chevet.

Brock ne fit aucun commentaire sur l'absence de décoration. Il se contenta de se diriger vers les étagères.

— Où est ton chat ?

— Sans doute dans ma chambre, sous les couvertures. C'est là qu'il fait la sieste, l'après-midi.

Brock éclata de rire.

— J'adore ce chat.

— Il t'aime aussi. C'est bizarre, d'ailleurs, car il déteste tout le monde.

— Ton chat a très bon goût. (Il me regarda en coin.) En même temps, tout le monde m'aime bien.

— Ahah, très drôle. (Tout à coup, le doute m'envahit.) Tu as parlé à ma mère, aujourd'hui ?

— Non. (Étonné, il haussa les sourcils.) J'aurais dû ?

Je secouai la tête avant d'attraper le paquet de vis. Assise sur le lit, je le regardai classer les différentes planches. J'aimais la façon dont il était habillé aujourd'hui : jean et tee-shirt à manches longues un peu moulant. Mon regard s'égarait continuellement sur son torse et ses bras musclés.

Je me mis à réfléchir.

Ce qui était sans doute une mauvaise idée, mais c'était plus fort que moi.

Brock s'empara du manuel de montage et vint s'asseoir à ma gauche, sur le lit.

— Ça n'a pas l'air très compliqué.

— Ce n'est pas une question de difficulté. J'avais la flemme, c'est tout.

Il eut un sourire en coin.

— Pour être franc, ça m'étonne que tu n'aies pas déjà des bibliothèques débordant de livres.

Tournant le paquet de vis dans mes mains, je haussai les épaules.

— Je... Je n'ai pas eu le temps, c'est tout.

— Depuis quand est-ce que tu vis ici ?

— La ferme, murmurai-je en réprimant un sourire.

— Mais tu t'en occupes maintenant ? (Il posa le fascicule sur le lit derrière lui et se leva.) Intéressant.

Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il y avait d'intéressant là-dedans.

— Je compte ramener une tonne de livres de la maison à Thanksgiving.

— Une tonne, ça veut dire combien ? demanda-t-il en étalant les planches gris métallisé.

— Des tonnes.

Son sourire s'élargit. Mon Dieu, qu'il était sexy ! Comment avais-je pu prétendre le contraire un seul instant ?

— Eh bien, j'espère que ça tiendra dans ma Porsche.

Je plissai les yeux.

— Je n'ai jamais accepté d'y aller avec toi.

— Non, mais tu le feras.

— Tu es bien sûr de toi.

Vu le regard qu'il m'adressa, il était clair qu'il pensait avoir toutes les raisons de l'être. Le rouge aux joues, j'arrêtai de superviser pour l'aider réellement tandis qu'il me parlait de la façon dont il voulait rénover sa cuisine.

— Tu n'as pas acheté une maison neuve ? Ou fait construire ? demandai-je.

— J'ai déjà acheté une maison neuve. Cette fois, je voulais quelque chose de différent. Et puis il n'y avait pas beaucoup de choix dans le quartier qui me plaisait, expliqua-t-il en maniant le tournevis comme un pro. Et j'avais envie de me salir les mains.

Surprise, je soulevai une planche et la tins en place pour lui.

— Sérieusement ? Depuis quand est-ce que tu aimes les travaux ?

— Hé ! Je sais me servir de mes mains ! (Il m'observa à travers ses longs cils.) Crois-moi.

Les joues en feu, je sentis mon bas-ventre se serrer. Je n'avais pas besoin de sa parole. J'en avais fait l'expérience.

— Tu es obligé d’avoir l’esprit aussi mal placé ?

Brock éclata de rire.

— Tu trouves que j’ai l’esprit mal placé ? Crois-moi, tu n’as encore rien vu !

— Super... J’ai hâte de voir ça.

Secouant la tête, il assembla deux planches.

— Malheureusement, je ne peux pas tout faire tout seul. Et comme la cuisine est démolie, je me nourris de plats préparés et de barbecue.

— Il ne fait pas trop froid, pour le barbecue ?

— Non, ça ne me dérange pas. (Il se leva et redressa la bibliothèque.)

Tu veux la mettre où ?

Je le lui montrai.

— Si j’ai bien compris, tu as cassé toute ta cuisine ?

— Presque. (Il transporta la bibliothèque jusqu’au mur en face du lit, puis commença à monter la deuxième.) Je vais essayer de rénover les placards. Il faut que je les désolidarise du mur avec précaution.

La surprise m’envahit tandis que je le regardais travailler. C’était nouveau.

— Ne sois pas aussi étonnée.

— Désolée. (Je me rassis au bord du lit.) Je ne savais pas que tu aimais ce genre de choses, c’est tout.

— J’aime des tas de choses...

Et voilà, il recommençait.

— Ce n’est pas la première fois que je te montre ce que je peux faire avec mes mains.

Il attrapa l’autre paquet de vis et le déchira pour l’ouvrir.

Je rougis de plus belle.

— Cette fois, c’est toi qui as l’esprit mal placé ! s’exclama-t-il en riant. Je pensais à la fois où je t’ai appris à crocheter une serrure.

Comme il était concentré sur la bibliothèque, je m’autorisai à sourire librement.

— Oui, je me souviens. J'avais douze ans. C'est très utile pour un enfant de savoir faire ça.

Il rit.

— On ne sait jamais, dans la vie. Et puis monter ces bibliothèques est le moins que je puisse faire.

Me penchant en avant, j'attrapai une planche qui portait l'inscription « A ».

— Comment ça ?

Brock resta immobile un moment, agenouillé par terre, avant de relever la tête vers moi.

— Quand je me suis blessé, j'étais...

— Une épave ? terminai-je à sa place.

Il hocha la tête en souriant légèrement.

— Je croyais que ma carrière était terminée. J'étais vraiment déprimé.

Il avait connu des heures très sombres.

— Mais tu es restée auprès de moi. Quand plus personne ne me supportait, toi, tu étais là, dit-il. J'ai perdu le compte du nombre de fois où tu es venue me remettre au lit, en plein milieu de la journée ou de la nuit, parce que je m'étais endormi par terre après m'être soûlé. (Sa voix trahissait son dégoût pour lui-même.) Tu m'apportais des petits plats et tu t'assurais que je les mangeais. Tu restais même quand j'étais tellement ivre que je m'énervais tout seul. Alors, oui, monter des bibliothèques, c'est le moins que je puisse faire.

Baissant les yeux, je me mordis la lèvre inférieure. Était-ce la raison pour laquelle il était ici avec moi ? La raison pour laquelle il... il voulait être avec moi ? Pour racheter ses fautes ? Cela me paraissait tellement idiot.

— Brock...

— Il faut que je te dise quelque chose. On n'arrête pas de tourner autour du pot, mais il faut qu'on en parle. D'accord ? (Il attendit que je le regarde dans les yeux pour continuer.) Le soir où tu as été agressée, la

nuit où tu as failli mourir, je n'ai pas été là pour toi. Ce qui t'est arrivé est entièrement ma faute.

— Arrête. (Mon cœur se serra douloureusement. Je m'approchai de lui, sans lâcher la planche que je tenais à la main.) Ce n'est pas toi qui as...

— Qui ai essayé de te voler ? Ce n'est pas moi qui ai appuyé sur la détente ?

Entendre ces mots auxquels j'osais à peine penser me fit tressaillir et, tout à coup, les souvenirs revinrent me frapper en plein visage. J'avais l'impression qu'on avait retiré le bouchon de la baignoire et que le déluge était inévitable.

Je ne me souvenais pas d'avoir traversé le parking.

Tout ce que je savais, c'était que je me tenais devant ma voiture, les mains plaquées sur mes yeux. Mon Dieu. Il m'avait complètement laissée tomber. Brock m'avait demandé de venir jusqu'ici pour qu'on passe du temps ensemble, rien que tous les deux. Pourtant, il avait parlé avec tout le monde, sauf moi. Avec ces filles. Je n'arrivais pas à y croire. Brock m'avait complètement dénigrée.

Mes épaules tremblèrent tandis qu'un sanglot remontait le long de ma gorge. Brock n'avait eu aucun remords à m'abandonner. Je l'avais vu sur son visage. Il n'avait pas pensé un seul instant que ce qu'il faisait était mal. J'étais tellement stupide !

Tellement stupide avec cette robe débile et ce maquillage à la noix ! Pas étonnant qu'il m'ait regardée comme ça ! Il m'avait trouvée ridicule et il ne m'avait pas vue autrement que sa Jillybean. Comparée aux autres filles présentes, à Kristen, qui portaient des jeans ou des jupes en jean, j'avais l'air de m'être déguisée.

Des larmes coulaient le long de mes joues. Je baissai les mains et fis glisser l'anse de mon sac de mon épaule. Katie avait raison. Brock n'allait pas

rentrer seul ce soir. Alors que moi...

— Excusez-moi !

Ravalant mes sanglots, je me retournai. Un homme se tenait là, très près. Bien trop près. Je reculai d'un pas et me retrouvai dos à ma voiture. Il n'y avait pas assez de lumière pour qu'il remarque que j'avais pleuré, mais cela signifiait que je ne le voyais pas bien non plus. Et ce que j'apercevais ne me disait rien qui vaille. L'homme avait le visage émacié, des cernes sous les yeux, et lorsque je pris une grande inspiration, je sentis une odeur de transpiration et de friture émaner de lui. Ses mains étaient enfoncées dans les poches d'un pantalon de travail noir.

Un sentiment de malaise me serra l'estomac.

— Je peux vous aider ?

— Oui. (Il tourna la tête sur le côté pour tousser.) Vous auriez pas un dollar ?

Je ne sais pas pourquoi je répondis de cette manière. J'avais un dollar sur moi. Pourtant, je secouai la tête.

— Je suis désolée. Je n'ai pas d'argent, lui dis-je en me tournant vers ma voiture.

L'homme réagit aussitôt.

Il m'attrapa par les cheveux et me tira la tête en arrière. Un cri de surprise et de douleur m'échappa. Alors, l'instinct prit le dessus. Je me défendis en lui donnant des coups de sac... jusqu'à ce que je me fige. J'arrêtai de bouger. J'arrêtai de respirer. L'espace d'une seconde, je n'arrivai pas à croire ce que je voyais. C'était impossible. Pourtant, c'était bien réel. Et juste devant moi.

L'homme avait un revolver pointé sur moi, à quelques centimètres de mon visage.

— Oh, mon Dieu, murmurai-je, la gorge sèche.

— Bouge pas, m'ordonna-t-il. File-moi ton sac et tout ira bien.

Je soulevai aussitôt mon sac, prête à lui donner jusqu'au dernier centime que j'avais sur moi et toutes mes cartes de crédit, mais il tira ma tête encore

plus en arrière et une douleur sourde m'envahit. Déséquilibrée, je tombai sur le côté, trop perturbée pour essayer de me rattraper.

Le trottoir érafla la peau de mes genoux et je criai. La panique explosa en moi comme une bombe.

— Putain ! s'écria l'homme. Je t'ai dit de pas bouger !

— Je... Je n'ai pas fait exprès. (J'attrapai mon sac et, dans ma précipitation, fis tomber son contenu par terre. Je lui tendis mon portefeuille.) Tenez ! Prenez-le. Prenez tout !

Sans lâcher son revolver, l'homme m'arracha le portefeuille des mains. Moi, je restai par terre. Je n'osais pas me relever. De la bile me remontait le long de la gorge. J'allais être malade. J'allais...

— Soixante dollars ? C'est tout, connasse ?

Je fermai les yeux.

— Je... Je suis désolée. C'est tout ce que j'ai. C'est...

— File-moi tes clés de voiture. (En sentant le canon de son revolver effleurer ma joue, je faillis vomir.) Dépêche-toi !

Tombant en avant, je fis glisser ma main sur le bitume, trouvant d'abord la toute petite bouteille de parfum en plastique et le porte-monnaie brodé de perles que ma Vovó m'avait offert pour Noël quelques années plus tôt, juste avant sa mort. Puis mes doigts rencontrèrent la chaîne du collier que j'avais laissé dans mon sac et que j'avais eu l'intention d'offrir à Brock. Enfin, je trouvai les clés et les soulevai. La main tremblante, le cœur martelant ma cage thoracique, je les tendis à l'homme.

— V... voilà.

Il m'arracha les clés des mains et se mit à reculer rapidement, le revolver toujours pointé dans ma direction. Je n'osais pas bouger. Je retins ma respiration, en priant pour qu'il parte, pour que je réussisse à m'échapper...

C'est alors que plusieurs choses se produisirent en même temps.

La porte du bar s'ouvrit. De la musique se déversa dans l'air moite de la nuit. L'homme jura. Un klaxon retentit et, tout à coup, il y eut une détonation assourdissante. Une douleur terrible me traversa de part en part et ne dura qu'une seconde. Juste une seconde.

Puis tout devint noir.

Le regard torturé de Brock était plongé dans le mien. Je savais... Je savais qu'il revivait les événements de cette nuit-là, lui aussi.

— Tu n'aurais jamais dû te trouver là-bas, Jillian. Tu crois que je ne me souviens pas de ce qui s'est passé ? J'étais censé t'emmener dîner pour fêter mon grand retour dans la compétition. (Un rire rauque et amer lui échappa.) C'était mon intention, en tout cas. Je te le jure, mais quand je suis arrivé là-bas... je n'ai aucune excuse. Crois-moi, je n'ai pas arrêté de m'en chercher une. J'ai essayé de comprendre encore et encore pourquoi j'ai choisi de rester au *Mona's* et de te laisser partir toute seule. Pourquoi je ne t'ai pas suivie. Mais je n'avais aucune raison valable. Et je n'en aurai jamais.

Brock posa la planche par terre et se passa une main dans les cheveux. Quelques mèches retombèrent sur son front.

— Je sais que je ne t'ai jamais dit toutes ces choses. J'aurais dû le faire. Tu m'as fait promettre de ne pas parler à tes parents de la raison de ta présence là-bas et j'ai tenu parole, mais au fil des années, cette histoire m'a rendu malade. Je me battais, je gagnais de l'argent, je côtoyais ton père, lui qui a fait tellement pour moi, pendant que toi... tu étais dans un lit d'hôpital parce que je m'étais comporté comme un connard. Je t'ai laissée tomber. Et ça, je ne me le pardonnerai jamais.

— Ne dis pas ça, le suppliai-je. (Je ne supportais pas l'idée qu'il puisse être rongé par les remords pour le restant de ses jours.) Oui, tu m'as laissée tomber ce soir-là. Et ça m'a fait mal. Très mal. Mais tu n'es pas responsable pour ce qui m'est arrivé après. Je ne t'en veux pas.

— Pourquoi ? demanda-t-il d'une voix cassée.

Pendant un moment, je lui en avais voulu, mais cela n'avait pas duré longtemps. À présent, je savais que ce n'était pas sa faute. Ce n'était pas lui, le drogué trop fébrile qui m'avait braquée pour s'acheter son héroïne. Je ne pouvais pas le tenir responsable pour ça et je me moquais des gens

qui me soutenaient le contraire. Pourtant, je n'avais pas oublié la douleur que j'avais ressentie ce soir-là. Lui non plus, visiblement.

Alors la vérité me frappa de plein fouet, comme un trente-six tonnes lancé à toute vitesse.

Pourquoi continuions-nous de vivre ainsi ?

J'avais peur de souffrir de nouveau. Et Brock s'en voulait de ne pas avoir répondu à mes sentiments quand je n'étais encore qu'une ado et il culpabilisait parce qu'on m'avait tiré dessus, alors que ce n'était pas lui qui avait appuyé sur la détente. Ni lui ni moi ne vivions vraiment.

On ne pouvait pas continuer comme ça.

— Il faut qu'on mette cette soirée derrière nous, murmurai-je.

Et à l'instant où je prononçai ces mots, je sus que c'était la vérité.

Brock devait passer à autre chose. Et moi aussi. Pendant six ans, je n'avais pas du tout avancé. Comment pouvais-je être heureuse et construire quelque chose si je m'entêtais à vivre dans le passé ?

Comment ma relation avec Brock pouvait-elle fonctionner ?

Dans un état second, je posai les mains sur mon visage et pressai un doigt contre ma profonde cicatrice. En me regardant, on n'aurait jamais dit qu'une balle avait perforé ma joue gauche pour ressortir de l'autre côté de ma bouche. Par chance, elle n'avait touché ni ma langue ni mon palais. En revanche, elle avait détruit sur sa trajectoire une partie de mon oreille interne.

C'était un miracle d'avoir eu autant de chance.

Car même si j'avais été défigurée, j'avais survécu. Je me souvenais vaguement d'être restée consciente après le coup de feu. Des souvenirs me revenaient parfois, comme des flashes : la panique, le manque d'oxygène, le goût métallique du sang qui coulait dans ma gorge, de ma bouche et de mon nez... Puis les cris. Les hurlements. Je m'étais réveillée à l'hôpital, avec une trachéotomie, incapable de parler et d'entendre de mon oreille droite.

Mon rétablissement avait été long.

J'étais restée sous observation pendant neuf semaines, retournant à l'hôpital plusieurs fois pour de la chirurgie réparatrice. Il m'avait fallu un an pour réussir à quitter la maison de mes parents et retourner à Shepherdstown.

Six pour me rendre compte que Brock et moi étions restés coincés dans une bulle temporelle à l'extérieur du *Mona's*, au moment où il m'avait laissée partir. Cela avait suffisamment duré.

— À quoi tu penses ? me demanda-t-il.

Je le regardai un instant sans répondre. Nous vivions les prémices de quelque chose que je n'aurais jamais cru possible. J'avais l'impression de me tenir au bord d'un précipice, les yeux dans le vide. Étais-je capable de sauter ? J'avais envie d'essayer parce que j'en avais assez de nier ce que je ressentais chaque fois que je le regardais. J'étais fatiguée de me battre contre moi-même. Je voulais...

— Je veux...

Son regard était brillant, empli d'une myriade de possibilités.

— Qu'est-ce que tu veux ?

L'air se bloqua dans ma gorge.

— Je veux qu'on laisse tout ça derrière nous. Voilà, ce que je veux. Même si je suis morte de peur, je veux recommencer à vivre. Je veux prendre des risques et je... Je te veux, toi.

Dire ces mots à voix haute, c'était comme m'extirper d'une couverture trop lourde, désagréable au toucher. Comme ouvrir les yeux et se rendre compte à quel point la mer était bleue, à quel point le soleil était étincelant lorsqu'il se reflétait sur la neige et la glace.

Les larmes me montèrent aux yeux. Je me sentais extrêmement vulnérable.

— Je veux être avec toi, Brock.

Tout se passa très vite. Brock me prit la planche des mains et la laissa tomber au sol. Puis il s'assit par terre et m'attira à lui pour m'installer sur ses genoux, une jambe de chaque côté de ses hanches. Quand il m'embrassa, ce fut aussi doux que son baiser de la veille.

Mes sens étaient en ébullition. La tête me tournait. Je tremblais entre ses bras. Il me mordit légèrement les lèvres avant d'apaiser la douleur avec sa langue. Quand j'ouvris la bouche, il me goûta, me fit sienne... alors que j'étais déjà à lui.

Je l'avais toujours été.

Le baiser se fit plus profond. Brock me dévorait. L'espace d'une seconde, la peur m'envahit. Brock détenait entre ses mains le pouvoir de me blesser... mais cette crainte disparut lorsqu'un grognement s'échappa de sa gorge. Quand il s'écarta, je sentis que mes lèvres étaient délicieusement gonflées.

— J'ai envie de savoir quelque chose, dit-il en coiffant mes cheveux en arrière. Une chose à laquelle je pense depuis plus longtemps que tu le crois. Plus longtemps que je n'aurais dû.

— Quoi ? demandai-je en essayant de calmer ma respiration.

Ses mains glissèrent le long de mon corps et se posèrent sur mes hanches. Quand il reprit la parole, ses lèvres effleurèrent les miennes.

— Je veux savoir quel goût tu as.

Quel goût ?

Je comprenais très bien ce qu'il voulait dire, évidemment... Mais sa demande me choqua. Nous n'avions pas eu de rendez-vous officiel, nous nous étions embrassés pour la première fois la veille et il voulait déjà faire ça ?

J'en avais envie, moi aussi. Mon corps était partant à cent pour cent. Le problème, c'était que cela faisait très longtemps que personne ne m'avait ne serait-ce qu'embrassée.

Tout à coup, je me sentais naïve et hors de mon élément. Posant les mains sur ses épaules, je reculai légèrement pour mettre de l'espace entre nous.

— Brock, je...

— Qu'est-ce qu'il y a, bébé ?

Il saisit mes cheveux dans une main et les rassembla contre ma nuque, puis m'embrassa au coin des lèvres.

Je frissonnai et mes doigts redescendirent le long de son torse.

— Ça fait... (Le rouge aux joues, je recommençai ma phrase.) Ça fait longtemps que je n'ai pas...

La main qui me caressait la joue s'immobilisa et Brock releva la tête pour me regarder dans les yeux.

— Combien de temps ?

— Très longtemps, insistai-je, mal à l'aise. Ça fait des années que l'on ne m'a pas embrassée. Ni rien.

Ses yeux marron s'assombrirent jusqu'à devenir noir.

— J'ai l'impression d'être redevenue vierge, ajoutai-je avec un rire forcé.

— Merde, grogna-t-il. Ça me donne encore plus envie. Tu n'imagines même pas.

Le cœur battant à tout rompre, je saisis le tissu de son tee-shirt entre mes doigts.

— Laisse-moi te faire du bien. (Les yeux de Brock brillèrent de désir.) Laisse-moi te donner du plaisir, Jillian, pour que tu recommences enfin à vivre.

Le souffle coupé, je tremblai encore une fois. Comment aurais-je pu refuser ? Je le désirais avec une ardeur que je n'avais jamais ressentie auparavant. Mon corps le voulait. Mon cœur et mon âme aussi. Je n'avais aucune raison de dire non. Aucune raison à part mes doutes et mon manque de confiance en moi.

Vivre signifiait prendre des risques.

Oui. Vivre, c'était prendre des risques. Accepter de s'exposer au danger. Sauter dans le vide. Heureusement, j'avais un filet de sécurité. Brock me rattraperait. Je n'en doutais pas.

— D'accord, murmurai-je comme si je venais d'accepter de sauter en parachute.

Il déposa un baiser sur mon front.

— Oh, merci, mon Dieu !

Sa réaction me fit glousser, mais l'envie de rire me passa rapidement. Il captura de nouveau mes lèvres par un baiser torride. Sa langue glissait contre la mienne, effleurait mon palais. Il m'embrassa jusqu'à me faire perdre pied, jusqu'à ce que je me dissolve entre ses bras. Puis il bougea. Il déposa un baiser sur mon menton et sur le côté de ma mâchoire qui avait été réparée. Je me crispai avant de me détendre lorsque sa langue en traça les contours.

Ses mains se posèrent sur mes hanches et me soulevèrent. Sa force me surprit. Je n'étais pas une fille légère, pourtant il me souleva comme si je ne pesais rien.

— J'ai envie de faire ça depuis... (Ses doigts glissèrent le long de mon ventre, sur le pull fin que je portais. Il écarta le tissu pour dévoiler ma peau.) Bon sang...

Mise en confiance par son regard, je m'humectai les lèvres et lui demandai :

— Depuis combien de temps ?

— Bien trop longtemps. Lorsque tu t'es frottée à moi vendredi soir, je mourais d'envie de poser ma bouche entre tes jambes, marmonna Brock en passant ses doigts sous l'élastique de mon legging. (Après l'avoir légèrement baissé, il grogna.) Tu n'as pas de culotte ?

Je rougis, mais il se contenta de faire glisser le pantalon le long de mes jambes. J'avais la sale manie de ne pas mettre de sous-vêtements à la maison quand je portais un legging ou un survêtement.

Le pantalon disparut quelque part, derrière lui.

Alors il me dévora du regard. Il contempla mon intimité, et le désir que je lus sur son visage me coupa le souffle. Toute idée de l'arrêter s'envola par la fenêtre.

— Tu es magnifique, dit-il d'une voix rauque, et je sentis qu'il le pensait. Magnifique.

Ses mains remontèrent le long de mes mollets, jusqu'à mes genoux avant d'atteindre l'intérieur de mes cuisses. Là, il m'écarta délicatement les jambes. L'air froid me caressa et ma respiration se bloqua dans ma

gorge. Mon instinct me murmurait de refermer les jambes, mais le regard brûlant de Brock me disait autre chose.

— J'ai besoin de te goûter. (Sa voix résonna en moi.) C'est tout.

Prenant une grande inspiration, je me détendis.

La promesse que je lisais dans son regard me disait que je ne regretterais pas ma décision. Il baissa la tête et m'embrassa en dessous du nombril, puis descendit plus bas. Ses larges épaules étaient entre mes jambes et les écartaient encore plus.

Je n'arrivais plus à respirer ni à déglutir. Ses lèvres laissaient une traînée humide à l'intérieur de mes cuisses, de plus en plus près de l'endroit où je le désirais le plus. Je posai les mains à plat sur le tapis. Sa légère barbe m'effleurait de la plus agréable des façons.

— Tu es tellement belle, murmura-t-il.

Exposée tout entière à son regard, je frémis en sentant sa main s'aventurer plus bas. Cela n'avait rien à voir avec ce que nous avions fait dans le noir, dans mon salon. Je l'avais déjà fait, bien sûr, deux fois, mais ça ne m'avait pas fait beaucoup d'effet et je n'avais pas compris pourquoi la majorité des femmes adoraient ça. Toutefois, la simple intensité de la situation dépassait déjà mes expériences précédentes.

Humectant ses lèvres, il releva la tête pour me regarder dans les yeux.

— Tu as confiance en moi, Jillian ?

Mon cœur se gonfla dans ma poitrine si vite que je crus que j'allais m'envoler.

— Oui.

Brock me sourit avant de plonger vers moi. Sans le moindre avertissement. En sentant sa bouche contre moi, mon dos se cambra et mon sang se mit à bouillir dans mes veines.

Sa langue me caressa et son baiser se fit chaud, humide, fougueux... Il allait et venait en moi. Ma tête se renversa en arrière. Je ne le voyais plus.

Je glissai l'une de mes mains dans ses cheveux et quand je serrai un peu trop fort, il grogna.

— Oh, mon Dieu.

Des sensations brutes, pures m’envahissaient. Mes hanches se soulevaient à la rencontre de sa langue. Lorsqu’il s’arrêta, je laissai échapper un cri de frustration.

Brock rit doucement. Puis je gémissis en sentant ses lèvres se fermer sur mon clitoris. En même temps, il enfonça un doigt dans ma chaleur.

— Mon Dieu, répétais-je à bout de souffle en tirant sur ses cheveux.

J’étais incapable de dire autre chose.

Mon cerveau s’était mis en pause. Mon corps avait pris le contrôle. J’ondulais contre sa main et sa bouche. Quand il ajouta un doigt, je me mis à haleter et à pousser de petits gémissements que je n’avais jamais entendus de ma vie. En temps normal, j’aurais ressenti de la gêne, mais ce n’était pas le cas. Je n’avais pas le temps d’avoir honte ou de m’appesantir sur le passé.

Plus rien n’existait en dehors de ce qu’il me faisait éprouver. Il n’y avait plus que sa bouche et ses doigts et mon corps qui bougeait en réponse. La passion déferlait en moi, créant une étincelle qui se transforma rapidement en flamme.

Je brûlais. Je me consumais pour lui comme jamais cela ne m’était arrivé. Ce que je ressentais dépassait tout ce que j’avais pu imaginer plus jeune.

— Brock, soufflai-je.

Seigneur. Il était tellement doué.

Mon corps commença à se crispier et j’ouvris vivement les yeux. D’une main, je cognai le côté du petit lit. Brock grogna de nouveau et je me sentis partir. Un cri franchit mes lèvres et mes muscles se bandèrent avant de se détendre. Un plaisir presque douloureux m’enveloppa, m’ôtant toute énergie. Je n’étais plus que plaisirs et frissons.

Incapable de bouger, satisfaite au-delà de mes espérances, je laissai mes bras retomber contre mes flancs tandis que Brock relevait la tête d’entre mes cuisses. Un sourire arrogant étirait sa jolie bouche pleine de talents.

Lorsqu'il retira ses doigts de mon intimité, il les porta à ses lèvres pour les lécher.

Le souffle court, j'écarquillai les yeux. Il était... Il n'y avait pas de mot pour le décrire.

Brock se redressa et vint s'allonger au-dessus de moi, une main posée à côté de ma tête. Ses lèvres brillaient.

— Alors ? On va chez tes parents ensemble, pour Thanksgiving ?

J'éclatai de rire. Je ne pus m'en empêcher. Comment aurais-je pu refuser une telle proposition ?

— C'est d'accord.

Il y avait une petite part de moi qui... Bon, OK, une grosse part qui se demandait comment les choses allaient se passer entre nous au boulot. Brock allait-il se comporter comme s'il ne s'était rien passé ? Ou, au contraire, n'aurait-il aucune honte à montrer son affection en public ? Personnellement, je ne savais pas si je voulais que nos collègues connaissent la nature de notre relation.

En même temps, je n'étais pas certaine de ce que nous étions. Ce n'était pas parce qu'il m'avait fait un cuni et m'avait donné le meilleur orgasme de ma vie que nous étions ensemble. Il me désirait, certes, mais voulait-il être en couple avec moi ?

Il allait falloir que je lui pose la question.

Le lundi matin, Brock vint me voir dans mon bureau, son portable à l'oreille, et me tendit un *latte*. Il me fit un clin d'œil avant de ressortir. Bien sûr, le simple fait de le voir me fit rougir jusqu'aux oreilles.

Après avoir monté mes bibliothèques, on avait passé la journée à regarder des films de Will Ferrell. Nous n'avions plus parlé de ce qui s'était passé. On s'était contentés de commander une pizza et il était parti vers 20 heures. Lorsqu'il m'avait embrassée pour me dire au revoir, j'avais regretté qu'il parte déjà.

La veille, il ne m'avait pas laissée lui rendre la pareille. Il s'était relevé, avait ramassé mon pantalon et m'avait aidée à le remettre avec un sourire jusqu'aux oreilles. Puis il avait terminé de monter la seconde bibliothèque.

J'aurais voulu lui donner du plaisir, à lui aussi, mais comme j'étais très bête, je n'avais pas eu le courage de le faire.

Avec Ben, je n'avais jamais pris les devants, et étant donné qu'il avait été mon seul vrai mec, je n'avais donc jamais séduit qui que ce soit.

Ce n'était pas moi.

Et pourtant... J'avais envie de le faire.

Vers 10 heures du matin, je rassemblai mes dossiers et me dirigeai vers la salle de conférences pour notre réunion hebdomadaire. Les feuilles de papier pressées contre ma poitrine, je sortis de mon bureau au moment où Brock sortait du sien. Pendant que je l'attendais, je me sentis tellement nerveuse que j'eus l'impression de retourner plusieurs années en arrière.

Lorsqu'il s'approcha de moi, il sourit.

— J'aime ta jupe, murmura-t-il en se penchant pour me parler à l'oreille gauche. Elle met en valeur ton joli petit cul.

Les yeux écarquillés, je jetai un coup d'œil autour de nous. Les cloisons qui séparaient les espaces de travail étaient trop hautes pour voir les personnes qui travaillaient derrière, mais je ne pensais pas que quiconque l'ait entendu. Je faillis quand même trébucher.

Brock ricana et m'attrapa par le bras pour m'empêcher de tomber. Secouant la tête, j'allais lui dire d'arrêter de mater mon cul (tout en me promettant de porter cette jupe plus souvent), lorsque Paul avança vers nous.

Ses yeux bleu clair se posèrent sur la main de Brock toujours enroulée autour de mon bras. Son expression se durcit, puis redevint normale, comme s'il ne s'était jamais rien passé.

Paul me fit signe de la tête avant de tourner son attention vers Brock.

— J'ai le rapport des entraîneurs de Philadelphie sur les gars qu'on leur a envoyés.

Libérant mon bras, Brock accepta le papier.

— Merci. (On se remit à marcher vers la salle de conférences.) On profitera d'être sur place la semaine prochaine pour aller les voir.

— Ça me paraît bien. (Je lançai un regard en biais à Paul qui marchait derrière moi, sur ma droite.) Quel est le but final ?

— Si ton père les valide, il les gardera avec lui là-bas, m'expliqua Brock. Sinon, ils reviendront s'entraîner ici.

Je hochai la tête tandis que nous contournions les bureaux. Plusieurs membres de l'équipe nous attendaient déjà devant la salle de réunion. Je sentis Brock poser la main sur mon bras. Quand je relevai la tête vers lui d'un air surpris, il me désigna Paul d'un geste de la tête. Celui-ci me regardait intensément. Je compris qu'il m'avait parlé.

— Pardon, m'excusai-je poliment.

J'étais étonnée de ne pas l'avoir entendu, étant donné que lorsqu'il parlait à Brock, je saisisais ce qu'il disait. Avait-il baissé la voix ? Non. Je n'étais même pas sûre qu'il sache que j'avais des problèmes de surdité. Et si c'était le cas, c'était vraiment mesquin de sa part.

— Je ne vous ai pas entendu.

L'air stoïque, Paul répéta :

— Vous avez le dossier des dernières évaluations sur vous ?

Je fronçai les sourcils. Pourquoi me demandait-il ça ?

— Bien sûr. Pourquoi voulez-vous le consulter ?

Brock était entré dans la salle de conférences. Paul s'arrêta à côté de moi tandis que les autres le suivaient.

— J'ai besoin d'une raison ?

J'allais lui dire qu'il n'avait pas à mettre en question mon autorité, mais je me ravisai.

— Je ne comprends pas pourquoi vous voulez les consulter alors que ce n'est pas votre domaine d'expertise.

— Ça me concerne aussi. (Paul croisa les bras et me regarda du haut de son long nez aquilin.) Chase Byers, qui travaille à l'accueil, aimerait devenir entraîneur. Il faut que j'évalue son niveau et que je m'assure qu'il mérite ce transfert. (Il s'interrompt.) Mais je suis sûr que Brock vous en a parlé.

Je cherchai l'intéressé des yeux, dans la salle de réunion. J'étais quasiment sûre qu'il ne l'avait pas fait.

— Jillian, dit-il en me touchant le bras. Vous m'entendez ?

Je reportai mon attention vers lui. D'accord... Soit je perdais la boule, soit il n'avait rien dit.

— Quoi ?

— Vous avez ce rapport, oui ou non ? me demanda-t-il.

Mes joues étaient rouges et je détestais ça. Je baissai les yeux vers les rapports que je tenais dans mes bras, puis y cherchai celui de Chase. Je le tendis à Paul.

— Tenez, désolée.

— Merci, dit Paul sans la moindre conviction.

— Pas de problème, répondis-je.

J'étais en colère contre moi-même. J'étais son chef, alors pourquoi est-ce que je m'excusais ? *Qu'est-ce que tu fous, ma fille ?*

Paul entra dans la salle de réunion. Je ne comprenais pas quel était son problème. Fronçant les sourcils, je relevai la tête et croisai le regard interrogateur de Brock. Il m'attendait pour commencer. Et moi, j'étais figée comme une idiote, les yeux rivés par terre.

Avec un soupir, je mis mes soucis de côté et entrai à mon tour. Refermant la porte derrière moi, je me promis que la fois suivante, je remettrais Paul à sa place.

*
* *

Le mardi après-midi, un peu avant 15 heures, le téléphone de mon bureau sonna. C'était un appel interne. Le bouton du manager clignotait. Un sourire étira mes lèvres et je décrochai.

— Oui ?

— J'ai besoin de te voir, dit Brock au téléphone avant de raccrocher tout aussi vite.

Le désir qui m'envahit soudain me fit frissonner. Je tâchai de me calmer. Brock voulait sans doute me parler boulot. Après avoir mis mon ordinateur en veille, je renfilai mes escarpins et me levai. Une fois debout, je lissai la jupe de la robe beige que j'avais trouvée au fond de mon armoire.

Il fallait à tout prix que j'aille faire du shopping.

Brock était resté travailler tard la veille. Je ne l'avais pas vu hier soir ni ce matin. Il m'avait juste envoyé un message pour me dire (et non pas me demander) de rêver de lui.

C'était tellement cliché que j'avais éclaté de rire en le lisant.

Le message, le baiser qu'il m'avait volé la veille dans mon bureau avant que je parte, le week-end tout entier... rien ne paraissait réel. C'est pour cela que je n'en avais pas parlé à Abby lorsque je l'avais appelée pour qu'on se voie à Thanksgiving. Je pourrais peut-être le faire quand on se verrait.

L'étage était calme. Je franchis la courte distance qui me séparait du bureau de Brock. À cette heure de la journée, la majorité des employés se trouvaient dans les salles d'entraînement ou au premier étage, mais étant donné qu'on fermait plus tôt ce soir en prévision du week-end de cinq jours, j'étais à peu près sûre que certains d'entre eux étaient déjà partis. Recoiffant une mèche de mes cheveux derrière mon oreille droite, je me glissai dans le bureau.

— Ferme la porte derrière toi, m'ordonna Brock en me voyant entrer.

L'estomac noué, je m'exécutai.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Brock tapa sur le clavier de son ordinateur, puis recula son fauteuil pour m'observer. Quand Brock me regardait ainsi, j'avais l'impression qu'il voyait au travers de mes vêtements, jusqu'au plus profond de mon âme.

Il ne dit rien. Il se contenta de rester assis, affalé sur son fauteuil, l'image même de l'insolence.

Les joues en feu, j'avançai vers les chaises installées devant son bureau.

— Tu vas t’entraîner avec les autres ? demandai-je en remarquant qu’il portait un pantalon de jogging et un tee-shirt Lima.

Il n’était pas habillé comme ça la dernière fois que je l’avais aperçu.

— Un peu, oui, répondit-il en posant les bras sur les accoudoirs de son fauteuil et en plaquant ses mains l’une contre l’autre. Mais ce n’est pas de ça dont je voulais te parler.

— Ah ?

Un sourire sexy et mystérieux passa sur ses lèvres.

— Viens ici.

J’hésitai.

— Je suis déjà ici.

— Plus près, ajouta-t-il en désignant son bureau.

Je posai aussitôt les yeux dessus. Voulait-il que je m’assoie sur son bureau ? Cela ne me paraissait pas être une très bonne idée.

Baissant légèrement la tête, il attendit que je rassemble mon courage pour m’approcher de lui ou pour prendre les jambes à mon cou. J’étais sans doute rouge comme une tomate.

— Je ne vais pas te mordre. (Il s’interrompit avant d’ajouter.) Pas tout de suite, en tout cas.

Les lèvres plissées, je jetai un coup d’œil à la porte. Elle était fermée. Personne ne rentrerait sans frapper. Personne n’osait débouler dans le bureau de la Bête.

Brock attendait toujours ma décision.

Rassemblant tout mon courage, je forçai mes jambes à avancer. Ma réaction pouvait paraître excessive, mais avec Brock, je me retrouvais en dehors de ma zone de confort. Toute interaction avec un mec se trouvait en dehors de ma zone de confort. Mon cœur battait à cent à l’heure. Je fis le tour du bureau et m’arrêtai devant lui.

Brock avait une érection.

Son pantalon de jogging ne cachait absolument rien. Je relevai aussitôt les yeux vers lui.

Son sourire s’élargit.

— Je réfléchissais à quelque chose...

— Oh, vraiment ? demandai-je, railleuse.

À voir la taille de son érection, je me doutais de ce à quoi il pensait.

— Ça m'a tenu éveillé toute la nuit, continua-t-il en rejetant la tête en arrière. C'est à propos de ce que tu m'as dit le week-end dernier.

J'avais dit beaucoup de choses. M'asseyant sur son bureau, je posai les mains sur le bord.

— Je vais avoir besoin de plus de détails.

— Tu m'as dit que tu voulais recommencer à vivre. J'ai décidé de t'aider.

Sa déclaration fit battre mon cœur un peu plus fort.

— Tu l'as déjà fait, il me semble.

— Oui, c'est vrai, mais ce n'était qu'une chose parmi tant d'autres. Entendons-nous bien. J'ai adoré et j'ai hâte de poser de nouveau ma bouche entre tes cuisses, me dit-il. (Ma mâchoire faillit tomber par terre. Bon sang. Il parlait de ça comme de la météo. Desserrant ses mains, il se pencha en avant.) Qu'as-tu fait depuis que tu m'as quitté ?

Depuis que je l'avais quitté ? Pensait-il réellement que je l'avais quitté ? Je n'avais jamais vu les choses sous cet angle, mais apparemment, lui, si.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Tu es allée à la fac pendant un certain temps, puis tu as travaillé. Je le sais. Mais à part ça, qu'est-ce que tu as fait ?

Lorsque j'ouvris la bouche pour lui répondre, aucun son n'en sortit. Je n'avais rien à lui dire. Absolument rien. J'avais l'impression d'être vide. À l'intérieur comme à l'extérieur. Une boule se forma dans ma gorge et je sentis des larmes me brûler les yeux.

— Hé, fit-il d'une voix douce en posant ses mains sur mes hanches. Tout va bien, ce n'est pas grave.

— Non, répondis-je en m'éclaircissant la voix. Ce n'est pas grave.

Son regard intense sonda le mien.

— Je ne voulais pas te faire pleurer.

— Je sais.

Et c'était la vérité.

Brock resserra sa prise sur mes hanches.

— Tu te souviens quand on s'asseyait sur la balançoire dans le jardin de tes parents et qu'on parlait des endroits que tu voulais visiter ?

Comme je ne faisais pas confiance à ma voix, je me contentai de hocher la tête.

— Tu t'es rendue là-bas ?

Je secouai la tête.

— Tu veux toujours y aller ? demanda-t-il. Je me souviens de certaines destinations... Tu voulais remonter la côte Pacifique en voiture et aller à l'étranger. En Écosse, c'est ça ?

— C'est ça, murmurai-je.

Mon cœur faisait des loopings dans ma poitrine.

— Et si je me souviens bien, tu voulais aussi faire la très classique Route 66. Il y avait une histoire de plus grande bouteille du monde, je crois.

Un léger rire me secoua.

— La plus grande bouteille de ketchup du monde.

Il secoua la tête.

— Je ne comprends toujours pas ce qu'elle a de si extraordinaire...

— Une bouteille de ketchup géante ! m'exclamai-je. Évidemment que c'est extraordinaire ! Ils ont même un festival !

Il souriait de nouveau. C'était le genre de sourire qui m'avait toujours, *toujours*, fait chavirer.

— Tu es... adorable.

J'avais envie de pleurer.

— Même si ce genre de festival n'est pas sur ma liste, je t'y emmènerai avec plaisir. (Il disait ça comme si c'était facile, comme s'il suffisait qu'il le pense pour que ça se réalise.) On a du temps devant nous, maintenant. Alors, on va...

Je bougeai sans réfléchir.

Mon cerveau s'était mis en dérangement. Pour une fois, je laissai mon corps prendre le dessus.

Me penchant en avant, je pris le visage de Brock entre mes mains et pressai mes lèvres contre les siennes. Sa barbe de deux jours chatouillait mes paumes.

J'étais en train d'embrasser Brock. Moi. De ma propre initiative.

Je l'embrassais comme je voulais le faire à dix-huit ans. Je l'embrassais comme je ne pensais pas en être capable à cet âge.

Brock ne tarda pas à réagir. Il ne pouvait pas se contenter de me laisser l'embrasser. Ce n'était pas dans ses gènes. Et très vite, il reprit le contrôle. Sa main se posa sur ma nuque et il me répondit avec ardeur. Mon sang se transforma en lave en fusion dans mes veines. Lorsque je rompis notre baiser, je m'écartai suffisamment pour le dévisager. Alors la vérité me frappa en plein cœur.

J'étais de nouveau amoureuse de Brock.

D'une petite étincelle peut jaillir une flamme.

Dante ALIGHIERI

J'étais amoureuse de Brock.

Et je n'avais sans doute jamais cessé de l'aimer.

C'était pour cette raison qu'il ne lui avait fallu que deux petits mois pour se refaire une place dans mon cœur et y prendre racine.

La force de mes sentiments me terrifiait, mais je préférais ne pas m'appesantir sur la question. Je ne voulais pas que mes peurs me retiennent... ou m'empêchent d'assouvir mes fantasmes.

J'ignore d'où m'était venue cette idée. Peut-être du fait qu'il était déjà excité lorsque j'étais entrée dans son bureau. Ou peut-être parce qu'il avait dit vouloir m'aider à recommencer à vivre. À moins que ce ne soit à cause de ce festival autour d'une bouteille de ketchup géante auquel il voulait m'emmener.

Ou les trois à la fois. Dans tous les cas, ça ne me ressemblait pas, mais je ne voulais pas y penser. À cet instant, peu importait ce qui me ressemblait ou pas.

Je bougeai avant que ma raison m'en empêche, avant que la peur que quelqu'un entre dans la pièce s'empare de moi, avant de paniquer parce qu'être amoureuse de Brock, ça voulait dire m'exposer à la souffrance.

Me laissant tomber à genoux devant lui, je posai les mains sur ses jambes et les écartai. Son inspiration brisée résonna comme un coup de tonnerre à mon oreille. Je glissai mes doigts le long de ses cuisses, puis respirai profondément avant de le toucher. Il était chaud et dur sous le tissu fin de son jogging.

— Merde, grogna-t-il.

Il agrippa les accoudoirs de son fauteuil. Quand je relevai la tête, je le dévisageai un instant et me demandai s'il allait m'arrêter. Il respirait fort.

— Je suis tout à toi, dit-il d'une voix rauque.

Cette affirmation m'excita plus que de raison, mais ce qui me plaisait le plus, c'était de savoir que mes caresses lui faisaient autant d'effet. Son torse se soulevait violemment. Les muscles de sa mâchoire étaient crispés...

Baissant les yeux, je le caressai à travers son pantalon. Il grogna de nouveau et une sensation merveilleuse et inconnue m'envahit. Les mains tremblantes, je tirai sur son vêtement.

Brock se redressa légèrement pour m'aider et je fis glisser son pantalon et son boxer noir, révélant une érection plutôt impressionnante.

Oh.

Il était épais, long, parfait et je... J'avais envie de le goûter.

— Si tu continues de me regarder comme ça, ça va se terminer beaucoup trop vite.

Le côté droit de ma bouche se retroussa.

— Ce... ce serait dommage, pas vrai ?

J'enroulai mes doigts autour de son membre raidi. Il était chaud et doux comme de la soie contre ma paume.

Brock rejeta la tête en arrière et ondula légèrement les hanches pendant que je décrivais des mouvements lents, d'avant en arrière. Je n'arrivais pas à y croire. J'étais comme hypnotisée. Quand je fis remonter ma main jusqu'à son gland humide, il respira bruyamment et appela mon nom.

— Jillian...

De la chair de poule se forma sur mon corps. Une partie de moi n'aurait jamais imaginé qu'un jour je me retrouverais à genoux dans un bureau à faire ce que je m'apprêtais à faire.

Me redressant légèrement, je le pris dans ma bouche. Son goût salé me chatouilla la langue. Je m'aidai de ma main pour l'envelopper

davantage. J'espérais que je m'y prenais bien.

— Merde, grogna-t-il. (Ses hanches se soulevèrent légèrement tandis que je faisais glisser ma langue sur l'extrémité engorgée de son sexe.) Jillian, je...

Il sembla perdre le fil de sa pensée, car il jura encore une fois et son corps puissant et musclé se crispa.

Je fis remonter ma main et ma langue sur toute sa longueur avant d'écartier ma bouche.

— Est-ce que... est-ce que je m'y prends bien ?

Ses yeux couleur de la nuit étincelaient.

— Tu ne peux pas mal t'y prendre, Jillian. Quoi que tu fasses, j'adore ça. (Le sourire aux lèvres, je le sentis palpiter dans ma main.) Seigneur. Te voir tenir ma queue devant moi en souriant comme s'il n'y avait rien de plus naturel, ça va me tuer.

Le cœur battant la chamade, je laissai mon instinct prendre le dessus. Mes lèvres se refermèrent sur son érection et ses hanches se soulevèrent sous le coup de la surprise. Une douce chaleur m'envahit. J'avais l'impression que c'était lui qui me donnait du plaisir. Et cette sensation se confirma lorsqu'il posa une main derrière ma tête et enfouit ses doigts dans mes cheveux.

Quand il resserra sa prise, une douleur délicieuse se répandit dans mon crâne. Un gémissement m'échappa. Sa main s'immobilisa.

— Tu aimes ça ?

— Hmm, murmurai-je, me rendant compte que cette légère douleur m'avait plu.

— Je... je m'en souviendrai, dit-il.

Sa promesse illicite enflamma quelque chose en moi et ses hanches se mirent à bouger de plus en plus. Ses doigts se serrèrent autour de ma nuque. Je ne savais pas s'il cherchait à me maintenir en place ou à m'écartier. Dans tous les cas, je ne comptais pas m'éloigner. Son corps tout entier se crispa autour de moi et je l'entendis soupirer de plaisir quelques secondes seulement avant qu'il jouisse dans ma bouche. Quand il eut

terminé, ma mâchoire me faisait un peu mal, mais ça en avait valu la peine. Je déposai un baiser sur son sexe, puis le lâchai avec douceur. Je remontai ensuite son boxer et son pantalon jusqu'à ce qu'il soit de nouveau habillé.

Ce n'est qu'à ce moment-là que je relevai la tête vers lui.

Il avait les yeux mi-clos et son beau visage paraissait complètement détendu. Un long moment s'écoula pendant lequel je me rendis compte que je ne l'avais plus vu ainsi depuis très longtemps. Reposé, il était encore plus sexy et séduisant.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il se redressa vivement et m'attrapa par la nuque pour m'embrasser.

Son baiser ardent me brûla les lèvres, enflamma mes sens. Lorsqu'il m'attira à lui, il me serra fort contre son torse.

— J'aimerais que ma journée se termine toujours de cette manière.

— Toujours ?

— Toujours.

*
* *

Trois heures et vingt-deux minutes après avoir quitté Brock, je pris conscience que je lui avais fait une fellation, à genoux, dans son bureau, alors qu'il était techniquement mon supérieur...

Tout ça dans les locaux de l'entreprise de mon père.

Eh ben...

Je n'avais pas eu de rapport sexuel depuis... Combien d'années ? Trois ans, à l'exception de ce fameux vendredi soir, et tout à coup, en l'espace de quarante-huit heures, je me transformais en star du porno. C'était de la folie.

Et plutôt impressionnant.

Une petite partie de moi, bien cachée, en était fière. Je me sentais sûre de moi, sexy... Et je n'avais jamais eu l'impression d'être aussi sexy de ma vie.

C'était l'influence de Brock. Il se dégageait quelque chose de lui qui poussait les femmes les plus intelligentes à commettre des folies. Que se serait-il passé si quelqu'un était entré dans son bureau ? Si ça avait été Paul ? Il n'avait déjà aucun respect pour moi...

C'était entièrement la faute de Brock.

Le mardi soir, tandis que je faisais mes bagages, j'étais un peu nerveuse. La route jusqu'à chez mes parents n'était pas très longue. Un peu plus de trois heures. Les chances que Rhage abîme la Porsche de Brock étaient maigres. Du moins, je l'espérais. Ce qui m'inquiétait le plus, c'était la réaction de ma famille à ce qui se passait entre Brock et moi. Nous allions arriver ensemble et je me préparais déjà à les entendre commérer comme des vieilles dames.

Même si Brock faisait des projets pour nous, nous n'avions pas collé d'étiquette sur notre relation.

Je supposais que pour l'instant nous ne dirions rien. On ferait semblant d'être seulement des amis. J'allais peut-être avouer à ma mère que nous sortions ensemble. Rien de sérieux. Je ne voulais pas que mes parents se fassent des films au cas où cette histoire nous exploserait en plein visage.

Je ne pouvais pas m'empêcher de penser que ça allait se terminer comme ça.

Ce côté pessimiste de ma personnalité était agaçant, mais cette idée était ancrée en moi et elle me poussait à croire que tout cela, ce n'était pas réel.

*
* *

Brock arriva tôt le mercredi matin. Il portait une casquette qui dissimulait son visage et tenait à la main un sac de donuts et du café.

— Tu es génial, lui dis-je, à moitié endormie, en lui prenant le sac des mains.

— Je sais.

Lorsque j'ouvris la boîte en carton et que je vis ce qu'il y avait à l'intérieur, je réprimai un gémissement de plaisir.

— Si je suis génial, je mérite un baiser, non ? me demanda-t-il en mettant sa casquette à l'envers.

Il n'avait pas besoin de raison pour m'embrasser... Je relevai la tête vers lui, mais rien ne se passa. Je rouvris les yeux.

— Souris-moi.

Je me mordis les lèvres.

— Brock...

— Allez, me dit-il en souriant. Je t'ai apporté du café et des donuts. Ça vaut bien un sourire et un baiser. (Comme je ne bougeais pas, il posa les mains sur mes épaules et les serra doucement.) Souris, Jilly.

Je levai les yeux au ciel. Je ne savais pas pourquoi j'en faisais toute une histoire, étant donné qu'il m'avait vue sourire, ces derniers jours. Toutefois, durant ces moments-là, ça n'avait pas été un acte réfléchi.

Je pouvais le faire.

Je pouvais lui sourire.

Brock avait vu mon vagin de très près... ce n'était pas mon sourire bancal qui allait le faire fuir. Pourtant, je ne pouvais pas m'empêcher de me rappeler la fille assise à côté de moi en histoire quand j'étais retournée à la fac. Elle m'avait demandé si j'avais fait un AVC. La question n'était pas méchante. Elle ne l'avait pas posée sur le coup de la surprise. Je pense même qu'elle avait attendu plusieurs semaines avant de le faire. Elle m'avait expliqué que son grand-père souriait de cette façon. Je me souvins également que Ben ne m'avait jamais demandé de sourire pour lui.

Brock n'était pas la fille de mon cours d'histoire. Il n'était pas Ben, non plus. Loin de là.

Alors je lui souris.

Je sentis le côté droit de mes lèvres se retrousser, tandis que le côté gauche restait immobile.

Les yeux de Brock s'attardèrent sur ma bouche, puis il posa sa main contre mon cou. Son pouce caressait l'endroit où il pouvait sentir mon

pouls.

— Je crois qu'il faut que tu comprennes quelque chose, dit-il en me regardant dans les yeux. Avant, ton sourire était éblouissant. Il éclairait des pièces entières et avait le pouvoir de me donner du courage avant de monter sur le ring. Ton sourire est différent, maintenant, mais il est encore plus beau.

— Ne dis pas n'importe quoi, rétorquai-je en me dégageant.

Mon sourire ne me rendait pas repoussante, mais il n'était pas non plus très beau à regarder.

— C'est vrai, insista-t-il en m'empêchant de m'enfuir. Et tu sais pourquoi ? Parce qu'il est la preuve que tu as survécu. Ce sourire est un miracle. Comme chaque inspiration que tu prends. Tu ne devrais pas en avoir honte. Au contraire, tu devrais en être fière.

Waouh.

C'était la plus belle chose que l'on m'avait jamais dite.

— Tu comprends ? me demanda-t-il.

— Oui, soufflai-je.

— Parfait.

Baissant les yeux, je fus incapable de réprimer un sourire. Je le laissai étirer mes lèvres jusqu'à ce que le nœud qui nouait ma gorge se désagrège. Je m'éclaircis la voix.

— D'abord les donuts, puis les compliments sur mon sourire... Tu essaies de m'attirer dans ton lit ?

Ses yeux chaleureux étincelèrent de joie et d'un éclat qui ressemblait à une promesse.

— Ça fonctionne ?

Un éclat de rire m'échappa. Je secouai la tête, puis me redressai sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Il passa un bras autour de ma taille pour me maintenir contre lui et approfondir notre baiser. Je me sentis fondre. Une chaleur merveilleuse et entêtante s'engouffra dans ma gorge et ma poitrine.

Quand Brock releva la tête, il s'écarta légèrement.

— Il faut qu'on arrête.

— Pourquoi ? demandai-je, à bout de souffle.

— Parce que, si on n'arrête pas tout de suite, on ne partira jamais.

J'aurais voulu lui demander si c'était vraiment une mauvaise chose, mais je me contentai de sourire et de me libérer de son étreinte. Après avoir englouti deux donuts, je délogeai Rhage de sous mon lit. Du moins, j'essayai. Au bout d'un moment, j'agitai un jouet en forme de souris devant lui et attendis qu'il morde à l'hameçon pour l'attraper.

Il n'était pas content. Lorsque je le portai jusqu'au salon, il n'arrêta pas de se débattre. Je fis de mon mieux pour bloquer ses pattes.

En me voyant faire, Brock haussa les sourcils. Il avait déjà emporté mon joli sac de voyage à fleurs dans la voiture.

— Tu t'en sors ?

— Oui. (Je soupirai et approchai de la caisse de transport du chat.) Il refuse de se laisser faire, c'est tout.

Brock rit.

— Tu as besoin d'aide ?

— Non, c'est bon.

J'avais l'habitude de le faire entrer dans sa cage. Il fallait juste l'empêcher de s'accrocher sur les côtés. Une fois qu'il fut à l'intérieur, je lui jetai son jouet et refermai la porte. Une seconde plus tard, Rhage pressa sa truffe contre les barreaux. Il n'était pas content.

— On dirait une prison pour chat, commenta Brock.

— Ce chat mériterait d'aller en prison, donc ça tombe bien. (Quand je soulevai la cage, Rhage feula.) Prêt ?

Brock eut un sourire en coin. Mon ventre se serra.

— Toujours.

*
* *

D'habitude, lors d'un trajet en voiture qui durait plus de deux heures, je dormais. Cette fois, discuter avec Brock m'intéressait davantage.

On parla d'abord de la façon dont on allait aborder le sujet du studio de danse avec mon père. Avery et Teresa m'avaient fait parvenir le prix des travaux qu'elles voulaient effectuer et je me sentais plutôt sûre de moi. Au bout d'un moment, la conversation se fit moins sérieuse.

Brock me posa diverses questions sur mon travail dans les assurances jusqu'au dernier livre que j'avais lu. À mi-chemin, je reçus un message d'Abby.

En le lisant, je sentis mon estomac se nouer.

— Apparemment, tout le monde sera au *Mona's* ce soir. Abby sait que je serai en ville. Elle m'a invitée.

Le visage de Brock était à moitié caché par sa casquette.

— Tu as envie d'y aller ?

Je n'en étais pas certaine. Je n'étais plus retournée au *Mona's* depuis le drame et j'ignorais quelle allait être ma réaction. Toutefois, j'avais envie de voir Abby et les autres. Malgré mon inquiétude, je ne pouvais m'empêcher de ressentir de l'impatience.

— Et toi ?

— Ce n'est pas ma décision à prendre, répondit-il.

— Tu ne m'aides pas vraiment, là.

Il esquissa un sourire en coin.

— Bébé, dit-il. (Une partie de moi adorait quand il m'appelait comme ça, parce qu'il ne l'avait jamais fait.) Si tu veux y aller, on ira. Si tu veux rester à la maison et profiter de ta famille, c'est très bien aussi. Si tu veux y aller toute seule...

— Je ne veux pas y aller toute seule, le coupai-je.

Il me jeta un coup d'œil.

— Peut-être, mais il n'y aurait rien de mal à ça.

Hochant la tête, je baissai de nouveau les yeux vers mon téléphone.

— Abby dit que Colton sera là. Comme Roxy travaille, Reece vient la voir. Et Jax et Calla seront derrière le bar, bien sûr.

— Cool.

Je gardai les doigts au-dessus de l'écran.

— Je crois que Steph et Nick sont à Martinsburg dans sa famille à elle, mais tous les autres seront là. Même Katie. (Cela faisait une éternité que je ne l'avais pas vue.) Ce serait sympa de revoir tout le monde.

— C'est toi qui décides.

Je me mordis les lèvres. Il était peut-être temps de laisser parler mon excitation, plutôt que mon inquiétude.

— Je crois qu'on devrait y aller. Pour quelques heures, peut-être ? Enfin, si tu veux venir avec moi...

— Tu as vraiment besoin que je réponde à cette question ?

Je tournai la tête vers lui.

— Eh bien, si on arrive ensemble, ils risquent de... tirer certaines conclusions.

— Est-ce que j'ai l'air de me soucier de ce que pensent les gens ?

Non. Mais j'ignorais si ça voulait dire qu'on était ensemble ou pas.

— Alors d'accord, murmurai-je en répondant à Abby.

Je ne lui dis pas que Brock m'accompagnerait car je ne souhaitais pas ouvrir la boîte de Pandore des questions indiscretes. Du moins, pas tout de suite.

— Voilà, c'est fait.

— Très bien.

Après avoir rangé mon téléphone dans mon sac, je me tournai rapidement vers la banquette arrière pour voir comment allait Rhage.

— Il y a une question qui me taraude, lui dis-je pour changer de sujet. Pourquoi est-ce que tu as pris ta retraite ? Tu avais encore quelques belles années devant toi.

Il rit.

— À t'entendre, on dirait qu'à quarante ans je serai bon pour la casse et qu'il n'y aura plus qu'à m'euthanasier. Ce n'est pas si loin que ça, tu sais.

— Maintenant que tu en parles... le taquinai-je.

Il haussa les épaules.

— Je... commençais à fatiguer.

Je glissai les doigts entre les barreaux de la cage de Rhage pour toucher sa patte. Il la recula aussitôt.

— Physiquement ou... ?

— Les deux, répondit-il. (J'abandonnai mes tentatives de réconfort du chat et me tournai de nouveau vers l'avant.) Tu sais ce que c'est. On s'entraîne tous les jours. On voyage et c'est cool, mais on se demande toujours si les sponsors vont suivre... On a peur de se blesser. Au bout d'un moment, c'est épuisant.

C'était compréhensible. Je n'étais pas certaine que les fans se rendent compte des sacrifices que trois ou quatre combats par an demandaient.

— Et même si on ne se blesse pas sérieusement, se faire casser le nez une fois par an, ce n'est pas très agréable. (Il sourit et passa une main derrière sa tête.) Les oreilles en chou-fleur non plus.

— Oh, les tiennes ne sont pas si terribles.

— J'ai eu de la chance. (Il baissa la main.) Mais oui, lors de mon dernier combat, je l'ai senti. Ici. (Il désigna le centre de sa poitrine.) C'était comme un coup de poignard. Je ne m'étais pas fait mal, mais l'espace d'une seconde, la peur m'a coupé le souffle. Je ne voulais plus jamais ressentir une telle sensation. Alors il était temps de passer à autre chose. Quand on entre sur le ring, il faut tout donner. Dès qu'on hésite, il vaut mieux tirer sa révérence.

L'idée qu'il se blesse de nouveau me terrifiait et le risque n'était pas écarté puisqu'il s'entraînait toujours avec les nouvelles recrues.

— Ça te manque ?

— Des fois. Mais c'était le bon moment pour arrêter et c'est pour ça que je l'ai bien vécu. J'étais prêt.

Tandis que je l'écoutais parler, un détail me frappa. Selon ses dires, il avait rompu ses fiançailles avec Kristen un an auparavant. Son dernier combat avait eu lieu six mois avant cela.

Lui poser des questions au sujet de Kristen était étrange, mais ma curiosité était plus forte.

— Comment Kristen a réagi ?

Si ma question le prit par surprise ou le mit mal à l'aise, il ne laissa rien paraître.

— Je crois qu'elle aimait l'idée qu'on passe plus de temps ensemble. Quand je me battais, je faisais des journées de dix à douze heures. J'étais toujours en train de m'entraîner. Ça ne me laissait pas beaucoup de temps pour le reste.

Je le dévisageai.

— À t'entendre, on dirait que ça ne s'est pas passé comme ça.

Il sourit.

— Kristen et moi, on est restés longtemps ensemble... mais en réalité, on était rarement *ensemble*. Tu ne connais pas une personne, ses envies, ses désirs, si tu ne passes pas du temps avec elle. Alors, les choses évoluent.

— Si j'ai bien compris... vous ne vous entendiez pas bien au quotidien ?

Il haussa une épaule.

— Non, pas vraiment. Du moins, c'était mon avis. Elle, elle voyait les choses différemment.

J'aurais voulu lui demander pourquoi, dans ce cas-là, il s'était fiancé à elle, mais je ne pouvais pas lui poser la question sans dévoiler mon amertume.

— Et toi et le mec avec lequel tu es sortie ? me demanda-t-il.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. (Je recoiffai mes cheveux en arrière, puis regardai la route qui s'étendait à perte de vue.) On s'est rencontrés à Shepherd. Il m'a invitée à sortir un soir et je...

Je m'interrompis.

— Quoi ? me demanda-t-il au bout d'un moment.

La raison pour laquelle j'avais accepté de sortir avec Ben était gênante, mais comme nous avions une conversation à cœur ouvert, je me résignai à lui avouer la vérité.

— Je me sentais... seule. Je voulais avoir quelqu'un dans ma vie et il s'intéressait à moi.

Brock resta silencieux un long moment. Je me tournai vers lui. Son visage était impassible. On l'aurait cru fait de marbre et de glace.

— Est-ce qu'il te respectait ?

Je fronçai les sourcils.

— C'est quoi, cette question ?

— Tu ne l'as jamais présenté à tes parents.

— Ça ne prouve rien, rétorquai-je.

— Est-ce qu'il voulait les rencontrer ?

Je détournai les yeux.

— Pas vraiment.

— Alors je répète ma question. Est-ce qu'il te respectait ?

Gênée, je croisai les bras.

— Notre relation n'était pas idéale, mais elle n'était pas néfaste. Je ne regrette pas le temps que j'ai passé avec lui. J'ai beaucoup appris avec lui.

— Quoi, par exemple ?

— À ne plus jamais me contenter de si peu.

*
* *

Il était presque 11 heures lorsque nous arrivâmes devant la maison de mes parents. J'avais l'estomac noué, mais je fus rassurée de voir qu'il n'y avait pas des centaines de voitures garées dans l'allée circulaire. Au moins, nous n'aurions pas à faire face à tous mes oncles, à leurs femmes et à leurs hordes d'enfants.

Les yeux rivés sur la porte, j'étais excitée à l'idée de voir ma famille, mais je ne pouvais m'empêcher de ressentir une certaine appréhension. Ils étaient parfois difficiles à supporter.

Brock coupa le moteur. Un instant plus tard, je sentis ses doigts se poser sur mon menton. Il me força à tourner la tête vers lui, puis il se baissa pour m'embrasser doucement. C'était un baiser tendre, empli d'une patience infinie.

— Tu es prête ?

Je le dévisageai. Il avait senti mon hésitation. J'avais envie de le remercier et de l'embrasser encore une fois.

Rhage miaula sur la banquette arrière. Il en avait marre.

Riant doucement, je défis ma ceinture.

— Il y en a un qui est prêt, en tout cas.

On descendit de voiture et Brock attrapa la cage du chat avant que j'aie eu le temps de le faire. Rhage était sans doute content. Ensemble, on remonta l'allée. Nos bagages attendraient.

Lorsqu'on arriva devant la porte, celle-ci s'ouvrit aussitôt sur ma mère, avec ses longs cheveux bruns et ses grands yeux. Elle me prit dans ses bras et me serra de toutes ses forces.

— Maman, hoquetai-je en lui rendant son étreinte. Je ne peux plus respirer.

— C'est ton problème, rétorqua-t-elle en me serrant encore plus fort.

Un éclat de rire étouffé m'échappa. Quand elle recula, elle recoiffa mes cheveux en arrière. Les larmes aux yeux, elle sourit avant de se tourner vers Brock. Je grimaçai en la voyant l'étreindre à son tour. Malgré tout, il réussit à ne pas laisser tomber la cage de Rhage. Brock rit et lui rendit son étreinte avec un seul bras.

— Chérie ! Laisse-les entrer ! s'exclama mon père. Ils roulent depuis des heures.

— Tais-toi donc ! (Ma mère libéra Brock, puis me prit par le bras pour me guider à l'intérieur.) Il devrait pourtant être habitué, maintenant.

— Il devrait, rétorquai-je.

Ma mère rit.

Dans l'entrée, il faisait bon. Mon père vint à notre rencontre. Ses cheveux avaient blanchi depuis la dernière fois que je l'avais vu et les rides autour de ses yeux étaient plus nombreuses, mais il était toujours aussi athlétique.

— Salut, Papa !

Je lâchai ma mère pour aller lui dire bonjour.

L'étreinte de mon père fut tout aussi intense, mais je n'eus pas l'impression qu'il m'avait brisé des côtes, ce qui était rassurant.

— Vous avez fait bonne route ?

— Oui, répondis-je en reculant.

— Il y avait un peu de monde en périphérie de la ville, lui dit Brock en posant la cage par terre. Mais rien de bien méchant.

Ma mère baissa les yeux vers Rhage.

— Tu étais obligée d'amener Satan avec toi ?

— Je ne pouvais pas le laisser seul à la maison.

— Il restera dans ta chambre, m'avertit-elle.

— Bien sûr.

— Je suis vraiment le seul que ce chat aime ? demanda Brock en se baissant pour passer les doigts à travers les barreaux.

Le regard de ma mère se fit curieux. J'étais certaine qu'elle se demandait combien de fois Brock était venu chez moi.

— Oui, répondis-je. Le seul.

Mon père posa un bras sur mes épaules tout en observant Brock.

— Ça fait du bien de vous voir ensemble, tous les deux.

— Tant mieux, dit Brock en relevant la tête pour me regarder dans les yeux. Parce que Jillian et moi, on *est* ensemble.

Voilà qui répondait à mes questions... même si j'aurais préféré qu'il ne lâche pas la bombe de cette manière. Dans l'intimité, j'aurais pu faire une danse de la joie. Devant mes parents... disons que les choses prirent une tournure plutôt embarrassante.

Mon père afficha un sourire satisfait et tapa Brock dans le dos comme s'il venait de remporter un combat particulièrement difficile. Puis il croisa les bras et hocha la tête avec sagesse comme s'il avait toujours su que cela se terminerait ainsi.

Quant à ma mère... Mon Dieu. Elle était sur le point de pleurer et pas des larmes de rien du tout. Non, elle avait l'air de retenir des sanglots. À la voir, on aurait dit que Brock avait découvert la fontaine de Jouvence et qu'il s'apprêtait à lui en donner la localisation.

Pour tout dire, j'étais heureuse qu'ils soient contents pour nous, à tel point que je dus détourner les yeux et les fixer sur le nouveau tableau de l'entrée, une plage de sable doré et un coucher de soleil avec des teintes vives de bleu et de rose, pour ne pas qu'ils voient mes propres larmes.

Brock passa un bras autour de mes épaules et me serra contre lui tandis que ma mère continuait de répéter qu'elle était ravie pour nous. Après tout, c'était important pour elle. Nous étions ici pour fêter Thanksgiving et demain serait le premier repas de famille que nous partagerions depuis longtemps.

Un repas de... famille.

Brock se pencha vers moi pour me murmurer à l'oreille.

— Ça va ?

Je hochai la tête avant de me baisser pour me mettre à la hauteur de Rhage qui n'arrêtait pas de feuler. Ma mère ne sembla pas s'en apercevoir. Elle dévisageait Brock comme si elle était déjà en train de réfléchir aux faire-part de mariage et aux chaussons qu'elle allait tricoter pour ses petits-enfants.

Rhage ne se laissa pas toucher. Je soupirai.

— Je vais emmener Rhage dans ma chambre. Il commence à...

Tout à coup, la porte d'entrée s'ouvrit à la volée et une marée de petits humains se déversa à l'intérieur. Je clignai les yeux. Au sixième enfant, je perdis le compte, mais je compris que mon oncle Julio était arrivé. C'était le seul à pouvoir former une équipe de base-ball avec sa progéniture.

Je me relevai avant que la déferlante me fasse tomber. Brock se rapprocha de moi et passa de nouveau un bras autour de mes épaules.

La femme de Julio fut la première à entrer avec le petit dernier au bras. Miracle : elle ne paraissait pas enceinte.

— Je t'avais dit que Brock était ici, cria Heather à quelqu'un derrière elle. Sa voiture est garée devant.

— Je connais sa voiture, répondit mon oncle sur le même ton.

— Et Jilly est avec lui ! (Heather se figea, puis elle nous dévisagea tour à tour.) Brock a son bras posé sur ses épaules ! s'écria-t-elle.

Je haussai les sourcils.

Brock rit doucement.

À côté de moi, ma mère sauta sur l'occasion d'annoncer la bonne nouvelle.

— Oh, Heather, ma belle ! Brock et mon bébé sont ensemble.

— Quoi ? s'écria Julio. Ce n'est pas possible...

Il s'interrompit et j'entendis un cri de joie qui appartenait à une petite fille.

— Ensemble ? répéta Heather en penchant la tête sur le côté.

Le bébé, garçon ou fille, je n'en avais pas la moindre idée, tirait sur ses longs cheveux blonds.

— On sort ensemble, expliqua Brock pendant que je restais plantée là comme une idiote.

Ma mère laissa échapper un couinement de souris. Puis Heather se retourna pour crier.

— Brock et Jilly sortent ensemble !

— Oh, mon Dieu, murmurai-je.

Brock serra mon épaule.

Un instant plus tard, leur dernier enfant passa la porte en courant. Elle s'appelait Hannah, je crois. Elle se précipita vers la cage de Rhage et se laissa tomber à genoux devant en lui parlant. Ses petits doigts passèrent à travers la cage.

— Si j'étais toi, je ne ferais pas ça, dis-je en tendant la main vers la petite fille.

— Ne laisse pas sortir ce monstre, ajouta Julio. (Mon regard se posa sur la porte encore ouverte.) Tu te rappelles ce qui s'est passé la dernière fois, Hannah-Banana. Il s'est échappé et il a failli t'arracher un doigt. Il nous a fallu une demi-journée pour l'attraper.

— Tu exagères un peu, rétorquai-je.

Julio n'avait pas changé depuis la dernière fois que je l'avais vu. C'était le portrait craché de mon père, en plus jeune. Pas de cheveux blancs ni de rides aux coins des yeux. Il était un peu plus grand que moi et comme d'habitude, il portait un pantalon de jogging noir et un tee-shirt de l'Academy. Rien d'autre. Alors qu'il faisait cinq degrés dehors et qu'il y avait un vent à écorner les bœufs.

— Regardez-moi ça...

Mon oncle se fraya un chemin parmi ses enfants qui grimpaient absolument sur tout : les meubles, mon père, ma mère, les murs... Arrivé devant Brock, il lui tapota le torse.

— Donnez mon prénom à votre premier enfant.

— Oh, mon Dieu, répétai-je.

— Ils lui donneront le mien ! intervint mon père avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— Et si c'est une fille ? demanda ma mère avec le plus grand des sérieux.

Heather vint nous prendre tous les deux dans les bras. Le bébé qu'elle portait s'agrippa à mes cheveux et il nous fallut plusieurs minutes pour le déloger.

— On peut arrêter de parler bébé ? demandai-je en me libérant enfin de la poigne de fer de l'enfant. On n'en est pas encore là.

— Je veux des enfants, annonça Brock en baissant les yeux vers moi. (J'en eus le souffle coupé.) Enfin, peut-être pas une équipe entière de foot comme certains...

— Mais c'est tellement agréable à créer, une équipe de foot ! dit Julio en riant.

Heather se tourna vers moi.

— Beaucoup moins à faire sortir...

— OK, répondis-je en m'éloignant de Brock. Il faut que je...

La petite fille qui se tenait devant la cage recula vivement. Rhage en sortit comme un diable tigré. Ses griffes crissèrent sur le parquet tandis qu'il se précipitait vers le salon. Ma mère cria. Les enfants aussi, mais de joie, et se dispersèrent.

— Et merde, marmonnai-je. (Au loin, j'entendis quelque chose tomber par terre.) Pas encore.

Mon père rit et vint m'embrasser sur le front.

— Bienvenue à la maison, Jilly.

*
* *

Enfin, Brock avait réussi à faire sortir ce satané chat de sa cachette derrière une fougère de la véranda et à l'emmener dans ma chambre. À présent, j'étais assise sur mon vieux lit et j'attendais qu'il revienne. Brock était lui aussi dans son ancienne chambre. Il se préparait pour la soirée.

Nous avons mangé notre dîner assez tôt, puis Julio et Heather avaient remballé leurs enfants. Ils seraient de retour le lendemain avec tous les autres. Ça promettait d'être intéressant. Ou insupportable. Brock et moi, nous avons parlé de nous enfuir dès le jeudi ou le vendredi soir.

Après m'être douchée, j'avais frisé mes cheveux et les avais laissés retomber naturellement dans mon dos.

Je portais un pull fin rouge avec un col en V, parce que je savais qu'il ferait bon au *Mona's*, et un jean foncé rentré dans la même paire de bottes que je portais la première fois que j'avais revu Brock à Martinsburg.

Me préparer ainsi m'avait fait penser au soir du drame. Mais, assise sur ce lit très étroit, en regardant la chambre autour de moi, je pris conscience de tout ce qui avait changé depuis cette soirée. À commencer par moi. Parfois, j'avais toujours l'impression d'être cette fille pleine d'espoir qui s'était apprêtée un samedi soir, tandis que certains jours, je ne la reconnaissais même plus.

Tandis que j'observais les centaines de livres rangés dans ma bibliothèque, je n'avais pas envie de fuir. Je n'avais pas mal au ventre. Je ne ressentais aucune pression dans ma poitrine. Ces souvenirs avaient cessé de me hanter.

En pensant à la soirée qui m'attendait, je souris. Une étincelle naquit dans mon ventre puis remonta jusqu'à mon cœur. J'étais nerveuse, mais dans le bon sens du terme. Ce soir, je sortais.

Je retournais au *Mona's*.

Pour voir mes amis.

J'avais hâte.

Un coup sur ma porte me fit sortir de mes pensées.

— Entre.

La porte s'ouvrit et Brock passa la tête à l'intérieur.

— Je peux entrer ou Rhage va essayer de s'échapper ?

Je désignai la porte ouverte de mon dressing d'un geste de la tête.

— Il est caché. Tu peux y aller.

Brock entra et referma la porte derrière lui. En le voyant, les petits picotements que je ressentais dans mon ventre se multiplièrent.

Il s'était rasé.

Sa mâchoire carrée et ses traits taillés à la serpe étaient encore plus mis en valeur. La cicatrice sur sa lèvre aussi. J'avais envie de la toucher. De l'embrasser. Il portait un tee-shirt à manches longues noir avec un jean. Même habillé comme ça, très simplement, il dégageait une classe exceptionnelle. Il portait tout avec élégance. Et il était trop beau.

— J'aime beaucoup ton pull, dit-il.

Clignant les yeux, je relevai la tête vers lui. Apparemment, il avait pris le temps de me reluquer, lui aussi. Il s'approcha de moi et fit glisser un doigt le long de mon décolleté.

— Oui, je l'aime beaucoup.

— Obsédé, murmurai-je en posant une main contre sa joue. Tu t'es rasé.

— Oui, je me suis dit qu'il était temps. Ça te plaît ?

— J'aime les deux.

Me mordant la lèvre inférieure, je caressai son menton. Sa peau était d'une douceur incroyable.

Quand il se pencha en avant, je posai la main sur sa nuque. Le baiser qu'il me donna fut très tendre, et différent sans la barbe.

— Tu veux toujours y aller ?

Un léger sourire étira mes lèvres. Je laissai tomber ma tête contre son épaule et inspirai profondément.

— On peut rester là, si tu veux. (Il glissa ses doigts le long de mes reins, jusqu'à mes fesses.) On pourrait attendre que tes parents aillent se coucher, puis je me glisserai dans ta chambre comme si on était ados. Comme ça, je ne t'aurais que pour moi.

Je ris.

— J'ai envie d'y aller. (Soudain prise de doute, je relevai la tête pour le dévisager. Peut-être qu'il ne voulait pas y aller avec moi.) Sauf si tu ne veux pas y aller avec...

— Bébé. (Il resserra sa prise sur mes fesses.) Tu n’as pas intérêt à finir cette phrase sinon je te donne la fessée.

Je haussai les sourcils.

— J’aimerais bien voir ça.

— Je n’en doute pas.

Peut-être, mais le moment était mal choisi. J’inspirai profondément.

— Si tu veux y aller et moi aussi, qu’est-ce qu’on attend ?

Il sourit doucement.

— Allons-y.

*
* *

L’estomac noué, je descendis de voiture avec une jolie pochette Coach à la main. Le parking était plein. Ce n’était pas étonnant pour une veille de Thanksgiving. Ceux qui ne travaillaient pas le lendemain pouvaient se permettre d’avoir la gueule de bois.

Mais je ne pensais pas à boire ni à passer la journée du lendemain avec la migraine. Je fis un pas en avant et, instinctivement, je tournai la tête sur le côté, vers les poubelles où les employés avaient l’habitude de se garer. Ce n’était pas bien éclairé.

Je m’y étais garée, moi aussi, la dernière fois que j’étais venue ici.

Un courant d’air froid balaya le parking, soulevant des mèches de mes cheveux et les faisant retomber devant mon visage.

De la glace se forma dans mes veines. Un nid de vipères se contorsionna dans mon ventre. Je voulais détourner les yeux. Je voulais entrer dans le bar sans jeter un regard en arrière, mais j’en étais incapable.

— Jillian ?

Je me retournai vivement. Brock m’avait rejointe devant la voiture.

— Pardon.

— Ce n’est pas grave. (La lumière jaune des lampadaires éclairait son visage. Inquiet, il me prit la main.) À quoi tu penses ?

La bouche sèche, je regardai la porte du *Mona's* s'ouvrir. Des rires se déversèrent dans le parking.

— Moi aussi, je pense à cette soirée, dit Brock en me serrant la main plus fort. (Il la porta à son torse.) C'est normal. Tu n'as pas à en avoir honte.

Je m'humectai les lèvres avant de hocher la tête.

— Je... Je ne suis jamais revenue ici. Même en voiture. J'ai toujours évité le quartier. Alors je...

Brock passa son bras autour de mes épaules et m'attira à lui. L'espace d'un instant, on resta silencieux. Puis il reprit la parole.

— Tu sais, je ne suis plus retourné à l'endroit où j'ai grandi depuis... que j'avais vingt ans ?

J'en demeurai bouche bée.

— C'est vrai ?

Il secoua la tête.

— Jamais.

Je ne pus m'empêcher de le dévisager. Brock ne parlait jamais de son passé. C'était une règle immuable.

— Je croyais que tu y étais retourné.

— Une seule fois. Pour voir mon père. (Il souffla doucement.) Il buvait toujours et ne savait parler qu'avec ses poings.

— Tu ne m'as jamais dit que tu l'avais revu.

Il haussa une seule épaule.

— Parce qu'il n'y avait rien à dire. Il se moquait de savoir que j'étais en vie. Tout ce qu'il a remarqué, ce sont mes vêtements et ma voiture. Il ne voyait pas plus loin que la bouteille de whisky suivante.

La tristesse m'envahit.

— Et ta mère ?

Il secoua de nouveau la tête.

— Elle n'était pas là, mais ce n'est pas étonnant. Elle n'a jamais été là.

Ses parents étaient des minables. Son père était un alcoolique qui n'avait jamais réussi à garder son travail. Et même si Brock n'en parlait

pas, je savais qu'il s'était servi de lui comme d'un punching-ball.

De sa mère aussi.

C'était la raison pour laquelle elle n'était jamais à la maison. Mais comment avait-elle pu abandonner son enfant ? Je n'avais jamais compris. Et je ne comprendrais jamais.

— Je ne vais jamais dans cette rue. Ni dans ce quartier. (Il posa la main sur ma joue et caressa ma mâchoire abîmée.) Alors je comprends pourquoi tu ne le fais pas, toi non plus. Pourquoi c'est difficile.

Mon regard quitta le sien pour se poser de nouveau sur le parking.

— Je... Ça va. C'est juste que... Je ne sais pas. J'ai failli mourir ici. (Je laissai échapper un soupir tremblant et essayai de sonder les tréfonds de mon cœur pour voir ce que j'éprouvais, mais il n'y avait pas grand-chose.) Je crois... Je ne sais pas. J'étais persuadée qu'en revenant ici j'aurais une révélation, mais ce n'est pas le cas. J'ai juste l'impression d'être insensible à tout ça.

— Tu as le droit de ressentir ce que tu veux. Que ce soit de la tristesse, de la colère ou rien du tout.

Je hochai la tête, puis le regardai de nouveau dans les yeux.

— Tu as envie de les revoir ? Tes parents ? demandai-je tandis qu'un coup de vent glacé me faisait frissonner.

— Non, pas du tout. Et je ne me sens même pas coupable de l'avouer. (Il se déplaça de façon à me protéger du vent.) La seule chose qu'ils m'ont apprise, c'est à survivre. Et même pour ça, ils n'étaient pas très doués.

— Mais tu as survécu, lui fis-je remarquer.

— J'ai eu de la chance, dit-il en souriant.

Je secouai la tête.

— Non, ce n'est pas de la chance. Tu as... Tu as un feu en toi, Brock. Tu étais déterminé à survivre, à faire quelque chose de ta vie. À réussir et...

— Parce que tu crois que ce n'est pas ton cas ? (Ses yeux sondèrent les miens.) Après tout ce que tu as traversé pour te tenir ici, devant moi ?

Je baissai les yeux. Je ne savais pas comment répondre à sa question parce que je n'étais pas certaine de posséder la même flamme que Brock. J'avais abandonné des centaines de fois, alors que lui n'avait jamais cessé de se battre.

De toute façon, je n'avais pas envie de penser à tout ça ce soir.

— Entrons avant que tout le monde croie qu'on leur a posé un lapin.

Il resta silencieux un instant.

— On partira quand tu voudras. Tu n'auras qu'à me le dire.

— D'accord.

Comme cela méritait un baiser, je me hissai sur la pointe des pieds et pressai mes lèvres contre les siennes.

Malgré le froid, je me sentis me réchauffer de l'intérieur. J'ouvris la bouche et le baiser se fit plus profond, plus fougueux. Brock m'embrassait comme s'il cherchait à me dévorer. Mon corps se fondit au sien et un grognement rauque me répondit.

— Tu es sûre que tu veux y aller ? me demanda-t-il en posant son front contre le mien.

Je laissai échapper un rire tremblant.

— Oui.

— Alors on ferait mieux d'entrer avant que je change d'avis et qu'on trouve une façon bien différente de passer la soirée.

Quand il bougea les hanches, j'écarquillai les yeux. Il était dur et chaud contre mon ventre.

Le rouge aux joues, je reculai, mais il refusa de me laisser m'enfuir. Devant les portes du bar, il me prit la main. Et pour la première fois, on entra dans le *Mona's* ensemble, côte à côte.

En quelques années, le *Mona's* s'était métamorphosé. L'ancien parquet crasseux et collant avait été remplacé par des planches en bois de bonne qualité. Le bar flambant neuf avait gardé la forme d'un fer à cheval avec deux emplacements où l'on pouvait commander une bière, mais les étagères où étaient posées les bouteilles n'étaient plus les mêmes. Elles étaient éclairées par une lumière vive et blanche et des néons bleus couraient dessous pour mettre en valeur les alcools les plus chers. Il y avait des télévisions accrochées au mur et qui pendaient du plafond, çà et là. Les tables rondes étaient noires avec des chaises hautes aux coussins neufs.

Il y avait beaucoup de monde debout, autour du bar et des tables. Je ne voyais pas le fond de la salle où se trouvaient les box et les plus grandes tables, à côté des billards.

Le *Mona's* avait eu droit à un relooking. Il ne ressemblait plus au bar glauque qu'il avait été. Cela signifiait que les affaires marchaient bien pour Calla et Jax, les propriétaires.

J'avais croisé Calla plusieurs fois au fil des années, mais nous n'avions jamais parlé du bar. J'étais ravie de découvrir tous ces nouveaux aménagements.

Brock m'aida à contourner un couple de personnes âgées. Les premiers visages familiers que j'aperçus furent ceux de Reece et Colton Anders. Ils étaient accoudés au bar et regardaient l'une des télés fixées au mur.

Reece et son grand frère, Colton, étaient flics. Avec leurs cheveux bruns, leurs traits ciselés et leurs yeux d'un bleu incroyable, ils auraient eu leur place dans le calendrier de la police.

Un calendrier rien que pour tous les deux. Ils alterneraient les mois. Et personne ne s'en plaindrait. Personne.

Je les avais revus depuis l'agression. Surtout Colton, car il n'était jamais loin d'Abby. Je n'avais pas vraiment de souvenirs de ce qui s'était passé après le coup de feu, seulement des bribes, mais je savais que Colton et Reece étaient présents.

Je ne devais la vie qu'à leur vitesse de réaction et à leur expérience. Aussi garderaient-ils toujours une place spéciale dans mon cœur.

Colton nous vit en premier. Il arbora aussitôt un grand sourire.

— Hé ! Ce n'est pas trop tôt ! (Il s'éloigna du bar pour venir à notre rencontre.) Ça fait plaisir de vous voir.

Reece se tourna à son tour. Il repéra aussitôt la main de Brock autour de la mienne et son sourire s'agrandit. Le feu aux joues, je les regardai échanger des accolades. Puis Reece et Colton me prirent dans leurs bras chacun leur tour.

— Ça fait une éternité que je ne t'avais plus vue, dit Reece en me parlant dans ma bonne oreille. Tu es rayonnante.

— Merci.

Puis ce fut au tour de Colton de me prendre dans ses bras. Quand il recula, j'entendis Brock marmonner dans sa barbe. Reece éclata de rire.

— Tu vas bien ? me demanda Colton. Abby m'a dit que oui, mais tu sais comment elle est. Elle s'inquiète pour tout le monde.

— Je vais très bien. Promis, lui répondis-je en m'écartant. (J'avais honte de ne pas l'avoir contactée pendant si longtemps. Je savais que ça l'avait inquiétée.) Où est-elle ?

Colton tourna la tête et fit un geste du menton.

— Les filles ont une table là-bas... Ah, elles sont là. (Une main posée sur mon épaule, il me désigna une grande table ronde dans le fond.) Tu les vois ?

En me mettant sur la pointe des pieds, j'aperçus l'arrière de la tête d'Abby. Je me tournai vers Brock.

— Je vais aller leur dire bonjour.

— OK, dit-il. (Au moment où j'allais m'éloigner, il m'attrapa par le bras pour me ramener à lui. Ma main atterrit sur son torse.) Mais d'abord...

J'ouvris la bouche, mais toute envie de parler me passa lorsqu'il m'embrassa. Ce fut un baiser bref, mais intense. Il m'embrassa comme si nous étions seuls au monde. Quand il me relâcha, je faillis perdre l'équilibre. Brock avait l'air fier de lui.

— Je viendrai te rejoindre, me dit-il.

— D'accord, murmurai-je dans un état second.

À ce stade, j'aurais accepté n'importe quoi.

Brock se baissa pour me murmurer à l'oreille gauche.

— Tu es trop mignonne.

— Quoi ?

C'est alors que je me rendis compte que j'étais toujours plantée là, à le dévisager comme une dingue. Une dingue que Brock trouvait trop mignonne, mais une dingue quand même.

— J'y vais.

Brock ricana.

En me retournant, je fis un signe de la main au duo de flics sexy, puis me frayai un chemin à travers la foule. Ma surdité partielle me donnait l'impression d'être déséquilibrée. Heureusement, je n'eus pas à marcher longtemps.

Abby était assise à une table et jouait avec la paille de sa boisson. À côté d'elle se tenait Roxy, une barmaid du *Mona's* qui était mariée à Reece. Je ne la connaissais pas très bien, mais elle était très drôle, très intelligente et très talentueuse. Cette femme savait tout peindre.

De l'autre côté se trouvait Calla. La grande blonde avait attaché ses cheveux en queue-de-cheval. Les cicatrices sur son visage se voyaient à peine. Elle riait à quelque chose qu'avait dit la splendide brune assise en

face d'elle. J'étais surprise de voir Steph ici. Nick se tenait derrière sa chaise, les mains dans le dos. J'aurais cru qu'ils passeraient Thanksgiving chez sa mère.

Lorsque Roxy se retourna, elle se rendit compte de ma présence.

— Bonsoir ! Mon Dieu, regarde-toi ! (Débordante d'énergie, elle se précipita vers moi et m'enveloppa dans une étreinte chaleureuse.) Tu es venue !

— Je suis contente de vous voir. (Lorsqu'elle s'écarta, je ris.) J'aime beaucoup tes lunettes et tes cheveux.

— Moi aussi. (Elle tendit une main vers une mèche verte assortie à la monture de ses lunettes.) Je sais qu'on est seulement à Thanksgiving, mais j'avais des envies de Noël. Le vert me fait toujours penser aux fêtes de fin d'année. Reece dit que j'aurais dû choisir le rouge, mais je me disais que ce serait mieux pour la Saint-Valentin.

— Tu aurais pu te faire des mèches blanches, lui fis-je remarquer. Tu sais, pour la neige et la barbe du Père Noël.

Elle écarquilla les yeux.

— Mince ! Je n'y avais pas pensé ! Je n'ai jamais eu les cheveux blancs.

J'avais du mal à croire qu'il existait une couleur que Roxy n'avait pas testée.

Abby laissa échapper un couinement et tendit les mains vers moi, mais elle était coincée.

— Jillian ! Enfin !

— Désolée. On a pris du retard.

Je lui fis signe de la main.

— Le « on » de cette phrase est intéressant. (Roxy me donna un coup de hanche.) Très intéressant, même.

Steph tendit également les bras vers moi.

— Regarde-toi ! Bon sang, ce que tu es canon ! J'adore tes seins.

Je rougis tandis que Nick baissait la tête pour dissimuler son hilarité.

— Quoi ? (Steph se retourna et adressa un regard mauvais à Nick.) Elle est canon. J'ai le droit de le lui dire. D'ailleurs, ça devrait être une règle implicite entre femmes.

— Merci, lui dis-je en riant.

Steph était sans doute la plus belle femme que j'avais jamais vue. Elle avait confiance en elle, n'avait pas honte de dire ce qu'elle pensait, et c'était également la personne la plus loyale et la plus douce que je connaissais. Je me penchai pour la prendre dans mes bras.

— Je croyais que tu serais à Martinsburg... Oh, mon Dieu, tu es enceinte !

Je m'étais figée à mi-chemin en me rendant compte qu'elle avait un sacré ventre.

Steph éclata de rire.

— Eh oui. De six mois.

— Elle ne nous a rien dit pendant très longtemps, intervint Abby. Elle a juste commencé à porter des hauts de plus en plus larges.

— Ce qui aurait dû nous mettre la puce à l'oreille, ajouta Calla.

Steph leva les yeux au ciel.

— Et elle a arrêté de boire ! continua Abby. Quand je lui ai posé la question, elle m'a répondu qu'elle avait pris du poids et qu'elle était au régime.

Recoiffant ses cheveux derrière son épaule, Steph rit doucement.

— On ne voulait pas en parler avant d'être certains que... ça marcherait, dit-elle. On voulait être sûrs que tout se passait bien.

— C'est pour ça qu'on est restés ici pour Thanksgiving, expliqua Nick en posant les mains sur ses épaules pour les masser. C'est sa mère qui fait le déplacement, cette année.

— Je suis tellement contente pour vous ! m'exclamai-je. (J'avais envie de taper dans mes mains comme une otarie.) Félicitations !

— Où est Brock ? demanda Nick en forçant la voix pour que je l'entende malgré la musique et les conversations.

Je désignai le bar.

— Avec Colton et Reece.

— Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu. (Il se baissa pour embrasser Steph sur les cheveux.) Je peux te laisser ?

Elle hocha la tête.

— Passe-lui le bonjour de ma part.

Nick déposa un autre baiser contre sa tempe avant de s'éloigner. Quand il passa devant moi, il me décoiffa comme si j'avais cinq ans. Je l'assassinai du regard, mais à voir son expression, il ne s'en repentait pas le moins du monde.

Calla se leva de son siège et on se prit rapidement dans les bras.

— Ça fait tellement plaisir de te voir, me dit-elle avec un sourire chaleureux. Ça faisait longtemps.

— Oui, environ deux ans. (Je désignai l'espace autour de nous.) Le bar est génial comme ça.

— Merci. (Elle avait l'air fier.) Ça évolue lentement. Jax et moi, on aimerait apporter encore quelques améliorations. La cuisine a été rénovée, mais on voudrait agrandir. Il y aurait de la place à l'arrière, mais pour bien faire, il faudrait fermer pendant plusieurs mois. Alors on essaie de trouver le moment idéal.

— Waouh. C'est génial, lui dis-je. L'agrandissement servirait à quoi ?

Calla échangea un regard avec Roxy. Ses yeux débordaient d'enthousiasme.

— On pensait ajouter des tables, peut-être un ou deux billards et... une scène.

— Ce serait super ! m'exclamai-je.

Roxy hocha la tête.

— Carrément !

— Prends ma place. (Calla se mit sur le côté.) Je dois retourner au bar car *quelqu'un* est en pause.

— Moi ! dit Roxy d'une voix aiguë.

Je m'assis à côté d'Abby et pus enfin la prendre dans mes bras.

— Je suis tellement contente de te voir, me dit-elle. Il va falloir que tu me racontes ce qui se passe avec Brock.

— Promis.

Le sourire aux lèvres, Abby se laissa aller en arrière.

— Tu sais, ce n'est pas la seule à attendre un bébé.

Mon regard se posa successivement sur les trois femmes restantes.

— Qui... ?

— Pas moi. (Calla leva les mains.) Jax et moi, on est très bien dans le rôle de la tata et du tonton pour l'instant.

Quand je tournai la tête vers Abby, elle fronça les sourcils.

— Tu ne crois pas que je te l'aurais dit ?

— J'espère bien... Du coup, il ne reste que toi...

Roxy secoua la tête en riant.

— Alors qui ? demandai-je.

Steph gloussa.

— La réponse est juste devant toi. Elle ment.

— D'accord, c'est moi. (Roxy remonta ses lunettes.) Je suis enceinte de deux mois.

Je restai bouche bée.

— Je n'y crois toujours pas, dit-elle en touchant son ventre presque plat. On n'essayait pas, tu sais ?

— En d'autres termes, elle a oublié de prendre sa pilule une fois de trop, expliqua Calla.

Quand Roxy la tapa sur le bras, elle rit.

Abby secoua la tête.

— Je commence à avoir peur de boire l'eau, ici. Il y a une épidémie de femmes enceintes.

— J'ai entendu dire que ça s'attrapait en s'asseyant sur les toilettes, commenta Steph.

Je gloussai et me laissai aller contre mon siège.

— Note à moi-même : ne pas utiliser les toilettes.

— Pourtant, un bébé de Brock et toi serait tellement mignon, dit Abby.

— La ferme, rétorquai-je en levant les mains comme pour chasser une grossesse potentielle. (De toute façon, je n'avais rien à craindre. Je prenais la pilule et nous n'avions même pas encore couché ensemble.) Ne me porte pas la poisse.

— Oh, regarde qui est là ! s'exclama Calla. Je lui avais dit que tu viendrais ce soir.

Me retournant sur mon siège, j'observai la salle. Alors, j'écarquillai les yeux. Au départ, je crus que ma vue me jouait des tours, mais elle était bien là. Et elle semblait sortir tout droit des années 1970.

— Katie ! criai-je.

La blonde n'avait pas changé depuis la dernière fois que je l'avais vue. Ses cheveux étaient coiffés en une queue-de-cheval haute. Elle portait un pantalon brillant à pattes d'éléphant. J'étais quasiment sûre d'avoir aperçu des chaussures à plate-forme dessous et son top fuchsia n'arrêtait pas de tomber sur son épaule. Elle avait également une dizaine de bracelets au poignet.

— Salut, ma fille ! (Elle avait un verre à shot dans une main et un verre classique dans l'autre contenant un liquide sombre.) Pour toi. C'est du Coca. Je sais que tu ne veux pas boire d'alcool ce soir.

Je la regardai poser le Coca sur la table devant moi. J'étais légèrement agacée qu'elle ait deviné.

— Merci.

Elle se baissa pour m'étreindre.

— J'ai quelque chose à te dire, Jilly, dit-elle. (À la table, tout le monde se tut. C'était comme ça. Quand Katie prenait la parole, on l'écoutait.) Et avec un peu de chance, cette fois, tu me croiras.

Tous les muscles de mon corps se tendirent. Je savais à quoi elle faisait référence. J'aurais dû lui faire confiance, ce soir-là.

— Vous allez traverser des moments difficiles, mais maintenant, il en vaut la peine, dit-elle en plongeant ses yeux couleur de l'océan dans les miens. Il fallait juste attendre le bon moment.

Euh.

Je ne savais pas quoi dire.

Elle parlait visiblement de Brock. Une fois, elle m'avait dit qu'il n'en valait pas *encore* la peine. À l'époque, j'avais cru qu'elle me disait que ce ne serait jamais le cas.

— Oh, mon Dieu ! s'écria Steph en reculant vivement. C'est une alliance à ton doigt ? (Elle attrapa Katie par le bras.) C'est une alliance, j'en suis sûre !

— Hein ? fit Abby. Depuis quand est-ce que tu es mariée ?

— Et qui as-tu épousé ? demanda Roxy.

Calla, qui n'était pas encore retournée travailler, secoua la tête d'un air incrédule.

— On le connaît ?

Katie gloussa.

— Je me suis mariée le week-end dernier. À Las Vegas. (Reculant d'un pas, elle agita son annulaire devant nous.) Vous ne le connaissez pas. Pas encore, en tout cas. Mais il vous plaira. Vous allez l'adorer.

On la dévisagea sans ciller.

— Quand est-ce que tu nous le présentes ? demanda Calla.

— Bientôt. (Elle tapota le nez de Calla.) Très bientôt.

— Attends, intervins-je en secouant la tête. Tu l'as rencontré où ?

— Eh bien, dit Katie en levant son shot. Disons que c'était un client très, très entreprenant. (Avec un clin d'œil à notre attention, elle but son verre d'un trait.) On est ensemble depuis huit ans. Il était temps qu'on officialise la chose.

La mâchoire de Steph faillit tomber sur la table.

— Quoi ? Tu es avec lui depuis huit ans ?

Elle haussa une épaule.

— Oui.

— Pourquoi est-ce que tu ne nous en as jamais parlé ?

Roxy avait l'air d'avoir envie de frapper Katie.

— Quand est-ce que j'aurais eu le temps ? Vous n'êtes qu'une bande de pleurnichardes qui avez besoin de mes conseils avisés et de ma sagesse.

(Elle posa une main sur sa hanche.) Et puis ce n'est pas comme si j'avais besoin de vos conseils en matière de relation. Franchement.

Personnellement, je trouvais ça hilarant. Peut-être parce qu'elle avait raison sur toute la ligne. Alors je ris à gorge déployée jusqu'à ce que mes abdos me fassent souffrir.

Steph s'esclaffa, elle aussi. On aurait dit qu'elle allait se faire pipi dessus. Katie accepta de nous parler de son mari pendant que je sirotais mon Coca. Les heures passèrent. Calla et Roxy retournèrent au bar. Katie vola la chaise de quelqu'un et s'assit à notre table.

Tout à coup, je vis la foule se diviser en deux pour laisser passer Brock, comme un Moïse super sexy.

En quelques secondes, presque tous les hommes du bar affichèrent une expression d'adoration lorsqu'ils se rendirent compte qu'ils étaient en présence de Brock Mitchell, en chair et en os. Si j'avais eu une audition parfaite, je ne doutais pas que j'aurais entendu des murmures et des hoquets de surprise.

Brock salua les filles d'un geste de la tête, puis me prit la main pour me relever. Me serrant contre lui, il murmura à mon oreille.

— Tu me manquais.

Les mains posées sur ses hanches, je ris.

— Je ne suis pas partie très longtemps.

— Suffisamment.

Il m'embrassa dans le cou et sur la joue.

— Vous êtes adorables, tous les deux, dit Steph tandis que Nick revenait se placer derrière elle.

— Je ne te le fais pas dire. (Brock passa un bras autour de ma taille. Je me pressai contre lui et posai les mains sur son torse. Ses lèvres effleurèrent les miennes, puis il releva la tête pour me parler à l'oreille.) Tout va bien ?

— Oui. (Je remontai mes doigts jusqu'à son épaule.) Je suis contente qu'on ait décidé de venir.

— Je suis content que *tu* aies décidé de venir.

La tête contre son torse, je souris légèrement. Colton était en train de placer un verre devant Abby. Il l'embrassa rapidement avant de se relever. Mes yeux se posèrent ensuite sur Reece et Roxy. Elle était derrière le bar, les bras sur le comptoir, penchée vers lui. Reece la rejoignit à mi-chemin pour l'embrasser.

Calla souriait à ce que venait de dire Jax. Eux aussi étaient derrière le bar, vers le centre. Quand elle fit mine de se retourner, Jax l'attrapa par la taille et pressa ses lèvres contre les siennes. Les clients accoudés au comptoir sifflèrent. Lorsqu'ils se séparèrent, Calla était rouge comme une tomate.

Nick avait recommencé à masser les épaules de Steph qui respirait le calme et le bien-être. On n'aurait jamais dit qu'elle était assise au beau milieu d'un bar. Elle posa la main sur l'une des siennes et la serra.

Ces couples avaient tous leur propre histoire, leurs propres problèmes. Pourtant, ils étaient heureux et amoureux comme au premier jour.

Lorsque je jetai un coup d'œil sur ma droite, je croisai le regard de Katie. Elle haussa un sourcil, puis hocha la tête. Pas besoin de parler. Je savais ce que cela signifiait. Les paroles qu'elle avait prononcées plus tôt me revinrent en mémoire.

« Vous allez traverser des moments difficiles, mais maintenant, il en vaut la peine. »

Je me tournai vers Brock et passai un bras autour de sa taille. Je sentis son menton effleurer mes cheveux et sa prise se resserra autour de moi tandis que Colton criait pour se faire entendre malgré la musique.

Parfois, comme à cet instant, j'avais la conviction que Katie était véritablement médium.

Un soupir d'aise me quitta.

Jusqu'à cet instant, je n'avais pas compris à quel point ce retour sur les lieux du drame avait été nécessaire. Je n'avais pas non plus compris l'impact que cela aurait sur moi.

Un poids s'était envolé de mes épaules.

Mes pensées étaient moins sombres.

Mon cœur battait plus légèrement.

Deux doigts vinrent se placer sous mon menton pour me relever la tête. Des yeux bruns chaleureux plongèrent dans les miens.

— Tu es avec moi ? me demanda-t-il.

— Je suis toujours avec toi.

Je me réveillai en pleine nuit, surprise de découvrir un corps dur et athlétique contre le mien. Les dernières bribes de sommeil me quittèrent.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Tu me manquais. (Le bras de Brock m'enserra la taille.) Et puis je suis resté sage hier soir.

À ma grande déception, il disait vrai. J'avais espéré qu'il se faufilet dans ma chambre, mais lorsque nous étions rentrés du *Mona's*, nous avons simplement échangé un baiser chaste avant de nous séparer.

Thanksgiving avait été un merveilleux mélange de folie et de chaos. Les membres de ma famille s'étaient comportés comme je m'y étais attendue. Ils n'avaient pas arrêté de nous harceler de questions, mais l'un dans l'autre, ils avaient été adorables.

Brock et moi avons parlé à mon père et à mes oncles de notre projet de convertir deux salles en studio de danse. Ils n'avaient pas rejeté l'idée en bloc, mais André n'avait pas eu l'air convaincu. Après leur avoir expliqué les tenants et aboutissants et avoir comparé le coût et les profits potentiels, j'avais repris confiance en moi. La moitié de mes oncles étaient partis regarder le match de foot, mais mon père avait eu cet éclat dans les yeux, celui qu'il avait chaque fois qu'il rencontrait une recrue qui allait devenir un champion.

— Si mes parents te trouvent ici... (Je m'interrompis et réfléchis de nouveau à la question.) Non, en fait, mes parents s'en moqueraient. Au contraire, ils trouveraient sans doute ça génial.

Riant doucement, Brock pressa son visage dans le creux de mon cou.

— Exactement.

— Tu ne trouves pas ça bizarre ?

Il m’embrassa la gorge.

— Un peu.

Je me dégageai de façon à lui faire face et posai un bras sur sa taille.

— Tu ne vas pas être à l’aise sur ce lit. Tu tiens à peine dessus.

— Ça ira. (Il déposa un baiser sur le bout de mon nez.) On va seulement dormir, de toute façon.

— Ah oui ? répondis-je, sceptique.

— Oui. (Son nez caressa ma joue.) Même si je rêve de mettre ma bouche entre tes jolies jambes, on est chez tes parents. Il est hors de question qu’il se passe quoi que ce soit.

Un rire surpris m’échappa.

— Tu es sérieux.

— Très. Je ne veux pas leur manquer de respect.

— Oh, mon Dieu, murmurai-je en gloussant. Regarde-toi ! Un vrai gentleman !

— Tais-toi, dit-il en me mordillant la lèvre.

Je ris encore, plus doucement.

— Je réfléchissais...

— Oh, non.

Je le tapai sur le bras.

— Je pensais que les filles se rassembleraient pour le petit déj, dimanche, mais elles sont toutes en famille.

— C’est dommage, murmura-t-il en me mordillant la mâchoire.

Je souris dans l’obscurité.

— Je me disais qu’on pourrait rentrer samedi. Un jour plus tôt. Comme ça, on aurait...

— Du temps pour nous ?

— Oui, soufflai-je. Qu’est-ce que tu en penses ? Tu pourrais m’aider à mettre mes livres dans des cartons demain et on pourrait passer encore un

peu de temps avec mes parents avant de rentrer.

— Je pense... (Sa main glissa le long de mon flanc jusqu'à ma hanche.)... que c'est une merveilleuse idée.

— J'étais sûre que ça te plairait.

Sa main descendit jusqu'à mes fesses, qu'il serra.

— Qu'est-ce qui t'a donné cette idée ?

— Oh, je ne sais pas, mentis-je avec un sourire.

*
* *

Le parfum musqué et humide de la rivière fut la première chose que je remarquai lorsque je sortis de la voiture de Brock, le samedi soir.

Sur le trajet du retour, Brock m'avait demandé si je voulais venir chez lui. J'avais dit oui et nous avons décidé d'y passer la nuit. J'avais encore un change dans ma valise et j'étais excitée à l'idée de voir où il habitait.

Alors que le soleil se couchait, Brock attrapa nos sacs tandis que je m'occupais de la cage de Rhage. Je levai les yeux au ciel en l'entendant feuler, puis suivis Brock vers de larges marches qui menaient à un grand porche nu.

— Est-ce qu'il court tout le long de la maison ? demandai-je. Le porche ?

— Presque. (Il sortit ses clés de sa poche.) Il s'arrête aux portes vitrées de la salle à manger et se transforme en patio. Il y a la même chose à l'étage. On y accède par les chambres.

— Waouh, murmurai-je.

Sa maison était située à environ quinze minutes de Shepherdstown, au bout d'une route sinueuse et mal éclairée qui longeait la rivière. Les maisons que nous avons dépassées en chemin étaient immenses. Aussi n'avais-je pas été surprise de découvrir ce colosse.

Quand Brock ouvrit la porte, une alarme bipa quelque part dans la maison. La lumière s'alluma et se déversa dans l'entrée. La porte donnait

sur un grand hall. Les pièces paraissaient ouvertes. Je pouvais voir jusque dans la cuisine.

Il déposa les sacs près de l'escalier qui menait à l'étage, puis se tourna vers moi.

— La cuisine est en chantier. Tu te rappelles ?

— Pas de problème.

— Tu dis ça maintenant...

Il avança dans la maison et déposa ses clés sur un guéridon placé contre le mur.

En levant les yeux, je vis que les poutres étaient apparentes. Cette maison avait un cachet ancien et même si Brock avait grandi en ville, cette simplicité masculine lui allait bien.

Quand Brock alluma la lumière de la cuisine, je pus voir l'avancée des travaux. La pièce était gigantesque. Elle faisait ma cuisine, mon salon et ma salle à manger réunis. Les meubles avaient disparu, mais je pouvais me faire une idée du résultat final d'après l'emplacement du réfrigérateur et des fours encore inutilisés encastrés dans les murs.

Les placards avaient été empilés à l'endroit où une table aurait dû se trouver et il y avait une large fenêtre au-dessus de l'évier.

Je posai la cage de Rhage par terre et me dirigeai vers elle.

— Waouh, lui dis-je. La vue sur la rivière est magnifique.

— La cuisine, un peu moins.

Je me tournai vers lui.

— Mais elle est gigantesque et quand elle sera terminée, elle sera géniale.

Brock esquissa un sourire.

— On pourrait y faire entrer une équipe entière de foot.

Le sourire s'élargit.

— On verra, on verra...

Brock posa les affaires de Rhage par terre, à côté de la porte qui menait à la terrasse, puis je laissai sortir le fauve. Il avança, les oreilles à

plat, et inspecta le nouveau lieu. Au bout d'un mètre, il s'assit et battit la queue.

— Il n'a pas l'air très impressionné.

Je ris et me relevai.

— C'est un chat difficile à satisfaire.

Il secoua la tête, puis ouvrit le frigo pour en sortir à boire. On resta un moment dans la cuisine à observer Rhage inspecter le moindre recoin de la pièce.

Au bout d'un moment, Brock me fit faire le tour du propriétaire. On passa d'abord dans la salle à manger où la table et les chaises n'avaient pas encore été utilisées. Il y avait deux salons. Enfin, selon Brock, le premier était un salon et le deuxième, une salle de jeu. Dans tous les cas, il y avait une énorme télé dans l'une et des fauteuils et des plantes dans l'autre qui auraient pu se trouver dans la véranda de ma mère.

Il y avait un bureau avec des photos de ses combats. Elles étaient accrochées au mur à côté d'un autre très grand écran.

— Tu n'as toujours pas terminé de déballer les cartons, pas vrai ?

J'en désignai deux, posés dans un coin. J'en avais également vu dans la salle à manger.

Il rit en me guidant hors du bureau.

— Il faut que je le fasse, mais j'étais concentré sur la cuisine, ces derniers temps. (Il me regarda longuement.) Et sur toi.

Un sourire joyeux étira mes lèvres.

— Je devrais avoir honte d'accaparer ton temps.

— Mais ce n'est pas le cas.

— Pas du tout.

Brock ramassa les sacs qu'il avait posés par terre plus tôt, puis m'emmena à l'étage.

— Il y a quatre chambres. J'ai installé une chambre d'amis, mais rien d'extraordinaire. J'aménagerai les autres pièces plus tard.

En le suivant dans le couloir jusqu'à une double porte, je me fis la remarque qu'il s'agissait d'une maison pour une grande famille. Brock

voulait des enfants. Pas une équipe de foot comme mon oncle, mais il avait envie de faire des bébés. Peut-être que cette maison signifiait que Brock était prêt à se poser et à s'engager.

Il entra avant moi et alluma une lampe de chevet. Je vis alors sa chambre pour la première fois. Comme le reste de la maison, elle était un peu vide.

Il y avait une large commode avec un miroir posé dessus à côté de portes qui menaient à une salle de bains ou un dressing. Un second meuble faisait face à la terrasse et il y avait aussi deux tables de chevet. Mis à part quelques petites boîtes en bois sur la commode, le genre qui servait à conserver du tabac de qualité, il n'y avait pas d'objets personnels.

On n'aurait jamais dit que cette pièce était habitée.

Avec quelqu'un d'autre, je me serais inquiétée, mais Brock n'avait jamais aimé la déco. La chambre qu'il avait occupée chez mes parents et son premier appartement étaient tout aussi dépouillés.

Tandis que j'examinais la pièce, je me figeai. Mes yeux s'étaient posés sur le lit double disposé au centre de la pièce. Mon ventre se noua. Ce soir allait être différent. J'en étais persuadée, mais je ne savais pas pourquoi. L'instinct, peut-être ? Dans tous les cas, cette nuit allait tout changer.

De petits nœuds d'anxiété se formèrent dans mon estomac. Je traversai la pièce en direction de la fenêtre gigantesque. Écartant les rideaux, je jetai un œil à l'extérieur. Au-delà des arbres, je voyais la lune se refléter sur les eaux bouillonnantes du Potomac.

Lorsque je me retournai, Brock ramassait une petite bougie sur la commode. Il l'alluma, puis avec un sourire pour moi, la posa sur la table de chevet.

Au bout de quelques secondes, une odeur de pomme et de miel me parvint.

— Tu es sûr que ça ne te dérange pas de laisser Rhage en liberté ? (Comme j'étais nerveuse, je jouais avec les rideaux.) Il est propre, mais je ne peux pas te promettre qu'il ne fera pas de dégâts.

— Ce n'est pas grave.

— Il va casser un truc. J'en suis sûre.

— Ce n'est pas grave.

Je le regardai retirer son pull large et le jeter sur une chaise, dans un coin de la pièce. Son tee-shirt blanc subit le même sort, dévoilant son torse magnifique.

La bouche sèche, je suivis des yeux les lignes de ses muscles qui saillaient délicieusement de chaque côté de ses hanches.

Comment, avec un corps comme le sien, pouvait-il apprécier un corps comme le mien ?

C'était une question à laquelle personne ne pourrait jamais répondre.

Étant donné qu'il ne portait pas de ceinture, son pantalon tombait scandaleusement bas sur ses hanches. Je pouvais voir l'élastique de son boxer. Mon regard se posa sur ses tatouages. Il avait une tête de loup sur l'un de ses pectoraux. De l'autre côté de son torse débutait une aile qui continuait sur son épaule et se transformait le long de son bras en des tas de motifs différents. Un archange entouré de flammes brandissait une épée. Dessous, sur son avant-bras, il y avait aussi un crâne. Puis des bandes rouges et noires laissaient place à un œil juste au niveau de son poignet. Brock sortit son téléphone de sa poche et le posa sur la table de chevet. Comme il s'était légèrement tourné, je vis une partie du phénix qui renaissait de ses cendres. C'était un énorme tatouage qui couvrait presque tout son dos.

Je me demandais s'il en avait ajouté.

— Tu aimes ce que tu vois ?

Le rouge aux joues, je détournai les yeux.

— Tu as vraiment besoin de me poser la question ?

Il afficha un sourire en coin et mon regard descendit encore une fois. Il avait une chaîne en argent autour du cou. J'allais continuer mon exploration et reporter mon attention sur ses abdos incroyables lorsque j'aperçus son pendentif.

Mon souffle se bloqua dans ma gorge.

Mon cœur s'arrêta.

Un hoquet de surprise m'échappa et je portai une main à mes lèvres.
L'inquiétude envahit les traits de Brock.

— Jillian ? Tout va bien ?

Les yeux rivés sur le petit médaillon qui pendait autour de son cou, j'étais incapable de parler. La tête me tournait. J'avais l'impression que j'allais m'évanouir. Je n'avais plus vu ce collier depuis six ans, mais je l'aurais reconnu entre mille.

— Jillian ? (Il avança vers moi.) Qu'est-ce qui... ?

— Le collier, haletai-je. Tu as le collier.

L'espace d'un instant, il me dévisagea sans comprendre, puis il leva une main et la referma sur le médaillon.

— Tu ne le savais pas ?

— Non, murmurai-je en clignant les yeux pour ne pas pleurer.

— Je l'ai trouvé ce soir-là, dit-il au bout d'un moment. C'était le chaos. Colton te tenait allongée sur le côté pour éviter que le sang... pour que tu puisses respirer jusqu'à ce que les secours arrivent. Et puis ils sont arrivés et ils t'ont emmenée. J'ai vu ton sac par terre. Je me suis dit... Je me suis dit que tu ne voudrais pas que ton sac reste par terre. Qu'il se salisse.

Mes doigts se crispèrent contre mes lèvres tandis que Brock baissait la main, dévoilant de nouveau la médaille en argent.

— Je l'ai trouvé par terre pendant que je ramassais tes affaires, reprit-il. J'ai tout de suite compris qu'il était pour moi. Tu m'en offrais tout le temps. Je voulais te dire que je l'avais, mais...

Il s'interrompit.

Mais il s'était passé des tas de choses.

Nous nous étions éloignés.

Malgré tout, il avait trouvé la médaille de saint Sébastien que j'avais eu l'intention de lui offrir pendant notre repas.

Ses yeux plongèrent dans les miens.

— Depuis ce jour, je n'ai pas cessé de le porter.

Il l'avait trouvé et il l'avait gardé.

— Pendant longtemps, c'était la seule chose qui me faisait sentir proche de toi.

Une vague d'émotions m'envahit et un son étranglé mourut dans ma gorge. Je baissai les mains et, sans réfléchir, traversai la faible distance qui nous séparait. J'attrapai le collier et enroulai mes doigts autour. Jusqu'à aujourd'hui, j'avais oublié son existence. Comment une telle chose était-elle possible ? Je l'ignorais, mais c'était le cas. Brock, lui, l'avait conservé.

Brock émit un grognement rauque.

— Pourquoi tu pleures ?

— Je pleure ? murmurai-je en m'éclaircissant la voix.

— Oui. (Il prit mon visage entre ses mains et chassa mes larmes avec ses pouces.) Comment tu fais pour ne pas t'en apercevoir ?

— Je ne sais pas.

Je baissai la tête et me retrouvai pressée contre son torse chaud.

Brock laissa échapper un léger rire et m'entoura de ses bras.

— Si j'avais su que ce collier allait te faire pleurer, je ne l'aurais pas porté.

— Ce n'est pas ça. (Je tenais toujours la médaille dans ma paume. Je devais l'étrangler, mais je refusais de la lâcher.) J'avais oublié cette histoire de collier. Pas toi.

— Non. (Il me força à reculer et à le regarder dans les yeux. Des larmes me brouillaient la vue.) Je ne t'ai jamais oubliée. Je n'ai jamais oublié ce que tu faisais.

S'il continuait comme ça, j'allais pleurer pour de bon.

Avec des gestes doux, il écarta mes doigts de la médaille. Puis il porta ma main à sa bouche et déposa un baiser sur ma paume.

— J'ai gardé toutes les médailles. Elles sont dans une boîte, sur ma commode. Tu peux regarder si tu...

Me libérant de sa prise, je me mis sur la pointe des pieds, passai un bras autour de son cou pour ne pas tomber et l'embrassai.

Je n'étais pas encore très à l'aise pour prendre l'initiative, mais Brock n'avait pas l'air de s'en plaindre ni même de le remarquer. Son bras se resserra autour de ma taille et tout à coup, mon corps tout entier fut pressé contre le sien.

Le baiser était tendre, une exploration lente de ses lèvres et des miennes. On aurait pu s'embrasser ainsi pendant des années sans que je m'en lasse. Jamais. Lorsque nos mouvements se firent plus fougueux, toutes les cellules de mon corps se réveillèrent et me picotèrent. Sa langue caressa la mienne et je le sentis durcir contre mon ventre.

Au fond de moi, un désir intense jaillit. Je reculai pour regarder Brock dans les yeux. Le visage en feu, je pensai à sa main entre mes cuisses et à sa langue experte.

Mon désir flamba.

Son regard s'assombrit tandis qu'il me regardait et il déglutit bruyamment. Puis il glissa une main sous le tee-shirt que je portais.

— Je peux ?

Le cœur battant à vive allure, je hochai la tête.

Son sourire en coin était de retour. Il saisit les pans de mon tee-shirt et me le retira. Je ne sais pas ce qu'il en fit car j'étais trop occupée à penser que j'étais devant lui, en jean et soutien-gorge noir.

Ses yeux s'attardèrent sur l'arrondi de mes seins. Une chaleur dévastatrice descendit le long de ma gorge et je sentis mes tétons durcir contre le tissu de mon soutien-gorge.

— Je veux te voir. Tout entière.

Je laissai échapper un soupir tremblant.

— Je... Je suis toute à toi.

— Putain, grogna-t-il.

Il captura mes lèvres en un baiser ardent qui me laissa pantelante. Je sentis à peine ses doigts glisser dans mon dos et dégrafer mon sous-vêtement. Tandis qu'il approfondissait davantage le baiser, il fit descendre les bretelles de mon soutien-gorge le long de mes bras et le laissa tomber par terre. Sans cesser de m'embrasser, il s'occupa ensuite de mon jean. Il défit le bouton, ouvrit la fermeture Éclair et tira dessus pour le retirer. Mon pantalon glissa de quelques centimètres avant de se retrouver bloqué à mi-cuisse.

Brock releva la tête et recula suffisamment pour regarder entre nos deux corps. Son regard était tellement ardent qu'il me fit l'effet d'une caresse. Puis il s'agenouilla et retira mon jean en même temps.

Mes mains tremblantes se posèrent sur ses épaules pour garder l'équilibre tandis que je levais une jambe, puis l'autre. Ses mains calleuses remontèrent jusqu'à ma culotte. Je ne voulais pas regarder ce que je portais. Sans doute un boxer à rayures. Si seulement j'avais choisi un truc plus sexy !

Brock déposa un baiser sous l'élastique de ma culotte et glissa une main entre mes cuisses, avant de relever les yeux vers moi.

— Ça, dit-il en posant sa main sur mon sexe. (Le rouge me monta aux joues. Ainsi, il pouvait sentir à quel point j'étais excitée. J'étais trempée.) C'est aussi très beau.

J'aurais voulu rire, mais aucun son ne franchit mes lèvres tandis qu'il faisait glisser son pouce sur mon clitoris. Un sourire taquin étira ses lèvres et il se pencha en avant pour remplacer ses doigts par sa bouche.

— Brock ! m'écriai-je lorsqu'il se mit à sucer très fort à travers le tissu fin de ma culotte. Mon Dieu...

Il rit tout contre moi. La vibration me coupa le souffle.

— Tu aimes ça, pas vrai ? (Il passa ses doigts sous l'élastique.) Mais je suis sûr que ça te plaira encore plus sans rien entre nous.

Seigneur.

Je ne pris pas la peine de répondre. Nous connaissions tous les deux la réponse à cette question.

Quand il retira mon sous-vêtement et me mit à nu centimètre par centimètre, j'eus du mal à respirer. Brock s'écarta pour me regarder.

Je dus me faire violence pour ne pas me cacher.

Il avait aperçu certaines parties de mon corps, mais il ne m'avait jamais vue complètement nue. C'était la première fois pour moi. Avec lui. Avec quiconque. Ben et moi, nous ne nous étions jamais entièrement déshabillés. J'avais toujours gardé mon soutif ou un tee-shirt. On faisait l'amour dans le noir et il ne m'avait jamais regardée comme Brock le faisait.

Comme s'il avait envie de me dévorer vivante.

Contrairement à lui, j'étais toute en rondeur. Quand je m'asseyais, des plis se formaient un peu partout sur mon corps. Mais Brock ne semblait pas s'en soucier ni même s'en rendre compte. Il se contentait de me caresser les bras, la taille et les hanches.

— Tu es magnifique, me dit-il et il était clair qu'il le pensait. Bordel, je pourrais jouir rien qu'en te regardant.

Cela ne me paraissait pas très crédible, mais ça faisait plaisir à entendre.

Brock se leva dans un mouvement fluide et je le regardai s'éloigner. Sans me quitter des yeux, il sortit un petit sachet argenté de sa table de chevet. Il le jeta sur le lit puis retira son pantalon et se déshabilla jusqu'à se retrouver nu devant moi et...

Seigneur.

J'allais tomber dans les pommes.

Son corps était incroyable. C'était une œuvre d'art de couleur, de dessins, de pleins et de déliés. Je l'avais déjà vu. Je l'avais eu dans ma bouche. Je savais qu'il était long et épais. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de le détailler. Il était impressionnant. Sous mon regard, son sexe palpita.

— J'aime ça, dit Brock d'une voix rauque emplie de désir. J'aime que tu me regardes.

Le souffle court, je parvins à plonger mes yeux dans les siens.

— Tu dis que je suis magnifique, mais toi, tu es...

— Je suis... ?

Je n'avais pas les mots pour le décrire.

Revenant vers moi, Brock posa les mains sur mes hanches. Ses yeux marron étincelaient et ses lèvres sensuelles se retroussaient en coin. La pointe de mes seins effleura son torse. Il baissa la tête pour me murmurer à l'oreille.

— Si tu savais comme j'ai envie d'être en toi.

Je frissonnai et mes yeux se fermèrent d'eux-mêmes.

— Alors qu'est-ce que tu attends ?

Son érection bougea contre mon ventre et il fit glisser ses pouces le long de ma mâchoire pour que je relève la tête. La façon dont il réagissait me rendait folle.

— Je ne veux plus attendre une seule seconde.

Un grognement terriblement sexy s'échappa de ses lèvres et ses doigts s'enfoncèrent dans mes hanches. Il me fit reculer jusqu'à ce que mes jambes rencontrent le lit. Puis, avec des gestes contrôlés, il me poussa légèrement pour que je m'assoie. Lorsqu'il rompit notre baiser, j'ouvris les yeux.

Je le dévisageai, haletante.

Il sourit et posa la main sur l'un de mes seins pour en caresser le mamelon rosé avec son pouce. Mon pouls s'emballa. Quand il posa un genou sur le lit, je pris son sexe entre mes doigts. Il était dur, mais doux comme de la soie. Je le parcourus de la base jusqu'à la pointe avec délice.

Brock grogna avant de ramasser le préservatif. Je le caressai jusqu'à ce qu'il m'attrape par le bras et m'écarte pour qu'il puisse enfile la capote. Tout en l'admirant, je m'allongeai sur le lit, appuyée sur mes coudes.

Il releva la tête et me regarda dans les yeux, puis se pencha entre mes cuisses. Il déposa un baiser sur chacune de mes jambes avant de les

écarter avec ses épaules. Sa bouche remonta le long de mes cuisses, bientôt suivie par sa langue.

Le pouls affolé, je laissai tomber ma tête en arrière et tendis une main vers lui. Mes doigts s'enfouirent dans ses cheveux tandis que son souffle se rapprochait de plus en plus. Lorsque sa langue effleura mon entrejambe, je me crispai et gémis doucement.

— Je ne me laisserai jamais de ton goût, dit-il en remontant pour me mordiller le ventre, sous mon nombril. Je pourrais te dévorer comme ça midi et soir.

— Je crois que je... ne m'en plaindrais pas.

— Non. (Son souffle dansa sur la peau sensible de mes seins.) Non, je crois que non.

Son érection glissa contre mon sexe tandis que sa bouche se refermait sur l'un de mes seins et qu'il caressait l'autre. Incapable de respirer, mon corps s'arqua et je me pressai contre lui. Sa langue, ses dents et ses doigts me procuraient des décharges de plaisir.

Je refermai mes doigts sur ses cheveux et passai une jambe autour de sa taille.

— Brock, soufflai-je, impatiente.

Relevant la tête, il pressa ses lèvres contre les miennes. Lorsqu'il s'écarta, il attrapa ma lèvre inférieure entre ses dents. La médaille qu'il portait autour du cou glissa entre mes seins.

Je soulevai les hanches.

— Je t'en prie, Brock.

— J'adore t'entendre me supplier. (Une main glissa entre nous.) Mais tu n'as pas besoin de le faire. Pas pour ça.

Alors il me pénétra enfin. Depuis combien de temps languissais-je qu'il me fasse l'amour ? Combien de temps avais-je attendu ? Je refusais d'y penser. Il n'y avait pas la place dans mon esprit pour ces questions. Je voulais seulement ressentir. Vivre le moment présent. Ouvrant les yeux, je le regardai entrer en moi. Une vision qui avait quelque chose de très sensuel.

Quand il releva la tête, son regard perçant rencontra le mien. Je ne m'étais pas préparée à y lire une telle animalité, une telle possessivité.

— Continue de regarder, dit-il d'une voix rauque. Bon sang ce que tu es étroite.

— Je te l'avais dit, soufflai-je. Ça faisait très longtemps.

Son corps tremblait sous l'effort. Il donna un puissant coup de reins et s'enfonça entièrement en moi. La sensation me fit crier. J'avais l'impression d'être en feu. La façon dont il me remplissait, me complétait était presque insoutenable. Un mélange de plaisir intense et de douleur m'envahit et me fit tourner la tête.

— J'adore les sons que tu fais. (Ses lèvres glissèrent sur les miennes.) Quand j'en aurai terminé avec toi, tu n'auras plus de voix.

Sur ces paroles, Brock se mit à bouger et il ne me fallut que quelques instants pour trouver un rythme, pour répondre à chacun de ses mouvements. Nos corps étaient parfaitement synchronisés. Posant un coude à côté de ma tête, Brock s'empara de mes lèvres, tout en continuant d'onduler les hanches, de s'enfoncer de plus en plus loin en moi. Le va-et-vient de sa langue imitait celui de son sexe.

C'est là que je la sentis.

Cette pression enfouie, cette crispation des muscles, comme si mon corps tout entier se préparait à l'explosion. Je gémis et perdis le rythme. Mes hanches tressautèrent contre les siennes. Mes doigts s'enfoncèrent dans les muscles saillants de son dos. J'étais proche, tellement proche que j'avais l'impression que j'allais mourir.

— Jillian, grogna-t-il.

Son corps puissant se mit à trembler.

À cet instant, je compris qu'il se retenait. Alors des mots que je n'aurais jamais cru prononcer de ma vie franchirent mes lèvres. Plus tard, quand tout serait terminé, j'en aurais sans doute honte, mais à ce moment-là, je m'en moquais.

— Baise-moi, murmurai-je contre ses lèvres.

Ce fut comme si j'avais appuyé sur un interrupteur. Brock passa un bras sous mes hanches et se redressa pour poser une main sur mon ventre pour me maintenir en place. Dans cette position, il s'enfonça en moi encore et encore. Je ne pouvais plus bouger. Il me tenait entre ses bras et me... il me baisait.

Et j'adorais ça.

Mon corps tout entier frissonnait. J'enroulai mes doigts autour de son poignet et serrai les draps de mon autre main.

— Oui. Oh, mon Dieu... (Je n'arrivais plus à respirer. La pression était de plus en plus forte. Je devenais quelqu'un d'autre. Rejetant la tête en arrière, les yeux écarquillés, je ne voyais plus rien. Pourtant, les mots continuaient de sortir de ma bouche.) Plus vite. S'il te plaît. Brock. Je t'en prie.

Brock jura et accéléra la cadence. À ce moment-là, je sentis mon monde implorer et je hurlai son nom. Un plaisir ardent se répandit dans mes veines comme un incendie impossible à canaliser. J'arquai le dos et Brock s'allongea sur moi, me plaquant contre le lit. Ses hanches bougeaient de façon erratique et il répétait mon nom à l'infini comme une prière. Je le sentis trembler puis se figer tout au fond de moi. Les frissons qui parcouraient son corps vinrent s'ajouter aux miens.

Nous restâmes immobiles pendant de longues minutes.

J'étais incapable de bouger.

Mes jambes ne répondaient plus et mes bras n'avaient plus la moindre énergie.

Brock déposa un baiser sur mon épaule et dans mon cou. Quand je tournai la tête vers lui, nos lèvres se rencontrèrent en un baiser lent et incroyablement tendre.

— Ça va ? me demanda-t-il.

— Je crois que je suis morte, répondis-je en glissant une main le long de son dos. Dans le bon sens du terme.

Brock rit doucement, mais c'était un rire un peu cassé. Il m'embrassa sur le front avant de se retirer. Le frottement me brûla un peu.

— Je reviens.

Roulant sur le côté, je le regardai se diriger vers la salle de bains. C'était une très belle vue.

Après avoir jeté le préservatif, il revint vers moi.

— Tu veux quelque chose ? me demanda-t-il. Un peu d'eau ?

Je secouai la tête.

— Ça va.

Il resta un instant debout devant moi à me regarder. Puis il souleva les couvertures, ce qui était courageux de sa part étant donné que j'étais un poids mort et que je n'avais pas l'intention de bouger... mais il y parvint. Il s'allongea de nouveau et m'attira à lui avant de nous couvrir tous les deux. Il passa un bras autour de moi et je me lovai contre son flanc.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi, en silence, avant qu'il reprenne la parole.

— Je sais que ça va te paraître très cliché, mais je vais le dire quand même. (Il marqua une pause.) Je n'ai jamais ressenti ça avec personne. D'habitude, la seule chose qui m'intéresse, c'est de jouir. De prendre mon pied. Mais avec toi... je ne voulais pas que ça s'arrête. J'aurais voulu continuer pour l'éternité. C'est la première fois que ça m'arrive.

Une douce chaleur m'envahit. Je me mordis les lèvres.

— Je n'ai jamais demandé à quiconque de me baiser avant toi, alors on est quittes.

Un éclat de rire secoua son corps.

— Quand tu as dit ça, j'ai failli perdre le contrôle. Ça aurait été bête que ça se termine avant d'arriver à la meilleure partie.

— La meilleure partie, c'était du début à la fin.

— Oui, murmura-t-il. C'est vrai.

Le silence nous enveloppa de nouveau. Je sentais mes paupières s'alourdir. J'étais en train de m'endormir quand Brock déclara :

— Je t'ai menti.

— À propos de quoi ? murmurai-je en caressant le relief sculpté de son ventre.

Il marqua une pause avant de reprendre.

— Le soir où j'ai gâché ton rendez-vous avec ce type. Ce n'était pas une coïncidence.

Je ne pus retenir un léger sourire et je tournai la tête vers son torse.

— J'avais compris.

— Le premier soir. La première fois où je t'ai croisée au restaurant. Ce n'était pas une coïncidence non plus. (Ses doigts se figèrent sur mon bras.) Ta mère m'a dit où tu allais. Au détour d'une conversation. Elle ne s'en souvient sans doute même pas. Je me suis rendu dans ce restaurant en sachant pertinemment que je t'y trouverais. Je n'avais pas l'intention de te parler. Je voulais juste... t'apercevoir. Je n'avais pas envie d'attendre jusqu'au lundi suivant.

J'ouvris les yeux.

Son torse se souleva sur une grande inspiration.

— Mais quand je t'ai vue, je n'ai pas pu m'empêcher de te parler. J'étais là-bas pour toi.

J'aurais sans doute dû en vouloir à ma mère et à Brock, mais en réalité, je n'étais pas en colère.

— Tu es vraiment bizarre, comme mec, murmurai-je.

Ses bras se resserrèrent autour de moi.

— Même pas honte.

Dans la lueur vacillante de la bougie, je souris et fermai les yeux.

Durant les semaines qui suivirent Thanksgiving, rien ne fut comme avant entre Brock et moi, et en même temps, rien ne changea.

Cela pouvait paraître idiot, mais j'avais l'impression que mon conte de fées s'était réalisé... sauf que mes fantasmes d'adolescente n'avaient rien à voir avec la réalité. À l'époque, je n'avais aucune expérience et le peu de choses que j'avais cru apprendre avec Ben ne tenaient pas la comparaison une seconde avec ce que j'éprouvais chaque fois que Brock me touchait, m'embrassait ou m'emmenait au lit... ou sur le canapé, ou sur le comptoir de la cuisine ou contre le mur. Brock n'était jamais rassasié. Moi non plus. Je n'avais jamais ressenti un tel désir. À tel point que je passais une grande partie de la journée à penser au moment où j'allais le retrouver. Mon cœur était sur un petit nuage et ma tête n'allait pas tarder à le rejoindre.

Brock passait souvent la nuit à mon appartement parce que j'avais une cuisine en état de marche et parce que, même s'il refusait de l'admettre, il commençait à s'attacher à Rhage. Le week-end, je mettais le petit monstre en cage et je l'emmenais avec moi chez Brock. Je l'aidais du mieux que je pouvais à poncer les anciens meubles, ce qui nécessitait beaucoup d'huile de coude, et on se nourrissait de plats commandés.

On s'était échangé nos clés, et même si on utilisait toujours des préservatifs, il savait que je prenais la pilule. Au travail, il ne cachait pas notre relation. Il n'hésitait pas à m'embrasser devant tout le monde avant de partir pour un rendez-vous en dehors des locaux, ni même à

m'adresser un regard satisfait en pleine réunion quand on avait fait l'amour à la pause déjeuner. L'équipe n'avait pas l'air de s'en soucier. Enfin, à part Paul. Sans la moindre surprise, ses sourires moqueurs s'étaient multipliés quand il avait appris que Brock et moi sortions ensemble. Lorsque nous avons annoncé que mon père avait l'intention de transformer deux salles en studio de danse, il avait levé les yeux au ciel tellement fort que j'avais eu peur qu'ils ne tombent de leurs orbites.

Ma relation avec Brock n'avait pas seulement franchi un cap sur le plan physique. Tout avait changé.

J'étais beaucoup plus détendue avec lui. Je n'avais plus peur de sourire et je ne m'inquiétais plus de ce que pouvaient penser les gens. Et au lieu d'espérer que les personnes s'installeraient à ma gauche lors de réunions importantes, je faisais en sorte que ce soit le cas.

J'avais rangé les livres que j'avais ramenés avec moi dans mes bibliothèques. Bientôt, il m'en faudrait une nouvelle. Avec un peu de chance, Brock me proposerait de la monter et les choses se dérouleraient comme la fois précédente.

Tout avait changé, mais les petites choses, elles, étaient toujours les mêmes. Nous ne parlions plus de cette nuit qui avait bouleversé nos vies. Ce n'était pas un sujet tabou. Je crois que nous avons accepté tous les deux qu'elle serait toujours présente quelque part dans notre esprit, qu'elle faisait partie de nous, mais nous ne la laisserions plus jamais se mettre en travers de notre relation.

Brock ne parlait pas non plus de Kristen, pas même quand j'essayais de le lancer sur le sujet. Je ne pouvais pas m'en empêcher. J'étais curieuse de la raison pour laquelle ils étaient restés ensemble si longtemps. Et de la raison pour laquelle ils s'étaient séparés pour de bon.

Brock était doué pour éviter le sujet. Je ne comprenais pas pourquoi il faisait ça. Visiblement, il y avait quelque chose qu'il ne me disait pas. Cela ne me plaisait pas, mais la façon dont il s'y prenait pour me déconcentrer était très agréable.

Chaque jour, l'idée que notre relation n'allait pas durer, qu'elle n'était pas réelle, s'effaçait un peu plus de mon esprit. Mes doutes n'empoisonnaient plus les moments que nous passions ensemble et ne transformaient plus mes rêves en cauchemars. Ils s'atténuèrent. Toutefois, leurs stigmates, eux, persistaient, comme l'odeur âcre d'un feu de forêt.

Mes doutes n'étaient plus aussi forts. Ils avaient pratiquement disparu. Mais ils étaient toujours là.

*
* *

Le lundi soir, Brock m'aida à installer et décorer mon sapin de Noël artificiel. On le plaça près de la fenêtre qui donnait sur le parking.

Ce n'était pas un arbre gigantesque ni même très fourni, mais il était parsemé de fausse neige et avait même des branches de houx accrochées çà et là.

— Comment tu fais pour que Rhage ne le détruise pas ? me demanda Brock en démêlant une guirlande lumineuse.

— Oh, je le laisse faire ce qu'il veut. (Rhage était assis et regardait déjà le sapin avec un éclat d'excitation dans les yeux.) Par contre, je ne mets aucune boule, même pas en plastique. Ça ne servirait à rien. Elles seraient par terre en deux secondes.

— Il ne s'attaque pas aux guirlandes ?

— Non. Il se contente de grimper dans l'arbre et de s'asseoir au milieu en te regardant comme s'il était un grand félin dans sa jungle.

Brock ricana et brancha la guirlande. Je lui passai ensuite celle que je tenais.

En l'observant décorer le sapin, je ne pus m'empêcher de sourire. On l'avait fait des dizaines de fois en grandissant, mais cet arbre... c'était le nôtre et ce simple fait avait quelque chose de magique.

— Ça m'étonne que tu ne l'aies pas installé avant Thanksgiving, me dit-il en faisant glisser les petites ampoules sur l'une des branches les plus basses.

Je ris.

— Je me suis un peu calmée, à ce niveau-là.

— Il est encore tôt.

— Pas du tout, rétorquai-je en sortant des guirlandes traditionnelles de leur boîte. On est en décembre.

— Le 12, me fit-il remarquer.

— Peu importe. (Rhage surveillait le moindre de mes faits et gestes. Je fis attention à ne pas agiter la guirlande devant lui.) Et toi ? Tu vas acheter un sapin ?

Il haussa une épaule, puis attrapa l'étoile.

— On n'a jamais vraiment fait tout ça.

— Avec... Kristen, tu veux dire ?

Il hocha la tête.

— On a commencé à passer Noël dans sa famille après...

— Après la dernière fois où tu es venu chez mes parents ?

C'était le soir où j'avais pété les plombs.

— Oui. (Il releva la tête vers moi.) Je me suis dit que ce serait mieux ainsi. Je ne voulais pas te gâcher les fêtes.

D'un côté, je me sentais coupable parce que Brock faisait partie de notre famille. J'avais l'impression de lui avoir volé quelque chose. Mais d'un autre côté, je ne regrettais rien. Qu'est-ce que ça révélait sur moi ?

— Tout ça pour dire qu'on n'a jamais vraiment pris la peine de décorer, même quand on vivait séparément. (Il plaça facilement l'étoile au sommet, alors que moi ça m'aurait pris une heure et des tas d'insultes proférées de tous les côtés.) Jamais. Pas une fois.

— C'est vrai ? C'est... je ne sais même pas quoi dire.

Il esquissa un sourire amusé.

— Peu importe, c'est du passé.

Demeurant un instant immobile, je me rendis compte qu'il avait raison. Tandis que j'accrochais les guirlandes, je fis attention à ne pas écraser la queue de Rhage.

— Je pars mercredi. Je vais te manquer ? me demanda-t-il en reculant pour me permettre de faire le tour du sapin.

— Peut-être, répondis-je en cachant l'extrémité de la guirlande vers le tronc.

Brock se rendait dans nos locaux de Philadelphie pour rencontrer de nouvelles recrues de mon père. Il était censé revenir le samedi après-midi. Je me redressai et fis un pas en arrière pour admirer le sapin. Notre sapin.

— Il est vraiment joli.

— J'ai trouvé quelque chose de plus joli, dit-il en passant un bras autour de ma taille pour m'attirer contre son torse. Et ton « peut-être » me vexa beaucoup.

Je posai les mains sur ses bras en riant.

— Je ne te savais pas si susceptible.

— Et si. (Quand il bougea, je sentis sa légère barbe effleurer mon cou. J'émis un hoquet de surprise.) Mon ego a besoin d'être caressé.

Enhardie par sa proximité, je passai une main entre nous et fis glisser mes doigts le long de sa braguette.

— Il n'y aurait pas autre chose qui a besoin d'être caressé ? lui demandai-je, le feu aux joues.

Le rire rauque et empli de désir qui me répondit me fit frissonner.

— Tu connais déjà la réponse à cette question.

— Ah oui ?

Je me mordis les lèvres en le sentant durcir contre ma main.

Il pressa ses hanches contre moi.

— Hmm...

Réprimant un sourire, je m'écartai et me retournai pour lui faire face. La façon dont il me regardait, la mâchoire crispée et les yeux tellement sombres qu'ils en étaient presque noirs, me faisait tourner la tête. Mon cœur se mit à marteler ma poitrine. Je fis un deuxième pas en arrière.

— Et tu comptes aller où, comme ça ? me demanda-t-il.

Je haussai une épaule.

— Je mangerais bien une part de tarte à la citrouille qui est au frigo.

Sans me quitter des yeux, Brock secoua lentement la tête.

— Je veux mon dessert tout de suite.

— Tu en veux une part, toi aussi ?

— Non, je la veux tout entière.

Il bougea tellement vite qu'il se retrouva devant moi en un clin d'œil et avant que j'aie pu comprendre ce qui se passait, il se baissa et passa un bras sous mes jambes. Je me retrouvai la tête en bas, retournée sur son épaule.

Un rire incrédule m'échappa tandis qu'il se retournait et se dirigeait vers la chambre, laissant derrière lui la douce lueur des guirlandes de Noël.

— Je ne parlais pas de ce genre de dessert.

— Tu es sûre ? (Sa main s'abattit sur mes fesses et je criai.) Pourtant, ça a l'air de te plaire.

Il avait raison.

Ça me plaisait beaucoup.

Les cheveux devant les yeux, j'avais à peine réussi à reprendre mon souffle lorsqu'il me reposa par terre. Puis ses mains furent partout à la fois. Il me retira mon pull et mon legging en un temps record. Mon soutien-gorge disparut ensuite, bientôt suivi de ma culotte, et je me retrouvai nue devant lui. Le désir me submergea. J'avais l'impression d'être sous son contrôle, dans un état second. La chaleur que je ressentais était insupportable. Je le regardai attraper le col de son tee-shirt à manches longues, puis le retirer.

Son corps...

J'aurais pu en baver.

Brock s'approcha de moi et glissa une jambe musclée entre les miennes. Il me prit ensuite les mains et les posa sur son torse. Ses muscles puissants, ses abdos saillants m'émerveillaient.

Il ne m'embrassa pas.

Sa bouche descendit plus bas et se referma sur la pointe de l'un de mes seins. Quand sa langue passa sur mon téton, toute pensée s'envola de

mon esprit. Je laissai ma tête retomber en arrière tandis que des sensations exquisées parcouraient mes veines.

— C'est le genre de dessert que j'aimerais manger tous les soirs, me dit-il d'une voix rauque et sexy tout en posant une main sur ma hanche pour m'inciter à bouger.

Les lèvres entrouvertes, je laissai échapper un gémissement lorsqu'il me mordilla le sein. Il n'avait pas besoin de m'inciter à faire quoi que ce soit. J'ondulais déjà contre sa cuisse. Une tension se mit à grandir au creux de mon ventre. Je me demandais si je pouvais jouir de cette manière. C'était tout à fait possible.

Mais il ne me laissa pas le temps de le savoir. Avec un bras autour de ma taille, il me souleva et me déposa sur le lit. Ses lèvres étaient chaudes contre mon cou. Je les voulais sur les miennes. Enfonçant mes doigts dans ses cheveux, je le forçai à relever la tête vers moi. Le baiser qui s'ensuivit fut profond et enivrant. J'enroulai une jambe autour de sa taille et soulevai le bassin pour me frotter contre lui. La sensation de son jean contre moi me rendait dingue, mais ce n'était pas suffisant.

— Je te veux en moi, murmurai-je dans l'obscurité de ma chambre, surprise par ma propre audace. Tout de suite.

Brock grogna contre mes lèvres.

— Un peu de patience.

— Non, gémis-je.

Je sentis qu'il souriait.

— Est-ce qu'il faut que je t'apprenne à être patiente ?

Cette menace sensuelle me fit sourire à mon tour.

— Peut-être ?

Tout à coup, sans crier gare, il me saisit les poignets et les retint ensemble d'une main contre mon ventre. Puis il déposa des baisers le long de mon corps, de ma bouche à mes seins jusqu'à mon nombril.

— Écarte les jambes, m'ordonna-t-il.

Je lui obéis tandis que mes doigts se refermaient désespérément sur de l'air.

Le souffle court, je me laissai envahir par les sensations et j'attendis. J'attendis sa bouche. Sa langue. J'avais du mal à rester en place. Quand ses lèvres m'effleurèrent enfin et qu'un doigt s'enfonça en moi, je criai de plaisir. Il me caressa jusqu'à frôler le point de non-retour, mais juste avant que je sombre dans l'abîme, il s'arrêta.

— Brock, hoquetai-je en ouvrant soudain les yeux.

Sans un mot, il se leva et retira son pantalon d'une main. Malgré l'obscurité, je sentais l'intensité de son regard sur moi. L'envie de le toucher me démangeait, mais il me tenait toujours les mains. Quand il s'allongea au-dessus de moi, il eut un moment d'hésitation. Moi aussi. J'avais envie de lui comme ça, sans la moindre barrière entre nous. On avait déjà parlé contraception. Il savait que je prenais la pilule, mais nous utilisions toujours un préservatif.

Pas aujourd'hui.

Je sentais son érection dure et chaude contre moi. Il souleva mes mains et alla les placer au-dessus de ma tête. Dans cette position, j'étais obligée de me cambrer et de lui présenter mes seins. Il les embrassa aussitôt et je sentis le contact froid de sa médaille contre ma peau.

— Oh, mon Dieu, murmurai-je.

Quand il releva la tête, il caressa ma joue de sa main libre, puis descendit jusqu'à ma poitrine. J'arrivais à peine à respirer tandis qu'il continuait son exploration : mon ventre, mes hanches...

— Je crois que ça me plairait beaucoup de t'attacher. Qu'est-ce que tu en penses ?

Je frissonnai.

— Je pense... que ça me plairait, à moi aussi.

— Tu adorerais ça, bébé.

Il enroula ses doigts autour de son sexe et je gémiss en le sentant me pénétrer.

— Je veux te toucher, lui dis-je.

— Je sais.

Il bougeait lentement. C'était presque de la torture. Il était gros, ça me brûlait, mais j'en voulais plus.

— Merde, grogna Brock. (Son corps tremblait tant il cherchait à se contrôler.) C'est parfait.

Tout à coup, Brock donna un coup de hanches et mon hoquet de plaisir se perdit dans son grognement rauque. Il me remplissait tellement que c'en était presque trop, et quand il se mit à aller et venir en moi, je crus que j'allais mourir.

J'avais besoin de le toucher, mais j'étais incapable de me libérer, alors j'arrêtai de me débattre et acceptai la légère douleur de mes poignets pour me soumettre à cette sublime torture. Brock resta immobile un instant, avant de se retirer presque entièrement et de s'enfoncer de nouveau en moi. À chacun de ses mouvements, j'avais l'impression qu'une tempête grandissait un peu plus au creux de mon ventre.

Tandis que son rythme s'accélérait, je sentis de la sueur perler sur mon corps tout entier. Il posa la main sur ma hanche.

— Enroule tes jambes autour de ma taille.

Il n'avait pas besoin de me le dire deux fois. Contre toute attente, il s'enfonça encore plus profondément en moi.

— Tu vas me tuer.

— Pas encore.

Et il avait raison. Car la suite fut encore plus délicieuse.

Brock reprit ses mouvements de va-et-vient, mais de temps en temps, il s'arrêtait et ondulait contre moi, touchant à chaque fois ce point, à l'intérieur de moi. Je secouais la tête sans m'en apercevoir vraiment. La tension enflait de plus en plus et tout à coup, elle implosa. La jouissance se déversa en moi et me déroba le souffle et la voix. Je n'arrivais même plus à prononcer son nom. J'avais été propulsée directement au paradis. Il me suivit de très près, le visage enfoui dans mon cou, tremblant de plaisir.

La tempête mit un certain temps à passer. Brock releva la tête et m'embrassa dans le cou avant de libérer mes poignets.

— Maintenant, je mangerais bien une part de cette tarte à la citrouille, me dit-il.

Je secouai la tête en riant et l'embrassai.

— Avec de la crème Chantilly ?

Surpris, il se redressa sur un coude.

— Tu as de la crème Chantilly ?

— Bien sûr, murmurai-je.

— Ne bouge surtout pas.

Il se retira de moi et roula sur le lit pour se lever. Il disparut quelques minutes. À son retour, il portait la tarte et la crème dans ses mains.

La crème Chantilly ne toucha pas une seule fois la tarte.

Brock passa la nuit à me prouver qu'on pouvait s'en servir pour des choses bien plus intéressantes.

Le téléphone de mon bureau sonna très tôt le mardi matin.

Je venais de terminer de lire les titres des journaux et je n'étais pas encore prête à avoir l'esprit critique avant d'avoir terminé ma première tasse de café.

Le numéro appartenait à l'académie de Philadelphie, il s'agissait forcément de mon père ou de Brock.

— Allô ?

— Salut, ma puce. (C'était mon père.) Tu es sur haut-parleur. Brock est avec moi.

— Je te manque ?

C'était Brock.

Le rouge aux joues, je levai les yeux au ciel. Vivre notre relation au grand jour devant mes parents me donnait envie de glousser comme si j'avais treize ans.

— Pas particulièrement, lui répondis-je.

— Aïe, fit-il en riant. On verra ça à mon retour.

J'écarquillai les yeux. Venait-il de sous-entendre ce que je pensais devant mon père ? J'aurais voulu me cacher sous mon bureau, mais j'étais complètement tétanisée. Je pouvais presque sentir sa main autour de mon poignet, me maintenant en place pendant qu'il...

Seigneur.

Je posai ma main sur mon front et m'éclaircis la voix. Mieux valait ne pas l'encourager.

— Alors, que se passe-t-il ?

— On voulait t’annoncer la nouvelle, me dit mon père.

Je me redressai aussitôt et mes yeux se posèrent sur le petit sapin de Noël que j’avais installé le matin même. Je l’avais acheté la veille. Les guirlandes lumineuses étaient incluses. J’avais simplement ajouté un minuteur pour qu’elles restent seulement allumées pendant les heures de bureau.

La seule nouvelle que j’attendais concernait le studio de danse.

— Une bonne nouvelle ? demandai-je, pleine d’espoir.

Brock ricana.

— Si c’était une mauvaise nouvelle, tu crois que je serais ici ?

L’espoir se transforma en excitation.

— Tu acceptes notre proposition ?

— J’accepte votre proposition, répondit mon père.

Je sautai de ma chaise et me mis à danser en cercle tout en criant, sans bruit, dans le combiné.

— Merci, réussis-je à dire posément. Tu ne le regretteras pas.

— Tu es en train de danser, pas vrai ? me demanda Brock d’une voix moqueuse.

Tout en continuant de sautiller autour de ma chaise, je lui dis :

— Pas du tout !

— Je n’ai qu’une seule condition, reprit mon père. Tes amies devront signer un contrat stipulant qu’elles sont liées à nous pendant huit ans. Nous allons investir beaucoup d’argent dans ce projet. Nous ne pouvons pas nous permettre de les laisser partir trop tôt.

— C’est compréhensible. (Je me rassis, mais je débordais toujours autant de joie.) Je suis certaine qu’elles accepteront.

— Appelle-les aujourd’hui même, dit mon père. Si elles sont d’accord, je ferai rédiger le contrat pour la semaine prochaine et tout sera réglé avant Noël.

— D’accord. Merci, Papa. Merci de croire en ce projet.

— Ce n'est pas au projet que je fais confiance. C'est à toi, dit-il. Et à Brock. Je crois en vous deux.

Une boule se forma dans ma gorge et une bouffée d'émotions à laquelle je n'étais pas préparée me submergea. Les larmes me montèrent aux yeux. J'avais attendu tellement longtemps qu'il me dise quelque chose comme ça ! Je réussis à répondre de manière professionnelle, puis Brock me parla.

— Tu n'es plus en haut-parleur. (Un moment passa.) Ça va ? Comment tu te sens ?

— Merveilleusement bien, admis-je d'une voix un peu rauque. (Avec tout ce que nous avons vécu ces dernières semaines, je n'eus aucune honte à ajouter :) Mais ce serait encore mieux si tu étais ici, avec moi.

Le silence me répondit.

— Je reviens le plus vite possible.

— Je sais.

— Appelle tes amies. Annonce-leur la bonne nouvelle.

Ce que je fis.

Je réussis à joindre Teresa qui ajouta Avery à la conversation. Elles crièrent de joie. L'excitation était telle que j'eus peur que Teresa n'accouche à l'autre bout du fil.

— Merci, dit Avery avec émotion. (Je crois qu'elle était en train de pleurer.) Tu ne sais pas ce que ça représente pour nous. Pour moi. Tu ne peux pas imaginer.

Les yeux recommencèrent à me brûler.

— Si, je crois. Et je suis contente de pouvoir vous aider à réaliser ce rêve. Bon. Vous êtes d'accord pour ce contrat de huit ans ?

— Bien sûr, répondit aussitôt Teresa.

— Oui, acquiesça Avery.

— C'est ce que je pensais. Je passe le message. Normalement, les contrats seront prêts la semaine prochaine, leur expliquai-je. Ensuite, on pourra commencer les travaux.

Après une telle annonce, raccrocher s'avéra compliqué. Elles n'arrêtaient pas de me remercier, et moi, gênée, je bégayais. On se donna rendez-vous le dimanche suivant pour un petit déjeuner... si Teresa n'avait pas encore accouché. Et elles me promirent de ne pas m'étouffer en me prenant dans leurs bras.

Ce jour-là, rien ne put m'ôter mon sourire. Rien. J'aidais deux personnes qui m'étaient chères à réaliser leurs rêves. Et mon père croyait en moi.

*
* *

Le vendredi, après la pause déjeuner, Paul entra dans mon bureau avec plusieurs feuilles de papier à la main.

Sans frapper.

Ni s'annoncer.

Il se contenta d'entrer et de déclarer :

— Tu peux faire suivre ça à Brock le plus vite possible ?

Et il jeta les documents sur mon bureau.

Hébétée, je baissai la tête vers ce qu'il venait de m'apporter avec tant d'irrévérence. J'étais sur le point de rétorquer que, même si je voyais Brock entre-temps, il ne regarderait pas ces documents avant le lundi suivant... quand un détail me sauta aux yeux.

J'attrapai les feuilles de papier et les parcourus rapidement.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je. (Paul repartait déjà. Je dus le rappeler. Lorsqu'il revint vers moi, il avait l'air agacé.) Qu'est-ce que c'est, ce business plan et ces estimations ?

— D'après vous ?

Je n'avais pas l'habitude de perdre mon sang-froid, pourtant Paul avait tendance à me faire sortir de mes gonds.

— Cela ressemble à un projet d'aménagement pour les espaces C et D.

— Exactement, répondit-il en croisant les bras.

Je penchai la tête sur le côté.

— Vous avez conscience que j'ai déjà soumis un projet à la direction ?

— Ce truc de danse ? On sait tous les deux que ça ne se fera jamais.

Puis il rit.

Il rit.

J'essayai de compter jusqu'à dix, mais n'arrivai qu'à deux.

— Cela n'a pas encore été annoncé, mais ce « truc de danse », comme vous l'appellez, verra le jour dans les espaces C et D. Alors... (Je soulevai les feuilles de papier agrafées.) Vous devrez trouver un autre endroit pour faire vos smoothies.

Il cligna les yeux, comme s'il ne croyait pas ce qu'il entendait.

— Quoi ?

— J'ai reçu l'approbation de la direction. Le contrat sera là lundi.

— J'ai besoin de ces salles.

— Je suis désolée, lui dis-je en reposant le dossier sur mon bureau. Ces salles sont déjà promises à quelqu'un. On peut peut-être...

— Il me faut au moins l'espace D. C'est le seul qui peut être transformé en cuisine à cause de sa disposition et du réseau électrique, rétorqua-t-il, tout empourpré.

Je secouai la tête. À ce stade, je ne savais plus quoi lui répondre.

— C'est vraiment n'importe quoi ! s'exclama-t-il. (Je sursautai avant de grimacer. Il laissa alors échapper un rire moqueur.) Je ne sais même pas pourquoi je suis surpris. Évidemment que vous avez réussi à faire passer ce projet de danse merdique !

Au moment où Paul se retourna, quelque chose se réveilla en moi. Je me redressai et carrai les épaules comme si on avait versé du ciment dans ma colonne vertébrale.

Je ne méritais pas ça.

Ni la façon dont il me parlait. Ni la façon dont il me regardait. Il avait tous les droits de ne pas m'apprécier, mais il devait me respecter. Respecter ma position d'autorité. Que m'étais-je promis ? De ne plus tolérer un tel comportement de sa part. Je n'avais plus dix-neuf ans. Je ne

laisçais plus les gens me marcher sur les pieds. Je n'étais plus celle que Steph avait dû sauver des griffes d'un obsédé.

J'avais changé.

Je n'avais pas survécu à une balle dans la tête pour laisser un connard pareil me parler ainsi.

— Paul ? le rappelai-je.

Il s'arrêta et se tourna vers moi, l'agacement écrit sur le visage.

— Quoi ?

Mes cheveux se dressèrent sur ma nuque. Voilà. C'était ce ton qui s'insinuait sous ma peau et me donnait envie d'exploser.

— Fermez la porte et venez vous asseoir.

Un éclat de colère s'alluma dans ses yeux.

— Mon cours va commencer.

— Fermez la porte et venez vous asseoir, répétai-je, refusant de lui laisser l'opportunité de s'échapper. Votre cours devra attendre.

Paul hésita un instant avant de se tourner. Tandis qu'il fermait la porte, je vis ses lèvres bouger comme s'il marmonnait quelque chose. Il prit son temps pour s'approcher de la chaise et s'asseoir, puis m'adressa un regard provocateur.

— Comme vous l'avez sans doute compris, je souffre de surdité partielle. Je n'entends pas de mon oreille droite. Quand on perd de sa capacité d'audition, on se retrouve obligé d'examiner attentivement les gens qui parlent. Pour suivre la conversation, il faut observer leurs lèvres et lire leur langage corporel.

Mes propos avaient l'air de l'ennuyer plus qu'autre chose.

Je plaquai mes mains l'une contre l'autre et les posai sur la table.

— Ce que je veux dire, c'est que je n'ai pas besoin d'entendre les mots que vous marmonnez ou que vous prononcez trop bas exprès, pour comprendre que vous ne me respectez pas.

Ses yeux s'agrandirent sous le coup de la surprise.

— Pardon ?

— Vous me parlez comme si vous n'aviez pas compris que j'étais votre chef.

Les lèvres pincées, il eut l'air mal à l'aise.

— Mon chef, c'est Brock.

— Oui et non. C'est votre chef et je le suis aussi, répondis-je d'une voix posée. En particulier lorsqu'il est absent. Vous n'avez pas à m'apprécier. En revanche, vous êtes tenu de me respecter.

Une légère teinte rose apparut sur ses joues.

— Je ne sais pas où vous êtes allée chercher que je ne vous respectais pas. Vous exagérez légèrement la situation.

Il allait voir si j'exagérais ! Ma tête était à deux doigts de faire une rotation à trois cent soixante degrés.

— N'essayez pas de noyer le poisson, Paul.

Une partie de moi se demandait s'il comprenait où je voulais en venir. Il inspira bruyamment, gonflant ses narines. Quelques secondes tendues s'écoulèrent.

— Le respect, ça se mérite.

Je m'efforçai de demeurer impassible.

— Et pourquoi ne mériterais-je pas votre respect ?

— Cette entreprise appartient à votre père, rétorqua-t-il. Et vous couchez avec le manager. C'est à se demander comment vous avez obtenu votre place !

Non. Ce n'était pas possible.

Il n'avait pas dit ça.

Une colère fulgurante m'envahit. Ma première réaction fut de le renvoyer sur-le-champ, sans passer par quatre chemins, parce que même si je devais en référer à Brock, je savais qu'il me soutiendrait à cent pour cent.

Mais le virer était trop facile.

— Laissez-moi vous expliquer la situation, Paul. Je suis née et j'ai été élevée au sein de la Lima Academy. Je connais bien mieux cette entreprise que vous. Parce que pour moi ce n'est pas un travail, c'est mon héritage.

Le sang qui coule dans mes veines a fondé cet empire. Si vous ne voyiez aucun inconvénient à ce que mon oncle travaille ici, vous ne devriez pas en avoir avec moi, déclarai-je, survoltée. Je n'ai pas à discuter avec vous de votre deuxième commentaire, mais je vais le faire. Oui. Je sors avec Brock. Alors vous devriez peut-être réfléchir à deux fois la prochaine fois que vous viendrez me parler.

Toute couleur déserta le visage de Paul.

— Brock ne laisse pas notre relation avoir le moindre impact sur notre travail et je suis certaine que ni lui ni mon père n'apprécieront ce genre d'insinuation. Moi non plus. C'est la dernière fois que j'aborde le sujet avec vous, l'avertis-je en relevant le menton. Nous pouvons travailler ensemble et faire de la Lima Academy un centre d'entraînement innovant en incluant cette incroyable opportunité qui fera grandir le rêve de mon père. Ou vous pouvez trouver un autre travail. C'est votre choix. Ne m'obligez pas à prendre la décision à votre place.

Paul resta silencieux.

— Ce sera tout.

Il demeura assis un instant avant de hocher brièvement la tête. Je le regardai se lever, puis sortir de mon bureau d'un pas raide sans refermer la porte.

Une fois qu'il eut disparu, je m'esclaffai. C'était un rire un peu nerveux car je n'arrivais pas à croire ce que je venais de faire.

Je m'étais défendue, moi et mes décisions, et je l'avais fait avec verve et classe. J'avais envie de me donner une tape dans le dos.

Non. Encore mieux.

J'allais me récompenser avec des frites au fromage pour le dîner.

Le sourire aux lèvres, je reportai mon attention sur mon ordinateur et recommençai à travailler. Je me sentais... je ne sais pas. Plus forte ? Sûre de moi. Une vraie boss. C'était sans doute ce que ressentait Steph toute la journée et c'était génial.

Ma bonne humeur ne me quitta pas pendant des heures. J'avais des tonnes d'e-mails auxquels je devais répondre. Il était presque 16 heures et

les guirlandes de mon sapin brillèrent dans la lumière déclinante de l'après-midi. J'étais prête à me lever pour aller dévaliser le distributeur quand un coup résonna sur ma porte.

Lorsque je relevai la tête, mon souffle se bloqua dans ma gorge.

Kristen Morgan se tenait devant mon bureau. Je clignai les yeux en pensant que j'avais des hallucinations, mais c'était bien elle. Vêtue d'un jean bleu foncé et d'un pull à col roulé qui épousait sa poitrine, elle semblait sortir tout droit d'un catalogue de mode.

S'était-elle trompée de bureau ?

Et dans ce cas-là, pourquoi venait-elle voir Brock ?

— Je sais que tu dois être surprise, mais j'espérais que tu aurais un peu de temps à m'accorder, me dit-elle en posant une main manucurée sur la poignée de la porte. J'aimerais vraiment te parler.

— À quel propos ?

Je n'arrivais pas à y croire.

Elle entra, puis referma la porte derrière elle.

— À propos de Brock. Tu mérites de connaître la vérité.

— La vérité ? répétai-je.

Je n'avais pas la moindre idée de ce dont elle parlait.

Kristen désigna la chaise.

— Je peux ?

Elle était trop polie pour être honnête.

Quand je hochai la tête, elle s'assit et posa son sac par terre. Au même moment, je sortis de mon état de choc.

— Attends une seconde. (Je posai les mains sur mon bureau. Cette visite ne me disait rien qui vaille.) Qu'est-ce que tu fais ici ? On ne s'est jamais vraiment parlé et tout à coup, tu débarques ici pour m'avouer la vérité sur quelque chose ?

— Tu as tous les droits de douter de ma bonne foi. (Elle croisa ses jambes d'une longueur incroyable.) Si c'était toi qui étais venue me voir, j'aurais réagi de la même façon. (Son sourire n'atteignait pas ses yeux.) Je sais que Brock n'est pas ici. C'est pour ça que je suis venue aujourd'hui.

Un frisson me parcourut.

— Comment le sais-tu ?

— Je suis restée des années avec lui. On était fiancés et on a des amis communs qui travaillent pour ton père, m'expliqua-t-elle. Quelqu'un me l'a appris au détour d'une conversation.

Au détour d'une conversation, mon cul. Je n'aimais pas l'idée que quelqu'un surveille les faits et gestes de Brock pour faire un rapport à Kristen. Mon instinct me disait que je devais couper court à cette

conversation avant qu'elle me révèle la moindre « vérité ». Je ne connaissais pas très bien Kristen. Brock ne m'avait jamais rien dit de mal à son sujet, mais je doutais que sa visite soit altruiste.

— Je suis très occupée aujourd'hui, commençai-je. Je n'ai pas le temps de...

— Brock t'a dit que j'ai été enceinte ? me coupa-t-elle.

Je me figeai. Je n'arrivais plus à parler ni même à respirer. Il me fallut plusieurs instants pour articuler un :

— Quoi ?

— Visiblement non. Ça ne m'étonne pas. (Elle pencha la tête sur le côté. Ses cheveux blond clair tombèrent sur son épaule.) Pour toi non plus, ce ne doit pas être une surprise. Tu le connais depuis son enfance. Tu sais qu'il ne parle pas beaucoup.

Brock parlait beaucoup. Avec moi, du moins. J'avais l'impression que la pièce tournait autour de moi.

— Tu es tombée enceinte ?

Elle baissa les yeux avant de hocher la tête.

— Au début de notre relation. Ça faisait un peu plus de deux ans qu'on était ensemble. Je prenais la pilule, mais je l'oubliais de temps en temps. (Elle rit doucement.) Je n'étais pas très responsable à l'époque et... puisque tu es avec Brock, tu sais comment il est. Il aime baiser.

Mon estomac se noua et je dus me faire violence pour repousser les images qui me venaient à l'esprit.

— La grossesse... elle n'a pas pris, continua-t-elle avant que j'aie eu le temps de répondre. Ça m'a fait beaucoup de mal. Je n'avais pas cherché à tomber enceinte, mais quand j'ai appris que je l'étais, j'étais contente. Brock aussi. Je voulais cet enfant. Je voulais être avec Brock. Je l'aimais. Alors, quand j'ai perdu le bébé, j'ai sombré dans la dépression.

Je ne savais pas comment réagir. Brock ne m'avait jamais dit que Kristen était tombée enceinte, alors que cela me paraissait important. En même temps, Brock ne me parlait jamais de Kristen.

— Trois mois plus tard, Brock me demandait en mariage, dit-elle. Et comme tu le sais, j'ai dit oui.

Je me redressai.

— Je... Je suis désolée pour le bébé. Je n'étais pas au courant. Mais je ne comprends pas pourquoi tu me racontes tout ça.

Ni pourquoi Brock ne s'était pas confié à moi à ce sujet.

— Je t'en parle parce que je sais pourquoi Brock m'a demandée en mariage. J'avais réussi à me convaincre que je me faisais des idées, pourtant... (Elle me regarda dans les yeux. Les siens étaient un peu brillants, comme si elle se retenait de pleurer.) Je voulais croire qu'il voulait m'épouser parce qu'il m'aimait, mais ce n'était pas le cas. Brock m'a demandée en mariage parce qu'il culpabilisait. Il se sentait responsable de ma fausse couche.

— Comment... comment ça ?

— On traversait une mauvaise passe à cette époque. Il voyageait beaucoup et me laissait seule. J'étais stressée. On se disputait sans cesse. Ce n'était pas sa faute, mais il s'en voulait, me dit-elle avec une sincérité désarmante. C'est pour cette raison qu'il m'a demandé de l'épouser. Il voulait me rendre mon sourire. Et il a réussi pendant un certain temps, mais j'ai très vite compris qu'il avait fait ça parce qu'il se sentait coupable. Pas parce qu'il m'aimait. C'est sa façon de faire.

Un nouveau frisson glacial me parcourut.

— Brock se sentait coupable par rapport à moi, mais à côté de la culpabilité qu'il ressentait à ton sujet, ce n'était rien du tout. (Elle baissa les yeux et ses épaules se crispèrent.) J'étais présente, ce soir-là. Je savais qui tu étais quand tu as parlé à Brock et j'ai bien vu qu'il comptait pour toi, mais Brock, lui, remarquait à peine ta présence. (Elle secoua lentement la tête.) Quand tu es partie, il est resté avec moi. J'ai eu de la peine pour toi.

Super. C'était gentil de sa part. Je serrai les poings. Mes ongles s'enfoncèrent dans ma paume.

— J'étais avec lui lorsqu'un homme s'est précipité à l'intérieur du *Mona's* en criant qu'on avait tiré sur quelqu'un. On n'est pas sortis tout de suite, mais ses amis Colton et Reece, oui. Ils ont couru voir ce qui s'était passé. Je ne me souviens pas du moment où l'on a appris que c'était toi. Puis il t'a vue par terre. Brièvement. L'un des flics l'a obligé à s'éloigner. Mais je n'oublierai jamais son expression à ce moment-là, dit-elle d'une voix qui paraissait lointaine. De la même façon qu'il se tient responsable de ma fausse couche, il se sent responsable de ton agression.

— Ce n'était pas sa faute, lui rappelai-je.

— Je le sais. Toi aussi. Mais personne, ni moi ni toi, ne pourra changer sa façon de voir les choses. Surtout après ce qui s'est passé à Noël quand il m'a demandé de l'accompagner chez vous. Pour info, je n'avais pas envie de venir. Je ne voulais pas non plus qu'il y aille parce que je savais que ça allait mal se passer entre vous.

Mon cœur se serra douloureusement.

— Kristen, je...

— Tout au long de notre relation, sa culpabilité n'a cessé de croître. C'était une plaie ouverte qui saignait dans tous les aspects de notre vie commune, m'interrompit-elle. (Des petits pics de douleur éclatèrent dans mes paumes.) Pendant six ans, il n'a fait que parler de toi.

Ses joues étaient rouges.

— Il continuait de voir ta famille et je savais qu'il parlait de toi avec ta mère. Je les ai entendus plusieurs fois, mais je ne lui ai jamais rien dit. Je me disais que s'il prenait conscience que tu allais bien, il finirait par passer à autre chose et par se concentrer sur notre relation et notre futur. Ça n'est jamais arrivé. Il n'a jamais arrêté de parler de toi. (Elle laissa échapper un rire amer.) D'après toi, qu'est-ce que je ressentais ? C'était encore pire que s'il avait été amoureux de quelqu'un d'autre.

Incapable de parler, je posai le bout de mes doigts contre mes lèvres.

— En fait, j'aurais préféré qu'il soit amoureux de toi. Au moins, je l'aurais perdu pour quelqu'un qu'il aimait. Pas au nom de sa culpabilité tordue, dit-elle, les lèvres pincées. Je lui ai demandé, juste avant qu'on

brise nos fiançailles, ce qu'il en était, s'il avait aimé une autre femme pendant six ans.

La pièce tournoyait. Je ne voulais pas entendre ce qu'elle allait me dire. Pourtant, je ne l'arrêtai pas. La femme qui avait su se défendre devant Paul avait disparu. J'étais figée sur ma chaise, incapable de stopper le carnage.

— Il m'a dit que ce n'était pas le cas. Du moins, pas comme je l'imaginai, poursuivit-elle.

Je relevai les yeux vers elle. Je comprenais où elle voulait en venir. Pas la peine de lire entre les lignes. Elle venait de m'annoncer que Brock ne m'aimait pas. La vérité, c'était qu'elle avait peut-être raison. Nous n'avions pas encore prononcé ces mots. Savoir s'il m'aimait ou non de la façon dont je l'avais toujours rêvé était une chose que je devais découvrir par moi-même de la bouche de Brock. Pas de celle de Kristen.

Mais il était trop tard.

— Lorsqu'il a décidé de prendre sa retraite et a parlé d'accepter ce poste ici, j'ai su qu'il chercherait un moyen de te parler, de faire amende honorable et d'apaiser son sentiment de culpabilité. J'en ai eu assez. (Cette fois, de la colère s'échappait de sa voix.) Je lui ai dit que je ne voulais pas qu'il vienne ici, parce qu'il ne le faisait pas pour devenir manager. Il essayait seulement de se rapprocher de toi. Je lui ai demandé de choisir et il t'a choisie, toi et sa culpabilité. C'est la raison pour laquelle nous nous sommes séparés.

— D'accord... soufflai-je. Je ne sais pas trop quoi te dire. Je suis désolée de la façon dont votre relation s'est terminée...

— Tu crois que j'invente tout ça ? Il ne t'a jamais dit qu'il se sentait coupable ?

Si.

Elle releva le menton.

— Il t'a dit que je l'ai contacté des tonnes de fois depuis qu'il est arrivé ici ?

— Quoi ?

Je me crispai.

Kristen se pencha en avant.

— Je voulais le récupérer. Je n'ai pas honte de l'admettre. On en a parlé. Le week-end où il est rentré pour...

— Conclure la vente de la maison ? (Mon ventre se noua. À son retour, Brock n'avait pas eu l'air d'avoir dormi depuis des jours. Kristen l'avait suivi. Pas une seule fois il ne m'avait dit qu'elle avait essayé de se remettre avec lui ni qu'elle le contactait toujours.) Vous étiez ensemble, à ce moment-là ?

Elle se mordit les lèvres.

— J'aimerais pouvoir te répondre que oui car si tu l'éjectais de ta vie une bonne fois pour toutes, il recommencerait peut-être à vivre, mais je ne vais pas te mentir. J'ai essayé. (Elle rit encore. Ce simple son me fit atrocement souffrir.) Mais non. Il ne s'est rien passé. Et crois-moi, j'y ai mis du mien.

J'avais envie de la frapper. Pour de vrai. Peu importait que Brock et moi ne fussions pas ensemble à ce moment-là. Cette femme savait que j'étais en couple avec Brock et pourtant elle se vantait d'avoir essayé de le séduire.

— Pardon ? lui dis-je. Non, mais tu t'entends ?

— Crois-moi. Je sais très bien ce que je dis.

— Alors pourquoi es-tu venue ici ? lui demandai-je. Qu'est-ce que tu veux ?

— Ce que je veux, c'est te faire une faveur. J'essaie de t'empêcher de commettre la même erreur que moi et de te couvrir de ridicule comme je l'ai fait.

Je haussai les sourcils.

— Ah oui ? Et je suis censée te croire ? Tu es en train de me dire que tu es amoureuse de mon petit ami et je suis censée croire que tu veux me faire une faveur ?

— Je ne suis plus amoureuse de lui. J'ai retenu la leçon, rétorqua-t-elle, les larmes aux yeux. Et oui, je te fais une faveur, parce que si tu

l'aimes toujours autant après toutes ces années, tu as déjà suffisamment perdu de temps. Il ne reste pas avec toi parce qu'il t'aime. Il reste avec toi parce qu'il est persuadé d'avoir gâché ta vie.

Je la regardai sans rien dire.

— Quand il a appris que tu avais abandonné la fac, il s'est effondré. Quand on lui a dit que tu sortais avec un garçon mais que tes parents ne l'avaient jamais rencontré, ça l'a perturbé. Quand tu es redevenue célibataire et que tu as emménagé seule, il ne l'a pas supporté. Tout ce qui ne va pas dans ta vie depuis ce jour-là, il en prend la responsabilité.

Oh, mon Dieu.

— Tu dois penser que je suis folle. Tu ne me crois sans doute pas, mais il irait jusqu'au bout du monde pour toi, dit-elle en ramassant son sac. Seulement, ce ne sera jamais pour les bonnes raisons.

Mes mains se mirent à trembler.

— Je crois qu'il est temps que tu partes.

Kristen secoua la tête comme si j'étais en train de refuser un million de dollars.

— Pose-toi la question. Pourquoi maintenant ? Pourquoi est-il avec toi ? S'il t'aimait réellement, pourquoi a-t-il attendu six ans ?

Il pouvait y avoir des milliers d'explications. Toutes étaient valides. Mais je savais que Brock se sentait coupable par rapport à ce qui m'était arrivé. Tout le monde le savait.

— Et en plus de tout ça, il se sent redevable envers ton père. C'est une double peine pour lui. Se mettre en couple avec toi, c'est se racheter auprès de toi et de ton père.

Je grimaçai. Cette idée m'avait traversé l'esprit. Plus d'une fois. J'avais l'impression qu'elle faisait ressortir mes pensées les plus sombres.

Kristen se leva.

— Ne fais pas la même erreur que moi. Ne passe pas des années à essayer de te convaincre qu'il reste avec toi pour les bonnes raisons. (Avant de partir, elle regarda une dernière fois en arrière.) Bonne chance, Jillian.

Je restai assise là longtemps après son départ, incapable d'oublier ce qu'elle m'avait dit, incapable d'en rire ou de passer outre parce que... c'était possible.

C'était bien trop proche de la vérité.

*Hier est cendres ; demain est bois.
Aujourd'hui seulement brûle le feu.
Ancien proverbe eskimo*

Je n'avais pas pleuré.

Je n'avais même pas perdu mon sang-froid.

Je n'avais pas non plus appelé Brock.

À la fin de la journée, j'étais rentrée chez moi sans m'acheter les frites au fromage dont j'avais rêvé plus tôt.

Une fois à la maison, j'étais allée me réfugier dans la chambre d'amis, où je passais en revue tous les livres merveilleux que j'avais ramenés.

Je n'arrêtais pas de repenser à ce que m'avait dit Kristen. Jamais je ne me serais attendue à sa visite. Elle avait eu un sacré culot de venir me faire la morale. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de me retrouver dans son récit.

Depuis le début, je craignais que Brock ne soit revenu dans ma vie et ne sorte avec moi seulement parce qu'il ressentait une forme d'obligation envers moi. Et cette idée était plus douloureuse que n'importe quelle blessure physique.

La peur m'oppressait la poitrine, comme si un gorille s'était assis dessus. La peur m'ôtait mon appétit et m'empêchait d'apprécier les victoires de ces derniers jours.

Je détestais ce sentiment.

Une partie de moi aurait voulu oublier le discours de Kristen. C'était ce que l'ancienne Jillian aurait fait, celle qui n'avait pas encore le feu qui brûlait en elle.

L'ancienne Jillian aurait fermé les yeux.

Parce que c'était plus facile, plus sûr que de faire face à la douleur. Mais je savais que moi, j'en étais incapable. L'idée s'était frayé un chemin jusqu'à mon esprit et elle y resterait quoi qu'il arrive. Elle hanterait tous mes gestes, tous les mots qui franchiraient les lèvres de Brock.

Tendant la main vers les livres, je caressai doucement leurs tranches, puis m'écartai de nouveau.

Non, je n'étais plus cette fille.

La conversation que j'avais eue avec Kristen nourrissait les doutes que j'avais essayé d'enfouir en moi ces dernières semaines. À présent, ils remontaient à la surface et écorchaient mon corps et mon âme.

Je ne pouvais pas faire semblant que cette conversation n'avait pas eu lieu. Je ne pouvais pas la faire disparaître en claquant des doigts. Cette peur était présente en moi bien avant que Kristen passe ma porte. Il fallait que je parle à Brock. Je ne savais tout simplement pas s'il réussirait à effacer mes doutes, car je craignais bien que ça ne dépende pas que de lui.

Cela venait aussi de moi : de mon manque d'amour-propre, de mes peurs.

Et si le problème venait seulement de moi, j'ignorais comment le résoudre.

*
* *

Une main glissa de mon bras nu à mes hanches et baissa les couvertures jusqu'à mes jambes. Une paume rugueuse effleura ma cuisse, me faisant frissonner.

— Bébé, murmura une voix rauque.

Son souffle fit voleter les cheveux sur mes tempes.

En sentant un torse chaud pressé contre mon dos, j'ouvris lentement les yeux. Décontenancée, je tournai la tête sur le côté.

— Brock ?

Il m'embrassa au coin des lèvres.

— Tu dis ça comme si tu ne savais pas que c'était moi. (La sensation de sa barbe contre ma nuque me fit hoqueter de plaisir.) Il y a beaucoup d'hommes qui te rejoignent dans ton lit à 1 heure du matin ?

Toujours à moitié endormie, je souris pour plaisanter, pour lui dire que oui, mais tandis que je me réveillais réellement, les événements de la journée me revinrent peu à peu en tête.

Je m'écartai et tendis la main vers la table de chevet. Une lumière douce inonda la chambre. Que faisait-il ici ? Il n'était pas censé rentrer avant le samedi après-midi.

— Où tu vas ? me demanda-t-il en passant un bras autour de ma taille pour me ramener à lui.

Avant que j'aie eu le temps de répondre, ses lèvres se posèrent sur les miennes. Mon corps répondit de lui-même. Ma bouche s'ouvrit et il en profita pour approfondir le baiser. Quand il s'allongea sur moi, je le sentis à travers son jean, contre moi. Il ondula des hanches et des sensations exquises me coupèrent le souffle. En l'espace de quelques secondes, je me retrouvai folle de désir. Par son fait ou par le mien, je l'ignorais.

— Tes gémissements m'ont manqué, murmura-t-il contre mes lèvres. J'ai conduit comme un fou pour te rejoindre, pour les entendre.

J'étais à deux doigts de tout oublier pour me laisser envahir par la passion. Si je ne mettais pas un frein à ses avances, je savais comment ça allait se terminer, et même si je mourais d'envie de le sentir contre moi, en moi, nous devons discuter.

Faisant appel à tout mon self-control, je posai les mains sur son torse.

— Brock...

— Oh, bon sang...

Il roula du bassin encore une fois tandis que sa main s'insinuait sous le tee-shirt large que je portais. Lorsque ses doigts effleurèrent mes seins, il pressa son front contre le mien.

— Ça aussi, ça m'avait manqué. Mon nom sur tes lèvres.

Mon corps tout entier s'embrasa. Décidément, il savait comment détourner mon attention, mais je parvins à le repousser encore une fois.

— Il faut qu'on parle.

— On peut parler. (Sa bouche effleura ma joue droite, puis il attrapa le lobe de mon oreille entre ses dents.) Tout en faisant autre chose en même temps.

— Non.

Il rit.

— Je peux faire plusieurs choses à la fois, tu sais, Jilly ?

— Moi non. Pas comme ça, admis-je.

Mon cœur battait déjà beaucoup trop fort.

Sa main remonta sur mon sein et il pinça mon téton.

— Ce n'est pas mon problème.

J'aurais voulu rire, mais si je m'y autorisais, je savais que j'allais céder. Je m'accrochai au pull qu'il portait.

— Kristen est passée au bureau, aujourd'hui.

Ces mots semblèrent lui faire l'effet d'une douche froide. Ses mouvements s'arrêtèrent d'un seul coup. Quand il releva la tête, il me dévisagea de ses yeux sombres.

— Pardon ?

— Kristen est venue à l'académie pour me parler.

— À quel propos ?

Son étonnement paraissait tellement sincère qu'il était clair qu'il n'avait aucune idée des détails intimes qu'elle avait partagés avec moi. Peut-être que certaines révélations n'étaient pas vraies.

Je le regardai dans les yeux.

— De tas de choses.

Il fronça les sourcils et s'allongea sur le côté, appuyé sur un coude. Toutefois, il garda la main sur mon ventre.

— Pourquoi est-ce que j'ai le sentiment que ça ne va pas me plaire ?

Les dernières bribes de désir s'envolèrent.

— Bonne question.

— J'imagine qu'elle n'est pas venue te vendre des cartes de Noël, répliqua-t-il en souriant.

— Ça n'a pas l'air de te perturber.

— Pourquoi est-ce que ça me perturberait ? demanda-t-il en retirant la main de sous mon tee-shirt. Je ne suis pas content qu'elle t'ait approchée, c'est tout. Elle n'a rien à faire ici.

Je l'examinai pour essayer de décrypter ses véritables sentiments sur la question.

— Tu... Tu ne parles jamais d'elle.

— Que veux-tu que je te dise ? On était ensemble et maintenant, on ne l'est plus.

— Votre relation a duré des années, lui fis-je remarquer, un peu hébétée. Vous avez été fiancés. Ce n'est pas comme si vous vous étiez séparés au bout de deux mois.

Il resta silencieux un instant.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Des tas de choses.

Je me redressai pour m'asseoir. Sa main glissa, mais il garda son bras autour de ma taille. En tournant la tête vers la porte, j'aperçus Rhage qui rôdait dans le couloir, attendant de savoir s'il pouvait entrer.

Brock s'impatientait.

— Mais encore ?

Je reportai mon attention sur lui.

— Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas dit que Kristen était tombée enceinte ?

— Elle t'a parlé de ça ? (Son ton trahissait sa surprise.) Qu'est-ce qui lui a pris ?

— Alors, c'est vrai ?

— Merde. (Brock se passa la main dans les cheveux.) Oui, c'est vrai. Elle est tombée enceinte il y a quelques années, puis elle a fait une fausse couche. Je ne t'en ai jamais parlé parce que je n'aime pas y penser. (Il marqua une petite pause.) Et puis je n'avais pas l'impression que ça te ferait plaisir de l'entendre.

Mon ventre se serra. Tout un tas de sentiments contradictoires m'envahissaient. Je repoussai mes cheveux en arrière. Je ne savais pas quoi en penser. Bien sûr, j'étais soulagée qu'il se montre honnête avec moi, et même si j'étais blessée qu'il ne m'en ait pas parlé de lui-même, je comprenais ses raisons. Mais ma jalousie refusait de se rendre.

J'étais jalouse parce qu'il avait mis une autre femme enceinte des années auparavant. Et j'avais conscience du ridicule de la situation. J'étais pathétique.

— Ça a dû te faire mal... qu'elle perde le bébé.

Brock se laissa tomber sur le dos et se passa les mains sur le visage.

— Ça nous a fait mal à tous les deux, Jillian.

— Je suis désolée, lui dis-je.

— Tu n'as pas à t'excuser. (Son torse se souleva violemment.) Je n'étais pas prêt à être papa. Je n'y avais jamais pensé avant qu'elle tombe enceinte. Puis, petit à petit, l'idée a fait son chemin dans ma tête. (Il baissa les bras et releva les yeux pour me regarder.) Le destin en a décidé autrement.

— Elle m'a dit que tu te sentais coupable, que tu te sentais responsable de sa fausse couche. Et que c'est à cause de ça que tu l'as demandée en mariage.

Ses yeux s'assombrirent.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit d'autre ?

Je remarquai qu'il n'avait pas nié.

Mon cœur se serra.

— Elle... Elle m'a dit que tu ne l'avais jamais vraiment aimée.

Il sembla serrer les dents.

— Je ne sais pas pourquoi elle t'a raconté ça. J'ai toujours beaucoup tenu à elle. Je crois que je l'aimais, mais que je n'étais pas amoureux d'elle. Alors, dans un sens, c'est vrai.

Je grimaçai. Même si au fond de moi, j'étais heureuse de l'entendre, heureuse de savoir que son cœur n'avait jamais appartenu à quelqu'un d'autre, je ne pouvais pas comprendre comment il avait pu passer six ans

avec une femme, la mettre enceinte et la demander en mariage sans être amoureux d'elle.

En même temps, les gens restaient en couple pour des tas de raisons différentes : l'argent, les enfants, la solitude. Parfois, c'était plus simple de rester que de partir. Alors pourquoi sa raison à lui n'aurait-elle pas été le remords ?

C'était tout à fait possible.

Sauf que Kristen était la fille qu'il avait fait passer avant moi, ce soir-là. J'avais cru lui avoir pardonné, mais maintenant, je n'en étais plus aussi sûre. Je suppose que ce travail que je devais faire sur moi-même n'était pas encore terminé. Mais que se passerait-il si Brock restait avec moi pendant des années sans jamais m'aimer ? Sans jamais m'aimer comme je le méritais ?

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit d'autre, Jillian ?

— Elle m'a dit qu'elle essayait... qu'elle avait essayé de se remettre avec toi. (Je sentis la colère monter en moi.) Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas dit qu'elle continuait de t'appeler ?

— Pourquoi est-ce que je l'aurais fait ?

Je grimaçai.

— Tu es sérieux ? Je suis ta copine !

— Oui, tu es ma copine et c'est justement pour ça que je ne veux pas que tu t'inquiètes parce que mon ex n'arrive pas à se mettre dans la tête que tout est fini entre nous.

L'entendre m'appeler « sa copine » me faisait toujours autant d'effet. Mais ça ne changeait rien au fait qu'il aurait dû m'en parler.

— Je comprends, mais j'ai le droit de savoir ce genre de choses.

Il eut l'air de vouloir me contredire, mais il se contenta de soupirer.

— Pour que tu t'inquiètes sans raison ? Il ne se passe rien avec Kristen. Il ne se passera rien avec aucune femme. Je sais qu'à l'époque je fuyais l'engagement, mais tu me connais. Quand je suis avec quelqu'un, je suis fidèle. Tu n'as pas à te faire de souci là-dessus.

Brock était loyal. Parfois à l'excès. Je n'avais pas peur qu'il me trompe. Ce n'était pas le problème.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit d'autre ? me demanda-t-il. Je suis sûr qu'elle ne s'est pas arrêtée là.

Non, en effet.

— Elle m'a dit que tu te sentais responsable de ce qui s'est passé au *Mona's*, ce soir-là, lui dis-je.

— Évidemment. On en a discuté, tous les deux. Je ne vois pas...

— Est-ce que tu es avec moi parce que tu en as envie ou parce que tu te sens coupable pour ce qui m'est arrivé ?

Il me dévisagea un long moment, comme s'il ne parvenait pas à trouver les mots.

— C'est une question sérieuse ? me demanda-t-il au bout du compte.

— Oui. Très.

— Je ne crois pas avoir besoin d'y répondre.

La frustration vint attiser les doutes qui me brûlaient l'estomac.

— Je crois que si, au contraire.

— Tu crois vraiment à tout ça ? (Brock se redressa et se passa de nouveau la main dans les cheveux.) Sérieusement ?

— C'est une question légitime, Brock.

— Pourquoi est-ce que je resterais avec toi par culpabilité ? C'est insensé ! (Ses yeux étincelaient.) Qu'est-ce qu'elle t'a raconté ?

— Elle a dit que tu étais resté avec elle parce que tu te sentais coupable et que tu faisais la même chose avec moi.

Brock jura avant de secouer la tête.

— Et tu y crois ?

— Je ne sais pas. (Je recoiffai mes cheveux en arrière. Ils retombèrent aussitôt devant mon visage.) J'ai besoin de temps. (Et d'espace pour ne pas me laisser distraire.) Écoute. Il est tard. Tu devrais rentrer chez toi.

Il haussa les sourcils.

— Tu veux vraiment que je parte ?

Je me levai et attrapai un gilet long pour l'enfiler.

— Oui.

— Eh bien, tu vas être déçue. Il est hors de question que je m'en aille. Mes bras retombèrent le long de mon corps.

— Bien sûr que si !

Assis contre la tête du lit, il continua de m'observer.

— Tu crois vraiment que je vais te laisser avec toutes ces conneries dans la tête ? Que je vais te laisser te convaincre du pire à mon sujet ?

— Crois-moi, je n'ai pas envie d'être convaincue.

— Ah non ? rétorqua-t-il. Pourtant, tu n'as pas beaucoup hésité avant de penser que j'agissais sous le coup de la culpabilité. Que je te baise parce que j'ai des remords !

Je grimaçai.

— Tu n'es pas obligé de le dire comme ça.

— Non ? Pourquoi ? Ça te choque ? Alors imagine que quelqu'un t'accuse de faire une chose pareille, me lança-t-il. (OK, il marquait un point.) Je comprends pourquoi c'est facile pour toi de croire ce genre de choses, mais aie un peu confiance en moi !

La gorge nouée, je croisai les bras sur ma poitrine.

— J'ai confiance en toi, mais... pourquoi est-ce que tu ne l'aimais pas ?

— Quel rapport avec nous ? rétorqua-t-il. Putain, Jillian. Je n'en sais rien. Je ne sais pas pourquoi je ne suis pas tombé amoureux d'elle. Ça ne s'explique pas.

— Est-ce que tu l'as demandée en mariage parce qu'elle avait perdu le bébé ?

Il secoua la tête.

— Je ne sais pas. Peut-être. En partie. Je voulais la rendre heureuse. Alors j'ai fait de mon mieux.

Tirant sur les pans de mon gilet, je détournai les yeux.

— Elle a dit qu'à cause de la culpabilité que tu ressentais pas rapport à moi...

— Qu'est-ce que ça peut faire, ce qu'elle raconte ? me demanda-t-il en glissant jusqu'au bord du lit.

— C'est important, criai-je, parce que je ne veux pas être avec quelqu'un qui cherche seulement à se racheter ! Je mérite d'être avec quelqu'un qui m'aime autant que moi je l'aime !

Brock se figea.

Il ne respirait même plus.

C'est alors que je me rendis compte de ce que j'avais dit.

Je blêmis avant de me mettre à rougir. Je venais d'avouer à Brock que je l'aimais.

Je n'avais pas seulement dit à Brock que je l'aimais.

Je l'avais presque hurlé.

Tout le monde savait que j'étais amoureuse de Brock quand nous étions plus jeunes. Même Brock, qui avait fait de son mieux pour ne jamais aborder le sujet, était au courant. À l'époque, j'étais une petite fille naïve et lui, une étoile montante du free fight inaccessible qui me voyait uniquement comme une sœur.

Aujourd'hui, tout était différent.

Aujourd'hui, je savais ce que ces mots signifiaient et j'étais certaine de mes sentiments.

— Qu'est-ce... Qu'est-ce que tu as dit ? me demanda-t-il en posant les mains sur ses genoux.

Je resserrai mon gilet contre moi et concentrai mon attention sur la porte, comme si cela allait suffire à mettre de la distance entre nous.

— J'ai dit que je ne veux pas être avec quelqu'un qui cherche seulement à se racheter.

— Je ne parlais pas de ça, dit-il d'une voix d'un calme terrifiant.

Mes lèvres tremblaient. Mon cœur martelait ma poitrine. Les mots me brûlaient la langue et la réduisaient en poussière. Ces trois mots étaient faciles à prononcer. La plupart des gens les utilisaient à tout-va. Mais quand ils étaient sincères, c'était beaucoup plus difficile.

L'ancienne Jillian n'aurait jamais eu le courage de les répéter.

Mais je n'étais plus cette fille.

Carrant les épaules, je relevai le menton.

— J'ai dit que je... que je t'aimais.

Une expression que je fus incapable de déchiffrer passa sur son visage.

— Tu m'aimes ?

— Oui, répondis-je, la gorge nouée. Je t'aimais quand j'avais huit ans. Je t'aimais quand j'avais douze ans. Je t'aimais quand j'avais vingt ans. Et aujourd'hui, je t'aime toujours.

Brock se leva.

— Si tu m'aimes depuis tout ce temps, pourquoi ne m'as-tu pas demandé ce que je faisais dans ce restaurant, le premier jour où nous nous sommes revus ? Pourquoi tu ne me demandes pas ce que j'ai ressenti lorsque j'ai su que tu allais revoir ce type ? Ou lorsque je me suis réveillé pour la première fois à tes côtés ? Pourquoi est-ce que tu ne me demandes pas ce que j'ai ressenti la première fois que nous nous sommes embrassés ?

Un frisson me parcourut. Il fit un pas en avant.

— Tu aurais aussi pu me demander ce que j'ai ressenti la première fois que nous avons fait l'amour et toutes les fois qui ont suivi. Si tu m'aimes depuis tout ce temps, pourquoi ne m'as-tu pas demandé si moi aussi, je t'aimais ?

Ses paroles me coupèrent le souffle.

Il s'arrêta devant moi.

— Je ne parle pas de Kristen parce que cette partie de ma vie est derrière moi. Les choses que j'ai vécues avec elle sont du passé. Elles n'ont aucun impact sur mes actes. Ça peut paraître méchant de ma part, mais c'est la vérité. Tu as raison. J'aurais dû te dire qu'elle continuait de m'appeler. Comme ça, nous en aurions discuté et tu aurais été préparée à ce genre de coup bas de sa part. Alors, je suis désolé. C'est ma faute.

Je relâchai ma prise sur mon gilet.

— Maintenant, je vais te raconter ma soi-disant culpabilité par rapport à la fausse couche de Kristen. Est-ce que ça m'a fait mal ? Évidemment. Est-ce que je m'en suis voulu parce que je n'étais pas présent pour elle ?

Bien sûr. À ce moment-là, j'étais en Australie pour un combat. Et pour ça, je m'en veux. Parce que j'aurais dû l'aider à surmonter cette épreuve. Mais je ne me sens pas responsable de sa fausse couche en elle-même. Je ne comprends pas pourquoi elle t'a dit ça...

— Elle m'a dit que vous vous disputiez souvent et qu'elle t'en voulait de ne pas être plus présent.

Un rire amer brisa le silence.

— Peut-être que c'est elle qui pense que c'est ma faute. On ne se disputait pas tant que ça. Pas plus que d'autres. Tu sais, contrairement à ce que les gens semblent penser, je ne passe pas mon temps à chercher des raisons de déprimer.

Je lâchai mon gilet et baissai les bras.

— Quant au fait que je serais avec toi à cause de remords mal placés... (Il pinça les lèvres.) Je ne peux pas nier que la culpabilité m'a rongé. Parfois, elle remonte encore à la surface. Je sais que tu ne m'en veux pas. Il fut un temps où j'aurais préféré que ce soit le cas. Plus maintenant. Mais que tu ailles jusqu'à penser que je suis capable de sortir avec toi pour réparer ça...

Brock s'interrompit et ferma les yeux, comme s'il était incapable de continuer. Alors, je sus. Je sus que je l'avais blessé. J'avais réussi à blesser un homme qui possédait une force physique et mentale à toute épreuve. Mes doutes lui faisaient de la peine.

Ma gorge se noua et m'empêcha de respirer normalement.

— Que... Qu'est-ce que tu as pensé, la première fois que nous nous sommes revus, au restaurant ?

Il ouvrit les yeux.

— J'étais content de t'avoir cherchée. J'ai pensé que tu étais encore plus belle que je l'avais imaginé. Et j'ai pensé... j'ai pensé que c'était risqué de t'approcher alors que tu ne savais pas encore ce que je faisais ici. Pourtant, il fallait que je le fasse. Je voulais entendre ta voix.

Je pris une respiration tremblante.

— Qu'est-ce que tu as ressenti lorsque tu as su que j'allais revoir Grady ?

Brock réprima un sourire.

— J'ai failli donner un coup de poing dans le mur.

— Qu'est-ce que... tu as ressenti lorsque tu t'es réveillé à côté de moi ? demandai-je d'une voix rauque.

— Je me suis senti plus serein que je ne l'avais été depuis des années, répondit-il avec un regard tendre. Comme si j'étais enfin à ma place.

Oh.

Oh, mon Dieu.

Des larmes me brouillaient la vue.

— Et quand tu m'as embrassée ? Quand on a fait l'amour ?

— J'ai su que pour moi il n'y aurait jamais personne d'autre.

Il fit un pas en avant et, grâce à ses longues jambes, se retrouva juste devant moi. Quand je relevai la tête, il posa ses mains contre mes joues.

— Je crois que tu as encore une question à me poser.

Je pleurais tellement que j'avais du mal à le voir.

— Est-ce que tu... Est-ce que tu m'aimes ?

— Je t'aime... (Il posa son front contre le mien et un frisson me parcourut.) Je t'aime comme j'aurais voulu m'autoriser à t'aimer lorsque nous étions plus jeunes. Je t'aime parce que tu es adorable et gentille. Je t'aime parce que tu as en toi un feu dont tu n'as pas conscience. Tu es forte. Tu es une survivante.

Une larme coula sur ma joue. Il la chassa avec son pouce. J'étais incapable de parler. Je savais que si j'ouvrais la bouche, je me mettrais à sangloter. Entendre ces paroles magnifiques franchir ses lèvres, c'était un rêve devenu réalité. Mon cœur s'était tellement gonflé qu'il était sur le point d'exploser. J'avais envie de rire et de pleurer en même temps. Je voulais danser. Je voulais le serrer contre moi.

Il m'aime !

— Aucune de mes raisons de t'aimer ne s'apparente à des remords. (Il fit glisser ses pouces le long de mes joues pour essuyer d'autres larmes.)

Je n'ai jamais ressenti ça pour personne. Tu es la première femme dont je suis vraiment tombé amoureux, me dit-il en déposant un baiser sur ma cicatrice. Et tu seras la dernière.

Brock m'embrassa au coin des lèvres, puis releva la tête pour déposer un baiser sur mon autre joue.

— Je t'aime, Jillian.

J'étais incapable de parler.

M'agrippant à ses épaules, je tournai la tête et trouvai ses lèvres à l'aveugle. Alors, un délicieux tourbillon m'emporta. Mon tee-shirt disparut. Son pull le rejoignit sur le sol. L'un après l'autre, nos vêtements jonchèrent le sol jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune barrière entre nos deux corps.

Ses mains se posèrent sur mes hanches et d'un mouvement puissant, il me souleva pour m'allonger sur le dos. Le souffle coupé, je le regardai, au-dessus de moi, les bras de chaque côté de ma tête.

Brock s'empara de mes lèvres dans un baiser enfiévré rempli d'amour et de passion. Mon cœur battait à tout rompre tandis que de la lave en fusion se déversait dans mes veines.

— Je t'aime, lui dis-je en prenant son visage entre mes mains pour le regarder dans les yeux. Je t'aimerai toujours.

— Tu n'as jamais cessé de le faire.

Les mots devinrent inutiles. La communication passa par nos lèvres, nos dents, notre langue et nos mains. Il me mordilla les seins avant de déposer une traînée de baisers ardents jusqu'à mon bas-ventre, sous mon nombril, puis encore plus bas. Chaque fois que je le sentais lécher ma peau, un gémissement empli d'amour m'échappait.

Une chaleur intense m'envahit et se transforma en douleur délicieuse. Le désir et l'amour se mélangeaient en moi. Lorsque sa bouche se referma sur mon sexe, je criai son nom, la tête rejetée en arrière. Ses doigts s'enfoncèrent en moi et la sensation fut tellement forte que je me sentis sombrer dans le plaisir.

J'étais encore en train de jouir quand il me pénétra profondément, tout en insinuant sa langue dans ma bouche. Ses hanches rencontraient les miennes dans un mouvement presque sauvage. J'arquai le dos, enroulai mes jambes autour de sa taille et m'accrochai à ses bras tendus.

Je ne savais plus où je commençais et où il finissait.

Je bougeai frénétiquement la tête à droite et à gauche, tandis qu'il allait et venait en moi, encore et encore. Quand ses lèvres quittèrent les miennes, je sentis son souffle chaud contre mon oreille. On baisait. On faisait l'amour. Sans ralentir ses coups de reins, il glissa la main entre nous et alors, la tension recommença à grandir au creux de mon ventre. La pression se fit de plus en plus forte, jusqu'à l'explosion. Le plaisir que j'éprouvai fut aussi puissant et merveilleux que la première fois. Des secousses sensuelles me parcouraient. Au fur et à mesure, les mouvements de Brock se faisaient chaotiques, plus rapides, plus violents, à tel point qu'il me poussait sur le matelas. Le cadre du lit cognait contre le mur.

— Je t'aime, murmura-t-il alors que la jouissance le submergeait autant qu'elle m'avait submergée.

La peau luisante de sueur, on resta un long moment dans les bras l'un de l'autre. Je ne sais pas combien de temps s'écoula avant qu'il ne se retire et ne s'allonge sur le côté. Il passa ses bras autour de moi et me serra contre lui, de façon à ce que je lui fasse face, comme s'il ne comptait plus jamais me lâcher.

Puis il m'embrassa et son baiser eut un goût nouveau. Du moins, ce fut mon impression. Il m'embrassa lentement, tendrement, si profondément que je sentis les larmes me monter aux yeux.

L'amour.

Ce baiser avait le goût de l'amour.

*
* *

Longtemps après que nos corps eurent arrêté de bouger et que les battements de nos cœurs eurent ralenti, j'étais allongée à côté de Brock

qui dormait et je me répétais ses paroles dans ma tête à l'infini. Mon visage était sans doute resté coincé sur un sourire imparfait, mais cela m'était égal. Car ce sourire était là grâce à tout ce que m'avait dit Brock. Parce qu'il m'avait avoué qu'il m'aimait, mais pas seulement.

Il m'avait dit que le feu brûlait en moi.

S'il le pensait, et je savais que c'était le cas, cela voulait dire que je n'avais plus rien à voir avec la Jillian avec laquelle il avait grandi.

Je me sentais aimée.

Le feu brûlait en moi.

Les deux étaient très importants, mais le deuxième me touchait tout particulièrement.

Depuis l'instant où j'avais accepté ce travail à la Lima Academy, j'avais commencé à changer. Non. Le changement avait commencé à s'opérer plus tôt. Le processus avait été lent et parfois douloureux, mais mon envie de vivre différemment, de prendre des risques et de faire de nouvelles expériences était apparue avant que Brock ne revienne dans ma vie. Sa présence avait accéléré les choses, mais il n'en avait pas été le point de départ.

Non, c'était moi qui avais pris cette décision.

Certains naissaient avec le feu en eux. Ils brûlaient avec une intensité aveuglante, possédaient une ambition qui les poussait à tout accomplir, à tout vouloir, sans se concentrer sur une seule chose à cent pour cent. Ce feu les consumait. Ils passaient à côté de leur vie et ne cessaient de remettre en cause ce qu'ils avaient fait et ce qu'ils auraient dû faire.

Pour d'autres, ce feu inné nourrissait leur détermination et devenait le ciment de toutes les décisions et de tous les choix qu'ils faisaient dans la vie. Leur flamme vacillait de temps en temps, mais elle ne s'éteignait jamais. Ils ne réfléchissaient jamais à ce qu'ils auraient pu avoir, mais plutôt à ce qu'ils pourraient avoir en agissant.

Puis il y avait les gens qui n'avaient aucune idée du feu qui brûlait en eux car il était tapi trop profondément. Il fallait qu'il soit attisé. Moi-

même, je n'aurais jamais cru le posséder. Pourtant, c'était bien le cas. Parfois, il vacillait. Parfois, il rugissait.

Mais jamais il ne s'éteindrait.

Jamais.

Je baissai les yeux vers Brock et observai son beau visage et son corps parfait. Il était bien plus que tout ça. Brock était intelligent. Fort. Un homme bon et loyal qui se souciait sincèrement des gens qu'il aimait. C'était pour cette raison qu'il ressentait des remords et des regrets. Tout le monde n'en était pas capable. Kristen avait eu tort à ce sujet. À propos de nous. À propos d'eux.

Et moi, j'avais eu tort de douter de lui.

Une partie de moi avait envie de frapper Kristen ou de lui expliquer en détail pourquoi elle se trompait. Voire les deux. Mais... à quoi bon ? Pourquoi perdre mon temps avec quelqu'un qui vivait dans le passé ? Je l'avais suffisamment fait moi-même et il était hors de question que je continue.

Baissant la tête, j'embrassai la médaille que j'avais achetée pour Brock toutes ces années auparavant. Le collier que j'avais eu l'intention de lui offrir ce soir-là. Le collier qu'il portait tous les jours. Puis j'embrassai Brock sur les lèvres encore une fois. Un léger sourire me répondit.

Non, le passé n'existait plus.

Dorénavant, il n'y avait plus que le présent.

Plus que le futur.

Le feu intérieur est la chose la plus importante que l'humanité possède.

Edith SÖDERGRAN